COLLECTION PALLAS

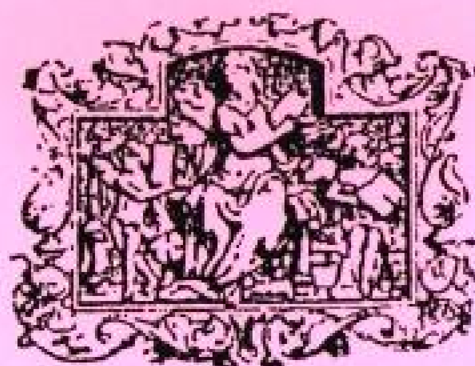
Les Maîtres de la Peur

PAR

ANDRÉ de LORDE

et

ALBERT DUBEUX



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1927

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume HORS COMMERCE N° 30
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique

LES

MAITRES DE LA PEUR

LES MYSTÈRES DE LA PEUR

> « Les peintres puissants peuvent tout peindre, et leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace. »
>
> (BARBEY D'AUREVILLY.)

Il existe toute une littérature de la peur...

Qui pourrait s'en étonner? Chacun de nous porte au plus profond de lui-même un goût secret pour les émotions violentes. De tout temps, sous toutes les latitudes, les spectacles d'horreur ont attiré un public nombreux; les vastes amphithéâtres de Rome étaient trop étroits pour contenir les citoyens avides de voir des gladiateurs s'entre-massacrer, des chrétiens livrés aux fauves; si l'Inquisition avait rendu publiques ses séances de « question », elle eût refusé du monde; pour assister à l'atroce supplice de Damiens, la foule se rua vers la place de Grève comme à une fête.

Bah! direz-vous, le temps a marché; de nos jours, les progrès de la civilisation rendent impossibles des passe-temps aussi barbares. C'est entendu Pourtant, qu'on mette aux prises dans une arène des hommes, des taureaux et des chevaux, et les spectateurs trépidants hurleront de joie; qu'on guillotine à l'aube livide une loque humaine à demi morte d'épouvante, il n'y aura pas assez de soldats pour refouler, baïonnette au canon, la cohue de ceux qui veulent *voir*. Et les cœurs sensibles qu'un tel spectacle révolte ne recherchent-ils pas, dans les foires, les plus violentes, les plus horrifiques « attractions »? N'éprouvent-ils pas un plaisir extrême à contempler, au cirque ou au music-hall, les exercices

les plus périlleux? Si je suis avec une sueur d'angoisse les évolutions du danseur sur la corde raide, si ma respiration s'arrête avec la musique lorsque cette jeune personne en maillot rose va tenter ce qu'elle appelle elle-même le *saut de la mort*, c'est que je me représente, en effet, une mort atroce, un cadavre broyé ensanglantant le sable de la piste. Sans doute, si j'avais la certitude que l'accident va se produire, je serais le premier à me précipiter pour l'empêcher; mais si j'avais, par contre, la certitude qu'il ne se produira pas, je me désintéresserais du spectacle. Il y a là un bien curieux compromis de conscience; si ma sensibilité vient à me reprocher la satisfaction odieuse que je trouve à escompter ainsi une catastrophe, je calme aussitôt ses scrupules en invoquant les probabilités : il n'y a pas une chance sur mille pour que l'accident se produise précisément aujourd'hui : mais sitôt que cette pensée rassurante risque d'émousser mon plaisir, je l'avive à nouveau en suscitant dans mon esprit l'image de la chute malgré tout possible. Je n'aurais pas la férocité de cet Anglais qui assistait à toutes les représentations d'une ménagerie afin d'être présent quand le dompteur serait mangé; mais, en y assistant une fois par hasard, j'espère un peu, sans me l'avouer, que ce sera pour aujourd'hui à peu près comme je rêve — sans oser le croire — que mon numéro à la loterie sera le gagnant.

A Dieu ne plaise que j'assimile ce plaisir un peu inquiétant à l'émotion que peut donner la lecture d'Edgar Poe ou de Wells! Pourtant, dans la littérature comme dans la vie, nous raffolons de la peur quand elle ne s'accompagne *pour nous* d'aucun danger réel. Ainsi l'enfant armé d'un sabre de carton se rue avec ivresse dans des combats pacifiques où il récoltera tout au plus quelques égratignures.

La peur a toujours existé et chaque siècle a imprimé dans sa littérature la trace des craintes qui le tenaillaient, mais l'homme des cavernes et le *businessman* contemporain n'ont pas tremblé pour les mêmes causes; les sources de la peur ont varié, sinon la Peur elle-même, immuable, éternelle.

L'antiquité connut l'effroi des puissances surnatu-

relles; ses drames, ses légendes nous peignent mille divinités cruelles acharnées contre les pauvres humains. Au moyen âge, la peur règne encore en maîtresse; la chair et l'esprit sont également menacés; des guerres sanglantes suspendent à tout instant sur les têtes leurs menaces mortelles, et dans la nuit de l'au-delà grouille cet enfer peuplé de supplices que Dante a peint sous d'effroyables couleurs. On trouve dans les *Mystères* des scènes terrifiantes : la *Passion* d'Arnoul Gréban, représentée en 1452, et qui comprenait plus de trente-cinq mille vers, offrait au public, parmi beaucoup d'autres tableaux, le meurtre d'Abel, le massacre des innocents et les souffrances des damnés. Mais surtout les cathédrales, — car c'est dans la pierre que le moyen âge écrivit ses véritables poèmes, — les cathédrales, avec leurs gargouilles et leurs démons, déroulent sous nos yeux une grande fresque d'épouvante.

Tout bruissant du fracas des armes et du choc des idées, le seizième siècle n'est point, tant s'en faut, une époque paisible; guerres étrangères et guerres civiles déciment les peuples, des bûchers s'allument, et par toute l'Europe le fanatisme catholique ou luthérien multiplie ses autodafés. Faut-il s'étonner que le théâtre de Shakespeare abonde en tableaux sinistres? Rabelais lui-même, le joyeux Rabelais, a vu tant de drames que le souvenir s'en est gravé en lui et que son œuvre est pleine de massacres; d'un bout à l'autre, le sang y coule à flots, comme le vin dont il demeure le chantre immortel. Toutes les horreurs de ce siècle revivent dans *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, où l'auteur a trouvé pour flétrir son époque des images qui évoquent les plus grandioses fresques de Michel-Ange :

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes...
Il n'est garçon, enfant, qui quelque sang n'épanche,
Pour n'être vu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les châteaux, les logis,
Les cabinets sacrés, les chambres et les lits
Des Princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein même
Furent marqués des coups de la tuerie extrême...

. . . .

Ces lits, pièges fumants, non pas lits, mais tombeaux,
Où l'Amour et la Mort troquèrent de flambeaux...

En montant sur le trône, Louis XIV ne ramène pas l'âge d'or, et ses contemporains ont senti de sinistres menaces s'appesantir sur eux; il suffit d'évoquer la fameuse *Affaire des Poisons* pour se rendre compte que la vie n'était pas toujours plaisante à la cour du Roi-Soleil. Mais rien de ces drames, rien de ces angoisses ne transparaît dans les œuvres de l'esprit; une forte discipline morale se fait sentir; tout, depuis les guerres jusqu'aux pièces de théâtre, obéit à des règles strictes, — règles d'Aristote ou de Louvois. Et quand un Crébillon entreprend de porter à la scène l'affreuse histoire d'Atrée et de Thyeste, c'est pour l'affadir soigneusement et la rendre conforme aux bienséances. La Peur n'existe point dans la littérature, où elle semblerait aussi choquante qu'un soudard en bottes crottées dans la ruelle d'une *Précieuse*.

Eclipse momentanée, sommeil éphémère... Avec le vieux roi disparaît cette apparence d'ordre qu'il avait su imposer à son époque. Le dix-huitième siècle est une chaudière où bouillonnent d'étranges philtres plus troubles que ceux des sorcières de Macbeth; d'âcres fumées montent aux cerveaux; philosophes et agioteurs contribuent à éveiller chez les sujets du Bien-Aimé d'ardentes curiosités. Et les savants s'en mêlent : en 1779 Mesmer publie son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* et analyse « l'influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés », s'engageant ainsi dans la voie où s'illustreront plus tard Braid et Charcot. Cinq ans après, le marquis de Puységur découvre le somnambulisme artificiel qui, des *Sérapions* au *Docteur Caligari*, va fournir aux auteurs tant de « cas » sensationnels. L'ancienne source d'effroi, le merveilleux mystique, a vécu; le merveilleux philosophique lui succède et met en jeu toute une série d'éléments nouveaux. Il se tiendra à mi-chemin entre les réalités scientifiques et les phénomènes surnaturels; un nouveau genre littéraire va naître; après avoir inspiré Arnim[1] et Cha-

1. Arnim (1781-1831), auteur d'une *Isabelle d'Egypte*, qui pourrait bien avoir servi de modèle à la *Mandragore* d'Ewers, et de plusieurs autres *Contes bizarres* traduits par Théophile Gautier fils, en 1856.

misso[1], il trouvera son représentant le plus illustre en la personne d'Hoffmann.

Tout le monde a lu les *Contes* d'Hoffmann ; tout le monde a goûté leur bouffonnerie truculente, leur poésie et la vigoureuse imagination qu'ils révèlent. Pour moi, je les admire plus que personne, mais, au risque de heurter l'opinion reçue, j'hésite à voir un écrivain terrifiant dans l'auteur du *Majorat*. Sans doute, il intéresse, il captive, il émerveille, mais il n'effraye point à proprement parler. Un de ses biographes rapporte qu'il accrochait par plaisanterie aux vêtements de ses visiteurs de petits diables noirs à langue rouge dont il possédait une ample provision. Les héros d'Hoffmann ressemblent à ces minuscules démons. On ne saurait les craindre, ils ne sont pas assez réels ; Coppelius, le conseiller Crespel, le docteur Miracle nous apparaissent comme de charmants épouvantails beaucoup plus burlesques que terribles ; l'excès même de leur extravagance les rend inoffensifs. Comment les prendre au sérieux ? Ils chevauchent le balai des sorcières comme Grock, le célèbre clown, son tabouret de piano, et s'ils courent au sabbat, c'est sur un air d'Offenbach. Les *Contes fantastiques* manquent de cette *crédibilité* sans laquelle on ne saurait émouvoir fortement le lecteur ; l'atmosphère de fantaisie où évoluent leurs personnages fait songer à ces brouillards nocturnes dont parle Tourgueneff et qui confondent et embrouillent tout d'une façon étrange ; elle nous transporte au royaume chimérique des fées et nous enlève en même temps toute impression de vérité, de vie.

Hoffmann est cependant bien supérieur aux conteurs fantastiques qui, dès la fin du dix-huitième siècle, commencent de sévir en Angleterre. A cette époque, la nation anglaise se retournait vers son passé, se mettait à l'étudier avec ardeur. Aux ouvrages réalistes de Fielding succède la « littérature gothique » ; on voit surgir toute une floraison de romans pseudo-médiévaux où l'horreur — une horreur un peu puérile — tient une large

1. Chamisso (1781-1838), auteur de *Pierre Schlemil* ou *L'Homme qui a perdu son ombre* (1814).

place[1]. L'un des premiers en date est *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, paru en 1765 et dont l'action se déroule en Italie. On y voit l'histoire du cruel Manfred, prince d'Otrante, que poursuivent sans relâche des rancunes surnaturelles ; l'auteur n'a point ménagé les cachettes, ni les apparitions, ni les voix sépulcrales. Clara Reeve, avec son *Vieux Baron anglais* (1778), William Beckford avec son *Vathek* renouvelé des *Mille et une nuits* (1787), recherchent également dans l'horreur ou le mystère leur principal élément littéraire ; Anne Radcliffe publie de 1791 à 1797 trois ouvrages favorablement accueillis : *Le Roman de la Forêt*, *Les Mystères d'Udolphe* et *L'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs*. Mais le maître incontesté dans ce domaine est Matthew Gregory Lewis, fils d'un haut politicien, qui publie à vingt ans, en 1795, *Ambrosio ou le Moine*, le chef-d'œuvre du genre. Ambrosio, prieur des Dominicains, est aussi terrifiant, machiavélique et invraisemblable que le Rodin du *Juif errant*. Après avoir séduit une jeune pénitente et entassé les plus horribles forfaits, il vend son âme au diable et trouve enfin dans les dernières pages du volume la mort épouvantable que méritaient ses crimes. Ce fut un beau succès... de scandale, car à côté de scènes tragiques se trouvaient quelques tableaux un peu trop hardis pour l'époque. Malgré cela, — ou à cause de cela, — on s'arracha *Le Moine*, qui fut traduit et porté sur la scène (on adaptait déjà pour le théâtre les romans, en vogue !) et valut à son auteur gloire et profit.

Scandale à part, on est en droit de s'étonner que le public ait prisé si fort de tels ouvrages, et surtout qu'il se soit trouvé des critiques pour les prendre au sérieux ; ce sont, pour la plupart, des récits décousus et sans valeur littéraire, qui nous paraissent bien insignifiants, sinon ennuyeux ; l'accumulation de détails macabres qu'on y remarque, loin d'effrayer, prête à sourire. Aussi bien certains contemporains l'avaient-ils compris, puisque,

1. Cf. le remarquable ouvrage de Mme Alice M. Killen : *Le Roman terrifiant ou « Roman noir » de Walpole à Anne Radcliffe*, Champion, 1924.

en 1798, un journaliste offrait déjà cette recette aux auteurs de « romans noirs » :

« Un vieux château dont la moitié est en ruine ;

« Un long corridor avec beaucoup de portes dont plusieurs doivent être cachées ;

« Trois cadavres encore tout sanglants ;

« Trois squelettes bien emballés ;

« Une vieille femme pendue, avec quelques coups de poignard dans la gorge ;

« Des voleurs et bandits à discrétion ;

« Une dose suffisante de chuchotements, de gémissements étouffés et d'horribles fracas[1]... »

Tels quels, ces romans noirs connurent une vogue réelle ; non seulement Anne Radcliffe et Lewis furent imités par une foule d'auteurs secondaires, mais ils eurent la gloire d'inspirer à deux des plus grands écrivains de l'Angleterre, Walter Scott et Byron, mainte description pittoresque. En France, *Le Moine* et *Les Mystères d'Udolphe*, traduits en 1797, furent lus, goûtés et plagiés ; les romanciers, de Ducray-Duminil à Eugène Sue, y cherchèrent longtemps des thèmes d'inspiration, et les dramaturges du boulevard du Crime en transportèrent à la scène les principaux épisodes. Dès 1799, Guilbert de Pixérécourt, le père du mélodrame, fait représenter à l'Ambigu son *Château des Apennins*, emprunté à l'ouvrage d'Anne Radcliffe, mais où l'horreur est bien atténuée[2]. Cet avisé dramaturge savait le parti qu'on peut tirer au théâtre d'un roman célèbre ; il ne négligeait aucun « effet » susceptible d'émouvoir ou d'étonner le public : *Victor ou l'enfant de la forêt*, *L'Homme à trois visages*, *Le Monastère abandonné*, tout comme *Le Château des Apennins*, abondent en situations ingénieuses. Dans une de ses pièces, *Cristophe Colomb ou la découverte du Nouveau Monde* (1814), dont l'action se déroulait en partie dans les Antilles, Pixérécourt, à l'affût de nouveautés, avait même cru devoir, « pour plus de vraisemblance », prêter à ses sauvages l'idiome des Antilles puisé dans le dictionnaire caraïbe du Père Breton.

1. *Le Roman terrifiant*, p. 112.
2. Cf. P. Ginisty : *Le Mélodrame*.

Le résultat ne manque pas de saveur, ainsi qu'en témoigne ce fragment de dialogue entre le roi Oranko et son sujet Kavaka :

« Oranko. — Cati louma.

« Kavaka. — Amouliaca azackia Kereber. (*Oranko hésite.*)

« Oranko. — Inolaki... Chicalama...

« Kavaka. — Ilava a moutou Koulé Ouékelli.

« Oranko. — Areskoui, azakia, kavaïti avou.

« Tous. — Anakilika !

« Oranko. — Ouallou hougousou ! »

Et ainsi de suite... Pendant des scènes entières les acteurs dialoguaient en caraïbe. Bien que *Christophe Colomb* ait eu cent dix-sept représentations, je ne conseillerais point à mes confrères de renouveler aujourd'hui cette fantaisie linguistique.

Tandis que les successeurs d'Anne Radcliffe et de Pixérécourt poursuivaient en Europe leur fructueuse carrière, une petite revue de Baltimore, *The Saturday Visitor*, publiait, le 12 octobre 1833, un conte qui venait d'obtenir le prix dans un concours littéraire ; le titre en était : *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, et l'auteur, un jeune homme de vingt-quatre ans, inconnu jusqu'alors, se nommait Edgar Poe.

Il serait vain de rechercher quelles lectures ont pu contribuer à sa formation littéraire. Celui-là est profondément, totalement original ; il ne doit rien à personne et c'est avec raison qu'il répondait dans une de ses préfaces aux critiques qui lui reprochaient d'imiter Hoffmann : « La vérité, c'est qu'il n'y a pas un de mes contes, à une seule exception près, dans lequel un lettré puisse reconnaître les traits distinctifs de cette sorte de pseudo-horreur qu'on dit germanique... S'il est vrai que la terreur soit le thème d'un grand nombre de mes productions, je soutiens que cette terreur ne vient pas de l'Allemagne, mais de mon âme. »

C'est le génie même de la peur, en effet, qui s'incarne en Edgar Poe, et son œuvre rassemble tous les germes d'effroi qui peuvent éclore dans l'âme humaine : horreurs physiques, anxiété morale, appréhensions douloureuses de l'au-delà et jusqu'à cette sensation encore

inédite en littérature, *la peur d'avoir peur*, qui torture le malheureux Roderick Usher. Le trait dominant de ce talent exceptionnel est l'alliance d'une imagination effrénée et d'une logique imperturbable, la fusion du cauchemar et de la vérité. Au milieu de ses plus hallucinantes rêveries Poe garde toujours un pied dans le réel; chez lui, la fantaisie macabre et la précision minutieuse, créatrice de vraisemblance, sont confondues, imbriquées, inséparables. Il résulte de cette union une impression d'épouvante qu'aucun autre, pas même Dante, n'a jamais provoquée. A mesure que le lecteur prend contact avec Poe, une frayeur secrète s'insinue doucement, se glisse en lui, puis le possède, l'étreint, le fait frissonner: les nerfs les plus solides n'y résistent pas; bon gré, mal gré, nous suivons Poe dans un enfer auquel son art a su donner l'apparence même de la vie; tantôt il nous ballotte sur les vagues d'une mer démontée et tantôt nous suspend au bord d'un gouffre sans fond; le vertige nous gagne, l'angoisse nous serre la gorge. Cette sensation atteint son paroxysme dans *Le Puits et le Pendule*. Là, Poe a marqué les dernières limites de l'effroi; longuement, impitoyablement, avec la science d'un clinicien et le savoir-faire d'un bourreau, il a recréé toutes les phases de l'agonie morale qui transforme peu à peu un être plein de vigueur en une misérable loque où seule persiste la faculté de souffrir. Quand nous lisons ces pages diaboliques, nous *voyons* vraiment le croissant meurtrier se rapprocher de nous, nous *entendons* ses vibrations sinistres, nous *sentons* l'acier qui mord notre chair... Génie « panique », a dit Barbey d'Aurevilly en parlant d'Egar Poe; aucune épithète ne saurait mieux lui convenir.

C'est pourquoi certains critiques se sont refusés à voir dans l'œuvre de Poe une œuvre d'art à proprement parler; ils ont voulu l'expliquer pathologiquement, comme un *cas*, par les effets de l'alcoolisme ou de l'hérédité; ils ont attribué à l'auteur l'état d'esprit du maniaque qu'il dépeint dans *Bérénice :* « Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement comme des visions, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche, non la pâture de

mon existence de tous les jours, mais positivement mon unique et entière existence elle-même. » Rien de plus injuste qu'un tel système; en traitant Poe comme un aliéné vulgaire, on néglige un de ses traits dominants : la netteté, la lucidité parfaite de sa pensée. N'oublions pas qu'Edgar Poe fut un des premiers à employer en matière d'investigation criminelle la méthode analytique qui rendit depuis tant de services, et qu'il l'appliqua avec succès non pas à une aventure imaginaire, mais à un cas réel. Une jeune fille, Mary Rogers, avait été assassinée à New-York dans des conditions si mystérieuses que tous les efforts de l'instruction demeuraient vains; impossible de recueillir un indice concluant. Edgar Poe prit le fait-divers pour sujet d'un de ses contes, et, par la seule force du raisonnement, sans avoir examiné les lieux du meurtre et sans autres détails que ceux des journaux, put déchiffrer l'énigme et découvrir le meurtrier. Les aveux de deux des personnages du drame confirmèrent quelques années après l'exactitude de ses déductions. Plus fort que Sherlock Holmes (inspiré d'ailleurs à Conan Doyle par le Dupin du *Double crime dans la rue Morgue*), Edgar Poe a donné ce jour-là une preuve indéniable de sa clairvoyance; il mérite l'admiration que lui témoigne un maître policier, le docteur Locard[1], dont le témoignage sur ce point est précieux. Nous voilà loin, n'est-ce pas, de l'ivrogne halluciné que nous présentent complaisamment certains psychiâtres; supposées ou réelles, les tares pathologiques d'Edgar Poe ne se manifestent pas plus dans ses œuvres que l'intempérance de Musset ne se révèle à la lecture des *Comédies et Proverbes*[2].

L'influence littéraire de Poe fut immense. Chose curieuse, avant de s'exercer dans sa propre patrie elle se fit sentir en France. Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tandis que Charles Nodier, Gérard de Ner-

1. Edmond LOCARD : *Policiers de roman et policiers de laboratoire*, Payot, 1924.

2. Cf. le livre de Camille MAUCLAIR : *Le Génie d'Edgar Poe* (Albin Michel, 1925), dans lequel il restitue au grand artiste sa véritable physionomie trop longtemps méconnue.

val, Théophile Gautier, Erckmann-Chatrian continuent la tradition d'Hoffmann et composent des œuvres fantastiques plutôt que terrifiantes, on voit l'exemple du maître américain susciter de nombreux disciples. Faut-il compter parmi ceux-ci Barbara, que Murger a peint sous le nom de Barbemuche, et qui fut chez nous l'un des pionniers du genre macabre? J'en doute, bien que la plupart de ses contes, *Les Jumeaux*, *La Leçon de musique*, *Un Drame ignoré*, et son roman, *L'Assassinat du Pont Rouge*, aient paru dans la *Revue de Paris* de 1854 à 1855, c'est-à-dire postérieurement aux premières traductions françaises de Poe. Les récits de Barbara sont bien vulgaires, bien insignifiants dans leur horreur laborieusement cherchée, et le pauvre diable mit plus de tragique dans sa vie que dans ses livres, puisqu'il se précipita par la fenêtre dans un accès de folie.

Nadar avec un recueil de contes (*Quand j'étais étudiant*), Amédée Achard avec *La Chambre rouge*, Juste Olivier avec *Luce Léonard, idylle tragique*, — tragique est bien le mot convenable, car cette idylle se termine par une vingtaine de morts, — ont exploité la même veine que Barbara, sans beaucoup plus de bonheur. Par contre, chez d'autres écrivains, et des plus grands, l'influence est visible : chez Baudelaire d'abord, qui traduisit presque toute l'œuvre de Poe et en reçut une empreinte ineffaçable; nombreux sont les poèmes des *Fleurs du Mal* où se devine le souvenir d'Edgar Poe, et l'on peut affirmer que sans lui Baudelaire n'aurait pas donné toute sa mesure.

Chez Barbey d'Aurevilly et chez Villiers de l'Isle-Adam la trace n'est pas moins visible. Tous deux ont lu Poe (Barbey lui a même consacré des pages magnifiques), tous deux ont subi son ascendant; mais *Les Diaboliques* et les *Contes cruels* sont bien loin des *Histoires extraordinaires*. C'est que Barbey et surtout Villiers sont des romantiques impénitents, ils ne conçoivent la Peur qu'avec un pompeux cortège de situations et d'antithèses à la Victor Hugo; les figures voilées, les cortèges funèbres, le lépreux cloîtré du *Duke of Portland* ne sont guère plus vraisemblables que les cercueils de *Lucrèce Borgia* ou les noyés de *La Tour de Nesles*. Tout ce satanisme littéraire n'effraye guère, cela sent le bric-à-brac et le magasin d'accessoires.

Beaucoup plus réalistes dans leur précision sobre, les nouvelles de Mérimée atteignent à des effets de terreur qui vous frappent à l'improviste comme le poignard d'une gitane. *Colomba*, *Lokis*, *La Vénus d'Ille* dépassent de beaucoup en intensité pathétique les meilleurs des *Contes cruels*. Mais le véritable descendant spirituel d'Edgar Poe est sans contredit Marcel Schwob, — avec la différence qui sépare le talent du génie. Il existe entre ces deux esprits d'étranges affinités : même imagination humoristique et terrifiante chez tous deux; ils possèdent l'un et l'autre cette « faculté méditative » dont Poe gratifie son Egeus. L'inquiétude douloureuse du premier, la subtilité hébraïque du second arrivent par des voies différentes au même résultat. Il y a dans *Sur les dents*[1] une ironie féroce qui apparente étroitement ce conte à *L'Homme tout usé*, ou à *Perte d'Haleine*, et *L'Homme voilé*[2] égale en horreur flegmatique *La Barrique d'amontillado*.

Je ne crois pas qu'il faille rattacher à la même école certains conteurs russes, Dostoïewski par exemple. Ce serait hasardeux, car le sombre génie slave s'entend à créer sans le secours de personne les plus effrayants cauchemars, et le lien qui pourrait unir aux contes de Poe *L'Idiot* ou *Les Frères Karamazof* semble bien fragile. La Peur chez les Russes conserve un caractère presque mystique qui écarte toute comparaison avec le réalisme d'Edgar Poe.

On ne pouvait imiter Poe indéfiniment, le surpasser encore moins; force était de renouveler le genre; c'est ce qu'ont tenté les créateurs du *merveilleux scientifique*, source abondante de terreur et de délices. Le progrès des sciences, les découvertes quasi fabuleuses de ces trente dernières années, la publicité donnée aux recherches des inventeurs contribuèrent à éveiller dans les esprits des curiosités nouvelles; la science a passé du laboratoire dans le roman. Jules Verne s'était borné

1. Marcel SCHWOB : *Cœur double*.
2. [illegible]

à considérer comme accomplies certaines découvertes qui existaient déjà virtuellement. Wells, Rosny aîné, Maurice Renard vont beaucoup plus loin encore : ils ne se préoccupent point de ce qui *sera*, mais de ce qui *pourrait être*, et, maniant hardiment l'hypothèse, se lancent en plein inconnu. Il ne s'agit pas ici, notons-le, du surnaturel, qui pour la science n'existe pas; tout au plus nous propose-t-on des faits susceptibles d'une double interprétation, l'une miraculeuse, l'autre rationnelle [1]. Le vrai domaine de ces conteurs demeure l'incertain et l'ignoré. C'est ainsi que Wells imagine de périlleux voyages à travers le temps; que Rosny suppose l'intrusion dans notre planète d'un des mondes invisibles qui meublent l'espace infini; que Maurice Renard nous fait assister aux diaboliques expériences de l'enchanteur Lerne, rival de Carrel dans l'art de la greffe humaine. Imagination pure? Non certes, puisque de tels récits nous offrent, appliqués à la description des phénomènes ou des monstres imaginaires, les procédés d'investigation les plus rigoureux. On trouve chez Wells l'étude poussée avec une logique parfaite — sauf sur un point — de ce qui arriverait *si* un homme parvenait à se rendre invisible par la décoloration du sang [2]. Ces auteurs créent ainsi de nouveaux thèmes d'effroi qui s'adressent moins aux nerfs qu'à l'entendement et répondent à notre désir de vérité tout en donnant pâture au besoin de frissons qui est en nous.

De nos jours, la Peur est si bien entrée dans les lettres qu'on a pu grouper dans cette Anthologie des Maitres de l'effroi, des auteurs qui, de Richepin aux Tharaud, d'Haraucourt à Dorgelès, comptent à bon droit parmi les plus glorieux de leur génération. Certains estiment cependant que la littérature terrifiante est menacée. Elle porte en elle-même, disent-ils, le principe de sa destruction; elle exige une habitude chez le public, or l'habitude est l'ennemie et l'antidote de la Peur... Il

1. WELLS : *La Tête du mort;* M. RENARD : *Le Singe*.

2. Dans *L'Homme qui voulut être invisible*, Maurice RENARD a plaisamment démontré que le héros de Wells, en même temps qu'invisible, se serait rendu aveugle.

devient de plus en plus difficile de nous effrayer; les obstacles auxquels se heurtent les auteurs paraissent aujourd'hui presque insurmontables.

On pourrait leur répondre que les critiques ont déjà dit la même chose après la mort d'Hoffmann, après la mort de Poe. Il leur semblait impossible qu'on surpassât ces auteurs; en fait, personne ne les a surpassés, mais leurs successeurs ont fait *autre chose*. De même, les auteurs de l'avenir feront autre chose encore. Quoi? Je n'en sais rien, mais je suis sans crainte, car l'imagination humaine est un trésor plus riche que celui d'Aroun-al-Raschid; nos pères y puisèrent à pleines mains sans le tarir, et nos arrière-neveux n'en verront pas davantage le fond. Son pouvoir ne connait pas de limites; seule, elle peut nous faire vivre une vie différente de la nôtre, nous transporter loin des réalités, loin des angoisses quotidiennes... fût-ce pour nous montrer des fictions plus terribles, des épouvantes plus affreuses encore. L'homme, pareil au Fantasio de Musset, veut à tout prix sortir de lui-même, rien ne le rebute plus que l'immuable, le monotone, le déjà-vu; il préférerait au Paradis, — s'il lui arrivait d'y vivre longtemps, — un Enfer où il pourrait connaître des tortures inédites.

***

Il manquait à la Peur cette consécration suprême d'avoir son théâtre, son public, d'attirer tous les soirs à la même heure une foule avide de frissons. C'est seulement au début de ce siècle qu'elle a passé du livre sur les planches. Une telle affirmation trouvera peut-être des incrédules : le théâtre d'épouvante, m'objectera-t-on, est vieux comme le monde, et l'on me rappellera qu'à la représentation des *Euménides* d'Eschyle, vers l'an 460 avant Jésus-Christ, l'entrée des terribles déesses provoqua dans l'assemblée une véritable panique. Des femmes avortèrent, des enfants moururent, plusieurs spectateurs furent frappés de folie. Je n'en disconviens pas et je reconnais que les dramaturges du genre « Grand-Guignol » peuvent se réclamer d'un illustre

modèle. Mais si, de l'*Orestie* aux *Deux Orphelines*, la terreur et la pitié furent toujours les grands ressorts du drame, le théâtre qui recherche la Peur pour moyen d'action principal — je ne dis pas pour *but* — est d'invention récente, il répond à un besoin propre au temps où nous vivons.

Si l'on voulait caractériser l'état d'esprit de notre époque, un mot suffirait : l'*inquiétude*. Cette inquiétude se manifeste dans tous les domaines de l'esprit. Qu'ils l'avouent ou non, une obscure angoisse tenaille la plupart de nos contemporains; l'idée de l'au-delà les obsède, et ce désir d'éternité qui est au fond de tous les hommes, même les plus incrédules, leur suggère sans cesse de nouvelles hypothèses, survie, réincarnation, — que sais-je! — destinées à bercer la peur lancinante qu'ils ont de disparaître totalement. Jadis, on choisissait entre le mol oreiller du doute, si cher à Montaigne, et l'austère refuge de la foi, d'où Pascal défiait toute crainte; aujourd'hui, nous oscillons entre ces deux extrêmes sans oser choisir et nous demandons des certitudes à qui peut tout au plus nous donner de vagues promesses. Jamais les théories spirites n'ont trouvé d'aussi nombreux adeptes, jamais ceux-ci ne furent plus loin de s'accorder sur les problèmes qu'ils prétendent résoudre. Craindre, bien plus qu'espérer, telle semble être aujourd'hui notre devise.

Si l'on abandonne les sphères de la philosophie pour un domaine plus matériel, on s'aperçoit que l'inquiétude est la même. Ce siècle fiévreux n'a pas connu la joie de vivre; il a vu à son début grandir une menace chaque jour plus précise, et dans la vague d'horreur et de sang qui l'a secoué pendant quatre ans notre vieux monde faillit disparaître; il tremble encore sur ses bases. Ceux-mêmes qui sortirent indemnes de la tourmente en ont gardé une sorte d'effroi et le sentiment qu'une fatalité impitoyable les a marqués pour la vie. L'avenir leur offre de sombres images; en vain cherchent-ils à s'étourdir, en vain demandent-ils l'oubli aux plaisirs les plus désordonnés, le spectre leur apparaît à l'improviste. Ce n'est pas pour rien que toute une civilisation a senti passer sur elle le souffle de la mort.

Il est donc logique que le public se sente attiré de plus en plus vers les œuvres où il retrouve un écho de ses préoccupations secrètes, il est naturel que la création artistique reflète elle aussi ce sentiment d'angoisse si profondément ancré au cœur de l'homme moderne.

En même temps, — car aucun mobile humain n'est tout à fait simple, — le Théâtre de la Peur offre au public une sorte de consolation. Le progrès, qui a développé nos besoins sans nous donner les moyens de les satisfaire, nous laisse aussi désarmés en face de la douleur et de la mort que l'homme primitif devant ses idoles de pierre. Nous sommes si misérables que nous tenons à constater l'existence de créatures encore plus misérables. De même que le comique au théâtre se réduit à une sensation de supériorité du spectateur sur le personnage ridicule (Bergson l'a démontré dans son magistral essai sur le Rire), de même, quand nous voyons quelque drame terrible se dérouler sur la scène, nous avons le sentiment d'échapper à une catastrophe, et notre sort nous paraît enviable si nous le comparons à celui des victimes qui souffrent devant nous.

Comment l'auteur pourra-t-il créer l'effroi, le faire partager au public? La question fera sourire quelques-uns; pour eux la chose est toute simple. Qu'ils essayent... l'expérience se chargera de les détromper, car s'il est malaisé de faire rire les honnêtes gens, et même les autres, il est plus difficile encore de les effrayer. Sans doute, dans la vie, la Peur naît spontanément, en vertu de lois physiques immuables : Un homme se promène dans la rue, heureux de vivre; sa quiétude est parfaite... Soudain, une balle siffle à son oreille, une voiture qu'il n'avait pas vue fonce dans sa direction; le sentiment de terreur qui s'empare de lui sera instinctif et irrésistible; cela se conçoit sans peine.

Mais au théâtre il n'en va pas de même, un incident tragique *que rien n'aurait fait prévoir* dérouterait les spectateurs ou provoquerait leurs rires; faute de préparations l'effet serait manqué. Pour atteindre son but l'auteur devra s'efforcer de réaliser une ambiance, de créer une atmosphère, de faire naître une sorte de curiosité anxieuse. Il faut agir avec le public un peu comme avec

ces enfants que l'on enferme dans une chambre mal éclairée en les menaçant de mille fantômes que leur imagination ne tardera pas à y faire surgir. Mais le public n'est pas un enfant capable de frémir au seul nom de Croquemitaine; pour l'émouvoir on devra lui persuader « que c'est arrivé », lui présenter une succession de faits qui, tout en demeurant mystérieux, s'enchaînent logiquement, clairement. *Mystère ne signifie pas obscurité;* toute la technique de Poe tient dans cette formule.

Pour Kant le rire vient d'une attente. C'est à un sentiment de même nature que peut se ramener la Peur. Tant que l'événement redouté demeure en suspens sur notre tête, nous ressentons les affres de l'angoisse. Qu'il éclate et la peur disparaît pour faire place à des émotions d'un autre ordre, émotions qui, si la terreur fut intense, peuvent prendre la forme d'un véritable soulagement. Pendant la guerre, bien des soldats attendaient le moment de sauter hors des tranchées avec une anxiété physique insupportable, et quand sonnait l'heure fatidique, il se mêlait à leur fièvre une sensation de délivrance. Ainsi un meurtre, un suicide, un supplice effrayent moins sur la scène que la prévision de ce supplice, de ce suicide, de ce meurtre, nécessaires pourtant à l'action comme le dernier accord d'une symphonie. C'est donc l'ambiance, ou, si l'on veut, la préparation du drame qui fait toute sa difficulté. Il faut transporter un public — disposé à saisir au vol le moindre sujet de ridicule — dans une atmosphère de douleur, de mystère et de mort, et l'y maintenir de force. Ce n'est pas si facile qu'on le croit.

Dans la vie réelle les événements sont le plus souvent indifférents en eux-mêmes, c'est notre sensibilité qui les colore à son gré et les rend gais ou tristes suivant les cas. Rien n'est plus typique à ce point de vue que le mot fameux du personnage qui racontait un enterrement et concluait : « Enfin, nous n'avons jamais tant ri! » Aussi convient-il, au théâtre comme dans le roman, de ne point laisser le public s'engager dans une route différente de celle où l'on veut le conduire; il s'agit, en d'autres termes, de réaliser l'unité d'impression absolue.

Cette unité est indispensable aux genres extrêmes : ceux qui tendent à éveiller chez les spectateurs des sentiments violents, gaieté ou angoisse. Il importe dans les deux cas que rien ne vienne distraire l'auditoire de l'impression qu'il doit éprouver, et c'est pourquoi l'on retrouve dans tels vaudevilles et dans tels drames d'épouvante la même technique destinée à montrer les événements sous un certain angle et à créer l'illusion de la réalité; illusion d'autant plus nécessaire que la secousse donnée au spectateur doit l'entraîner plus loin de son état d'esprit habituel.

Prenez au hasard une pièce de Georges Feydeau, ce maître du rire; tout y est prévu, réglé, combiné avec une admirable logique, et la plus cocasse bouffonnerie s'allie à une précision de géomètre. Si Champignol a les cheveux trop longs, si la pluie fait bégayer le cousin Mathieu, si Petypon possède le « fauteuil extatique » du docteur Tunékunc, ne voyez pas dans ces détails des traits de fantaisie uniquement destinés à provoquer le rire; chacun d'eux occupe sa place dans l'action et concourt au dénouement, comme les innombrables rouages d'une machine bien réglée. Pareillement, dans le Théâtre terrible rien n'est laissé au hasard. Vous entendez pour la première fois la pièce; il vous semble d'abord que les personnages s'entretiennent de choses indifférentes, qu'il se déroule devant vous des incidents superflus. Mais la crise survient. Alors, ce qui paraissait insignifiant prend tout à coup un sens particulier, des phrases banales se trouvent avoir une portée tragique, et les incidents qui vous semblaient des hors-d'œuvre entraînent la catastrophe finale.

Il convient pourtant de noter une différence importante : si, dans un vaudeville, quelque réplique présumée drôle par l'auteur manque son effet, le mal ne sera pas grand. Au contraire, dans un drame, il suffit parfois du moindre détail malheureux pour déchaîner une gaieté intempestive contre laquelle il sera impossible de réagir; telle idée que l'on croyait émouvante ou ingénieuse est simplement ridicule. Il n'y a point, assurément, de critérium absolu; c'est pour l'auteur une affaire d'intuition, d'instinct, de choix surtout.

Le choix consiste à savoir *ce qu'il ne faut pas dire.*

Francisque Sarcey a fait une démonstration plaisante de cette vérité : « Supposons, écrit-il, que Shakespeare nous ait représenté Macbeth, au moment où il entre dans la chambre du roi pour l'assassiner, heurtant une table de nuit et réveillant le monarque qui lui demande : « Quelle heure est-il ? » et Macbeth allant voir l'heure à l'horloge. Ce serait là donner un autre tour à l'événement et mêler le bouffon au tragique. Mais je doute que si, après un incident de cette nature, Macbeth se fût avisé de frapper Duncan rendormi, ce coup eût produit sur le public en veine de rire la même impression. Pourquoi ? C'est que du même fait on ne saurait tirer sur le théâtre des larmes et du rire, parce que l'impression n'est plus une, et qu'il est impossible à une foule de sauter sans heurt désagréable de la première à la seconde. »

Un malheureux égorgé par un fou, gisant, la gorge béante, dans une mare de sang... voilà, n'est-il pas vrai, un tableau sinistre, bien propre à nous glacer d'effroi. C'est pourtant dans un roman humoristique que nous le trouvons, dans *Messieurs les Ronds-de-cuir* de notre grand Courteline, où l'on voit le dément Letondu assassiner son chef de bureau, M. de la Hourmerie ; et ce meurtre, tout horrible qu'il est, ne nous révolte pas ; il atténue à peine la gaieté du livre. Pourquoi ? Parce que, dès les premières pages, l'auteur a créé une atmosphère de bouffonnerie ; il s'est attaché à nous présenter ses deux personnages, l'assassin et la victime, comme deux fantoches également risibles, l'un par les manifestations cocasses de sa folie, l'autre par sa solennité prudhommesque. Lorsqu'ils deviennent tragiques, brusquement, nous ne saurions les prendre au sérieux, malgré le drame et le sang. Il est trop tard pour revenir en arrière.

Représentez-vous maintenant cette situation : deux amants ont absorbé du poison. Un remède est là, à portée de leurs mains, mais il n'y en a pas assez pour les deux et l'un devra se sacrifier. Débat pathétique dans son essence, ridicule dans sa réalisation matérielle. Cette fiole qui passera de main en main, ces objurgations : « — Bois vite ! — Non !... toi ! » etc., auront pour effet certain d'exciter le rire, car en associant à l'idée de la mort un détail trivial on annihile toute émotion.

Ce n'est là qu'un exemple fantaisiste, mais on a vu au Grand-Guignol plus d'un incident du même ordre. Il y a quelques années, la troupe se trouvait en tournée dans le Midi. Un soir, elle représentait une pièce qui met à la scène un vitriolé ; au moment le plus émouvant celui-ci devait jeter le masque qui cachait ses traits et montrer au public un visage hideux. L'acteur chargé du rôle s'était composé, au moyen de petits morceaux d'éponge collés sur les joues et les paupières, une face épouvantable à souhait. L'instant venu, il se démasque ; les spectateurs frémissent... Mais voici que des galeries une voix d'enfant s'élève, et cette voix proclame, avec l'accent qu'on devine, parfumé comme une bouillabaisse et sonore comme un tambourin : « Pechère, maman ! Qu'il est *vilaing !* » Toute la salle éclata d'un rire homérique, et le drame s'acheva en vaudeville.

On pourrait multiplier les exemples, car dans ce genre de théâtre les difficultés abondent. L'impression produite sur le public ne doit pas tant résulter des faits eux-mêmes que du prolongement en lui de certaines idées suggérées. Là se trouve la grande difficulté, et c'est de ce point de vue spécial qu'il faut envisager le Théâtre de la Peur. Le juger comme on fait pour les autres œuvres dramatiques, c'est apprécier un piano d'après son bois et ses touches, sans se préoccuper des sons qu'il émet.

***

Le Théâtre de la Peur constitue, je le crois du moins, une formule nouvelle qui gardera dans l'histoire de la littérature dramatique sa petite place à côté du Théâtre Réaliste, du Théâtre Libre. Et cette formule aura peut-être contribué à introduire dans le Théâtre en général d'heureux changements : la simplicité de l'action, qui n'est plus délayée comme autrefois, et l'étude précise,

presque scientifique, de certains milieux dédaignés jusque-là par les dramaturges; enfin, la mise à la scène des cas physiologiques et médicaux qui tiennent en haleine le public, tout comme les problèmes d'introspection, les débats d'âme. La vie, la vraie vie, avec sa douleur et sa vérité émouvante, la vie portée sur les planches comme une malade étendue sur la table d'opérations, ce n'est plus du théâtre de *digestion*, immuable et conventionnel.

Est-ce du théâtre *morbide*, comme on l'a dit? Il faut se garder des généralisations imprudentes. Ah! si le but de ces pièces était de provoquer l'épouvante à tout prix, si elles se bornaient à dérouler une suite de scènes barbares et sanglantes sans autre raison que de torturer les nerfs, cette critique serait admissible. Et reconnaissons à ce propos que certains auteurs ont un peu exagéré. On se rappelle le mot des *Saltimbanques :* Gringalet a trouvé un portefeuille bourré de billets et son patron l'interroge sévèrement : « Tu n'en as pas pris, au moins? » Et Gringalet de répondre : « Non! J'en ai remis. » Quelques amateurs « en ont remis » comme Gringalet; ils ont recherché l'horreur pour elle-même et contribué à discréditer le genre qu'ils prétendaient servir.

Tout récemment, un jeune auteur lisait une pièce au Grand-Guignol. L'action se passait en Russie soviétique. Au lever du rideau, l'on voyait des gardes rouges torturer une malheureuse et lui griller les pieds pour la forcer à révéler la cachette d'un trésor (je présume qu'il ne s'agissait pas de roubles). Ce qui arrivait ensuite, je renonce à le raconter. Sachez seulement que c'était une suite ininterrompue de massacres, de supplices et de mutilations à faire pâlir un bourreau chinois; le sang coulait à flots, les victimes s'ajoutaient aux victimes; pour finir, une bombe, lancée d'une main sûre, tombait sur la scène et anéantissait tous les protagonistes... Quand le jeune dramaturge eût achevé sa lecture, on lui fit entendre avec tous les ménagements nécessaires que sa pièce relevait plutôt de la boucherie que du théâtre proprement dit. Il parut surpris et déclara ingénument : « Et moi qui craignais de ne pas l'avoir faite assez horrible! »

Cela rappelle le mot d'Alphonse Allais qui venait de lire dans les journaux le récit d'une catastrophe de chemin de fer : « Décidément, on ne sait plus qu'inventer pour amuser le monde! »

Mais c'est là une exception et il serait injuste d'étendre le même reproche au Théâtre de la Peur tout entier. Genre morbide? Pourquoi? Parce qu'il étudie des milieux prohibés dans l'ancien théâtre, comme les hôpitaux, les prisons, les asiles d'aliénés? Les crimes de la nature, cancer, folie, tuberculose, sont-ils donc moins *intéressants* que les crimes des hommes? On m'a fait grief de mon *théâtre médical* et l'on m'a reproché de mettre trop fréquemment sous les yeux du public les drames de la vie matérielle du corps, comme si l'on n'avait pas assez traîné sur la scène ce pauvre amour et le cortège des passions, toujours les mêmes! La lutte qui se livre entre les puissances destructrices de notre organisme n'est-elle pas, elle aussi, une palpitante et farouche tragédie?

Pourquoi contester au dramaturge le droit de fuir les chemins battus et de chercher des formules inédites? Pourquoi le confiner dans l'étude de l'éternel adultère, le contraindre à improviser sur un thème séculaire des motifs plus ou moins nouveaux, sans jamais rien désirer d'autre? Le drame ne peut-il s'enrichir de l'apport magnifique que lui offre la science moderne? Les mille problèmes nouveaux qui sollicitent le philosophe et le savant ne sauraient nous laisser indifférents si nous voulons faire œuvre utile. « Le théâtre, disait Sarcey, est l'école des mœurs, non l'École de Médecine. » D'accord, mais il ne faut pas jouer sur les mots; personne ne songerait à prendre pour sujet de pièce une laparotomie ou la préparation de l'hydrogène; pourtant, il n'est guère de problèmes scientifiques ou médicaux dans lesquels n'existe à l'état de germe une question d'intérêt social. A l'auteur de développer ce germe et de combiner avec une action dramatique les éléments nouveaux qui se présentent à lui de toutes parts. Ibsen et Strindberg n'ont jamais fait autre chose, et leur théâtre, à eux aussi, est un théâtre médical. Chez tous deux, l'étude d'une dégénérescence morale ou

physique se superpose toujours au débat passionnel, et cette étude est poussée avec une précision de clinicien ; Nora, Hilde, Hedda Gabler, Brand, Solness, Oswald, le docteur Rank sont des malades, aussi bien que les héros de *Père* et de *Créanciers*.

Il ne convient pas de refuser à nos auteurs le droit qu'on accorde si libéralement aux étrangers de porter de tels conflits sur la scène.

Faut-il rappeler que *L'Horrible Expérience*, représentée en 1909, a devancé les essais de Carrel sur l'excitation artificielle du cœur ? Voilà un cas où la fiction dramatique et la science positive se sont prêté un mutuel appui. Ainsi le Théâtre de la Peur a facilité l'étude de questions médicales, de problèmes sociaux dont l'intérêt s'affirme chaque jour plus grand.

On peut de même porter à la scène l'étude de la folie sans éveiller chez le spectateur une émotion malsaine. La folie ! Il n'est pas de mystère plus douloureux, mais aussi plus passionnant pour ceux qu'émeut le spectacle de la misère humaine. De grands écrivains, des dramaturges célèbres n'ont pas cru déroger en y cherchant des thèmes d'inspiration. Les malheureux qu'une hérédité néfaste, un accident, une lésion imperceptible ont mis brutalement hors la vie méritent l'attention des auteurs autant que celle du savant. Souvent ils ne diffèrent que bien peu de l'homme normal, — de celui que nous jugeons tel ; la limite qui les sépare n'est pas définitive ; elle est mouvante, aussi incertaine et trompeuse que ces frontières tracées à l'aveuglette par l'arbitraire de certains politiques. Au fond, tous ou presque, nous portons en nous ce petit grain de sable qui peut, du jour au lendemain, arrêter net le beau mécanisme de la raison. Passé un certain degré, les émotions enlèvent à l'homme tout contrôle de ses actes, et les grands passionnés relèvent plus ou moins de l'aliéniste. Oreste est un persécuté, sujet à des hallucinations caractérisées ; Othello, un épileptique ; et si Roméo et Juliette, ces amants exaltés, n'étaient pas morts à la fleur de l'âge, ils eussent peut-être fait connaissance avec le cabanon.

Sans doute, on a déjà étudié le fou au théâtre, mais c'était le plus souvent pour nous montrer un personnage

tout à fait conventionnel, une sorte de Croquemitaine échevelé, bruyant et hagard, tenant des discours absurdes et proférant des mots sans suite entrecoupés d'éclats de rire. Cette image, reproduite à maint exemplaire dans les mélodrames et les romans-feuilletons, ne correspond guère à la réalité ; il suffit de pénétrer dans un asile pour s'en rendre compte. La folie, la vraie, se montre — ou plutôt se dissimule — sous de nombreux visages. Certains malades restent murés dans leur démence comme les aveugles dans leurs ténèbres ; chez d'autres surnagent encore des idées, des réminiscences, des bribes d'érudition pareilles à ces épaves que roule la mer après un naufrage. Voici, entre cent, un dialogue entendu au hasard d'interrogatoires que l'on a fait subir à des malades sous les dehors d'une libre conversation. Un homme qui a été en apprentissage chez un pâtissier répond ainsi aux questions du visiteur :

« D. — Pourquoi avez-vous quitté votre place ?

« R. — Parce qu'il en fallait un autre pour me remplacer.

« D. — Combien avez-vous de frères ?

« R. — Trois frères et une sœur.

« D. — Quels sont les noms de vos trois frères ?

« R. — Eugène et Armand.

« D. — Eugène et Armand, cela fait deux frères seulement. Quel est le troisième ?

« R. — C'est moi.

« D. — Quelles sont vos opinions politiques ?

« R. — Catholique.

« D. — Et puis ?

« R. — Protestant.

« D. — Et puis ?

« R. — Juif. »

Il y a là un curieux mélange d'absurdité et de logique. Dans le même ordre d'idées, le docteur Vinchon a recueilli quelques poèmes dus à d'authentiques déments et qui ne dépassent nullement en insanité telles productions de nos jeunes néo-futuristes ; celui-ci, par exemple :

Ils affirment que je suis fou.
J'avais un rat dans la cervelle.

Mais il est rentré dans son trou
Sans avoir besoin d'une échelle.

Saint Baudelaire, mon patron,
Tu sais que j'ai, dans un clystère
De lin, de mauve et d'amidon,
Absorbé l'âme de Molière.

Si tu n'es pas un animal,
Tire-moi de cette boutique,
Et je te fais grand amiral
De ma flotte de l'Atlantique.

Et cet autre, dédié à Drumont :

Une certaine israélite
Croyant que l'horloge va vite,
Erreur ici d'esprit impur
Que le diable fait au plus dur,

Avait retardé la pendule
Chez sa mère dont la virgule
Bacille de Jeuner en paix,
Déjeune et ne chôme jamais.

Monsieur le docteur médecin
Ici déchaîna le vaccin
Et la malheureuse juive
Caron la mena sur la rive.

De Jésus c'est le martel,
Le tabernacle est son hôtel,
Et, pieux enfant de Marie,
Nous louons la Vierge chérie.

Morale : A bon chat, bon rat.

Parfois même, rien au premier abord ne révèle la démence. Vous trouverez dans les asiles des pensionnaires qui raisonnent admirablement ; interrogez l'un d'eux, vous constaterez chez lui une suite parfaite dans les idées, et vous penserez, indigné : « Cet homme n'est pas fou ! Que fait-il ici ! » Mais qu'une phrase, un mot, prononcés par hasard, viennent à déclencher le ressort de l'idée fixe, vous serez témoin d'une transformation imprévue. Un démon terrible se dissimulait chez cet être si calme d'apparence ; soudain déchaîné, il le possède totalement et ce n'est plus un homme paisible que vous avez devant les yeux, c'est une bête féroce. Faut-il rap-

peler le cas du roi Louis II de Bavière et le drame du lac de Starnberg dont les eaux glacées se refermèrent sur deux cadavres ?

Ce mystère dont s'enveloppe le fou, voilà ce qui le rend si dangereux ; car si les dramaturges ont créé un poncif du fou de théâtre, il s'est formé chez beaucoup de gens une conception autrement inquiétante : celle du *fou-victime*. Sous l'influence d'un humanitarisme un peu excessif, on en est arrivé à considérer les médecins aliénistes comme des bourreaux, ou du moins comme des monomanes en proie à cette autre démence : le besoin de voir partout des déments[1]. Cette idée singulière a fait son chemin ; le législateur, les tribunaux s'en sont peu à peu inspirés ; et voici le résultat : il ne se passe point de jour que nous ne trouvions à la rubrique des faits divers le récit de quelque crime commis par un aliéné remis en liberté après un court séjour à l'asile. Certes, l'internement d'un malade doit être entouré de toutes les garanties possibles, et les fous, comme les demi-fous, ont droit à notre sollicitude ; mais cette sollicitude, peut-être conviendrait-il de l'étendre aux infortunés dont nulle tare n'entame la raison et qui chaque jour sont exposés à tomber sous les coups d'un fou trop rapidement « guéri ».

Dans un débat aussi grave, le dramaturge a le droit d'intervenir. Alfred Binet — un très grand savant dont je ne puis prononcer le nom sans émotion — disait souvent que pour faire triompher une idée juste une pièce de théâtre est plus efficace que de longs discours et de volumineux rapports. Il avait raison, puisqu'un drame de Brieux, *La Robe rouge*, a suffi pour entraîner la modification d'un article du code d'instruction criminelle. De même, un petit acte, *Le Chirurgien de service*, fit aboutir une réforme nécessaire de l'Assistance publique. Dans un autre ordre d'idées, nous nous sommes

1. Cf. au théâtre : *La Baronne*, d'Edouard Foussier et Charles Edmond (Odéon, 27 novembre 1871) ; *Un beau-frère*, d'Adolphe Belot, d'après le roman d'Hector Malot (Gymnase, 1er septembre 1873) ; *En paix*, de M. Brutzare (Théâtre Antoine, 8 janvier 1900).

efforcés, Alfred Binet et moi, de montrer à quelles difficultés on se heurte pour déterminer avec certitude les caractéristiques de la folie; nous avons signalé les lacunes d'une législation qui remet en liberté des fous destinés à recommencer leurs forfaits; nous avons essayé de prouver que l'astuce d'un dément pouvait tenir en échec la raison la plus impartiale. Encore une fois, il y a là un problème d'un intérêt capital.

* * *

On adresse un autre reproche à cette littérature dont je me suis efforcé d'analyser les principaux caractères : celui de « faire appel au sentiment le plus bas qui soit, *à la Peur* ». Peut-être conviendrait-il tout d'abord de s'entendre sur le sens de ce mot ; la *Peur*. « Il est étrange, écrit Georges Courteline dans sa *Philosophie*, qu'un seul terme exprime la Peur de la mort, la Peur de la souffrance, la Peur du ridicule, la Peur d'être trompé et la Peur des souris, ces divers sentiments de l'âme n'ayant aucun rapport entre eux. »

Pourtant, c'est un fait, et l'on y peut trouver la preuve que de toutes les émotions humaines la Peur est la plus générale, celle à laquelle nous sommes le plus naturellement accessibles. La Peur, qui met en jeu des éléments très divers, — affectifs, intellectuels et physiques, — est la compagne inséparable de notre existence; elle nous saisit, tout enfants, pour un rien, une ombre, un bruit insolite perçu dans le silence nocturne; et nous la retrouvons au terme de la vie, quand notre esprit inquiet s'interroge en vain sur le sort qui l'attend par delà le tombeau. Elle se trouve intimement liée à l'instinct de conservation inné chez l'animal aussi bien que chez l'homme, c'est la première manifestation de cet instinct; et puisque le système nerveux peut se définir : *un ensemble d'aptitudes à réagir d'une certaine manière en présence des contacts extérieurs*, ces contacts variant à l'infini, les réflexes qu'ils provoquent varieront de même. Ainsi, sous le nom générique de Peur on désigne en réa-

lité une gamme d'émotions innombrables qui vont de l'inquiétude légère à l'épouvante mortelle.

C'est pourquoi l'on doit réfléchir avant de donner aux innombrables variétés de la Peur, sans distinction, le nom de « sentiment bas ». Sentiment bas, c'est bientôt dit; le qualificatif est ingénieux; encore, — pour reprendre la formule de l'abbé Coignard, — ne doit-on pas « l'appliquer sans discernement et le coller en toute occasion comme l'étiquette *à six blancs* que le coutelier boiteux met à tous ses couteaux. » C'est commettre la même erreur que si l'on condamnait *a priori* tous les ouvrages gais, sous prétexte que le rire correspond à des sentiments vulgaires. Là encore, il y a fagot et fagot, et l'on ne saurait confondre le comique grossier de tel vaudeville obscène et le comique large, humain et vivifiant qui se dégage de *Boubouroche* ou de *La Paix chez soi*. De même, la Peur, ou plutôt l'angoisse, n'est pas nécessairement une émotion vile. Bien au contraire, elle peut participer des sentiments les plus élevés qu'il soit donné à l'homme de ressentir. L'un des auteurs qui ont le mieux étudié la question, G. Sergi, a fait ressortir avec beaucoup de finesse que le sentiment du sublime est à son origine une transformation de la Peur. En face d'un paysage grandiose, explique-t-il, le cœur et la respiration s'arrêtent, puis reprennent leur mouvement d'une façon accélérée; l'œil reste fixe, le corps immobile; on est oppressé, anéanti; et tandis que s'affirme un désir de fuite, une fascination irrésistible nous cloue sur place. C'est une émotion de peur.

Si nous cherchons dans le domaine de l'art des impressions analogues, nous verrons que certains thèmes wagnériens, la chevauchée des Walkyries par exemple, provoquent chez l'auditeur cette admiration à forme de peur dont parle Sergi. Et tous ceux qui virent Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi* n'oublieront jamais l'épouvante sacrée qui les étreignait au moment où le demi-dieu foudroyé par le destin sortait de son palais, hagard, les yeux sanglants, statue vivante de la douleur et du désespoir. Ce serait folie, certes, de prétendre égaler de tels génies; leur exemple montre du moins que cette angoisse tant décriée n'est pas seulement la révolte bru-

tale de la chair, mais peut traduire aussi les plus nobles émotions de l'âme, et qu'il entre parfois dans le frisson de la Peur un élément de beauté.

Aussi, pour parler de ce Théâtre où la littérature de l'effroi semble avoir, de nos jours, trouvé sa forme définitive, — et que, faute de place, je n'ai pu faire entrer dans ce recueil, — je pense qu'il appartient à l'art dramatique autant que le tableau de Rembrandt, *La Leçon d'anatomie*, appartient à la peinture, car l'art réside dans l'émotion comme dans le style ou la couleur ; et les critiques dont je suis l'objet à chaque nouvel effort n'entameront jamais ma vocation, qui est d'étudier des *cas* physiologiques devant lesquels notre esprit s'émeut, s'effraye ou se révolte, et de me pencher, — tel un médecin sur son malade, — avec une curiosité angoissée, douloureuse, sur toute la souffrance humaine.

André de Lorde.

TREIZIÈME SIÈCLE

DANTE

(1265-1321)

Bibliographie. — Les principales traductions françaises de la *Divine Comédie* sont celles de : B. Grangier (1596), Artaud de Montor (1811-1813), Fiorentino (1841), A. Brizeux (1842), Lamennais (1855), Louis Ratisbonne (1856), A. Méliot (1908), Henri Hauvette (1911), E. de Laminne (1913-1914).

Dante naquit à Florence en 1265 ; il appartenait à une famille guelfe, c'est-à-dire attachée à la papauté. Sa vie demeure mal connue, malgré les nombreuses recherches effectuées par les érudits. On sait cependant qu'il aima passionnément une jeune Florentine, morte en 1290, qu'il a chantée sous le nom de Béatrice. Cet amour exerça une influence profonde sur sa vie et sur son œuvre.

Ayant pris une part active aux troubles qui divisèrent Florence (les Guelfes, après avoir triomphé, s'étaient bientôt séparés en deux camps), Dante fut contraint de s'exiler en 1302. Il erra alors de ville en ville, puis se fixa quelque temps à Bologne. Pauvre et désespéré de se voir éloigné de sa patrie, il dut, pour vivre, rechercher la protection des princes. Tour à tour, les Della Scala, les Malaspina, les Da Polenta lui offrirent un asile. Il mourut à Ravenne, en 1321, à cinquante-six ans, sans avoir revu Florence.

L'ENFER

CHANT XXVIII

Le huitième cercle. Neuvième fosse :
Semeurs de discordes ; Mahomet, Bertrand de Born, etc.

Qui pourrait jamais rendre pleinement compte, même en prose, du sang et des plaies que je vis ensuite, quand même on s'y reprendrait à plusieurs fois ?

N'importe quelle langue y renoncerait, faute d'expres-

sions et faute de mémoire, car elles ne sauraient embrasser tant de choses.

Supposez que se réunissent encore tous les combattants qui, sur la terre disputée d'Apulie, ont versé leur sang dans la douleur,

à cause des Troyens [1], ou à cause de la longue guerre où s'accumula un si grand butin d'anneaux, à ce que raconte Tite-Live qui ne ment pas [2],

avec ceux qui reçurent des blessures lorsqu'ils résistèrent à Robert Guiscard [3], et ces autres dont les ossements sont entassés

à Ceprano, là où les soldats de Pouille trahirent [4], et à Tagliacozzo, où le vieil Erard de Valéry vainquit sans armes [5] ;

et supposez que chacun montre, l'un son corps transpercé, l'autre un membre coupé, tout cela ne serait rien en comparaison de l'aspect hideux de la neuvième fosse.

Jamais tonneau privé de sa douve centrale, ou des douves latérales, n'est aussi béant qu'un damné que je vis là, fendu depuis le menton jusqu'au bassin ;

entre ses jambes pendaient ses boyaux ; l'enveloppe du cœur apparaissait, et la poche hideuse où tout ce qu'on avale se transforme en excréments.

Tandis que je mettais toute mon attention à le contempler, il me regarda, et de ses mains ouvrit sa poitrine en disant : « Vois comme je suis déchiré !

1. Les Troyens amenés par Énée en Italie.
2. A la bataille de Cannes, où Annibal écrasa les Romains, on ramassa une énorme quantité de bagues, que les chevaliers romains portaient au doigt (Tite-Live, l. XXII et XXIII).
3. Le chef normand Robert Guiscard s'établit en Pouille, à la fin du XIe siècle, après avoir brisé toutes les résistances.
4. Allusion à la bataille de Benevento, où Charles d'Anjou mit en déroute l'armée de Manfred (1266, voir *Purg.*, ch. III, v. 127 et suiv.) ; on croyait que cette victoire avait été due à la défection des Napolitains qui gardaient la frontière à Ceprano.
5. A Tagliacozzo, en 1268, fut vaincu à son tour Conradin, dernier descendant de l'empereur Frédéric II, qui disputa encore à Charles d'Anjou le royaume de Naples. On racontait que ce fut grâce aux conseils d'Erard de Valéry, expert en stratagèmes, que cette victoire avait été gagnée.

« Vois comment est estropié Mahomet[1] ! Devant moi, Ali[2] marche en pleurant, le visage fendu du toupet au menton.

« Et tous les autres que tu vois ici furent des fauteurs de scandales et de schismes pendant leur vie ; c'est pourquoi ils sont ainsi découpés[3].

« Un diable se tient là, derrière[4], qui nous accommode[5] avec cette cruauté, en passant au fil de son épée tous ceux qui composent ce troupeau,

« à mesure que nous avons achevé le tour de notre sentier douloureux ; car les blessures sont toutes refermées avant qu'on repasse devant lui[6]. »

[Mahomet demande alors aux deux visiteurs qui ils sont; surprise générale. Mahomet, reprenant la parole, charge Dante d'un message pour fra Dolcino de Novare, fondateur d'une secte chrétienne dissidente et brûlé vif en 1307. Puis un autre damné, Pier da Medicina, intervenant, charge le poète d'un autre message pour deux nobles de Fano qui expieront ici leurs présentes intrigues. Ce damné a fait allusion à un de ses voisins qui voudrait bien n'avoir jamais vu Rimini ; Dante demande alors :]

Je lui dis : « Montre-moi et explique-moi, si tu veux que de toi je porte sur terre des nouvelles, quel est celui auquel cette vue a été amère. »

Alors il saisit par la mâchoire un de ses compagnons et lui ouvrit la bouche, en criant : « C'est celui-ci, il ne parle pas.

« Chassé de Rome, il fit taire les hésitations de César,

1. Conformément à la tradition médiévale, Dante regarde Mahomet comme un simple dissident, un chrétien révolté, qui a jeté la dissension dans l'Eglise.

2. Ali, gendre et disciple de Mahomet.

3. Schisme signifie division, séparation; Dante, appliquant ici la loi du talion, condamne ces pécheurs à être eux-mêmes découpés. La blessure de chacun est proportionnée à sa faute.

4. Mahomet a dépassé le point où se tient le diable : il vient d'être tout récemment tailladé.

5. En ancien français *accesmer* (ital. *accisma*, qui fait un jeu de mots avec *scisma*).

6. Le chemin circulaire qui constitue la fosse ; le temps de faire un tour complet, et la blessure est refermée : alors le diable la rouvre.

affirmant que ce qui est préparé perd toujours à être retardé. »

Ah ! combien il avait l'air égaré, ce Curion, avec sa langue coupée au fond de sa gorge, lui qui avait été si hardi dans ses paroles[1] !

Un damné qui avait les deux mains coupées, et qui levait ses deux moignons dans l'air ténébreux, en sorte que le sang giclait sur son visage,

cria : « Souviens-toi aussi de Mosca, qui dit, hélas ! « Chose faite est accomplie ! » et ce fut la mauvaise graine qui infesta le peuple toscan[2]. »

J'ajoutai : « Et ce fut la mort de ta famille ! » en sorte que lui, accumulant douleur sur douleur, s'éloigna comme un homme que le chagrin égare.

Quant à moi, je restai à regarder le défilé, et je vis un spectacle tel que j'aurais peur seulement de le décrire, si je n'en avais pas de preuve certaine ;

mais ma conscience me rassure, cette bonne compagne qui donne à l'homme du courage, sous la cuirasse dont le revêt le sentiment de sa pureté.

Je vis, cela est sûr, et il me semble encore le voir, un corps sans tête qui marchait, comme faisaient les autres damnés de la douloureuse troupe;

il tenait sa tête coupée par les cheveux, suspendue à sa main, comme on porte une lanterne : et cette tête nous regardait, et disait : « Hélas ! »

Il s'éclairait lui-même ; ils étaient deux qui ne faisaient qu'un, et un qui était en deux. Comment cela peut être, celui-là le sait qui en ordonne ainsi.

Quand il fut arrivé juste au pied du pont, il leva les bras, bien haut, avec sa tête au bout, pour nous adresser ses paroles de plus près ;

il disait : « Vois ici mon cruel supplice, toi qui,

1. Le tribun Curion passait pour avoir conseillé à César de passer le Rubicon.

2. Proverbe florentin : *Cosa fatta capo ha* (chose faite a une tête, elle est complète, elle aboutit), employé par opposition aux vains projets, qui restent sans exécution. Mosca dei Lamberti avait employé ce dicton pour conseiller l'assassinat de Buondelmonti (en 1215), événement où la tradition voyait l'origine de toutes les dissensions florentines.

vivant, visites les morts ; vois s'il en est un comparable au mien !

« Et pour que tu puisses porter de moi des nouvelles, sache que je suis Bertrand de Born[1], celui qui donna au jeune roi de perfides conseils.

« J'ai soulevé le père et le fils l'un contre l'autre ; Achitofel n'a pas fait pis, par ses détestables conseils, pour armer Absalon contre David !

« Pour avoir divisé des êtres aussi étroitement unis, je porte, hélas ! mon cerveau séparé de son principe qui est resté dans mon corps.

« Ainsi s'observe en moi le talion. »

(*L'Enfer*, traduction et notes de Henri HAUVETTE, *La Renaissance du Livre*, édit.)

1. Célèbre troubadour, seigneur de Hautefort, en Périgord ; il passait pour avoir excité le fils aîné de Henri II, roi d'Angleterre, à se révolter contre son père.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

HOFFMANN

(1776-1822)

BIBLIOGRAPHIE. — Principales traductions françaises : *L'Elixir du Diable*, par J. Cohen (1829) ; — *Olivier Brusson*, par H. de Latouche (1823) ; — *Fragoletta*, par H. de Latouche (1829) ; — *Contes fantastiques*, par Loève-Veimars (1830-1833) ; — *Œuvres complètes*, par Toussenel (1830) ; — *Aventures de la nuit de Saint-Sylvestre*, fragments, par Gérard de Nerval (1831) ; — *Contes*, par H. Egmont (1836) ; — *Contes mystérieux*, par E. de la Bédollière (1838) ; — *Contes nocturnes*, par E. de la Bédollière (1838) ; — *Contes fantastiques*, par P. Christian (1842) ; — *Contes fantastiques*, par Xavier Marmier (1843) ; — *Contes nocturnes*, par P. Christian (1845) ; — *Contes fantastiques*, par E. Degeorge (1848) ; — *Contes posthumes*, par Champfleury (1856) ; — *Contes des frères Sérapions*, par E. de la Bédollière (1860) ; — *Fantaisie à la manière de Callot*, par H. de Curzon (1890) ; — *Maître Martin le Tonnelier*, par Ch. Simond (1893) ; — *Martin père et fils*, par E. Delaunay du Dézen (1895) ; — *Contes*, par L.-E. Macaigne (1924).

Hoffmann naquit en 1776. Son enfance fut malheureuse : ses parents s'étant brouillés, il alla habiter avec sa mère chez un oncle de cette dernière, le conseiller Dörffer, qui lui fit la vie dure. Après avoir terminé ses études de droit, à Koenigsberg, il se rendit à Glogau pour occuper un emploi dans la magistrature. Nommé conseiller de régence, à Varsovie, il perdit sa place à l'arrivée des Français. Il vint alors à Berlin et y mena une existence assez précaire jusqu'à la paix.

Réintégré dans son emploi de conseiller, il fut nommé à Berlin, et, de 1814 à 1822, y composa tous ses ouvrages. Il mourut en 1822.

L'HOMME AU SABLE

Sauf à l'heure du dîner, mes frères et sœurs et moi, nous ne voyions notre père que rarement pendant la journée. Il faut croire que le poste qu'il occupait lui prenait beaucoup de son temps. Après le souper, qui, selon l'ancien usage, était servi à sept heures, nous allions tous, ma mère et nous, dans le cabinet de travail du père, et nous nous rangions autour d'une table ronde. Notre père fumait alors sa pipe et buvait une grande chope de bière. Il nous racontait toutes sortes d'histoires merveilleuses et il y mettait tant de chaleur que toujours sa pipe finissait par s'éteindre. C'est moi qui, pour la rallumer, lui avançais un papier enflammé, ce qui était mon grand amusement. Souvent aussi, il nous donnait des livres à gravures et restait muet et immobile dans son fauteuil, en envoyant de si fortes bouffées de fumée que nous avions l'air de nager tous dans un océan de brouillards. Ces soirs-là, notre mère était fort triste, et dès que neuf heures sonnaient : « Allons ! mes enfants, disait-elle, au lit! au lit! L'homme au sable vient, je le vois déjà. » Effectivement, j'entendais comme un pas lent et lourd qui montait l'escalier. Ce devait être l'homme au sable. Une fois, le bruit sourd de ce pas m'avait particulièrement terrifié. Je demandai à ma mère, tandis qu'elle nous emmenait : « Mais, maman, quel est donc ce méchant homme au sable qui nous chasse toujours d'auprès papa? Comment est-il donc? — Il n'y a pas d'homme au sable, mon cher enfant, me répondit ma mère; quand je dis : « L'homme au sable vient », cela veut dire que vous avez sommeil et que vous ne pouvez plus tenir les yeux ouverts, comme si l'on vous eût jeté du sable. » Cette réponse de ma mère ne me satisfit pas, et même, dans mon imagination d'enfant, j'eus nettement l'idée que notre mère ne niait l'existence de l'homme au sable que pour que nous n'ayons pas peur, car je l'entendais toujours monter l'escalier. Très curieux de savoir quelque chose de plus positif sur le compte de cet homme au sable et de ce

qu'il était pour nous autres enfants, je questionnai la vieille qui soignait ma plus jeune sœur. « Eh ! mon petit Thanel[1], ne sais-tu pas encore cela? C'est un méchant homme qui vient près des enfants, quand ils ne veulent pas aller se coucher, et leur jette des poignées de sable dans les yeux de manière à les leur faire sortir tout sanglants de la tête; puis, il les met dans son sac et les emporte dans le croissant de la lune pour en nourrir ses petits; ceux-ci sont dans leur nid et ont, comme les hiboux, des becs recourbés avec lesquels ils mangent les yeux des enfants qui ne sont pas sages. » La figure horrible du cruel homme au sable prit forme dans mon imagination; quand, le soir, j'entendais un bruit monter le long de l'escalier, je tremblais d'inquiétude et d'épouvante. « L'homme au sable, l'homme au sable! » rien que ce cri dans les larmes, c'était tout ce que ma mère pouvait m'arracher, puis je courais bien vite dans la chambre à coucher; et, toute la nuit durant, cette terrible apparition me torturait. — Cependant j'étais devenu assez grand pour comprendre que cette histoire d'homme au sable et de son nid d'enfants dans le croissant de la lune, telle que la bonne l'avait racontée, n'était sans doute pas bien vraie; pourtant l'homme au sable continuait à être pour moi un fantôme effrayant, et la frayeur, et même l'épouvante me saisissait à l'entendre non seulement monter l'escalier, mais encore ouvrir brusquement la porte de la chambre de mon père, et y rentrer. Parfois, il était longtemps sans venir; d'autres fois, il répétait fréquemment ses visites. Cela dura pendant des années; mais je ne pouvais m'habituer à ce bruit sinistre; l'horrible image ne pâlissait point. Ses relations avec mon père occupaient de plus en plus mon imagination. Pour ce qui était d'interroger mon père, une insurmontable crainte me le défendait; mais sonder moi-même ce mystère, voir ce fabuleux homme au sable, ce désir grandissait en moi avec les années. L'homme au sable m'avait mis sur la voie du mystérieux des aventures, qui si facilement éclôt chez l'enfant. Rien ne me plaisait tant que de lire ou d'entendre de terribles histoires de Ko-

1. Forme affectueuse de Nathanaël.

bolds, de sorcières, de gnomes, etc.; mais par-dessus tout siégeait l'homme au sable, que je dessinais partout sous les traits les plus grotesques et les plus hideux, partout sur les tables, les armoires, les murs, à la craie, au charbon. Quand j'eus dix ans, ma mère me retira de la chambre des enfants et m'assigna une petite chambre qui donnait sur le corridor tout près de celle de mon père. Toujours, au coup de neuf heures, quand l'inconnu se faisait entendre dans la maison, nous devions nous éloigner rapidement. De ma petite chambre, je l'entendais entrer chez mon père; puis bientôt il me semblait que se répandait dans la maison une vapeur qui avait une odeur étrange. Mon courage grandissait avec l'envie que j'éprouvais de faire, n'importe comment, la connaissance de l'homme au sable. Souvent je me glissais rapidement dans le corridor, quand ma mère était passée, mais il m'était impossible de rien voir, car il était entré avant que j'eusse atteint la place d'où j'aurais pu l'apercevoir. A la fin, poussé d'un irrésistible désir, je résolus de me cacher dans la chambre de mon père et d'attendre son arrivée.

Au silence de mon père, à la tristesse de ma mère, je remarquai un soir qu'il devait venir. Je prétextai donc une grande fatigue pour quitter la chambre avant neuf heures et me cacher en un recoin près de la porte. La porte grinça; un pas lent, lourd, retentissant traversa le vestibule et prit l'escalier; ma mère passa rapidement avec mes frères et sœurs. Doucement, doucement, j'ouvris la porte du cabinet de mon père; comme d'habitude il était assis, muet, immobile, le dos tourné à la porte; il ne s'aperçut de rien; en un clin d'œil, j'étais entré et me tapis derrière le rideau qui était tiré sur un portemanteau, près de la porte, où pendaient les effets de mon père. Le bruit des pas se rapprochait toujours... on toussait, on piétinait au dehors. Mon cœur dans l'attente palpitait d'angoisse. Tout près, tout près de la porte, un pas brusque, un coup violent sur le loquet, la porte grinça! Rassemblant alors tout mon courage avec peine, je passai la tête avec précaution. L'homme au sable était au milieu de la chambre, debout devant mon père; la vive lueur des bougies éclairait ses traits! — L'homme

au sable, le terrible homme au sable était le vieil avocat Coppelius qui venait quelquefois déjeuner chez nous!

Mais la figure la plus horrible n'aurait pu me causer tant d'effroi que précisément ce Coppelius. Figure-toi un homme grand, large des épaules, avec une grosse tête irrégulière, le visage terreux, les sourcils gris et touffus, sous lesquels scintillaient des yeux verdâtres de chat, un gros nez qui s'abaissait fortement sur la lèvre supérieure. Sa bouche se tordait en un rire méchant; puis on distinguait sur ses joues deux taches d'un rouge foncé; un sifflement étrange passait à travers ses dents serrées. Coppelius portait toujours un habit gris à l'ancienne mode, un gilet et une culotte de même nuance, avec des bas noirs et des souliers à petites boucles garnies de pierreries. Sa petite perruque dépassait à peine le sommet de la tête, les boucles de ses cheveux gras passaient par-dessus ses larges oreilles rouges et une large bourse à cheveux toute raide partait de sa nuque de manière à laisser voir la boucle d'argent qui fermait sa cravate à plis. Il avait un air affreux et repoussant; mais, nous autres enfants, nous détestions surtout ses mains noueuses et velues, au point que nous ne voulions plus de ce qu'il avait touché. Il s'en était aperçu, et il prenait plaisir à palper, sous un prétexte quelconque, les morceaux de gâteau ou les fruits que notre mère avait secrètement mis pour nous sur une assiette; et, les yeux mouillés de larmes, nous ne pouvions plus prendre les friandises qui nous étaient destinées, tant nous en avions de dégoût et d'horreur. Il faisait de même quand, les jours de fête, notre père nous servait un petit verre de vin doux. Il y passait bien vite ses mains ou même portait le verre à ses lèvres bleues, en riant d'un rire diabolique, quand nous montrions notre dépit, ne fût-ce que par une légère plainte. Il avait l'habitude de nous appeler « les petites bêtes »; quand il était présent, nous n'osions point dire un mot, et nous haïssions cet homme laid et méchant, qui nous gâtait, de parti pris, nos moindres joies. Notre mère semblait le haïr autant que nous; car dès qu'il se montrait, sa bonne humeur, sa gaieté franche faisait place à une tristesse sombre et grave. Notre père se comportait avec lui comme avec un

être supérieur dont il fallait subir les mauvais procédés pour le maintenir de toute façon en bonne humeur. Il n'avait qu'un signe à faire et on préparait à Coppelius ses mets favoris et des vins rares étaient servis.

Dès que j'eus donc aperçu ce Coppelius, je ne sais quel effroi et quelle épouvante envahirent mon âme en pensant que nul autre que lui ne pouvait être l'homme au sable ; mais l'homme au sable n'était plus cet épouvantail du conte de ma nourrice qui cherche des yeux d'enfants pour les donner en pâture aux hiboux nichés dans le croissant de la lune, non ! — c'était un monstre fantasque, hideux, qui, partout où il porte ses pas, apporte la désolation, la misère et la perdition dans le temps et dans l'éternité.

J'étais comme ensorcelé. Au risque d'être découvert, et, comme je le sentais très bien, d'être sévèrement puni, je restai, la tête avancée hors des rideaux. Mon père reçut Coppelius avec solennité. « Allons ! à l'ouvrage ! » cria celui-ci d'une voix enrouée, stridente, tout en ôtant son habit. Mon père, sans rien dire et d'un air sombre, quitta sa robe de chambre et tous les deux se revêtirent de longues robes noires. Où ils les avaient prises, c'est ce que je n'avais pas remarqué. Mon père ouvrit un placard : mais je vis que ce que j'avais si longtemps pris pour un placard était une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppelius s'avança, et bientôt une flamme pétilla sur le foyer. Une foule d'ustensiles bizarres apparurent tout autour. Ah ! mon Dieu ! Quand mon père se penchait vers le feu, il avait une tout autre figure. Une douleur violente, convulsive, semblait avoir défiguré ses traits nobles et doux et lui avoir mis un vilain masque satanique. Il ressemblait à Coppelius. Celui-ci brandissait des pinces incandescentes et s'en servait pour retirer de l'épaisse fumée des masses ardentes qu'il martelait. Je croyais apercevoir tout autour des figures humaines, mais sans yeux ; d'horribles cavités, profondes et noires en tenaient la place. « Des yeux ici ! des yeux ici ! » s'écria Coppelius d'une voix sourde et menaçante. Une terreur folle me saisit ; je criai et tombai hors de ma cachette. Coppelius m'empoigna : « Petite bête ! petite bête ! » dit-il en grinçant des dents. Et, m'enlevant en l'air, il me

jeta sur le foyer dont la flamme commençait à brûler mes cheveux : « Maintenant, nous avons des yeux, de beaux yeux d'enfant ! » murmura Coppelius, tout en prenant avec ses mains dans la flamme des grains ardents qu'il voulait me jeter dans les yeux. Mon père levait des mains suppliantes : « Maître, maître, laisse les yeux à mon Nathanaël, laisse-les-lui ! » Coppelius partit d'un éclat de rire bruyant. « Soit ! que cet enfant garde ses yeux, et qu'il pleure tant qu'il n'aura pas achevé son pensum dans le monde. Observons pourtant le mécanisme de ses pieds et de ses mains. » Il me saisit si rudement que mes articulations craquaient ; puis il me dévissa les mains et les pieds, qu'il remettait tantôt ici, tantôt là : « Ça ne va bien nulle part... C'était mieux auparavant ... Le vieux s'y connaissait. » Coppelius sifflait, chuchotait ; mais autour de moi, tout devint sombre et confus : un spasme soudain s'empara de tout mon corps, — je ne sentis plus rien...

Une respiration douce et chaude passait sur mon visage, quand je me réveillai comme du sommeil de la mort ; ma mère était penchée sur moi. « Est-ce que l'homme au sable est toujours là ? balbutiai-je. — Non, mon cher enfant, il est parti depuis longtemps, il ne te fera point de mal ! » Ainsi parla ma mère, et elle me baisa et serra contre son cœur l'enfant qui lui était rendu.

(Hoffmann, trad. de L.-E. Macaigne.
La Renaissance du livre, édit.)

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

HONORÉ DE BALZAC

(1799-1850)

Bibliographie. — La Comédie humaine : *Les Chouans, Physiologie du mariage* (1829); — *La Maison du Chat-qui-pelote, Le bal de Sceaux, La Vendetta, L'Elixir de longue vie* (1830); — *Le Chef-d'Œuvre inconnu, L'Auberge rouge, La Peau de chagrin* (1831); — *Le Colonel Chabert, Le Curé de Tours, Louis Lambert* (1832); — *Ferragus, Le Médecin de campagne, Eugénie Grandet, L'illustre Gaudissart* (1833); — *La Duchesse de Langeais, La Recherche de l'absolu, La Femme de trente ans, Le Père Goriot* (1834); — *Un Drame au bord de la mer* (1835); — *Le Lys dans la vallée* (1836); — *César Birotteau* (1837); — *La Maison Nucingen* (1838); — *Le Curé de village* (1839); — *Un Prince de la Bohême* (1840); — *Une Ténébreuse Affaire, Ursule Mirouet* (1841); — *Un Début dans la vie, La Rabouilleuse* (1842); — *Modeste Mignon, Béatrice, Les Paysans* (1844); — *La Cousine Bette, Petites Misères de la vie conjugale* (1846); — *Le Cousin Pons, La Dernière Incarnation de Vautrin* (1847), etc.

M. René Benjamin a consacré un livre admirable à *la prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*. Il ne fallait rien de moins pour étudier l'existence et l'œuvre, également étonnantes, de ce géant de lettres, et il ne saurait être question de les résumer ici. Rappelons simplement que Balzac naquit à Tours, le 20 mai 1799, fut successivement clerc d'avoué, clerc de notaire, imprimeur et fondeur de caractères, et fit paraître de 1822 à 1825 de nombreux romans sans les signer de son nom. A partir de 1829, il commença la publication des œuvrages qui formeront la *Comédie humaine*. Il mourut le 18 août 1850.

A ceux qui voudraient étudier plus spécialement dans Balzac le *Maître de la Peur*, nous signalons, outre l'extrait reproduit dans cette anthologie, les passages suivants, indiqués par M. Marcel Bouteron, l'éminent balzacien :

L'Elixir de longue vie (Etudes philosophiques); *Un Drame au bord de la mer* (édition Conard, t. XXIX, p. 171); *L'Auberge rouge; Autre Etude de femme* (Edition Conard, t. VII, p. 406);

la Peau de chagrin ; Physiologie du mariage (Introduction); *El Verdugo ; la Comédie du diable ; le Grand d'Espagne ; Histoire des Treize ; le Succube ; les Murana ; Une Ténébreuse Affaire* ; etc.

LA JUSTICE DES CHOUANS

Par suite d'une imprudence de sa femme Barbette, le fermier Galope-Chopine est accusé par les Chouans d'avoir livré un des leurs aux « Bleus ». Le châtiment ne va pas se faire attendre.

Galope-Chopine, fatigué, se coucha pour quelques heures; puis il se remit en course. Le lendemain matin, il rentra après s'être soigneusement acquitté des commissions que le marquis lui avait confiées. En apprenant que Marche-à-Terre et Pille-Miche ne s'étaient pas présentés, il dissipa les inquiétudes de sa femme, qui partit, presque rassurée, pour les rochers de Saint-Sulpice, où la veille elle avait préparé sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard quelques fagots couverts de givre. Elle emmena par la main son petit gars qui portait du feu dans un sabot cassé. A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit du hangar, que Galope-Chopine entendit deux hommes sautant le dernier des échaliers en enfilade, et insensiblement il vit, à travers un brouillard assez épais, des formes anguleuses se dessinant comme des ombres indistinctes.

« C'est Pille-Miche et Marche-à-Terre ! » se dit-il mentalement.

Et il tressaillit. Les deux chouans montrèrent dans la petite cour leurs visages ténébreux, qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à ces figures que des graveurs ont faites avec des paysages.

« Bonjour, Galope-Chopine, dit gravement Marche-à-Terre.

— Bonjour, monsieur Marche-à-Terre, répondit humblement le mari de Barbette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichets ? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, » dit Pille-Miche.

Les deux chouans entrèrent. Ce début n'avait rien d'ef-

frayant pour Galope-Chopine, qui s'empressa d'aller à sa grosse tonne emplir trois pichets, pendant que Marche-à-Terre et Pille-Miche, assis de chaque côté de la longue table sur les bancs luisants, se coupaient des galettes et les garnissaient d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait. Galope-Chopine posa les pichets pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes, et les trois chouans se mirent à manger; mais de temps en temps, le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-Terre en s'empressant de satisfaire sa soif.

« Donne-moi ta chinchoire, » dit Marche-à-Terre à Pille-Miche.

Et, après en avoir secoué fortement plusieurs chinchées dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelque action grave.

« Il fait froid, » dit Pille-Miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte.

Le jour, terni par le brouillard, ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs; mais le feu y répandit des lueurs rougeâtres. En ce moment, Galope-Chopine, qui avait achevé de remplir une seconde fois les pichets de ses hôtes, les mettait devant eux; mais ils refusèrent de boire, jetèrent leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs gestes et le regard par lequel ils se consultèrent firent frissonner Galope-Chopine, qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

« Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-Terre.

— Mais, monsieur Marche-à-Terre, qu'en voulez-vous faire?

— Allons, cousin, tu le sais bien, dit Pille-Miche en serrant sa chinchoire que lui rendit Marche-à-Terre; tu es jugé. »

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

« Monsieur Marche-à-Terrre, je n'ai *rin* dit sur le Gars...

— Je te dis d'aller chercher ton couperet, » répondit le chouan.

Le malheureux Galope-Chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher; Pille-Miche les ramassa.

« Oh! oh! les bleus t'ont donné des pièces neuves! s'écria Marche-à-Terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, répliqua Galope-Chopine, je n'ai *rin* dit. Barbette a pris les contre-chouans pour les gars de Saint-Georges, voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme? répondit brutalement Marche-à-Terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas de raisons, mais ton couperet. Tu es jugé. »

A un signe de son compagnon, Pille-Miche l'aida à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-Chopine perdit toute force, tomba sur ses genoux et leva vers ses bourreaux des mains désespérées :

« Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-Terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-Chopine, devenu blême, je ne suis pas en état de mourir. Me laisserez-vous partir sans confession? Vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité.

— C'est juste, » dit Marche-à-Terre en regardant Pille-Miche.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras, et sans pouvoir résoudre ce cas de conscience. Galope-Chopine écouta le moindre bruit causé par le vent, comme s'il eût conservé quelque espérance. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup, Pille-Miche prit le patient par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit :

« Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la véritable Église, il me donnera l'absolution; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai pour toi. »

Galope-Chopine obtint quelque répit, par sa manière

d'accuser ses péchés ; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes, il finit par atteindre au bout de son chapelet.

« Hélas! dit-il en terminant, après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un confesseur, je t'assure, par le saint nom de Dieu, que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop beurré mon pain, et j'atteste saint Labre, que voici au-dessus de la cheminée, que je n'ai *rin* dit sur le Gars. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi; tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu, dans le temps comme dans le temps.

— Mais laissez-moi dire un petit brin d'adieu à Barbe...

— Allons, répondit Marche-à-Terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en Breton, et finis proprement. »

Les deux chouans saisirent de nouveau Galope-Chopine, le couchèrent sur le banc, où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal; enfin il poussa quelques hurlements sourds qui cessèrent aussitôt que le son sourd du couperet eut retenti. La tête fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-Terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou, autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante, à laquelle il ne ferma seulement pas les yeux. Les deux chouans se lavèrent les mains, sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines, et franchirent l'escalier en sifflant l'air de la ballade du *Capitaine*. Pille-Miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent emportées par le vent :

A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc ;

A la seconde ville,

Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle,
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade.

Au moment où elle se retrouvait en chantant à la reprise de la ballade par où avait commencé Pille-Miche, elle était arrivée dans sa cour : sa langue se glaça, elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

« Qu'as-tu donc, ma chère mère? demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la main et le poussant avec une incroyable rudesse; tu n'as plus ni père ni mère! »

L'enfant, qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion; puis sa figure, abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage. Tout à coup, Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraina d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-Miche et Marche-à-Terre couchaient Galope-Chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou, de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.

« Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là dedans. Bien. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un au pied sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *chuins*, et tue les *chuins*! »

En ce moment, elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre.

« J'atteste saint Labre, reprit-elle, que je te voue aux bleus. Tu seras soldat pour venger ton père. Tue, tue les *chuins*, et fais comme moi ! »

Elle sauta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dans une cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le temps de reprendre son sabot, et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre retournât la tête vers la chaumière qu'ils abandonnaient.

(*Les Chouans.*)

BARBEY D'AUREVILLY

(1808-1889)

BIBLIOGRAPHIE. — *Aux Héros des Thermopyles* (1825); — *Amour et haine* (1833); — *Sonnets* (1836); — *La Bague d'Annibal* (1840); — *L'Amour impossible* (1841); — *Du Dandysme et de George Brummel* (1845); — *Les Prophètes du passé* (1851); — *Une Vieille Maîtresse* (1851); — *L'Ensorcelée* (1854); — *Memorandum* (1856); — *Deux Rythmes oubliés* (1856); — *Les 40 Médaillons de l'Académie* (1863); — *Le Chevalier des Touches* (1864); — *Un Prêtre marié* (1865); — *Les Diaboliques* (1874); — *Gœthe et Diderot* (1880); — *Une Histoire sans nom* (1882); — *Les Ridicules du temps* (1883); — *Les Vieilles Actrices* (1884); — *Ce qui ne meurt pas* (1884); — *Une Page d'histoire* (1886); — *Le Théâtre contemporain* (1887-92); — *Pensées détachées* (1889); — *Polémiques d'hier* (1889); — *Amaïdée* (1890); — *Poussières*, poésies inédites (1897).

LES ŒUVRES ET LES HOMMES. — *Les Philosophes et les écrivains religieux* (1861); — *Les Historiens politiques et littéraires* (1861); — *Les Poètes* (1862); — *Les Romanciers* (1865-76); — *Les Bas-Bleus* (1878); — *Les Critiques ou les juges jugés* (1885); — *Sensations d'art* (1886); — *Sensations d'histoire* (1887); — *Littérature étrangère* (1890); — *Littérature épistolaire* (1892); — *Mémoires historiques et littéraires* (1893); — *Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires* (1895); — *Portraits politiques et littéraires* (1898); — *Le Roman contemporain* (1902); — *Lettres à Léon Bloy* (1903).

Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly, dernier descendant d'une vieille famille normande, naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 2 novembre 1808. Il fit ses études de droit à Caen, — où il logea dans le même hôtel que Brummel, rencontre dont il garda toujours le souvenir. — Avec son ami Trébutien, il fonde la *Revue de Caen*, qui s'occupe de politique. Puis il vient à Paris, et, en cinquante ans de labeur, édifie son œuvre : romans, nouvelles, poèmes, articles de critique et de polémique. Son fier talent et la dignité un peu intransigeante de son existence lui valurent le surnom de *Connétable des Lettres*.

Barbey d'Aurevilly, qui écrivit des chefs-d'œuvre, vécut dans une pauvreté voisine de la misère et dédaigna les honneurs. Comme on le pressait de se présenter à l'Académie : « Je ne pose point ma candidature, répondit-il, et je ne la poserai jamais. Ce n'est là ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *au-dessus* ni *au-dessous*, je suis *à côté*. » Il mourut, à Paris, dans sa petite chambre de la rue Rousselet, le 23 avril 1889.

UN DRAME EN VENDÉE

C'est aussi un épisode de la Chouannerie que retrace *L'Ensorcelée;* mais cette fois, Barbey dépasse en horreur l'auteur de la *Comédie Humaine*. Désespéré de la défaite des royalistes, M. de La Croix-Jugan a tenté de se suicider en se tirant dans la tête un coup de fusil. Mais il n'a réussi qu'à se labourer affreusement le visage. Une vieille paysanne l'a recueilli et soigné, et il est chez elle, entre la vie et la mort.

Dix jours environ s'étaient écoulés depuis que Marie Hecquet (c'est le nom de notre bonne femme) avait ramassé le Chouan expirant. Isolée sur la lisière de ce bois solitaire, n'ayant ni voisins ni voisines, elle n'était exposée à aucune interrogation maladroite ou ennemie. De ce côté, du moins, elle était tranquille. Mais, comme dans un temps de troubles civils on ne saurait exagérer la prudence, elle avait enterré les armes et les habits du Chouan dans un coin de sa chaumière, prête à ruser si les Bleus passaient, et à leur dire que ce blessé qui se mourait était son fils. Elle ne craignait pas de lui quelque noble imprudence. Ses blessures ne lui permettaient pas d'articuler un seul mot.

« Que si les Bleus, pensait-elle, l'avaient vu parfois dans la fumée de la poudre et dans le face à face du combat, ils ne pourraient, certes! pas le reconnaître, car sa mère, sa mère elle-même, si cet homme en avait une encore, ne l'aurait pas reconnu. »

Tout semblait donc favoriser son œuvre de charité pieuse; mais l'urne de la destinée est plus perfide que celle de Pandore. On croit l'avoir vidée de tous les malheurs de la vie, qu'on s'aperçoit qu'il y a encore un double fond, et qu'il est tout plein!

C'était un soir, comme le jour du suicide, un soir long, orangé, silencieux. Marie Hecquet, au seuil de sa porte ouverte, par laquelle venait au blessé cet air des bois qui porte la vie en ses émanations parfumées, lavait dans un baquet posé devant elle les linges rougis de plusieurs bandelettes. Comme toutes ces plébéiennes si facilement héroïques quand elles ont du cœur, comme toutes ces Marthe de l'Evangile qui agissent toujours,

mais chez qui l'action n'étouffe point la pensée, pas plus que le travail des champs n'étouffe et ne brise l'enfant qu'elles portent souvent dans leur sein, la mère Hecquet surveillait son malade, quoiqu'elle eût les mains plongées dans la *broue* sanglante de son savonnage et qu'elle parût absorbée par ce qu'elle faisait. Une petite cloche, qu'on ne voyait pas, vint à tinter tout près de là. Ce n'était pas la faible clochette d'une de ces mousseuses chapelles d'ermite, bâties jadis dans les profondeurs des bois, car les églises ne se rouvraient point encore. C'était la *tinterelle* de quelque hutte de sabotier qui marquait les heures et la fin du travail de la journée. Mais pour Marie Hecquet, cette femme antique, restée ferme de cœur dans la religion de ses pères et dans le souvenir de son berceau, ces sept heures sonnant, n'importe où, étaient demeurées l'heure bénie qui descendait autrefois des clochers, à présent muets, et qui conviait à la prière du soir. Aussi, dès qu'elle les entendit, elle laissa retomber au fond du baquet les linges qu'elle tordait et qu'elle allait étendre au noisetier voisin, et portant sa vieille main mouillée à ce front jaune comme le buis aux yeux des hommes, mais pur comme l'or aux yeux de Dieu, elle se mit, la noble bonne femme, à réciter son *Angelus*.

Ce qui doit nous sauver peut nous perdre. Ce signe de croix fut son malheur.

Cinq Bleus, sortis à pas de loup de la forêt en face, s'étaient arrêtés sur le bord du chemin. Appuyés sur leurs fusils, éveillés, silencieux, l'œil plongeant dans toutes les directions de la route, ils guettaient çà et là, comme des chiens en train de battre le buisson et de faire lever le gibier. Leur gibier, à eux, c'était de l'homme! Ils chassaient au Chouan. Ils espéraient saisir, après leur récente défaite, quelques-uns de ces hardis partisans éparpillés dans le pays. Depuis quelques minutes déjà ils se montraient par signes, les uns aux autres, la chaumière ouverte de la mère Hecquet, dont le soir rougissait l'argile, et cette pauvre femme qui savonnait à son seuil. Quand elle redressa son corps penché sur son ouvrage pour faire le signe de la Rédemption, à ce signe qu'on leur avait appris à maudire, ils ne doutèrent plus qu'elle

ne fût une Chouanne, et ils s'avancèrent sur elle en poussant des cris.

« Hélas! c'est des chauffeurs, dit-elle. Jésus, ayez pitié de nous!

— Brigande, fit le chef de la troupe, nous t'avons vue marmotter ta prière : tu dois avoir des Chouans cachés dans ton chenil.

— Je n'ai que mon fils qui se meurt, dit-elle, et qui s'est blessé à la tête en revenant de la chasse. »

Et elle les suivit, pâle et tremblante, car ils s'étaient rués dans la maison comme eût fait une bande de sauvages.

Ils allèrent d'abord au lit, découvrirent avec leurs mains brutales le blessé dévoré de fièvre, et reculèrent presque en voyant cette tête enflée, hideuse, énorme, masquée de bandelettes et de sang séché.

« Cela! ton fils! dit celui qui avait parlé déjà. Pour ton fils, il a les mains bien blanches, ajouta-t-il en relevant avec le fourreau de son sabre une des mains du Chouan qui pendait hors du lit. Par la garde de mon briquet, tu mens, vieille! C'est quelque blessé de la Fosse qui se sera traîné jusqu'ici après la débâcle. Pourquoi ne l'as-tu pas laissé mourir? Tu mériterais que je te fisse fusiller à l'instant même, ou que mes camarades et moi rôtissions avec les planches de ton baquet les manches à balai qui te servent de jambes! Ramasser un pareil bétail! Heureusement pour ta peau que le brigand est diablement malade. Nos camarades l'ont arrangé de la belle manière, à ce qu'il paraît. Mille têtes de rois! quelle hure de sanglier égorgé! Cela ne vaut pas la balle qui dort dans les canons de nos fusils. Nous épargnerons notre poudre et le laisserons mourir tout seul. Nous avons bien nos sabres; mais il ne sera pas dit que nous serons venus ici pour abréger ses souffrances en l'achevant d'un seul coup. Non, de par l'enfer! Allons, la vieille bique! donne-nous à boire! As-tu du cidre? que nous puissions trinquer à la République, en regardant agoniser ce brigand-là! »

La malheureuse Marie Hecquet sentait ses ongles noircir de terreur à de telles paroles; mais, refoulant en elle ses émotions, elle alla tirer d'un petit fût, placé au pied

de son lit, le cidre demandé par le Bleu. Elle le plaça dans un pot d'étain, avec des godets de Monroc, son humble vaisselle, sur une table que la hache avait à peine dégrossie. Les cinq réquisitionnaires de la République s'assirent sur le banc qui entoure toujours les plus pauvres tables normandes, et le pot, circulant, se remplit une dizaine de fois. Ils se souciaient fort peu de mettre à sec la provision de la vieille femme; et elle, trop contente de voir, à ce prix, leur attention détournée, allait et venait dans la chaumine, tantôt balayant l'aire, tantôt ranimant la cendre du foyer, pour faire, comme la Baucis du poète, *tiédir l'onde* nécessaire au pansement du soir, quand ses terribles hôtes seraient partis. Les discours des Bleus, qui s'exaltaient de plus en plus à force de parler et de boire, augmentait encore les premières peurs de Marie Hecquet. Il se mêlait de temps à autre à ces discours les noms funestes de Rossignol et de Pierrot, de Pierrot surtout, ce Cacus dont les férocités avaient le grandiose de sa force, et qui s'amusait à rompre, comme il eût rompu une branche d'arbre, les reins de ses prisonniers sur son genou. De pareils discours étaient bien dignes, du reste, de soldats irrités comme eux par le fanatisme et la résistance des guerres civiles, dont le caractère est d'être impitoyables, comme tout ce qui tient aux convictions. Dépravés par ces guerres implacables, ces cinq Bleus n'étaient point de ces nobles soldats de Hoche et de Marceau que l'âme de leurs généraux semblait animer. Tout vin a sa lie, toute armée ses goujats. Ils étaient de ces goujats horribles qu'on retrouve dans les bas-fonds de toute guerre, de cette inévitable race de chacals qui viennent souiller le sang qu'ils lapent, après que les lions ont passé! En un mot, c'étaient des traînards appartenant à ces bandes de chauffeurs alors si redoutées dans l'Ouest, lesquelles, par l'outrance de leur barbarie, avaient appelé, il faut bien en convenir, des représailles cruelles. Marie Hecquet avait entendu souvent parler de ces bandits à des voyageurs et à des fermiers. Elle se rappelait même une affreuse histoire que son fils, sabotier dans la forêt, et qui venait parfois la voir entre deux expéditions nocturnes, lui avait dernièrement racontée avec l'indignation d'une âme de

Chouan révoltée. C'était l'histoire de ce seigneur de Pontécoulant (je crois) dont, au matin, au *soleil de l'aurore*, on avait trouvé la tête coupée et déposée — immonde et insultante raillerie — dans un pot de chambre, sur une des fenêtres placées au levant de son château dévasté[1].

De tels récits, de tels souvenirs jetaient leur reflet sur ces Bleus sinistres et la faisaient frissonner, elle qui n'était ni faible ni folle, à chaque atroce plaisanterie de ces hommes buvant avec une joie de cannibales auprès du lit de torture du Chouan. « C'est peut-être les assassins de Pontécoulant, » pensait-elle. La nuit s'avançait. Fut-ce l'influence de ces ombres et de ces ténèbres, car la nuit couve les forfaits dans les cœurs scélérats, fut-ce plutôt l'échauffement de l'ivresse, ou encore l'odieux remords qui s'élève dans les âmes perverses, quand elles ont suspendu l'accomplissement d'un crime ou laissé là quelque épouvantable dessein, qui le sait?... mais, à mesure que la nuit tomba plus noire sur la chaumière, les pensées de vengeance et de sang reprirent ces Bleus et montèrent dans leurs cœurs. Le Chouan, renversé sur son grabat, expirait sans pouvoir même crier de douleur. Les bandages qui liaient son visage fracassé appuyaient sur sa bouche un silence pesant comme un mur. Il ne gémissait pas, mais sa respiration entrecoupée, ce râle permanent et sourd, qu'on entendait dans ce coin de chaumière obscur, et sur lequel, incessant, éternel, funèbre, se détachaient les éclats de la voix et du rire des Bleus, tout cela leur fit sans doute l'effet du défi d'un ennemi par terre, d'une dernière morsure au talon, comme la douleur vaincue en imprime parfois, de sa bouche mourante, au pied brutal de la victoire.

« Ce Chouan m'ennuie, à la fin, avec son râle! dit le chef des cinq, et la tentation me prend de l'envoyer à tous les diables avant de partir.

— Tope! » fit un autre, peut-être le plus repoussant de la troupe : une tête écrasée et livide, aux tempes de vipère, sortant d'une énorme cravate lie-de-vin, métamorphosée pour le moment en valise, car elle contenait une chemise de rechange, volée la veille à un curé ; cet

1. Historique. (Note de Barbey d'Aurevilly.)

homme, c'était l'horrible et le bouffon réunis. « Tope, sergent! répéta-t-il d'une voix enrouée, — c'est parler en homme, ça. Tuons ce Chouan après cette chopine, car nous ne pouvons boire ici jusqu'à demain matin. Mais comment le tuer? Tu le disais tout à l'heure, citoyen sergent, les flambards des Colonnes Infernales ne sont pas venus ici pour abréger les souffrances d'une chouannaille qui jouit en ce moment de tous les avant-goûts de l'enfer, s'il y en a un. Il faudrait lui inventer une agonie qui lui procurerait, avant la culbute définitive, l'enfer tout entier!

— Par le diable et ses cornes! tu as raison, Sifflet-de-Voleur. » Le Bleu, en effet, avait le nez taillé en cette aimable forme, et il en tirait son nom de guerre. « Il faut le tuer, comme dit le capitaine Morisset, *avec l'intelligence de la chose*. Je vous forme en conseil de guerre, citoyens, pour délibérer sur le genre de mort qu'il convient d'infliger à ce brigand-là! »

Et ils remplirent leurs cinq godets de Monroc, comme pour s'inspirer.

L'infortunée Marie Hecquet voulut intervenir au nom de tous les sentiments naturels soulevés dans son cœur. Elle implora, avec des paroles de feu et des larmes, ces cinq hommes sourds à toute pitié. C'était à croire ce qu'elle leur avait dit d'abord, qu'elle était la mère du blessé, tant elle fut pathétique dans ses discours, son action, sa manière de les supplier! Mais tout fut vain.

« Te tairas-tu, brigande! fit l'un d'eux en lui envoyant un coup de crosse de son fusil dans les reins.

— Empare-toi de cette vieille sorcière, Sans-Façon, reprit le sergent, et fais-lui un bâillon de la poignée de ton sabre, pour qu'elle ne trouble pas les délibérations du conseil par ses cris! »

Mais la femme du peuple, qui ne craint pas sa peine, et qui sait mettre, comme on dit, *la main à la pâte*, eut en Marie Hecquet un dernier mouvement d'énergie, trahi, hélas! par la vieillesse. Quand elle vit venir le Bleu à elle, elle voulut prendre un tison allumé dans l'âtre, pour se défendre contre l'outrageante agression, mais avant qu'elle eût pu saisir l'arme qu'elle cherchait, il l'avait déjà terrassée, et il la contenait.

« Maintenant, citoyens, dit le sergent, délibérons. »

Et ils délibérèrent. Dix genres de mort différente furent proposées ; dix affreuses variétés de martyre !

La plume se refuse à tracer ce chaos de pensées de bourreaux en délire, ce casse-tête de propositions effroyables qui se mêlèrent en s'entre-choquant. Le chef de ces bandits eut le dégoût de la hideuse verve et de l'anarchie de son conseil, où, comme dans tout conseil, chaque avis voulait prévaloir.

« Nous sommes des imbéciles ! cria-t-il en fermant la discussion par un coup de poing sur la table. Tout considéré, je n'ai jamais été d'avis de tuer ce Chouan, qui, dans l'état où il est, serait trop heureux de mourir. Mais voici mes adieux à sa damnée carcasse. Regardez ! »

Il marcha au lit du Chouan, et, saisissant avec ses ongles les ligatures de son visage, il les arracha d'une telle force qu'elles craquèrent, se rompirent, et durent ramener à leurs tronçons brisés des morceaux de chair vive enlevés aux blessures qui commençaient à se fermer. On entendit tout cela plutôt qu'on ne le vit, mais ce fut quelque chose de si affreux à entendre que Marie Hecquet s'évanouit.

Un rugissement rauque qui n'avait plus rien de l'homme sortit, non plus de la poitrine du blessé, mais comme de la profondeur de ses flancs. C'était la puissance de la vie forcée par la douleur dans son dernier repaire et qui poussait un dernier cri.

« Et maintenant, dit l'exécrable sergent des Colonnes Infernales, salons le Chouan avec du feu ! »

Et tous les cinq prirent de la braise rouge dans l'âtre embrasé, et ils en saupoudrèrent ce visage qui n'était plus un visage. Le feu s'éteignit dans le sang, la braise rouge disparut dans ces plaies comme si on l'eût jetée dans un crible.

« Qu'il vive maintenant, s'il peut vivre, dit le sergent, et que la vieille fasse sa lessive si elle veut ! Laissons-les comme les voilà, à tous les diables ! Voici la nuit ; on n'y voit pas son poing devant soi, dans cette cahute, depuis que nous avons pris le feu pour cuire la grillade de ce Chouan. Il faut partir. Haut les fusils, camarades, et en avant ! »

Et ils s'en allèrent. Qu'arriva-t-il après leur départ ? Un tel détail n'importe guère à cette histoire. Qu'on sache seulement que le Chouan défiguré ne mourut pas. Le rayonnement des balles de l'espingole lui avait sauvé la vie. L'enflure du visage, qui cachait ses yeux quand les Bleus poudrèrent ses plaies avec du feu, le sauva de la cécité. Après la guerre de la Chouannerie, et lorsqu'on rouvrit les églises, on le vit un jour se dresser dans une stalle, aux vêpres de Blanchelande, enveloppé dans un capuchon noir. C'était l'ancien moine de l'abbaye dévastée : le fameux abbé de La Croix-Jugan.

(*L'Ensorcelée ;* Lemerre, édit.)

CHARLES DICKENS

(1812-1870)

BIBLIOGRAPHIE. — Les principales traductions françaises des œuvres de Dickens ont paru dans la collection des « Romans étrangers », sous la direction de M. P. Lorrain. Elles comprennent les ouvrages suivants : *Nicolas Nickleby*, par P. Lorrain (1857) ; — *Dombey et fils*, par Mlle Bressant (1857) ; — *La Petite Dorrit*, par W.-L. Hugues (1857) ; — *Les Temps difficiles*, par W.-L. Hugues (1857) ; — *Conte de Noël*, par Mlle de Saint-Romain et M. de Goy (1857) ; — *Le Magasin d'antiquités*, par Alfred des Essarts (1857) ; — *Bleak House*, par Mme Henriette Loreau (1857) ; — *Barnabé Rudge*, par Bonnomet (1858) ; — *Vie et aventures de Martin Chuzzlewit*, par Alfred des Essarts (1858) ; — *Aventures de M. Pickwick*, par P. Grolier (1859) ; — *Olivier Twist*, par Alfred Gérardin (1864) ; — *Les Grandes Espérances*, par Charles Bernard-Derosne (1864) ; — *L'Ami commun*, par Mme Henriette Loreau (1867) ; — *Le Mystère d'Edwin Drood*, par Charles Bernard-Derosne (1874).

Charles Dickens est né le 7 février 1812, à Landport, près de Portsmouth. Son père, John Dickens, occupait un modeste emploi dans les bureaux de la marine, et la jeunesse du grand écrivain s'écoula dans une gêne voisine de la misère. Il était tout enfant quand ses parents vinrent s'installer à Londres, où sa mère, Elisabeth Barrow, fonda un pensionnat qui n'eut jamais d'élèves. Dans le pauvre faubourg où habitaient les Dickens, le jeune Charles put observer de bonne heure les types populaires, plaisants ou dramatiques, dont ses œuvres offriront par la suite une si riche galerie.

Obligé de gagner sa vie de bonne heure, Dickens fut successivement employé dans une fabrique de cirage, à six shellings par semaine, clerc d'avoué et sténographe. Il débuta dans les lettres par une petite nouvelle, *Un Dîner aux peupliers*, insérée dans le numéro de la revue *The Old monthly Magazine* du 1er janvier 1834. Il publia ensuite sous le titre de *Sketches by Boz*, une série de croquis des mœurs bourgeoises et populaires. En 1836, il fit paraître en fascicules les *Papiers posthumes du Pickwick Club* (ouvrage traduit en français sous le titre d'*Aventures de M. Pickwick*). A partir du cinquième fascicule, où paraissait le personnage inénarrable de Sam Weller, l'ouvrage connut une vogue prodigieuse et rendit célèbre le nom de Dic-

kens. Entre temps, Dickens avait épousé Miss Hogarth, dont il se sépara en 1858.

Il publie successivement : *Olivier Twist* (1837), *Nicolas Nickleby* (1838), *Le Magasin d'Antiquités* (1840) et *Barnabé Rudge* (1841). Il se rend alors en Amérique, et, de retour à Londres en 1842, livre au public ses *Notes américaines* et *Martin Chuzzlewit*, où il se montre peu indulgent pour les habitants du Nouveau Monde.

Viennent ensuite : *Le Conte de Noël* (1843), *Le Grillon du Foyer* (1846), *Dombey et Fils* (1848), *David Copperfield* (1848), qui est presque une autobiographie. A partir de 1860, Dickens parcourt toute l'Angleterre en donnant des lectures publiques de ses œuvres ; puis il fait un nouveau séjour en Amérique. En même temps, il poursuit son labeur d'écrivain, sans ménager ses forces. Il meurt à cinquante-huit ans, épuisé comme Balzac par l'excès de travail, le 9 juin 1870.

Imagination puissante, humour fantaisiste, sensibilité mêlée d'ironie, tous ces dons que Charles Dickens possède au plus haut degré font de lui l'un des maîtres de la littérature anglaise, celui, sans doute, en qui s'incarne le mieux le génie anglo-saxon.

LE REMORDS

Les gens qui passaient le long des rues sombres ne tressaillirent-ils pas, sans savoir pourquoi, lorsque Jonas marcha derrière eux d'un pas furtif? Tandis qu'il glissait comme une ombre, quelque enfant endormi ne crut-il pas, en effet, sentir une ombre sinistre s'appesantir sur son lit et troubler son innocent repos ? Le chien ne hurla-t-il pas? n'essaya-t-il pas de briser sa chaîne bruyante pour le déchirer à belles dents? Le rat, en train de se creuser un terrier, en flairant la besogne que Jonas portait dans ses mains, n'essaya-t-il pas de se grignoter un passage après lui pour venir prendre sa bonne part de la curée ? Lorsque Jonas tourna la tête par-dessus son épaule, n'était-ce pas pour voir si ses pieds agiles s'enfonçaient encore à sec dans la poussière de la route, ou bien s'ils n'étaient pas humides déjà et maculés de ce limon rouge qui souilla les pieds nus de Caïn?...

Il se dirigea vers la grande route de l'ouest et l'eut

bientôt atteinte : tantôt il montait en voiture, tantôt il descendait et recommençait à marcher. Il fit un trajet considérable sur l'impériale d'une diligence qui le rattrapa en route; et, quand cette diligence quitta la direction qu'il suivait, Jonas obtint pour quelque argent, du conducteur d'une chaise de poste qui revenait à vide, de le prendre avec lui; il fit ainsi un mille ou deux environ, par la traverse, avant de retomber dans la grande route. Enfin il monta dans une espèce de patache nocturne, lente et lourde, qui s'arrêtait à toutes les auberges, et qui justement stationnait en ce moment à la porte d'un bouchon, où le postillon et le cocher étaient en train de manger et de boire.

Il fit marché pour une place sur la banquette, et il n'en bougea plus jusqu'au moment où la patache ne fut plus qu'à quelques milles du lieu de sa destination : il y resta coi toute la nuit.

Toute la nuit!... On croit généralement que la nature semble dormir pendant la nuit. C'est une idée fausse... Qui pouvait le savoir mieux que *lui?*

Les poissons sommeillaient dans les eaux fraîches et brillantes des ruisseaux et des rivières, c'est possible; les oiseaux étaient perchés sur les branches des arbres; les bestiaux se tenaient tranquillement dans leurs étables et leurs pâturages, et les créatures humaines se livraient au sommeil. Mais qu'est-ce que ça fait? la nuit solennelle n'en veillait pas moins, elle ne clignait seulement pas les yeux, et ses ténèbres ne veillaient pas moins que la lumière. Les arbres majestueux, la lune, les étoiles étincelantes, le vent qui soufflait doucement, la route sur laquelle se projetait l'ombre, la campagne ouverte et brillante; tout cela veillait. Il n'y avait pas un brin d'herbe, pas une tige de blé qui ne veillât : et plus cette vigilance était calme, plus Jonas sentait cette surveillance attentive attachée sur lui.

Et cependant il s'endormit. Tout en roulant sous le regard de ces sentinelles de Dieu, il s'endormit, et ne changea rien au but de son voyage. S'il vint à l'oublier parmi ses songes troublés, ce but lui revint constant et fidèle à son réveil, mais sans réveiller en lui le remords ni l'abandon de ses projets.

Une fois entre autres, il rêva qu'il était paisiblement couché dans son lit, pensant au clair de lune et au bruit des roues, quand le vieux commis vint à passer sa tête par la porte entre-bâillée et à l'appeler. A ce signal, il se leva aussitôt, vêtu précisément comme il l'était en ce moment. Il accompagna le vieux commis dans une ville étrange, où les noms des rues étaient inscrits sur les murs en lettres tout à fait inconnues pour lui : cela ne lui causa ni surprise ni inquiétude, car il se souvint dans son rêve d'être déjà venu précédemment en ce lieu. Ces rues étaient si escarpées que, pour passer de l'une à l'autre, il était indispensable de descendre à une grande profondeur par des échelles qui étaient trop courtes et par des cordes qui faisaient vibrer de grosses cloches, et qui oscillaient et s'agitaient lorsqu'on venait à s'y cramponner; et cependant le péril ne lui causait que cette première émotion de surprise qui ne va pas jusqu'à la terreur : toute son inquiétude était concentrée sur son costume, qui ne lui permettait pas de se montrer dans une fête dont cette ville allait être le théâtre, et à laquelle il était venu prendre part. Déjà la foule avait commencé à remplir les rues : on voyait sur un point des milliers d'hommes se suivre et se presser dans une perspective interminable; ces hommes semaient des fleurs et préparaient la voie à d'autres qui étaient montés sur des chevaux blancs. Soudain une figure terrible s'élança du sein de la multitude et cria : « Voici le Dernier Jour pour tout le monde! » Ce cri s'étant répandu, il y eut un élan sauvage vers le Jugement : la presse devint tellement compacte que le voyageur et son compagnon (qui changeait constamment et n'était jamais le même deux minutes de suite, bien que Jonas ne s'aperçût pas quand l'un partait et quand l'autre arrivait) se retirèrent de côté sous un portique, embrassant d'un regard inquiet la multitude. Dans cette foule il se trouvait bien des figures que le voyageur connaissait; il y en avait beaucoup d'autres qu'il ne connaissait point, mais il rêvait qu'elles lui étaient connues. Tout à coup surgit violemment, au-dessus de toutes les autres têtes, une tête livide et décharnée... telle qu'il l'avait connue, celle-

là… Elle le dénonça comme l'instigateur de ce Jour redoutable : ils étaient aux prises ensemble, et, tandis qu'il faisait des efforts pour dégager celle de ses mains qui tenait un bâton et frapper le coup qu'il avait si souvent médité, il tressaillit et s'éveilla pour retrouver son projet de la veille, et pour voir poindre le soleil levant.

Le soleil fut le bienvenu. C'était la vie, le mouvement, un monde animé, qui venaient se partager l'attention du Jour. Ce que le criminel redoutait le plus, c'était l'œil de la Nuit, de la Nuit vigilante, éveillée, silencieuse et attentive, qui n'avait rien autre chose à faire que de surveiller les mauvaises pensées. Il n'y a pas de rayonnement dans la Nuit. La Gloire elle-même perd de ses avantages, la nuit, dans le pêle-mêle du champ de bataille. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement pour ce bâtard de la Gloire des combats, qui s'appelle le Meurtre ?

Eh bien ! *Il* n'avait plus maintenant d'incertitude et de crainte au grand jour, pas de secret à se garder à lui-même. Le meurtre ! C'était pour cela qu'il était venu.

« Descendez-moi ici, » dit-il.

S'étant jeté dans un taillis qui bordait la route, non pas, il est vrai, tout près de l'endroit où il était descendu de voiture, mais bien à deux ou trois milles de là, il arracha d'une haie un bâton épais, rude et noueux ; puis, s'asseyant à l'abri d'un meule de foin, il passa quelque temps à le façonner avec son couteau, à peler l'écorce, à arrondir la tête rugueuse du gourdin.

Le jour s'écoula. Midi, l'après-midi, le soir ; le soleil se coucha.

A cette heure paisible et sereine, deux hommes, voyageant dans un tilbury, sortirent de la ville par une route peu fréquentée. C'était le jour où M. Pecksniff était convenu de dîner avec Montague. Il avait rempli son engagement et revenait maintenant chez lui. Son hôte l'accompagnait seulement un bout de chemin, comptant revenir à travers champs, par un joli sentier détourné que M. Pecksniff lui avait promis de lui faire voir. Jonas connaissait leur plan. Il avait rôdé dans la cour de l'auberge tandis qu'ils étaient à dîner, et les avait entendus donner leurs ordres.

Ils causaient gaiement et si haut, qu'on pouvait les entendre de loin. Leur voix dominait de beaucoup le bruit des roues de leur voiture et du sabot de leur cheval. Ils allèrent leur train jusqu'à l'endroit où une barrière et un sentier indiquaient le lieu de leur séparation. C'est là qu'ils s'arrêtèrent.

« C'est trop tôt, beaucoup trop tôt, dit M. Pecksniff. Mais voici l'endroit, mon cher monsieur. Suivez ce sentier et allez tout droit à travers le petit bois auquel il vous conduira. Là, le chemin devient plus étroit, mais vous ne pouvez vous tromper. Quand vous reverrai-je ? Bientôt, j'espère.

— Je l'espère également, répondit Montague.

— Bonsoir.

— Bonsoir et bon voyage ! »

Montague prit le sentier.

Les feux étincelants du soleil couchant éclairaient son visage ; le concert des oiseaux retentissait à son oreille ; de jolies fleurs sauvages s'épanouissaient autour de lui. A une certaine distance, il distinguait les toits de chaume des cabanes du pauvre, et un vieux clocher gris, surmonté d'une croix, se dressait entre lui et la nuit, qui approchait.

Tandis que le soleil achevait de s'éteindre et que le soir tombait sur le bois, Montague y entra. Bientôt il eut disparu, agitant çà et là dans sa marche un buisson ou une branche penchée sur le chemin. Par intervalles, une éclaircie étroite le laissait apercevoir sur le sentier, ou bien le craquement de quelque brindille trahissait son passage : puis il fut impossible de le voir ou de l'entendre davantage.

Jamais œil mortel ne le revit, jamais oreille mortelle ne l'entendit, jamais à l'exception d'un seul homme.

Cet homme, écartant les feuilles et les branches, de l'autre côté, tout près de l'endroit où finissait le sentier, ne tarda pas à s'élancer d'un bond hors du bois.

Qu'avait-il donc laissé dans le bois pour s'élancer ainsi, comme s'il sortait de l'enfer ?

Le cadavre d'un homme assassiné.

Dans un fourré épais et solitaire, ce cadavre était étendu sur les feuilles de chêne et de hêtre de l'année

précédente, juste comme il était tombé, tout de son long. Humectant d'une rosée de sang les feuilles qui lui servaient d'oreiller : s'enfonçant dans le sol vaseux, comme pour échapper aux regards des hommes ; pénétrant de plus en plus à travers les feuilles qui se repliaient, comme si ces êtres inanimés le repoussaient et le reniaient, se refoulant par un sentiment d'horreur, devant la tache sombre, lugubre, qui souillait cette belle nuit d'été, de la terre jusqu'au ciel.

L'auteur du crime s'élança du bois avec tant d'impétuosité, qu'il remplit l'air d'une pluie de débris de jeunes branches brisées sur son passage, et qu'il alla lui-même tomber violemment sur l'herbe. Mais il se remit vivement sur ses pieds, se courba et, passant par-dessous une haie, se dirigea en courant vers la grande route. Une fois sur la grande route, il se mit à marcher rapidement dans la direction de Londres.

Il n'avait pas de regret de ce qu'il avait fait. Il était effrayé en y songeant (et ne songeait qu'à cela !), mais il n'en avait pas de regret. Quand il était dans le bois, c'était le bois qui lui avait causé de la terreur, de l'épouvante ; mais maintenant qu'il en était sorti, maintenant qu'il avait commis le crime, sa frayeur, prenant un autre cours, le ramenait, par un revirement étrange, à la chambre sombre qu'il avait laissée soigneusement fermée dans sa maison. Cette chambre lui faisait plus d'horreur, infiniment plus que le bois. Et à présent qu'il y revenait, elle lui semblait bien plus sinistre, bien plus effrayante que le bois. C'est dans cette chambre que son hideux secret était renfermé : c'est là que l'attendaient toutes ses terreurs ; selon lui, ce n'était plus du tout dans le bois.

Il marcha l'espace de dix milles ; alors il s'arrêta à un cabaret pour y attendre une diligence qui devait bientôt passer par là à destination de Londres. Il le savait, et n'ignorait pas non plus que ce n'était pas la même qu'il avait prise en venant, car celle-ci partait d'une autre ville. Il s'assit en dehors de la porte, sur un banc, à côté d'un homme qui fumait sa pipe. Ayant demandé de la bière, il en but une partie et en offrit à ce compagnon, qui le remercia et en avala une gorgée. Il

ne pouvait s'empêcher de penser que, si cet homme avait été instruit de son secret, il ne se fût sans doute pas soucié de boire au même verre que lui.

« Une belle nuit, camarade ! dit l'homme. Un coucher de soleil comme on en voit peu !

— Je ne m'en suis pas aperçu ! répondit vivement Jonas.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu ? répliqua l'homme.

— Comment diable l'aurais-je vu, si je dormais ?

— Vous dormiez !... tiens ! tiens ! »

L'homme parut surpris de l'irritabilité imprévue de son interlocuteur et, sans ajouter un mot de plus, il se remit à fumer en silence. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient assis ensemble lorsqu'on entendit frapper dans la maison.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria Jonas.

— Ma foi ! je ne sais pas, » répondit l'homme.

Jonas n'en demanda pas davantage, car cette dernière question lui avait échappé malgré lui. Mais en ce moment il songeait à la porte fermée chez lui, il pensait qu'on avait bien pu venir y frapper aussi pour une cause quelconque ; il craignait qu'on ne se fût inquiété de ne pas recevoir de réponse, et qu'on ne l'eût ouverte de vive force ; qu'on n'eût trouvé la chambre vide ; qu'on n'eût refermé la porte donnant sur la cour et qu'on ne le mît ainsi dans l'impossibilité de rentrer chez lui sans se montrer sous le costume qu'il portait ; que cela ne donnât lieu à des soupçons, les soupçons à une révélation, la révélation à la mort. C'est justement dans ce moment-là, comme tout exprès et par un enchainement de circonstances fatales, qu'on avait frappé dans l'intérieur de la maison.

On frappait toujours ; c'était comme un écho prophétique de la réalité terrible que Jonas avait évoquée. Incapable de rester assis et d'en entendre davantage, il paya sa bière et s'éloigna.

C'est ainsi qu'après avoir rôdé tout le jour dans un pays qu'il ne connaissait pas, et se trouvant dehors, la nuit, sur une route isolée, dans son travestissement, et en proie à une disposition d'esprit pleine de trouble et d'agitation, il s'arrêta plus d'une fois pour regarder

autour de lui, dans l'espérance qu'il allait enfin sortir de ce mauvais rêve.

Et cependant il n'avait pas de regret. Non, il avait trop haï Montague, il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas d'autre pensée que de s'affranchir de son joug. Si la chose avait été à refaire, il l'eût refaite. Ses passions haineuses et vindicatives n'étaient pas de nature à se calmer si aisément; il n'avait pas, en ce moment même, plus de regret ni de remords que lorsqu'il couvait sa vengeance.

L'angoisse et l'épouvante auxquelles il était en proie, étaient d'une violence qui l'étonnait lui-même : il ne pouvait les dominer. Il éprouvait tant d'horreur et de crainte à l'idée de cette infernale chambre qu'il allait retrouver chez lui! A cette pensée sombre, meurtrière et folle, il sentait qu'il avait peur non seulement *pour lui*, mais encore *de lui-même;* il était effrayé de faire partie de cette chambre, d'être quelque chose qu'on supposait là, et qui cependant ne s'y trouvait pas; il se plongeait dans ses mystérieuses terreurs; et, tandis qu'il se représentait cette chambre abominable, avec son calme hypocrite, durant les noires heures de deux nuits entières, et le lit foulé, sans qu'il fût dedans, comme on devait le croire, il devint en quelque sorte son propre spectre, son propre fantôme, le démon et le possédé tout à la fois.

La diligence arriva bientôt. Jonas fut placé alors sur la banquette, et entraîné rapidement vers sa demeure. En s'asseyant à côté des voyageurs de l'impériale, pour la plupart gens de la campagne, il avait peur qu'ils ne fussent instruits du meurtre et qu'ils ne vinssent à lui dire que le cadavre avait été découvert : et cependant, il savait bien que le temps et la distance ne permettaient pas cette supposition. Mais il avait beau le savoir, il avait beau par conséquent regarder leur ignorance du fait comme une chose toute naturelle, cette ignorance releva son courage. Il alla jusqu'à se dire qu'il était possible que le cadavre ne se retrouvât jamais, et jusqu'à faire pour l'avenir des projets en conséquence. Partant de cette espérance, et mesurant la durée sur la fougue rapide de ses pensées coupables, confondant les heures

qui avaient précédé l'assassinat dans un chaos d'images incohérentes et désordonnées auxquelles il était en proie, il en vint, au point du jour, à considérer le meurtre comme un meurtre ancien déjà, et à se croire désormais en sûreté, puisque le crime n'avait pas été encore découvert. Pas encore! quand le soleil qui maintenant regardait dans le bois et dorait de ses rayons naissants le visage de l'homme mort, avait vu la veille, au moment de son coucher, cet homme-là vivant, et avait cherché à lui inspirer une pensée du ciel, la nuit précédente! Toujours le soleil ?

Mais le voici rentré dans les rues de Londres. Chut!

Il n'était que cinq heures du matin. Jonas avait assez de temps devant lui pour gagner sa maison sans être aperçu avant que les rues s'emplissent de monde, s'il ne s'était rien passé depuis son départ qui fît découvrir sa ruse. Il se glissa du haut de la diligence sans inviter le conducteur à arrêter ses chevaux; puis, s'élançant d'un pas rapide à travers les rues détournées qui se trouvaient sur son chemin, il approcha enfin de sa maison. Quand il en fut tout près, il redoubla de précaution, s'arrêtant d'abord pour mesurer du regard l'étendue de la rue qui s'ouvrait devant lui, puis il s'y faufila vivement et s'arrêta au bout pour examiner l'autre de même; et ainsi de suite.

Le passage était désert quand le visage de l'assassin y apparut.

Jonas s'approcha de la porte sur la pointe du pied, comme s'il craignait de troubler son propre sommeil, son rêve imaginaire.

Il écouta. Pas de bruit. Tandis qu'il tournait la clef d'une main tremblante et poussait avec son genou la porte ouverte doucement, une crainte monstrueuse assiégea son esprit.

Si l'homme assassiné allait se trouver là devant lui!

Il promena de tout côté un regard tremblant; mais il n'y avait rien.

Il entra, ferma la porte à double tour, trempa la clef dans les cendres humides du foyer pour la ternir de nouveau et la pendit à son clou d'autrefois. Il se dépouilla de son déguisement, le roula de manière à en

faire un paquet facile à porter, afin de l'aller jeter la nuit même dans le fleuve, et le fourra dans une armoire. Ces précautions prises, il se déshabilla et se mit au lit.

La soif le brûlait, un feu intérieur le consumait, tandis qu'il était étendu entre ses draps. L'horreur de la chambre qui allait croissant lorsque Jonas se fut caché sous les couvertures, le supplice d'être toujours aux aguets au moindre bruit, de se l'exagérer et d'y voir le prélude du coup qu'on allait frapper à la porte pour annoncer la nouvelle de l'attentat; les bonds qu'il faisait pour s'élancer de son lit et pour aller se regarder au miroir, où il s'imaginait voir son crime écrit en grandes lettres sur son visage; puis, quand il se recouchait et s'ensevelissait de nouveau sous les couvertures, son cœur qui lui criait à chaque battement: « Assassin! assassin! assassin! » dans son lit... Quelles expressions pourraient peindre ces vérités terribles?

La matinée avançait. Des pas retentissaient dans la maison. Jonas entendit lever les jalousies et ouvrir les contrevents; de temps en temps, on s'approchait furtivement de sa porte. Il essaya plusieurs fois d'appeler; mais sa bouche était sèche comme si elle avait été remplie de sable brûlant. Enfin il se mit sur son séant dans son lit et cria :

« Qui est là? »

C'était sa femme.

Il lui demanda quelle heure il était. Neuf heures.

« N'a-t-on pas... n'a-t-on pas frappé hier? dit-il avec hésitation. J'ai bien entendu quelque chose à travers mon sommeil, mais j'aurais mieux aimé vous laisser enfoncer la porte que de me déranger pour répondre.

— Personne n'a frappé, » dit-elle...

Très bien. Il était hors d'haleine jusque-là, en attendant la réponse de sa femme. Ce fut un soulagement pour lui, s'il est vrai qu'il pût éprouver quelque soulagement.

Il commanda à sa femme de lui tenir son déjeuner prêt et se prépara à monter, en ayant soin de se vêtir des habits qu'il avait quittés lorsqu'il s'était enfermé dans la chambre, et qui, depuis, étaient restés derrière la porte. Dans la crainte secrète qu'il avait de se mon-

trer aux domestiques pour la première fois, après l'acte qu'il avait commis, il se tint près de la porte sous des prétextes en l'air, afin qu'on pût l'apercevoir sans le regarder en face, et il la laissa entre-bâillée tandis qu'il s'habillait; puis il cria qu'on vint ouvrir les fenêtres et laver le carreau, afin que ses gens s'habituassent à sa voix. Même après avoir gagné du temps, de manière ou d'autre, si bien qu'il les eût vus tous et qu'il eût parlé à chacun d'eux, il ne put de longtemps trouver le courage d'aller et venir au milieu d'eux, se tenant collé à sa porte pour écouter le murmure lointain de leur conversation.

Cependant il ne pouvait pas toujours rester là et il alla rejoindre son monde. Le dernier regard qu'il avait jeté sur le miroir lui avait bien fait voir un visage tout prêt à le trahir, mais peut-être cela provenait-il de l'inquiétude même de ce regard. Il n'osait point regarder si le- domestiques l'observaient, mais il les trouvait bien silencieux.

Et quelques précautions qu'il prit pour se contenir, il ne pouvait s'empêcher d'écouter et de montrer qu'il écoutait. Soit qu'il prêtât l'oreille à leurs discours, ou qu'il essayât de penser à autre chose, ou qu'il parlât lui-même, ou qu'il se tint tranquille, ou qu'il comptât résolûment les lourds battements d'une pendule importune qui se trouvait derrière lui, il écoutait avec une attention de plus en plus profonde, comme si on lui avait jeté un sort... Car il savait que cela devait venir, et sa punition actuelle, sa torture et son supplice étaient de l'écouter venir...

(*Martin Chusslewit.* Trad. P. Lorrain. Hachette édit.)

DOSTOIEVSKY

(1821-1881)

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Pauvres Gens*; — *Le Double*; — *La Femme d'un autre*; — *Le Voleur honnête*; — *Ame d'enfant*; — *Le Carnet d'un inconnu*; — *Souvenirs de la Maison des Morts*; — *Humiliés et offensés*; — *L'Esprit souterrain*; — *Crime et Châtiment*; — *L'Idiot*; — *L'Eternel Mari*; — *Les Possédés*; — *Le Journal d'un écrivain*; — *L'Adolescent*; — *Noël russe*; — *Les Frères Karamazof*; etc.

C'est un véritable roman que l'existence de Dostoïevsky, plus imprévu, plus fertile en aventures, plus douloureux qu'aucun de ceux qu'enfanta sa puissante imagination. Fédor Dostoïevsky est né à Moscou en 1821; à vingt ans, il entra dans l'armée et mena durant plusieurs années une existence libre et insouciante. En 1846, il publia *Les Pauvres Gens*, roman qui fut accueilli avec une faveur marquée par la critique. En 1849, compromis dans le complot révolutionnaire de Petrachevsky, il fut arrêté et condamné à mort. Le tsar commua sa peine en celle des travaux forcés. Dostoïevsky fut envoyé en Sibérie, où il resta jusqu'en 1854. Il supporta avec un courage admirable l'horrible existence du bagne, plus terrible encore pour lui en raison de son état de santé précaire (il était sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie). Les personnages étranges qu'il rencontra durant ces années de détention, les scènes tragiques dont il fut le témoin ont inspiré maint épisode de ses romans.

Dostoïevsky acheva de purger sa peine à Semipalatinsk. Là, il épousa la veuve d'un forçat. De retour à Saint-Pétersbourg, en 1859, il publia successivement : les *Souvenirs de la Maison des Morts* (1861), *L'Esprit souterrain* (1864), *Crime et Châtiment* (1866), *L'Idiot* (1868), *L'Eternel Mari* (1869), *Le Journal d'un écrivain* (1876). Il mourut en 1881. Durant les dernières années de sa vie, il prêchait la doctrine de la régénération du monde par la religion chrétienne.

Peu de psychologues auront fouillé plus avant dans les replis secrets du cœur humain; peu de penseurs auront remué autant d'idées. « La masse énorme de Tolstoï encombre encore l'horizon; mais, — ainsi qu'il advient en pays de montagnes où l'on voit, à mesure que l'on s'en éloigne, par-dessus la plus proche cime, la plus haute, que la plus voisine cachait, reparaître, — quelques esprits avant-coureurs peut-être, remarquent-ils déjà, derrière le géant Tolstoï, reparaître et grandir Dostoïevsky.

C'est lui, la cime encore à demi cachée, le nœud mystérieux de la chaîne; quelques-uns des plus généreux fleuves y prennent source, où les nouvelles soifs de l'Europe se peuvent abreuver aujourd'hui. C'est lui, non point Tolstoï, à côté d'Ibsen et de Nietzsche; aussi grand qu'eux, et peut-être le plus important des trois[1]. »

LE CRIME

Pour échapper à la misère, l'étudiant Raskolnikoff décide de tuer Aléna Ivanovna, la prêteuse sur gages, et de la dépouiller.

Comme à sa précédente visite, Raskolnikoff vit la porte s'entr'ouvrir légèrement et, par l'étroite ouverture, deux yeux luisants le regarder avec défiance. Alors, il perdit tout courage, et commit une imprudence qui aurait pu gâter l'entreprise.

Dans la crainte qu'Aléna Ivanovna n'eût peur de se trouver seule avec un visiteur aussi peu rassurant, il prit la porte et la maintint ouverte, pour que la vieille ne pût point la refermer. La vieille, qui tenait toujours le bouton de la serrure, faillit être renversée dans l'antichambre, lorsque Raskolnikoff poussa la porte. Comme elle semblait ne pas vouloir lui livrer passage, il marcha droit sur elle. Apeurée, elle se rejeta en arrière, voulut parler, mais ne put dire une parole et inspecta le jeune homme avec des yeux effarés.

« Bonjour, Aléna Ivanovna, commença-t-il d'un ton qu'il voulait dégagé, mais sa voix hachée et balbutiante trahissait son immense frayeur. Je vous apporte... un bibelot... Entrons, n'est-ce-pas ?... Nous jugerons mieux à la lumière... »

Et, tout de suite, il pénétra dans la chambre, suivi de la vieille qui avait retrouvé l'usage de la parole.

« Mon Dieu ! Que voulez-vous ?... Que vous faut-il ?...

— Voyons... Aléna Ivanovna, vous ne me remettez pas... Raskolnikoff... Je vous apporte le gage dont je vous ai touché un mot, la dernière fois... »

1. André Gide : *Dostoïevsky*. Plon-Nourrit. 1923.

Et il lui offrit l'objet.

Aléna Ivanovna s'apprêtait à l'examiner, quand, changeant de résolution et relevant les yeux, elle fixa, pendant une minute, son regard aigu, rageur et soupçonneux sur le visiteur malappris. Celui-ci crut saisir dans les yeux de la vieille une sorte de mesquinerie, comme si déjà elle se doutait. Il sentait toute force le fuir, sous ce regard qui ne le quittait pas, et il eut, pendant un instant, la pensée de fuir.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi, comme si vous ne me connaissiez pas? dit-il d'un ton colère. Voulez-vous cet objet ou ne le voulez-vous pas?... Il est inutile de perdre l'un et l'autre notre temps. »

Il n'avait nullement prémédité ces phrases violentes, qui, par le ton énergique du jeune homme, rassurèrent pleinement la vieille.

« Pourquoi êtes-vous si pressé?... Qu'est-ce que c'est?

— Un porte-cigarette en argent : je vous l'ai déjà dit...

— Comme vous êtes pâle! Vous sentez-vous malade? dit-elle en prenant le paquet de la main tremblante du jeune homme.

— J'ai la fièvre, répondit-il d'une voix mordante. J'ai des raisons d'être pâle... Puisque je n'ai pas de quoi manger, ajouta-t-il d'une voix très affaiblie, sentant ses forces l'abandonner de nouveau.

— Voyons, qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle encore; et en soupesant le petit paquet, elle fixa une seconde ses yeux ardents sur Raskolnikoff :

— Un bibelot... un porte-cigarette... en argent...

— Mais, est-ce bien de l'argent!... Oh! comme cela est ficelé! »

Pour dénouer le gage, Aléna Ivanovna s'approcha de la lumière (toutes les fenêtres étaient closes, malgré la forte chaleur); elle tournait le dos au jeune homme, sans s'occuper de lui. Raskolnikoff déboutonna son paletot, décrocha la hache du nœud coulant, mais sans la retirer tout à fait; il la tint de sa main droite sous son vêtement. Une invincible faiblesse s'emparait de son être et il la sentait croître de seconde en seconde. Il eut peur de ne pouvoir tenir la hache... et tout à coup tout tourbillonna devant ses yeux.

« Mais qu'a-t-il bien pu fourrer là dedans? » s'écria rageusement Aléna Ivanovna, en se tournant vers Raskolnikoff.

Il n'y avait plus à tergiverser : il prit la hache de dessous son paletot, l'éleva de ses deux mains et, d'un geste quasi machinal, car il était extrêmement faible, il la laissa retomber sur la nuque de la vieille. Sitôt ce coup donné, il sentit toute sa force physique lui revenir.

Aléna Ivanovna, comme toujours, avait la tête nue, et ses cheveux grisonnants et rares étaient, comme toujours, gras d'huile. Le coup atteignit juste le sommet de la nuque, à cause de la petite taille de la victime. Elle laissa entendre un cri faible et plaintif et s'affaissa tout d'un coup sur le parquet, en ayant encore assez de force, cependant, pour lever les deux bras vers sa tête. Elle tenait toujours dans l'une de ses mains le gage. Alors Raskolnikoff, en possession de sa vigueur coutumière, assena deux coups de hache sur le crâne de l'usurière. Le sang se répandit sur le parquet, et le corps retomba lourdement sur le sol. Le jeune homme, à cet instant, se recula, puis il se pencha sur le visage de la vieille : elle était morte. Les yeux écarquillés semblaient vouloir sortir de leurs orbites et les affres de l'agonie laissaient sur cette face ravagée une grimace hideuse.

L'assassin posa la hache à terre et, sur-le-champ, fouilla le cadavre, en prenant soin d'éviter les taches de sang; il se souvint qu'Aléna Ivanovna avait cherché ses clefs, la dernière fois, dans sa poche droite. Il était très lucide, n'éprouvant ni troubles ni vertiges, mais ses mains tremblaient toujours. En se remémorant cette scène, plus tard, il se rappela son extrême prudence à ne pas se salir... Il trouva facilement les clefs qui, comme la dernière fois, étaient réunies par un anneau d'acier.

Ceci fait, Raskolnikoff s'en fut dans la chambre à coucher. Cette pièce était fort étroite; d'un côté se trouvait une grande vitrine remplie d'images pieuses, et de l'autre un grand lit très propre. Contre le troisième panneau, il y avait une commode. Chose curieuse : dès que le jeune homme eut essayé d'ouvrir ce meuble, un frisson le parcourut des pieds à la tête. Il fut pris de nouveau par cette idée de laisser là cette besogne et de fuir, mais

cette idée ne dura qu'un instant : il lui fallait rester jusqu'au bout.

Il souriait même de cette pensée quand, tout à coup, il fut saisit d'une nouvelle frayeur : si la vieille n'était pas tout à fait morte, si elle allait reprendre ses sens ? Il se précipita vivement auprès du corps, s'empara de la hache et l'éleva, prêt à donner un nouveau coup à sa victime, mais l'arme ne retomba pas : il était certain que la vieille fût morte. En regardant de plus près, Raskolnikoff vit que le crâne fracassé baignait dans une mare de sang. Apercevant un cordon au cou de la vieille, le jeune homme tenta de l'arracher violemment, mais le cordon ensanglanté ne se cassa point.

Il essaya alors de s'en emparer en le faisant glisser le long du corps, mais il ne réussit pas mieux. Agacé, l'assassin saisit la hache, pour trancher sur le corps même de la victime ce cordon résistant, mais ce procédé lui parut par trop brutal et il y renonça. Après deux minutes d'un travail entêté, il arriva à couper le cordon avec le tranchant de la hache, sans déchirer les chairs de la victime. Ainsi qu'il le croyait, la vieille portait une bourse attachée à ce cordon, avec deux petites croix et une médaille. La bourse toute crasseuse était pleine d'argent. Raskolnikoff la glissa dans sa poche sans regarder ce qu'elle contenait; il jeta les croix sur le corps de la vieille, et, gardant la hache avec lui, il rentra dans la chambre à coucher.

Avec une impatience fébrile, il prit les clefs et recommença sa besogne. Il ne pouvait réussir à forcer la commode, s'entêtant à vouloir ouvrir avec une clef qui, de toute évidence, n'était pas celle de la serrure. Tout à coup, il se rappela une réflexion qu'il avait déjà faite lors de sa précédente visite; la plus grosse clef de l'anneau devait être celle d'une grosse caisse où la vieille devait enfouir toutes ses valeurs. Délaissant la commode, il chercha sous le lit, endroit où les vieilles femmes cachent de préférence leur fortune.

Défait, il avisa un coffre assez long, couvert en maroquin rouge. La grosse clef convenait à la serrure. Quand Raskolnikoff eut ouvert cette caisse, il n'y trouva tout d'abord que des chiffons. Déconfit, il essuya ses mains

ensanglantées sur la couverture rouge qui recouvrait les hardes de la vieille, se disant : « Sur le rouge, le sang sera moins visible. » Mais il se ravisa tout à coup : Est-ce que je deviens fou ? » pensa-t-il en frémissant. Comme il soulevait, dans ce coffret, une fourrure, il découvrit une montre en or, des bracelets, des chaines, des boucles d'oreilles, des épingles de cravate, etc. Raskolnikoff s'empara, sans une hésitation, de ces bijoux, dont il bourra les poches de son paletot et de son pantalon, pêle-mêle... Mais il fut bientôt troublé dans sa besogne...

Il entendit des pas dans la chambre où il avait tué la vieille. Il ne fit plus un geste, glacé d'épouvante. Le silence se fit de nouveau; il croyait avoir subi une hallucination auditive, quand il perçut un léger cri ; puis, après deux ou trois minutes, tout retomba dans le silence. Raskolnikoff se leva, prit sa hache et bondit hors de la chambre à coucher.

Au milieu de la chambre, Elisabeth regardait, un paquet dans les mains, horrifiée, le cadavre de sa sœur; elle semblait n'avoir pas la force d'appeler au secours. En apercevant le meurtrier, elle se mit à trembler de tout son corps et des frissons agitèrent les traits de son visage; elle voulut lever le bras; elle ouvrit la bouche, mais rien ne sortit, et, reculant insensiblement, elle alla se terrer dans un coin. Le meurtrier courut sur elle, la hache levée : les lèvres de la femme eurent cette expression douloureuse des tout petits enfants devant les objets dont ils ont peur, à l'instant même où ils vont crier.

La malheureuse était à ce point épouvantée qu'elle ne songea pas à garantir son visage par un mouvement instinctif des mains. A peine étendit-elle son bras gauche dans la direction de l'assassin, comme on éloigne un enfant. Le fer de la hache pénétra dans le crâne, entailla toute la partie supérieure du front. Elisabeth tomba à la renverse. Inconsciemment, Raskolnikoff ramassait le paquet que la femme tenait à la main, puis il le rejeta et courut à l'antichambre.

Sa frayeur était de plus en plus grande, surtout depuis ce second assassinat auquel il n'avait nullement songé. Il ne pensait plus qu'à fuir; sentant confusément l'impossibilité, la laideur et la monstruosité de son entre-

prise, il se sentait poussé, non par crainte, mais par répulsion de ce qu'il venait de commettre, à renoncer à la lutte et à aller à l'instant se dénoncer. Il n'osait plus maintenant retourner auprès du coffre, ni même rentrer dans l'appartement.

Il se laissa aller peu à peu à une vague rêverie ; il oubliait le plus important pour s'occuper de subtilités ridicules. Apercevant dans la cuisine un seau à demi rempli d'eau, l'idée lui vint de laver ses mains et sa hache. Le sang se coagulait et formait un enduit gluant autour de ses mains. Après avoir trempé dans l'eau le tranchant de la hache, il prit un morceau de savon et commença à se laver. Puis, il se mit à nettoyer la hache, ce qui dura, pour le moins, trois minutes.

Il essuya ses mains et le fer humide avec un torchon qui séchait sur une corde tendue à travers la cuisine. Après avoir examiné si l'arme ne portait plus aucune tache de sang, il la cacha soigneusement sous son paletot en la glissant dans le nœud coulant ; ensuite, il inspecta avec minutie tous ses vêtements, à la faible lumière qui éclairait la cuisine. Il ne vit rien de suspect sur le pantalon et le pardessus, mais il y avait des taches de sang sur les bottes. Il les fit disparaître en se servant d'un chiffon trempé dans l'eau.

Pourtant, il n'était pas rassuré, car il savait qu'il n'y voyait presque pas et qu'il pouvait avoir oublié quelques marques sanglantes. Il restait au milieu de la chambre, angoissé, pensant qu'il devenait fou, qu'il était, en ce moment, incapable de prendre une décision et qu'il commettait peut-être de graves erreurs... « Mon Dieu ! il faut s'en aller, s'en aller, tout de suite, tout de suite !... » murmura-t-il, et il entra dans l'antichambre, où il éprouva la plus grande terreur qu'il eût encore connue.

Il resta cloué sur place, ne pouvant croire à la réalité de ce qu'il voyait : la porte du logement, celle où il avait sonné, celle par laquelle il était entré, cette porte-là était ouverte. Elisabeth, en entrant, n'avait pas refermé la porte...

Il poussa la porte et tira le verrou.

« Mais non, ce n'est pas cela qu'il faut faire ! Il faut partir, partir... »

Il ouvrit la porte et se mit à écouter sur l'escalier. Il entendit, au bas de l'escalier, des voix bruyantes, mais qui bientôt diminuèrent et cessèrent. Le jeune homme s'apprêtait à sortir quand, au troisième étage, une porte s'ouvrit tout à coup, et quelqu'un descendit les marches en fredonnant un air : « Qu'ont-ils donc tous à faire un tel vacarme ? » et, refermant de nouveau la porte, il attendit. A la fin, le silence régna ; mais à l'instant où Raskolnikoff se préparait à descendre, il perçut un nouveau bruit.

Des pas très éloignés frappaient les premières marches de l'escalier ; dès qu'il les entendit, il eut un pressentiment ; ces pas lourds, réguliers et lents se dirigeaient certainement vers ce logement, au quatrième, *chez la vieille*.

Il est déjà arrivé au premier étage... Il monte encore... On l'entend de plus en plus distinctement... Voilà ! il gagne le troisième étage... Ici : Il sera bientôt ici.

Raskolnikoff fut soudain comme frappé de paralysie générale... L'inconnu commençait à gravir l'escalier du quatrième étage. Raskolnikoff, que la terreur avait immobilisé sur le carré, rentra en toute hâte dans l'appartement, dont il ferma la porte. Puis il poussa le verrou, le plus doucement possible. L'instinct, plus que la raison, le conseilla, en cette occurrence. Quand ce fut fait, il se cala contre la porte et demeura à écouter, en retenant son souffle le plus qu'il pouvait. Déjà l'étranger était sur le palier. Il n'y avait entre ces deux hommes que l'épaisseur de la porte.

L'inconnu fit plusieurs aspirations de suite avec effort. « Il doit être gros et grand, » pensa le jeune homme en assurant sa main au manche de la hache. Il vivait comme dans un cauchemar. Le visiteur fit retentir brusquement la sonnette. Il attendit un peu, sonna une seconde fois, écouta, puis, tout à coup, pris d'impatience, il tira de toutes ses forces le bouton de la porte. Raskolnikoff regardait avec terreur le verrou qui hochait dans le crampon, et il se préparait à l'en voir sortir d'une minute à l'autre, tant l'*homme* secouait la porte. Il pensa, un instant, à retenir le verrou avec la main, mais l'*homme* aurait pu se douter de quelque chose. Il commençait à perdre la tête : « Je vais faire des bêtises ! » se dit-il.

mais il recouvra ses esprits dès qu'il entendit la voix de l'inconnu.

« Est-ce qu'elles sont endormies ou les a-t-on étranglées? Sacrées bonnes femmes! grondait, d'une voix caverneuse, le visiteur. Eh! Aléna Ivanovna, vieille sorcière! Elisabeth Ivanovna, beauté des cieux! ouvrez! Ah! les vieilles folles! est-ce qu'elles dorment? »

Impatienté, il sonna dix fois sans s'arrêter et de toutes ses forces. Cet homme devait connaître probablement les aîtres de la maison et y agir comme bon lui plaisait.

Au même instant, on entendit, dans l'escalier, des pas légers et rapides. C'était une autre personne qui montait aussi au quatrième étage.

« Croyez-vous vraiment, mon cher Koch, qu'il n'y ait personne? » demanda le nouveau venu d'une voix claire et enjouée en s'adressant au premier visiteur qui tirait toujours la sonnette.

« D'après la voix, ce doit être un tout jeune homme, » pensa Raskolnikoff.

« Il s'en est fallu de peu que je brise la serrure, répondit Koch. Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous me connaissiez?

— Quelle question? Avant-hier, au café Gambrinus, je vous ai gagné trois parties au billard.

— C'est vrai!

— Ainsi, il n'y a personne? C'est curieux. Je dirai même que c'est stupide. Où la vieille est-elle partie? Je voudrais lui parler.

— Et moi aussi, batuchka.

— Que voulez-vous? Le plus simple est de s'en retourner. Et moi qui étais venu avec l'espoir de lui emprunter de l'argent!

— Il ne nous reste plus qu'à décamper; mais alors, pourquoi donner un rendez-vous... Où diable est-elle, la sorcière? Je n'y comprends rien. Jamais elle ne sort d'habitude; elle pourrit sur place, ses jambes sont malades, et la voilà, un beau jour, qui prend son vol!

— Si nous demandions des renseignements au dvornik?

— Pourquoi?

— Pour savoir où elle est partie et quand elle doit revenir.

— Hum... demander... bien inutile... Mais elle ne sort jamais! Et il ébranla de nouveau la porte. Diable, nous perdons notre temps, il faut nous en aller!

— Attendez! cria subitement le jeune homme : voyez-vous comme la porte branle quand on tire?

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve qu'elle est fermée au verrou, et non à la clef! Vous entendez cela au son, du reste?

— Oui, Eh bien?

— Voyons, vous ne comprenez pas? Mais l'une d'elles est certainement à la maison. Si toutes les deux étaient sorties, elles auraient fermé la porte en dehors à la clef, et non tiré le verrou intérieurement. Vous voyez, vous entendez bien le bruit du verrou? Donc, elles sont chez elles, mais elles ne veulent pas ouvrir!

— C'est possible! s'écria Koch, stupéfait. Ainsi, elles sont là! Il se mit à secouer rageusement la porte.

— Attendez! reprit le jeune homme, ne faites pas un pareil vacarme! Il y a dans tout cela quelque chose de mystérieux... Vous avez sonné, vous avez tiré la porte comme un forcené, et elles n'ouvrent pas; j'en conclus, ou qu'elles sont toutes deux évanouies, ou...

— Quoi?

— Le mieux, voyez-vous, c'est de faire monter le dvornik.

— Oui, vous avez là une bonne idée! »

Tous deux commencèrent à descendre.

« Attendez! il vaut mieux que vous restiez ici, moi, j'irai chercher seul le dvornik.

— Pourquoi rester là?

— Mais sait-on ce qui peut arriver?

— Bien...

— Voyez-vous, je prépare des examens pour être juge d'instruction! Je vous dis, vous entendez bien, je vous dis qu'il y a quelque chose de louche dans tout cela! » dit avec conviction le jeune homme.

Et il dégringola quatre à quatre les marches de l'escalier.

Dès qu'il fut seul, Koch recommença à sonner, mais timidement; puis, il se mit à faire jouer le bouton de la serrure, pour s'assurer que la porte n'était fermée qu'au

verrou. Ensuite, toujours soufflant, il se baissa pour regarder par le trou de la serrure, mais, la clef étant restée en dedans, on ne pouvait rien voir.

Debout, de l'autre côté de la porte, Raskolnikoff tenait solidement la hache dans ses mains.

Il était comme en proie au délire et se tenait sur la défensive. A plusieurs reprises, en les entendant heurter la porte et discuter entre eux, il eut l'idée de terminer son supplice et de les invectiver à travers la porte. « Plus vite ce sera fini, mieux cela vaudra ! » pensait-il par instants.

Les minutes s'écoulaient, personne ne venait. Koch s'agaçait et perdait patience.

« Quel lambin !... cria-t-il. Las d'attendre, il cessa de monter la garde devant la porte pour aller s'enquérir de ce que faisait le jeune homme, en bas. Peu à peu, le tapage de ses bottes sur l'escalier diminua et bientôt ce fut le silence.

— Mon Dieu ! Que faire ? »

Raskolnikoff tira le verrou et entr'ouvrit la porte. En présence du calme qui régnait dans la maison, il se sentit rassuré, et, de plus, incapable de réfléchir à cet instant, il sortit, ferma la porte rapidement et s'engagea dans l'escalier.

Il était presque arrivé au troisième étage quand tout à coup des cris se firent entendre au-dessous de lui ; où se cacher ? Il n'y avait nulle place où se dissimuler. Il regrimpa en toute hâte.

« Mais arrête donc ! sacripant ! »

Celui qui hurlait ainsi sortait d'un logement situé à un des étages inférieurs. Il dégringolait l'escalier à toute vitesse en hurlant :

« Mitka ! Mitka ! Mitka ! Mitka ! Que le diable l'enlève ! »

Puis le silence se rétablit ; mais, cette alerte passée, une autre lui succéda bientôt : plusieurs hommes, qui discutaient ensemble, montaient l'escalier. Ils étaient trois ou quatre. Raskolnikoff reconnut la voix claire du jeune homme : « Ce sont eux ! »

N'ayant plus l'espoir de se sauver, il s'avança franchement au devant d'eux ; « Advienne que pourra ! se

dit-il ; s'ils me prennent, c'en est fait de moi. » Ils allaient le rencontrer ; un étage les séparait de Raskolnikoff quand, tout à coup, il vit son salut ! Sur le palier, à droite un logement vide était grand ouvert, ce même logement du deuxième étage où travaillaient les ouvriers peintres, qui, comme par miracle, venaient de le quitter à l'instant.

D'un bond, Raskolnikoff se faufila dans le logement vide et se cacha du mieux qu'il put contre le mur. Il était temps : déjà ses bourreaux atteignaient le palier, mais sans s'y arrêter, ils montèrent au quatrième étage en parlant à haute voix. Aussitôt qu'ils furent un peu éloignés, il sortit sur la pointe des pieds et descendit l'escalier en toute hâte. Personne dans l'escalier ! Sous la porte cochère, personne !

Il gagna rapidement la rue et tourna à gauche.

Il pensait que les hommes qui le cherchaient étaient à présent dans la chambre de la vieille. « Ils sont en train de contempler le cadavre. Ils vont deviner tout de suite que l'assassin a réussi à se cacher pendant qu'ils montaient l'escalier. » Tout en réfléchissant ainsi, il n'osait précipiter sa marche. « Si je me dissimulais sous une porte cochère, dans quelque rue peu fréquentée ? Non ! pas fameux ! Si je me débarrassais de ma hache ? Si je prenais une voiture ? Idiot ! idiot ! »

Enfin, une voie populeuse se présenta à ses regards, il s'y engagea, glacé de terreur. Ici, il était presque sauvé et il lui était facile de dépister les soupçons au milieu de la foule. Toutes ces émotions l'avaient tellement fatigué qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. La sueur lui coulait le long du visage. « Tu as ta cuite ! » lui cria, comme il arrivait au canal, quelqu'un qui le prenait pour un homme saoul.

Il délirait ; plus il marchait, plus ses idées se troublaient. Pourtant, arrivé sur le quai, il fut saisi d'y voir si peu de passants, et, dans la crainte d'être remarqué dans un endroit si solitaire, il regagna le pérÉoulok. Quoiqu'il lui fût presque impossible de marcher, il fit quand même un long circuit avant de rentrer chez lui. Il

Ce ne fut qu'en montant de sa maison qu'il pensa à la hache. Maintenant, il s'agissait de remettre la hache à la

place où il l'avait prise ; et cela sans être vu. Malgré la difficulté, tout réussit parfaitement. La porte de la loge était fermée, mais à la clef ; par conséquent, à en juger par ce fait, le dvornik était chez lui. Mais Raskolnikoff était, à ce moment, tellement incapable de préparer un plan quelconque, qu'il entra délibérément dans la loge. Si le dvornik lui avait dit : « Mais, que voulez-vous ? » peut-être lui eût-il tendu tout naturellement la hache. Mais, comme la première fois, le dvornik ne se trouvait pas là et Raskolnikoff replaça la hache sous le banc, là où il l'avait ramassée.

Puis, il monta l'escalier et arriva jusqu'à sa chambre sans être vu de personne. Une fois chez lui, il se laissa tomber tout habillé sur son divan. Il ne dormit pas, mais il demeura dans une sorte de stupeur. Si quelqu'un était entré, il se fût subitement dressé en criant. Sa tête bourdonnait d'idées confuses; en dépit de ses efforts, il ne pouvait en arrêter aucune...

(*Crime et Châtiment*, traduction de J. Ferenczi; J. Ferenczi, édit.)

VICTOR HUGO

(1802-1885)

M. Pierre Mille a pu, dans son *Anthologie des Humoristes contemporains*, placer Victor Hugo parmi les Maîtres de l'humour. Ce n'est pas avec moins de raison que nous le mettons aujourd'hui au rang des plus illustres créateurs d'effroi. Cette antithèse — qui n'eût pas déplu au grand poète — attesterait, s'il en était besoin, la prodigieuse diversité de son génie.

LA PIEUVRE

Comme Gilliatt prenait le parti de se résigner aux oursins et aux châtaignes de mer, un clapotement se fit à ses pieds. Un gros crabe, effrayé de son approche, venait de sauter à l'eau. Le crabe ne s'enfonça point assez pour que Gilliatt le perdît de vue.

Gilliatt se mit à courir après le crabe sous le soubassement de l'écueil. Le crabe fuyait.

Subitement il n'y eut plus rien.

Le crabe venait de se fourrer dans quelque crevasse sous le rocher.

Gilliatt se cramponna du poing à des reliefs de roche et avança la tête pour voir sous les surplombs.

Il y avait là, en effet, une anfractuosité. Le crabe avait dû s'y réfugier.

C'était mieux qu'une crevasse. C'était une espèce de porche.

La mer entrait sous ce porche, mais n'y était pas profonde. On voyait le fond couvert de galets. Ces galets étaient glauques et revêtus de conferves, ce qui indiquait qu'ils n'étaient jamais à sec. Ils ressemblaient à des dessus de têtes d'enfants avec des cheveux verts.

Gilliatt prit son couteau dans ses dents, descendit des pieds et des mains du haut de l'escarpement et sauta dans cette eau. Il en eut presque jusqu'aux épaules.

Il s'engagea sous ce porche. Il se trouvait dans un couloir fruste avec une ébauche de voûte ogive sur sa tête. Les parois étaient polies et lisses...

'I remarqua au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure horizontale dans le granit. Le crabe était probablement là. Il y plongea le poing le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou de ténèbres.

Tout à coup, il se sentit saisir le bras.

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre, il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût

voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantités de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété; Gilliatt pouvait à peine respirer.

Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui semblaient être des bouches.

Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre. Les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre.

. . . .

Ce monstre était l'habitant de cette grotte. Il était l'effrayant génie du lieu. Sorte de sombre démon de l'eau. Toutes ces magnificences avaient pour centre l'horreur.

Le mois d'auparavant, le jour où pour la première fois Gilliatt avait pénétré dans la grotte, la noirceur ayant un contour entrevue pour lui dans les plissements de l'eau secrète, c'était cette pieuvre.

Elle était là chez elle.

Quand Gilliatt, entrant pour la seconde fois dans cette cave à la poursuite du crabe, avait aperçu la crevasse où il avait pensé que le crabe se réfugiait, la pieuvre était dans ce trou, au guet.

Gilliatt avait enfoncé son bras dans le trou; la pieuvre l'avait happé.

Elle le tenait.

Il était la mouche de cette araignée.

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étreint et assujetti par les enroulements plats des courroies de la pieuvre, et le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible.

Des huit bras de la pieuvre, trois adhéraient à la roche, cinq adhéraient à Gilliatt. De cette façon, cramponnée d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînait Gilliatt au rocher. Gilliat avait sur lui deux cent cinquante suçoirs, Complication d'angoisse et de dégoût. Etre serré dans un poing démesuré dont les doigts élastiques, longs de près d'un mètre, sont intérieurement pleins de pustules vivantes qui fouillent la chair.

Nous l'avons dit, on ne s'arrache pas à la pieuvre. Si on l'essaye, on est plus sûrement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage. Son effort croit en raison du vôtre. Plus de secousse produit plus de constriction.

Gilliatt n'avait qu'une ressource, son couteau.

Il n'avait de libre que la main gauche; mais on sait qu'il en usait puissamment. On aurait pu dire de lui qu'il avait deux mains droites.

Son couteau, ouvert, était dans cette main.

On ne coupe pas les antennes de la pieuvre; c'est un cuir impossible à trancher, il glisse sous la lame; d'ailleurs la superposition est telle qu'une entaille à ces lanières entamerait votre chair.

Le poulpe est formidable; pourtant il y a une manière de s'en servir. Les pêcheurs de Serk la connaissent; qui les a vus exécuter en mer de certains mouvements brusques, le sait. Les marsouins la connaissent aussi, ils ont une façon de mordre la sèche qui lui coupe la tête. De là tous ces calmars, toutes ces sèches et tous ces poulpes sans tête qu'on rencontre au large.

Le poulpe, en effet, n'est vulnérable qu'à la tête.

Gilliatt ne l'ignorait point.

Il n'avait jamais vu de pieuvre de cette dimension. Du premier coup, il se trouvait pris par la grande espèce. Un autre se fût troublé.

Pour la pieuvre comme pour le taureau il y a un moment qu'il faut saisir; c'est l'instant où le taureau baisse le cou, c'est l'instant où la pieuvre avance la tête, instant rapide. Qui manque ce joint est perdu.

Tout ce que nous venons de dire n'avait duré que quelques minutes. Gilliatt pourtant sentait croitre la succion des deux cent cinquante ventouses.

La pieuvre est traître. Elle tâche de stupéfier d'abord sa proie. Elle saisit, puis attend le plus qu'elle peut.

Gilliatt tenait son couteau. Les succions augmentaient. Il regardait la pieuvre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps. elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche anus s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Il y eut deux convulsions en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate, et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini.

Toute la bête tomba.

Cela ressembla à un linge qui se détache. La pompe aspirante détruite, le vide se défit. Les quatre cents ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce haillon coula au fond de l'eau.

Gilliatt, haletant du combat, put apercevoir à ses pieds sur les galets deux tas gélatineux informes, la tête d'un

côté, le reste de l'autre. Nous disons le reste, car on ne pourrait dire le corps.

Gilliatt toutefois, craignant quelque reprise convulsive de l'agonie, recula hors de la portée des tentacules.

Mais la bête était bien morte.

Gilliatt referma son couteau.

(*Les Travailleurs de la mer.*)

GUY DE MAUPASSANT

(1850-1893)

Bibliographie. — Romans et Nouvelles : *Boule de Suif* (*Les Soirées de Médan*) (1880); — *La Maison Tellier* (1881); — *Mademoiselle Fifi* (1882); — *Une Vie* (1883); — *Contes de la Bécasse* 1883); — *Au Soleil* (1884); — *Clair de lune* (1884); — *Les Sœurs Rondoli* (1884); — *Yvette* (1884); — *Miss Harriett* (1884); — *Toine* (1885); — *Bel Ami* (1885); — *Contes du jour et de la nuit* (1885); — *Contes et nouvelles* (1885); — *La Petite Roque* (1886); — *Monsieur Parent* (1886); — *Mont-Oriol* (1887); — *Le Horla* (1887); — *Sur l'eau* (1888); — *Pierre et Jean* (1888); — *Le Rosier de Madame Husson* (1888); — *Fort comme la mort* (1889); — *La Main gauche* (1889); — *La Vie errante* (1890); — *Notre cœur* 1890); — *L'Inutile beauté* (1890); — *Le Père Milon* (1899); — *Le Colporteur* (1900); — *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* (1901); — *Nouvelles inédites* (Œuvres complètes).

Poésie : *Des Vers* (1880).

Théatre : *Musotte*, en collaboration avec Jacques Normand (1891); — *La Paix du ménage* (1893); — *Histoire du vieux temps* 1899).

Guy de Maupassant, né le 5 août 1850 au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), fit ses études au séminaire d'Yvetot et au lycée de Rouen. Il fit campagne en 1870, et, après la guerre, entra au ministère de la Marine, puis au ministère de l'Instruction publique. Il débuta dans les lettres en collaborant aux *Soirées de Médan* et en publiant *Des Vers* (1880). De 1880 à 1890, il fit paraître dans divers journaux, en particulier dans le *Gil Blas* et le *Gaulois*, les contes et les nouvelles qui, réunis en volumes, ont assuré sa gloire.

Atteint de troubles nerveux, Maupassant passa les dernières années de sa vie dans une maison de santé et mourut le 6 juillet 1893.

Il faut faire une place à part, dans son œuvre si riche, aux nouvelles qui reflètent les préoccupations secrètes de son esprit inquiet : *Le Horla*, *L'Auberge*, *Mme Hermet*, etc. Dans ces œuvres où la Peur est toujours présente, il a, comme le notait si judicieusement un de ses meilleurs biographes, M. Pierre Martino, « traduit à la fois le goût du siècle finissant pour la réalité, et aussi son inquiétude devant la réalité, qu'on finissait par juger bien incomplète et bien triste ».

L'AUBERGE

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les hautes Alpes, au pied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbach sert de refuge aux voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi.

Pendant six mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser ; puis, dès que les neiges s'amoncellent, emplissant le vallon et rendant impraticable la descente sur Loëche, les femmes, le père et les trois fils s'en vont, et laissent pour garder la maison le vieux guide Gaspard Hari avec le jeune guide Ulrich Kunsi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au printemps dans cette prison de neige, n'ayant devant les yeux que la pente immense et blanche du Balmhorn, entourés de sommets pâles et luisants, enfermés, bloqués, ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrase la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atteint les fenêtres et mure la porte.

C'était le jour où la famille Hauser allait retourner à Loëche, l'hiver approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chargés de hardes et de bagages et conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille Louise montèrent sur un quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le père les suivait accompagné des deux gardiens qui devaient escorter la famille jusqu'au sommet de la descente.

Ils contournèrent d'abord le petit lac, gelé maintenant, au fond du grand trou de rochers, qui s'étend devant l'auberge, puis ils suivirent le vallon clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une averse de soleil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé, l'allumait d'une flamme aveuglante et froide ; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des

monts, aucun mouvement dans cette solitude démesurée ; aucun bruit n'en troublait le silence.

« Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage ; à l'an prochain, les amis. »

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non », si bas, qu'il devina sans l'entendre.

« Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé. »

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils resteraient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

. . . .

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant, profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensevelissait peu à peu sous un épais et lourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunsi se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages réguliers et monotones étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en

allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraiche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasses, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines Ulrich n'était pas revenu au bord de l'abime d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se connaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmer. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris ce chemin ; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait; les neiges devenaient roses ; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu,

vibrant, prolongé. La voix s'envola dans le silence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur les vagues immobiles et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de la mer; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se mit à remarcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunzi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? La montagne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs, surtout en cette saison, qu'il aurait fallu être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Kunzi, cependant, se résolut à partir avec Sam si Gaspard Hari n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Il fit ses préparatifs.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ses crampons d'acier, roula autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée ; le gros chien ronflait sous la clarté de la flamme ; l'horloge battait comme un cœur ses coups réguliers dans sa gaine de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frissonnant quand le vent léger frôlait le toit et les murs.

Minuit sonna ; il tressaillit. Puis, comme il se sentait frémissant et apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il se dressa, réveilla Sam, ouvrit la porte et s'en alla dans la direction de Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la glace, avançant toujours et parfois halant, au bout de sa corde, le chien resté au bas d'un escarpement trop rapide. Il était six heures environ quand il atteignit un des sommets où le vieux Gaspard venait souvent à la recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

Le ciel pâlissait sur sa tête ; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes Bernoises.

Ulrich Kunzi se mit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même.

Puis il recommença ses recherches.

Quand le soir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moelles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient raides comme des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son cœur palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendit maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé ? Etait-ce un de ces appels bizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes ? Non, il l'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on avait appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait

douter. Il ouvrit donc la porte et hurla : « C'est toi, Gaspard ! » de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien! Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de nouveau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors, une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela, il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme accablée du dormeur; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il venait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint, et Kunzi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, fit la

soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant... écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une envie folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain, le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du logis, cherchant d'où venait le danger.

Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunzi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue ! » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses crocs.

Ulrich, à son tour, reprit ses sens ; mais comme il se

sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet et il en but coup sur coup plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues, son courage s'affermissait; une fièvre de feu glissait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, se bornant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de suite il vécut, saoul comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où il tombait sur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, ivre-mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri, toujours le même, « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à son secours Et le chien, qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante, qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il sommeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches poussés à bout, il se précipita sur la porte et l'ouvrit pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se taire.

Il reçut en plein visage un souffle d'air froid qui le glaça jusqu'aux os et il referma le battant et poussa les

verrous, sans remarquer que Sam s'était élancé dehors. Puis, frémissant, il jeta du bois au feu, il s'assit devant pour se chauffer; mais soudain il tressaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éperdu : « Va-t'en ! » Une plainte lui répondit longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va-t'en » en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se cacher. L'autre pleurant toujours, passait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le buffet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et, le soulevant avec une force surhumaine, il le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entassant les uns sur les autres tout ce qui restait des meubles, les matelas, les paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorsqu'un ennemi vous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémissements lugubres auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits passèrent sans qu'ils cessassent de hurler l'un et l'autre; l'un tournait sans cesse autour de la maison et fouillait la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la démolir : l'autre, au dedans, suivait tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ces appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien, et il s'assit tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se fût vidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

. . . .

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable; et la famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montée, les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un d'eux ne fût pas descendu quelques jours plus tôt, dès que la route était devenue

possible, pour donner des nouvelles de leur long hivernage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte et la fenêtre étaient closes ; un peu de fumée sortait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur le seuil, un squelette d'animal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le flanc.

Tous l'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit la mère. Et elle appela : « Hé, Gaspard ! » Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé par une bête. Le père Hauser répéta : « Hé, Gaspard ! » Un autre cri pareil au premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable vide une longue poutre comme bélier, et ils la lancèrent à toute volée. Le bois cria, céda, les planches volèrent en morceaux ; puis un grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé, un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps. Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, maman. » Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fussent blancs.

Il les laissa venir ; il se laissa toucher ; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa ; et il fallut le conduire à Loëche, où les médecins constatèrent qu'il était fou.

Et personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au froid de la montagne.

(*Le Horla* : Albin Michel, édit.)

PROSPER MÉRIMÉE

(1803-1870)

Bibliographie. — *Théâtre de Clara Gazul* (1825) ; — *La Guzla* (1827) ; — *La Jacquerie, scènes féodales*, suivie de *La Famille de Carvajal* (1828) ; — *Chronique du temps de Charles IX* (1829) ; — *Mosaïque*, contes et nouvelles (1831) ; — *La Double Méprise* (1833) ; — *Notes d'un voyage dans le midi de la France* (1835) ; — *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France* (1836) ; — *La Vénus d'Ille* (1837) ; — *Notes d'un voyage en Auvergne et dans le Limousin* (1838) ; — *Notes d'un voyage en Corse* (1840) ; — *Colomba* (1841) ; — *Études sur l'histoire romaine* (1844) ; — *Carmen* (1847) ; — *Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille* 1848) ; — *Les Faux Démétrius* (1852) ; — *Les Deux Héritages* (1853) ; — *Mélanges historiques et littéraires* (1855) ; — *Les Cosaques d'autrefois* (1865) ; — *Dernières Nouvelles* (1873) ; — *Lettres à une inconnue* (1873) ; — *Lettres à une autre inconnue* (1875) ; — *Étude sur les arts au moyen âge* (1875) ; — *Portraits historiques et littéraires* (1875) ; — *Lettres à M. Panizzi* (1881) ; — *Une Correspondance inédite* (1897).

Prosper Mérimée naquit à Paris le 28 septembre 1803. Son père, Léonor Mérimée, était peintre, et sa mère dessinait avec beaucoup de talent ; le jeune homme hérita de ses parents ce goût des choses de l'art qu'il conserva toute sa vie.

Après des études assez médiocres, il se prend brusquement d'une véritable passion pour le travail et se met à étudier tout à la fois le droit, le grec, l'anglais et l'espagnol. En 1825, il publie un recueil de comédies, le *Théâtre de Clara Gazul*, qu'il fait passer pour une traduction et où il montre une ironie passablement irrévérencieuse. En 1827 paraît *La Guzla*, « traduction de poèmes illyriques »... et nouvelle mystification qui trompe nombre d'érudits. Puis, en 1829, Mérimée donne un ouvrage qui lui vaut une rapide notoriété : la *Chronique du temps de Charles IX* ; les *Nouvelles* suivent bientôt et affirment la maîtrise du jeune auteur.

En 1834, Prosper Mérimée est appelé par le ministre d'Argout au poste d'inspecteur des monuments historiques ; les voyages que nécessitent ses nouvelles fonctions lui inspirent

quelques-uns de ses meilleurs récits : *Carmen, La Vénus d'Ille, Colomba.* En même temps, il se livre à des recherches historiques qui lui valent d'être élu en 1843 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cinq ans plus tard, l'Académie française l'accueille à son tour et lui offre le fauteuil de Charles Nodier.

En 1850, pour avoir pris avec trop de chaleur la défense d'un ami poursuivi pour détournements dans les bibliothèques, Mérimée, inculpé d'outrages à la magistrature, est condamné à quinze jours de prison. Mais l'avènement de l'impératrice Eugénie — qu'il a connue tout enfant — ne tarde pas à le faire rentrer en grâce auprès des pouvoirs publics. Sous l'Empire il est sénateur et fort en faveur à la cour. Cela ne l'empêche point de poursuivre ses chers travaux d'érudition. Il se consacre avec ardeur à l'étude de la Russie, traduit Gogol et Pouchkine, commente Tourgueneff et publie *Les Faux Démétrius* et *Les Cosaques d'autrefois.*

La guerre et la chute de l'Empire lui portent un coup terrible, et, après avoir langui quelques semaines, il s'éteint le 23 septembre 1870, à Cannes, douloureusement atteint par la défaite de son pays et la disgrâce des souverains auxquels il était profondément attaché.

Dans une délicate et pénétrante étude, M. Georges Ascoli nous a initiés à quelques-uns des secrets de la vie sentimentale de Mérimée, et nous a prouvé que ce styliste impeccable, cet écrivain sobre et châtié était capable d'éprouver des émotions sincères et dissimulait un cœur généreux sous son apparente impassibilité.

LA VÉNUS D'ILLE

Le narrateur est venu passer quelques jours chez un vieil archéologue basque, M. de Peyrehorade, dont le fils, Alphonse, est sur le point de se marier. M. de Peyrehorade a découvert à Ille, dans des fouilles, une statue antique d'une rare beauté qu'il fait admirer à son hôte.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le haut du corps nu, comme les anciens représentaient d'ordinaire les grandes divinités ; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus,

les deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche, soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps. L'attitude de cette statue rappelait celle du Joueur de mourre qu'on désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de Germanicus. Peut-être avait-on voulu représenter la déesse jouant au jeu de mourre.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que le corps de cette Vénus ; rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours ; rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire ; je voyais un chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement : les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées. Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue, et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

« Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je doute que le ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses amants ! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je n'ai jamais vu rien de si beau.

— C'est Vénus tout entière à sa proie attachée! »

s'écria M. de Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par le contraste de ses yeux inscrustés d'argent et très brillants avec la patine d'un vert noirâtre que le temps avait donnée à toute la statue. Ces yeux brillants produisaient une certaine illusion qui rappelait la réalité, la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai, et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

La cloche du déjeuner interrompit cet entretien classique, et, de même que la veille, je fus obligé de manger comme quatre. Puis vinrent des fermiers de M. de Peyrehorade ; et, pendant qu'il leur donnait audience, son fils me mena voir une calèche qu'il avait achetée à Toulouse pour sa fiancée, et que j'admirai, cela va sans dire. Ensuite j'entrai avec lui dans l'écurie, où il me tint une demi-heure à me vanter ses chevaux, à me faire leur généalogie, à me conter les prix qu'ils avaient gagnés aux courses du département. Enfin il en vint à me parler de sa future, par la transition d'une jument grise qu'il lui destinait.

« Nous la verrons aujourd'hui, dit-il. Je ne sais si vous la trouverez jolie. Vous êtes difficiles, à Paris ; mais tout le monde, ici et à Perpignan, la trouve charmante. Le bon, c'est qu'elle est fort riche. Sa ante de Prades lui a laissé son bien. Oh! je vais être fort heureux. »

Je fus profondément choqué de voir un jeune homme paraître plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future.

« Vous vous connaissez en bijoux, poursuivit M. Alphonse, comment trouvez-vous ceci? Voici l'anneau que je lui donnerai demain. »

En parlant ainsi, il tirait de la première phalange de son petit doigt une grosse bague enrichie de diamants, et formée de deux mains entrelacées; allusion qui me

parut infiniment poétique. Le travail en était ancien, mais je jugeai qu'on l'avait retouchée pour enchâsser les diamants. Dans l'intérieur de la bague se lisaient ces mots en lettres gothiques: *Sempr ab ti*, c'est-à-dire, toujours avec toi.

« C'est une jolie bague, lui dis-je ; mais ces diamants ajoutés lui ont fait perdre un peu de son caractère.

« Oh! elle est bien plus belle comme cela, répondit-il en souriant. Il y a là pour douze cents francs de diamants. C'est ma mère qui me l'a donnée. C'était une bague de famille très ancienne... du temps de la chevalerie. Elle avait servi à ma grand'mère, qui la tenait de la sienne. Dieu sait quand cela a été fait.

— L'usage à Paris, lui dis-je, est de donner un anneau tout simple, ordinairement composé de deux métaux différents, comme de l'or et du platine. Tenez, cette autre bague, que vous avez à ce doigt, serait fort convenable. Celle-ci, avec ses diamants et ses mains en relief, est si grosse, qu'on ne pourrait mettre un gant pardessus.

— Oh! madame Alphonse s'arrangera comme elle voudra. Je crois qu'elle sera toujours bien contente de l'avoir. Douze cents francs au doigt, c'est agréable. Cette petite bague-là, ajouta-t-il en regardant d'un air de satisfaction l'anneau tout uni qu'il portait à la main, celle-là, c'est une femme à Paris qui me l'a donnée un jour de mardi gras. Ah! comme je m'en suis donné quand j'étais à Paris, il y a deux ans! C'est là qu'on s'amuse! » Et il soupira de regret.

Nous devions dîner ce jour-là à Puygarrig, chez les parents de la future; nous montâmes en calèche, et nous nous rendîmes au château, éloigné d'Ille d'environ une lieue et demie. Je fus présenté et accueilli comme l'ami de la famille. Je ne parlerai pas du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit, et à laquelle je pris peu de part. M. Alphonse, placé à côté de sa future, lui disait un mot à l'oreille tous les quarts d'heure. Pour elle, elle ne levait guère les yeux, et chaque fois que son prétendu lui parlait, elle rougissait avec modestie, mais lui répondait sans embarras.

Mademoiselle de Puygarrig avait dix-huit ans ; sa taille

souple et délicate contrastait avec les formes osseuses de son robuste fiancé. Elle était non seulement belle, mais séduisante. J'admirais le naturel parfait de toutes ses réponses; et son air de bonté, qui pourtant n'était pas exempt d'une légère teinte de malice, me rappela, malgré moi, la Vénus de mon hôte. Dans cette comparaison que je fis en moi-même, je me demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la statue ne tenait pas, en grande partie, à son expression de tigresse; car l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire...

Les arrangements du lendemain furent réglés de la manière suivante. Tout le monde devait être prêt et en toilette à dix heures précises. Le chocolat pris, on se rendrait en voiture à Puygarrig. Le mariage civil devait se faire à la mairie du village, et la cérémonie religieuse dans la chapelle du château. Après le déjeuner on passerait le temps comme l'on pourrait jusqu'à sept heures. A sept heures, on retournerait à Ille, chez M. de Peyrehorade, où devaient souper les deux familles réunies. Le reste s'ensuit naturellement. Ne pouvant danser, on avait voulu manger le plus possible.

Dès huit heures, j'étais assis devant la Vénus, un crayon à la main, recommençant pour la vingtième fois la tête de la statue, sans pouvoir parvenir à en saisir l'expression. M. de Peyrehorade allait et venait autour de moi, me donnait des conseils, me répétait ses étymologies phéniciennes; puis disposait des roses du Bengale sur le piédestal de la statue, et d'un ton tragi-comique lui adressait des vœux pour le couple qui allait vivre sous son toit. Vers neuf heures il rentra sans songer à sa toilette, et en même temps parut M. Alphonse, bien serré dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés, une rose à la boutonnière.

« Vous ferez le portrait de ma femme? me dit-il en se penchant sur mon dessin. Elle est jolie aussi. »

En ce moment commençait, sur le jeu de paume voisin, une partie qui, sur-le-champ, attira l'attention de M. Alphonse. Et moi, fatigué, et désespérant de rendre cette diabolique figure, je quittai bientôt mon dessin

pour regarder les joueurs. Il y avait parmi eux quelques muletiers espagnols arrivés de la veille. C'étaient des Aragonais et des Navarrois, presque tous d'une adresse merveilleuse. Aussi les Illois, bien qu'encouragés par la présence et les conseils de M. Alphonse, furent-ils assez promptement battus par ces nouveaux champions. Les spectacteurs nationaux étaient consternés. M. Alphonse regarda à sa montre. Il n'était encore que neuf heures et demie. Sa mère n'était pas coiffée. Il n'hésita plus : il ôta son habit, demanda une veste, et défia les Espagnols. Je le regardais faire en souriant, et un peu surpris.

« Il faut soutenir l'honneur du pays, » dit-il.

Alors je le trouvai vraiment beau. Il était passionné. Sa toilette, qui l'occupait si fort tout à l'heure, n'était plus rien pour lui. Quelques minutes avant, il eût craint de tourner la tête de peur de déranger sa cravate. Maintenant il ne pensait plus à ses cheveux frisés ni à son jabot si bien plissé. Et sa fiancée?... Ma foi, si cela eût été nécessaire, il aurait, je crois, fait ajourner le mariage. Je le vis chausser à la hâte une paire de sandales, retrousser ses manches, et, d'un air assuré, se mettre à la tête du parti vaincu, comme César ralliant ses soldats à Dyrrachium. Je sautai la haie, et me plaçai commodément à l'ombre d'un micocoulier, de façon à bien voir les deux camps.

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par un Aragonais qui paraissait être le chef des Espagnols.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et nerveux, haut de six pieds, et sa peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus.

M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.

« C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt et me fait manquer une balle sûre! »

Il ôta, non sans peine, sa bague de diamants : je m'approchais pour la recevoir; mais il me prévint, courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire, et reprit son poste à la tête des Illois.

Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit

plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs : les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air; d'autres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays. S'il eût repoussé une invasion, je doute qu'il eût reçu des félicitations plus vives et plus sincères. Le chagrin des vaincus ajoutait encore à l'éclat de sa victoire.

« Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Aragonais d'un ton de supériorité; mais je vous rendrai des points. »

J'aurais désiré que M. Alphonse fût plus modeste, et je fus presque peiné de l'humiliation de son rival.

Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau basanée. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : « *Me lo pagarás.* »

La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils; mon hôte, fort étonné de ne point le trouver présidant aux apprêts de la calèche neuve, le fut bien plus encore en le voyant tout en sueur, la raquette à la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après nous étions au grand trot sur la route de Puygarrig. Tous les joueurs de paume de la ville et grand nombre de spectateurs nous suivirent avec des cris de joie. A peine les chevaux vigoureux qui nous traînaient pouvaient-ils maintenir leur avance sur ces intrépides Catalans.

Nous étions à Puygarrig, et le cortège allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas :

« Quelle brioche! J'ai oublié la bague! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.

— Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je.

— Bah! mon domestique est resté à Ille, ceux-ci, je ne m'y fie guère. Douze cents francs de diamants! cela pourrait en tenter plus d'un. D'ailleurs que penserait-on ici de ma distraction? Ils se moqueraient trop de moi. Ils

m'appelleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me la vole pas! Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur de bras. Bah! ce n'est rien; j'ai une autre bague. »

Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe convenable; et mademoiselle de Puygarrig reçut l'anneau d'une modiste de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice d'un gage amoureux. Puis on se mit à table, où l'on but, mangea, chanta même, le tout fort longuement. Je souffrais pour la mariée de la grosse joie qui éclatait autour d'elle : pourtant elle faisait meilleure contenance que je ne l'aurais espéré, et son embarras n'était ni de la gaucherie ni de l'affectation.

Peut-être le courage vient-il avec les situations difficiles.

Le déjeuner terminé quand il plut à Dieu, il était quatre heures, les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ou regardèrent danser sur la pelouse du château les paysannes de Puygarrig, parées de leurs habits de fête. De la sorte, nous employâmes quelques heures. Cependant les femmes étaient fort empressées autour de la mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille. Puis elle changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux cheveux d'un bonnet et d'un chapeau à plumes, car les femmes n'ont rien de plus pressé que de prendre, aussitôt qu'elles le peuvent, les parures que l'usage leur défend de porter quand elles sont encore demoiselles.

A l'Ille, le souper nous attendait, et quel souper! Si la grosse joie du matin m'avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et des plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant du vieux vin de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui, et me crus obligé de l'avertir :

« Prenez garde! on dit que le vin... »

Je ne sais quelle sottise je lui dis pour me mettre à l'unisson des convives.

Il me poussa le genou, et très bas il me dit :

« Quand on se lèvera de table..., que je puisse vous dire deux mots. »

Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits.

« Vous sentez-vous indisposé? lui demandai-je.

— Non. »

Et il se remit a boire.

Cependant, au milieu des cris et des battements de mains, un enfant de onze ans, qui s'était glissé sous la table, montrait aux assistants un joli ruban blanc et rose qu'il venait de détacher de la cheville de la mariée. On appelle cela sa jarretière. Elle fut aussitôt coupée par morceaux et distribuée aux jeunes gens, qui en ornèrent leur boutonnière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans quelques familles patriarcales. Ce fut pour la mariée une occasion de rougir jusqu'au blanc des yeux... Mais son trouble fut au comble lorsque M. de Peyrehorade, ayant réclamé le silence, lui chanta quelques vers catalans, impromptus, disait-il. En voici le sens, si je l'ai bien compris :

« Qu'est-ce donc, mes amis? le vin que j'ai bu me fait-il voir double? Il y a deux Vénus ici... »

Le marié tourna brusquement la tête d'un air effaré, qui fit rire tout le monde.

« Oui, poursuivit M. de Peyrehorade, il y a deux Vénus sous mon toit. L'une, je l'ai trouvée dans la terre comme une truffe; l'autre, descendue des cieux, vient de nous partager sa ceinture. »

Il voulait dire sa jarretière.

« Mon fils, choisis de la Vénus romaine ou de la catalane celle que tu préfères. Le maraud prend la catalane, et sa part est la meilleure. La romaine est noire, la catalane est blanche. La romaine est froide, la catalane enflamme tout ce qui l'approche. »

Cette chute excita un tel hourra, des applaudissements si bruyants et des rires si sonores, que je crus que le plafond allait nous tomber sur la tête. Autour de la table il n'y avait que trois visages sérieux, ceux des mariés et le mien. J'avais un grand mal de tête; et puis, je ne sais

pourquoi un mariage m'attriste toujours. Celui-là, en outre, me dégoûtait un peu.

Les derniers couplets ayant été chantés par l'adjoint au maire, et ils étaient fort lestes, je dois le dire, on passa dans le salon pour jouir du départ de la mariée, qui devait être bientôt conduite à sa chambre, car il était près de minuit.

M. Alphonse me tira dans l'embrasure d'une fenêtre, et me dit en détournant les yeux :

« Vous allez vous moquer de moi... Mais je ne sais ce que j'ai... je suis ensorcelé! le diable m'emporte!

— Vous avez trop bu de vin de Collioure, mon cher monsieur Alphonse, lui dis-je. Je vous avais prévenu.

— Oui, peut-être. Mais c'est quelque chose de bien plus terrible. »

Il avait la voix entrecoupée. Je le crus tout à fait ivre.

« Vous savez bien mon anneau? poursuivit-il après un silence.

— Eh bien! on l'a pris?

— Non.

— En ce cas, vous l'avez?

— Non... je... je ne puis l'ôter du doigt de cette diable de Vénus.

— Bon! vous n'avez pas tiré assez fort.

— Si fait... Mais la Vénus... elle a serré le doigt. »

Il me regardait fixement d'un air hagard, s'appuyant à l'espagnolette pour ne pas tomber.

« Quel conte! lui dis-je. Vous avez trop enfoncé l'anneau. Demain vous l'aurez avec des tenailles. Mais prenez garde de gâter la statue.

— Non, vous dis-je. Le doigt de Vénus est retiré, reployé; elle serre la main, m'entendez-vous?... C'est ma femme, apparemment, puisque je lui ai donné mon anneau... Elle ne veut plus le rendre. »

J'éprouvai un frisson subit, et j'eus un instant la chair de poule. Puis, un grand soupir qu'il fit m'envoya une bouffée de vin, et toute émotion disparut.

Le misérable, pensai-je, est complètement ivre.

« Vous êtes antiquaire, monsieur, ajouta le marié d'un ton lamentable, vous connaissez ces statues-là... il y a

peut-être quelque ressort, quelque diablerie, que je ne connais point... Si vous alliez voir ?

— Volontiers, dis-je. Venez avec moi.

— Non, j'aime mieux que vous y alliez seul. »

Je sortis du salon.

Le temps avait changé pendant le souper, et la pluie commençait à tomber avec force. J'allais demander un parapluie, lorsqu'une réflexion m'arrêta. Je serais un bien grand sot, me dis-je, d'aller vérifier ce que m'a dit un homme ivre! Peut-être, d'ailleurs, a-t-il voulu me faire quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces honnêtes provinciaux; et le moins qu'il puisse m'en arriver, c'est d'être trempé jusqu'aux os et d'attraper un bon rhume.

De la porte je jetai un coup d'œil sur la statue ruisselante d'eau, et je montai dans ma chambre sans rentrer dans le salon. Je me couchai; mais le sommeil fut long à venir. Toutes les scènes de la journée se représentaient à mon esprit. Je pensais à cette jeune fille si belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal. Quelle odieuse chose, me disais-je, qu'un mariage de convenance! Un maire revêt une écharpe tricolore, un curé une étole, et voilà la plus honnête fille du monde livrée au Minotaure! Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se dire dans un pareil moment, que deux amants achèteraient au prix de leur existence ? Une femme peut-elle jamais aimer un homme qu'elle aura vu grossier une fois ? Les premières impressions ne s'effacent pas, et, j'en suis sûr, ce monsieur Alphonse méritera bien d'être haï...

Durant mon monologue, que j'abrège beaucoup, j'avais entendu force allées et venues dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des voitures partir; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas légers de plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor opposée à ma chambre. C'était problablement le cortège de la mariée qu'on menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de madame de Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être troublée et mal à son aise! Je me tournais dans mon lit de mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans une maison où s'accomplit un mariage.

Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

« Quel butor! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans l'escalier. »

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendus avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginais rien de semblable. J'allais refermer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit des portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

« Mon ivrogne aura mis le feu quelque part! » pensai-je en sautant à bas de mon lit.

Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils! mon fils! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne ou lui mettait des sels sous le nez. Hélas! depuis longtemps son fils était mort. Sur un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ? »

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ; il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la bague de diamants.

J'entraînai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre ; puis j'y fis transporter la mariée.

« Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. » Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort. Aussitôt, je me rappelai le muletier aragonais et sa menace ; toutefois, j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengence d'une plaisanterie légère.

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté ; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre ; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son

anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, était moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique ; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

« Avez-vous appris quelque chose de madame Alphonse ? » demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

« Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

« Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors Mme Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra,

qui dit : « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme !... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuses folle. A ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Mme Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste. »

On amena l'Espagnol ; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu, mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné la partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

« Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre. »

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenter un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays, où il venait tous les ans pour

son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait vu M. Alphonse vivant. C'était au moment qu'il allait monter chez sa femme, et, appelant cet homme, il lui demanda d'un air d'inquiétude s'il savait où j'étais. Le domestique répondit qu'il ne m'avait point vu. Alors M. Alphonse fit un soupir et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit : *Allons ! le diable l'aura emporté aussi !*

Je demandai à cet homme si M. Alphonse avait sa bague de diamants lorsqu'il lui parla. Le domestique hésita pour répondre ; enfin, il dit qu'il ne le croyait pas, qu'il n'y avait fait au reste aucune attention.

« S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se reprenant, je l'aurais sans doute remarquée, car je croyais qu'il l'avait donnée à Mme Alphonse. »

En questionnant cet homme je ressentais un peu de la terreur superstitieuse que la déposition de Mme Alphonse avait répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et je me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonse, je me disposai à quitter Ille. La voiture de M. de Peyrehorade devait me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon hôte, quoiqu'il ne partageât point les terreurs et les haines qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défaire d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un malheur affreux. Mon intention était de l'engager à la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer en matière, quand M. de Peyrehorade tourna machinalement la tête du côté où il me voyait regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et, sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

Depuis mon départ je n'ai point appris que quelque

jour nouveau soit venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques mois après son fils. Par son testament il m'a légué ses manuscrits, que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus.

P.-S. — Mon ami M. de P. vient de m'écrire de Perpignan que la statue n'existe plus. Après la mort de son mari, le premier soin de Mme de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle sert à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un mauvais sort poursuive ceux qui possèdent ce bronze. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.

(*La Vénus d'Ille*; Calmann-Lévy, édit.)

EDGAR POE

(1809-1849)

BIBLIOGRAPHIE. — Principales traductions françaises : Borghers : *Nouvelles choisies* (1853); — Charles Baudelaire : *Histoires extraordinaires* (1856); — *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1858); — *Eureka* (1863); — *Histoires grotesques et sérieuses* (1865); — *Nouvelles Histoires extraordinaires* (1869); — W.-L. Hugues : *Contes inédits* (1862); — Mallarmé : *Le Corbeau* (1875); — Emile Hennequin : *Contes grotesques* (1880); — Félix Rabbe : *Derniers Contes* (1885); — Gabriel Mourey : *Poésies complètes* (1889); — J.-H. Rosny : *Le Scarabée d'or* (1892); — Victor Orban : *Poèmes complets* (1908); — Armand Masson : *Contes étranges* (1910); — Calvocoressi : *Histoires étranges et merveilleuses* (1914); — Emile Lauvrière : *Œuvres choisies* (1917).

Edgar Poe naquit le 19 janvier 1809 à Boston. Son père, David Poe, appartenait à une famille d'origine irlandaise ; sa mère, Elisabeth Arnold, était une actrice de talent. Orphelin de bonne heure, Edgar Poe fut recueilli par Mrs. John Allan femme d'un riche négociant en tabacs, qui lui fit donner, à Richmond, puis en Angleterre, une éducation soignée. De retour en Amérique, en 1821, le jeune homme ne tarda pas à se brouiller avec M. Allan et le quitta définitivement pour s'engager dans l'armée américaine. En 1829, il entre à l'école militaire des Cadets de West-Point, mais il en est renvoyé pour indiscipline deux ans plus tard; entre temps, il a publié deux recueils de poésie. A partir de 1830, il se consacre entièrement à la littérature. En 1833, il obtient avec une nouvelle, le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, le prix à un concours organisé par le *Saturday Visitor*, revue de Baltimore; en 1835, il publie *Bérénice* dans le *Southern Literary Messenger*, dont il devient bientôt rédacteur en chef. Il fait paraître des articles de critique qui le rendent célèbre, mais sa notoriété ne le délivre pas des difficultés matérielles contre lesquelles il luttera en vain toute sa vie.

En 1836, Edgar Poe épousa sa cousine Virginia Clemm et vint s'installer avec elle dans un petit cottage près de New-York ; mais la jeune femme, de santé fragile, s'éteignit en 1847. Cette disparition laissa Edgar Poe inconsolable, et les succès littéraires qu'il obtint avec la série de ses contes et de ses poèmes (publiés de 1827 à 1845) ne lui rendirent pas le bonheur perdu.

Il acheva de ruiner sa santé par l'excès de travail et mourut à Baltimore, d'une congestion cérébrale, le 7 octobre 1849.

Le génie d'Edgar Poe s'attache surtout aux côtés douloureux de la vie, aux exceptions de la nature, et, si l'on peut dire, aux cauchemars de l'âme. Il se perd en d'horribles contemplations ; il est attiré par les problèmes de la folie, de la mort et cherche à deviner les sensations posthumes de l'homme dans la nuit du sépulcre. L'extraordinaire, l'impossible, sont décrits par lui avec une logique rigoureuse, une précision toute mathématique, et la science appuie de ses arguments la sanglante fantaisie de ses contes. Rien de plus terrifiant et de plus vrai dans l'irréalisable que *Le Chat noir*, *Le Puits et le pendule*, *La Vérité sur le cas de M. Waldemar*, *Metzengerstein*, *Le Démon de la perversité*, *Le Cœur révélateur*, *Hop Frog*, *La Barrique d'amontillado*. Il a aussi le goût des savantes et subtiles déductions, il est doué d'un talent puissant d'analyse, d'une imagination admirable, propre à résoudre des problèmes en apparence insolubles.

On ne saurait mieux définir Edgar Poe qu'en rappelant ces paroles que, dans un dialogue des Morts, Jules Lemaître a mis sur ses lèvres : « J'ai éprouvé plus que personne avant moi la terreur de l'inconnu, du noir, du mystérieux, de l'inexpliqué. J'ai été le poète des hallucinations et des vertiges ; j'ai été le poète de la Peur. J'ai exprimé des états de conscience que l'auteur d'Hamlet lui-même n'a pressentis que deux ou trois fois. »

LE PUITS ET LE PENDULE

J'étais brisé, brisé jusqu'à la mort par cette longue agonie ; et, quand enfin ils me délièrent et qu'il me fut permis de m'asseoir, je sentis que mes sens m'abandonnaient. La sentence — la terrible sentence de mort — fut la dernière phrase distinctement accentuée qui frappa mes oreilles. Après quoi le son des voix des inquisiteurs me parut se noyer dans le bourdonnement indéfini d'un rêve... Je revoyais les lèvres des juges en robe noire. Elles m'apparaissaient blanches, — plus blanches que la feuille sur laquelle je trace ces mots, — et minces jusqu'au grotesque; amincies par l'intensité de leur expression de dureté, d'immuable résolution, de rigoureux mépris de la douleur humaine...

Jusque-là je n'avais pas ouvert les yeux, je sentais que

j'étais couché sur le dos et sans liens. J'étendis ma main et elle tomba lourdement sur quelque chose d'humide et dur. Je la laissai reposer ainsi pendant quelques minutes, m'évertuant à deviner où je pouvais être et ce que j'étais devenu. J'étais impatient de me servir de mes yeux, mais je n'osais pas. Je redoutais le premier coup d'œil sur les objets environnants. Ce n'était pas que je craignisse de regarder des choses horribles, mais j'étais épouvanté de l'idée de ne rien voir. A la longue, avec une folle angoisse de cœur, j'ouvris vivement les yeux. Mon affreuse pensée se trouvait donc confirmée. La noirceur de l'éternelle nuit m'enveloppait. Je fis un effort pour respirer. Il me semblait que l'intensité des ténèbres m'oppressait et me suffoquait. L'atmosphère était intolérablement lourde. Je restai paisiblement couché, et je fis un effort pour exercer ma raison. Je me rappelai les procédés de l'Inquisition, et, partant de là, je m'appliquai à en déduire ma position réelle. La sentence avait été prononcée, et il me semblait que depuis lors il s'était écoulé un long intervalle de temps. Cependant je n'imaginai pas un seul instant que je fusse réellement mort. Une telle idée, en dépit de toutes les fictions littéraires, est tout à fait incompatible avec l'existence réelle; mais où étais-je et dans quel état? Les condamnés à mort, je le savais, mouraient ordinairement dans les *auto-da-fé*. Une solennité de ce genre avait été célébrée le soir même du jour de mon jugement. Avais-je été réintégré dans mon cachot pour y attendre le prochain sacrifice qui ne devait avoir lieu que dans quelques mois? Je vis tout d'abord que cela ne pouvait pas être. Le contingent des victimes avait été mis immédiatement en réquisition ; de plus, mon premier cachot, comme toutes les cellules des condamnés à Tolède, était pavé de pierres, et la lumière n'en était pas tout à fait exclue.

Mes mains étendues rencontrèrent à la longue un obstacle solide. C'était un mur, qui semblait construit en pierres, — très lisse, humide et froid. Je le suivis de près, marchant avec la soigneuse méfiance que m'avaient inspirée certaines anciennes histoires. Cette opération néanmoins ne me donnait aucun moyen de vérifier la dimension de mon cachot ; car je pouvais en faire

le tour et revenir au point d'où j'étais parti sans m'en apercevoir, tant le mur semblait parfaitement uniforme. C'est pourquoi je cherchai le couteau que j'avais dans ma poche quand on m'avait conduit au tribunal ; mais il avait disparu, mes vêtements ayant été changés contre une robe de serge grossière. J'avais eu l'idée d'enfoncer la lame dans quelque menue crevasse de la maçonnerie, afin de bien constater mon point de départ. La difficulté cependant était bien vulgaire; mais d'abord, dans le désordre de ma pensée, elle me sembla insurmontable. Je déchirai une partie de l'ourlet de ma robe et je plaçai le morceau par terre dans toute sa longueur et à angle droit contre le mur. En suivant mon chemin à tâtons autour de mon cachot, je ne pouvais pas manquer de rencontrer ce chiffon en achevant le circuit. Du moins je le croyais; mais je n'avais pas tenu compte de l'étendue de mon cachot ou de ma faiblesse. Le terrain était humide et glissant. J'allai en chancelant pendant quelque temps, puis je trébuchai, je tombai. Mon extrême fatigue me décida à rester couché, et le sommeil me surprit bientôt dans cet état.

En m'éveillant et en étendant un bras, je trouvai à côté de moi un pain et une cruche d'eau. J'étais trop épuisé pour réfléchir sur cette circonstance, mais je bus et mangeai avec avidité. Peu de temps après, je repris mon voyage autour de ma prison, et avec beaucoup de peine j'arrivai au lambeau de serge. Au moment où je tombai, j'avais déjà compté cinquante-deux pas, et, en reprenant ma promenade, j'en comptai encore quarante-huit, — quand je rencontrai le chiffon. Donc, en tout, cela faisait cent pas; et, en supposant que deux pas fissent un yard[1], je présumai que le cachot avait cinquante yards de circuit.

Je ne mettais pas un bien grand intérêt dans ces recherches, — à coup sûr pas d'espoir; mais une vague curiosité me poussa à les continuer. Quittant le mur, je résolus de traverser la superficie circonscrite. D'abord, j'avançai avec une extrême précaution; car le sol, quoique paraissant fait d'une matière dure, était traître

1. Mesure anglaise qui correspond environ à 92 centimètres

et gluant. A la longue cependant je pris courage, et je me mis à marcher avec assurance, m'appliquant à traverser en ligne aussi droite que possible. Je m'étais ainsi avancé de dix ou douze pas environ, quand le reste de l'ourlet déchiré de ma robe s'entortilla dans mes jambes. Je marchai dessus et tombai violemment sur le visage.

Dans le désordre de ma chute, je ne remarquai pas tout de suite une circonstance passablement surprenante, qui cependant, quelques secondes après, et comme j'étais encore étendu, fixa mon attention. Voici : mon menton posait sur le sol de la prison, mais mes lèvres et la partie supérieure de ma tête, quoique paraissant situées à une moindre élévation que le menton, ne touchaient à rien. En même temps il me sembla que mon front était baigné d'une vapeur visqueuse et qu'une odeur particulière de vieux champignons montait vers mes narines. J'étendis le bras, et je frissonnai en découvrant que j'étais tombé sur le bord même d'un puits circulaire, dont je n'avais, pour le moment, aucun moyen de mesurer l'étendue. En tâtant la maçonnerie juste au-dessous de la margelle, je réussis à déloger un petit fragment, et je le laissai tomber dans l'abîme. Pendant quelques secondes je prêtai l'oreille à ses ricochets; il battait dans sa chute les parois du gouffre; à la fin, il fit dans l'eau un lugubre plongeon, suivi de bruyants échos. Au même instant un bruit se fit au-dessus de ma tête, comme d'une porte presque aussitôt fermée qu'ouverte, pendant qu'un faible rayon de lumière traversait soudainement l'obscurité et s'éteignait presque en même temps.

Je vis clairement la destinée qui m'avait été préparée, et je me félicitai de l'accident opportun qui m'avait sauvé. Un pas de plus, et le monde ne m'aurait plus revu. Et cette mort évitée à temps portait ce même caractère que j'avais regardé comme fabuleux et absurde dans les contes qui se faisaient sur l'Inquisition. Les victimes de sa tyrannie n'avaient pas d'autre alternative que la mort avec ses plus cruelles agonies physiques, ou la mort avec ses plus abominables tortures morales. J'avais été réservé pour cette dernière. Mes

nerfs étaient détendus par une longue souffrance, au point que je tremblais au son de ma propre voix, et j'étais devenu à tous égards un excellent sujet pour l'espèce de torture qui m'attendait.

Tremblant de tous mes membres, je rebroussai chemin à tâtons vers le mur, résolu à m'y laisser mourir plutôt que d'affronter l'horreur des puits, que mon imagination multipliait maintenant dans les ténèbres de mon cachot. Dans une autre situation d'esprit, j'aurais eu le courage d'en finir avec mes misères, d'un seul coup, par un plongeon dans l'un de ces abimes; mais maintenant j'étais le plus parfait des lâches. Et puis il m'était impossible d'oublier ce que j'avais lu au sujet de ces puits, — que l'extinction *soudaine* de la vie était une possibilité soigneusement exclue par l'infernal génie qui en avait conçu le plan.

L'agitation de mon esprit me tint éveillé pendant de longues heures; mais à la fin je m'assoupis de nouveau. En m'éveillant, je trouvai à côté de moi, comme la première fois, un pain et une cruche d'eau. Une soif brûlante me consumait, et je vidai la cruche tout d'un trait. Il faut que cette eau ait été droguée, car à peine l'eus-je bue que je m'assoupis irrésistiblement. Un profond sommeil tomba sur moi, un sommeil semblable à celui de la mort. Combien de temps dura-t-il, je n'en puis rien savoir; mais, quand je rouvris les yeux, les objets autour de moi étaient visibles. Grâce à une lueur singulière, sulfureuse, — dont je ne pus pas d'abord découvrir l'origine, je pouvais voir l'étendue et l'aspect de la prison.

La forme générale de la prison était un carré. Ce que j'avais pris pour de la maçonnerie semblait maintenant de fer, ou tout autre métal, en plaques énormes, dont les sutures et les joints occasionnaient les dépressions. La surface entière de cette construction métallique était grossièrement barbouillée de tous les emblèmes hideux et répulsifs auxquels la superstition sépulcrale des moines a donné naissance. Des figures de démons, avec des airs de menace, avec des formes de squelettes, et d'autres images d'une horreur plus réelle souillaient les murs dans toute leur étendue. J'observai que les

contours de ces monstruosités étaient suffisamment distincts, mais que les couleurs étaient flétries et altérées, comme par l'effet d'une atmosphère humide. Je remarquai alors le sol, qui était en pierre. Au centre bâillait le puits circulaire, à la gueule duquel j'avais échappé; mais il n'y en avait qu'un seul dans le cachot.

Je vis tout cela indistinctement et non sans effort, — car ma situation physique avait singulièrement changé pendant mon sommeil. J'étais maintenant couché sur le dos, tout de mon long, sur une espèce de charpente de bois très basse. J'y étais solidement attaché avec une longue bande qui ressemblait à une sangle. Elle s'enroulait plusieurs fois autour de mes membres et de mon corps, ne laissant de liberté qu'à ma tête et à mon bras gauche: mais encore me fallait-il faire un effort des plus pénibles pour me procurer la nourriture contenue dans un plat de terre posé à côté de moi sur le sol. Je m'aperçus avec terreur que la cruche avait été enlevée. Je dis : avec terreur, car j'étais dévoré d'une intolérable soif. Il me sembla qu'il entrait dans le plan de mes bourreaux d'exaspérer cette soif, car la nourriture contenue dans le plat était une viande cruellement assaisonnée.

Je levai les yeux, et j'examinai le plafond de ma prison. Il était à une hauteur de trente ou quarante pieds, et, par sa construction, il ressemblait beaucoup aux murs latéraux. Dans un de ses panneaux, une figure des plus singulières fixa toute mon attention. C'était la figure peinte du Temps, comme il est représenté d'ordinaire, sauf qu'au lieu d'une faux il tenait un objet qu'au premier coup d'œil je pris pour l'image peinte d'un énorme pendule, comme on en voit dans les horloges antiques. Il y avait néanmoins dans l'aspect de cette machine quelque chose qui me fit la regarder avec plus d'attention. Comme je l'observais directement, les yeux en l'air, — car elle était placée juste au-dessus de moi, — je crus la voir remuer. Un instant après, mon idée était confirmée. Son balancement était court, et naturellement très lent. Je l'épiai pendant quelques minutes, non sans une certaine défiance, mais surtout avec étonnement. Fatigué à la longue de surveiller son

mouvement fastidieux, je tournai mes yeux vers les autres objets de la cellule.

Un léger bruit attira mon attention, et, regardant le sol, je vis quelques rats énormes qui le traversaient. Ils étaient sortis par le puits, que je pouvais apercevoir à ma droite. Au même instant, comme je les regardais, ils montèrent par troupes, en toute hâte, avec des yeux voraces, affriandés par le fumet de la viande. Il me fallait beaucoup d'efforts et d'attention pour les en écarter.

Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure, peut-être même une heure, — car je ne pouvais mesurer le temps que très imparfaitement, — quand je levai de nouveau les yeux au-dessus de moi. Ce que je vis alors me confondit et me stupéfia. Le parcours du pendule s'était accru presque d'un yard ; sa vélocité, conséquence naturelle, était aussi beaucoup plus grande. Mais ce qui me troubla principalement fut l'idée qu'il était visiblement *descendu*. J'observai alors — avec quel effroi, il est inutile de le dire — que son extrémité inférieure était formée d'un croissant d'acier étincelant, ayant environ un pied de long d'une corne à l'autre ; les cornes dirigées en haut, et le tranchant inférieur évidemment affilé comme celui d'un rasoir. Comme un rasoir aussi, il paraissait lourd et massif, s'épanouissant, à partir du fil, en une lame large et solide. Il était ajusté à une lourde verge de cuivre, et le tout *sifflait* en se balançant à travers l'espace.

Je ne pouvais douter plus longtemps du sort qui m'avait été préparé par l'atroce ingéniosité monacale. Ma découverte du puits avait été devinée par les agents de l'Inquisition, — *le puits*, dont les horreurs avaient été réservées à un hérétique aussi téméraire que moi, — *le puits*, figure de l'enfer, et considéré par l'opinion comme l'*Ultima Thule* de tous leurs châtiments ! J'avait évité le plongeon par le plus fortuit des accidents, et je savais que l'art de faire du supplice un piège et une surprise formait une branche importante de tout ce fantastique système d'exécutions secrètes. Or, ayant manqué ma chute dans l'abîme, il n'entrait pas dans le plan démoniaque de m'y précipiter ; j'étais donc voué — et cette fois

sans alternative possible — à une destruction différente et plus douce. — Plus douce ! J'ai presque souri dans mon agonie en pensant à la singulière application que je faisais d'un pareil mot.

Que sert-il de raconter les longues, longues heures d'horreur plus que mortelles durant lesquelles je comptai les oscillations vibrantes de l'acier ? Pouce par pouce, ligne par ligne, il opérait une descente graduée et seulement appréciable à des intervalles qui me paraissaient des siècles, et toujours il descendait, — toujours plus bas, — toujours plus bas ! Il s'écoula des jours, — il se peut que plusieurs jours se soient écoulés, — avant qu'il vint se balancer assez près de moi pour m'éventer avec son souffle âcre. L'odeur de l'acier aiguisé s'introduisait dans mes narines. Je priai le ciel — je le fatiguai de ma prière — de faire descendre l'acier plus rapidement. Je devins fou, frénétique, et je m'efforçai de me soulever, d'aller à la rencontre de ce terrible cimeterre mouvant. Et puis soudainement, je tombai dans un grand calme, et je restai étendu, souriant à cette mort étincelante, comme un enfant à quelque précieux joujou.

Il se fit un nouvel intervalle de parfaite insensibilité ; intervalle très court, car, en revenant à la vie, je ne trouvai pas que le pendule fût descendu d'une quantité appréciable. Cependant il se pourrait bien que ce temps eût été long, — car je savais qu'il y avait des démons qui avaient pris note de mon évanouissement, et qui pouvaient arrêter la vibration à leur gré. En revenant à moi, j'éprouvai un malaise et une faiblesse, — oh ! inexprimables, — comme par suite d'une longue inanition. Même au milieu des angoisses présentes, la nature humaine implorait sa nourriture. Avec un effort pénible, j'étendis mon bras gauche aussi loin que mes liens me le permettaient, et je m'emparai d'un petit reste que les rats avaient bien voulu me laisser. Comme j'en portais une partie à mes lèvres, une pensée informe de joie, — d'espérance, — traversa mon esprit. Cependant, qu'y avait-il de commun entre *moi* et l'espérance ? C'était, dis-je, une pensée informe ; — l'homme en a souvent de semblables, qui ne se sont jamais complétées. Je sentis que c'était une pensée de joie, — d'espérance ; mais je

sentis aussi qu'elle était morte en naissant. Vainement je m'efforçai de la parfaire, de la rattraper. Ma longue souffrance avait presque annihilé les facultés ordinaires de mon esprit. J'étais un imbécile, un idiot.

La vibration du pendule avait lieu dans un plan faisant angle droit avec ma longueur. Je vis que le croissant avait été disposé pour traverser la région du cœur. Il érraillerait la serge de ma robe, — puis il reviendrait et répéterait son opération, — encore, — et encore. Malgré l'effroyable dimension de la courbe parcourue (quelque chose comme trente pieds, peut-être plus), et la sifflante énergie de sa descente, qui aurait suffi pour couper même ces murailles de fer, en somme, tout ce qu'il pouvait faire, pour quelques minutes, c'était d'érailler ma robe. Et sur cette pensée je fis une pause. Je n'osais pas aller plus loin que cette réflexion. Je m'appesantis là-dessus avec une attention opiniâtre, comme si, par cette insistance, je pouvais arrêter *là* la descente de l'acier. Je m'appliquai à méditer sur le son que produirait le croissant en passant à travers mon vêtement, sur la sensation particulière et pénétrante que le frottement de la toile produit sur les nerfs. Je méditai sur toutes ces futilités, jusqu'à ce que mes dents fussent agacées.

Plus bas, — plus bas encore, — il glissait toujours plus bas. Je prenais un plaisir frénétique à comparer sa vitesse de haut en bas avec sa vitesse latérale. A droite, — à gauche, — et puis il fuyait loin, loin, et puis il revenait, avec le glapissement d'un esprit damné ! — jusqu'à mon cœur, avec l'allure furtive du tigre ! Je riais et je hurlais alternativement, selon que l'une ou l'autre idée prenait le dessus.

Plus bas, — invariablement, impitoyablement plus bas ! Il vibrait à trois pouces de ma poitrine ! Je m'efforçai violemment, furieusement, de délivrer mon bras gauche. Il était libre seulement depuis le coude jusqu'à la main. Je pouvais faire jouer ma main depuis le plat situé à côté de moi jusqu'à ma bouche, avec un grand effort, — et rien de plus. Si j'avais pu briser les ligatures au-dessus du coude, j'aurais saisi le pendule et j'aurais essayé de l'arrêter. J'aurais aussi bien essayé d'arrêter une avalanche !

Toujours plus bas ! — incessamment. — inévitablement plus bas ! Je respirais douloureusement, et je m'agitais à chaque vibration. Je me rapetissais convulsivement à chaque balancement. Mes yeux le suivaient dans sa volée ascendante et descendante avec l'ardeur du désespoir le plus insensé ; ils se refermaient spasmodiquement au moment de la descente, quoique la mort eût été un soulagement, — oh ! quel indicible soulagement ! Et cependant je tremblais dans tous mes nerfs, quand je pensais qu'il suffisait que la machine descendît d'un cran pour précipiter sur ma poitrine cette hache aiguisée, étincelante. C'était l'*espérance* qui faisait ainsi trembler mes nerfs, et tout mon être se replier. C'était l'*espérance*, — l'espérance qui triomphe même sur le chevalet, — qui chuchote à l'oreille des condamnés à mort, même dans les cachots de l'Inquisition.

Je vis que dix ou douze vibrations environ mettraient l'acier en contact immédiat avec mon vêtement, et avec cette observation entra dans mon esprit le calme aigu et condensé du désespoir. Pour la première fois depuis bien des heures, — depuis des jours peut-être, je *pensai*. Il me vint à l'esprit que le bandage, ou sangle, qui m'enveloppait était d'un seul morceau. J'étais attaché par un lien continu. La première morsure du rasoir, du croissant dans une partie quelconque de la sangle, devait la détacher suffisamment pour permettre à ma main gauche de la dérouler tout autour de moi. Mais combien devenait terrible dans ce cas la proximité de l'acier ! Et le résultat de la plus légère secousse, mortel ! Etait-il vraisemblable, d'ailleurs, que les mignons du bourreau n'eussent pas prévu et paré cette possibilité ? Etait-il probable que le bandage traversât ma poitrine dans le parcours du pendule ? Tremblant de me voir frustré de ma faible espérance, vraisemblablement ma dernière, je haussai suffisamment ma tête pour voir distinctement ma poitrine. La sangle enveloppait étroitement mes membres et mon corps dans tous les sens, — *excepté dans le chemin du croissant homicide.*

A peine avais-je laissé retomber ma tête dans sa position première, que je sentis briller dans mon esprit quelque chose que je ne saurais mieux définir que la

moitié non formée de cette idée de délivrance dont j'ai déjà parlé, et dont une moitié seule avait flotté vaguement dans ma cervelle, lorsque je portais la nourriture à mes lèvres brûlantes. L'idée tout entière était maintenant présente, faible, à peine viable, à peine définie, mais enfin complète. Je me mis immédiatement, avec l'énergie du désespoir, à tenter l'exécution.

Depuis plusieurs heures, le voisinage immédiat du châssis sur lequel j'étais couché fourmillait littéralement de rats. Ils étaient tumultueux, hardis, voraces, — leurs yeux rouges dardés sur moi, comme s'ils n'attendaient que mon immobilité pour faire de moi leur proie. A quelle nourriture — pensai-je — ont-ils été accoutumés dans ce puits?

Excepté un petit reste, ils avaient dévoré, en dépit de tous mes efforts pour les en empêcher, le contenu du plat. Ma main avait contracté une habitude de va-et-vient, de balancement vers le plat; et, à la longue, l'uniformité machinale du mouvement lui avait enlevé toute son efficacité. Dans sa voracité, cette vermine fixait souvent ses dents aiguës dans mes doigts. Avec les miettes de la viande huileuse et épicée qui restait encore, je frottai fortement le bandage partout où je pus l'atteindre; puis, retirant ma main du sol, je restai immobile et sans respirer.

D'abord les voraces animaux furent saisis et effrayés du changement, de la cessation du mouvement. Ils prirent l'alarme et tournèrent le dos; plusieurs regagnèrent le puits; mais cela ne dura qu'un moment. Je n'avais pas compté en vain sur leur gloutonnerie. Observant que je restais sans mouvement, un ou deux des plus hardis grimpèrent sur le châssis et flairèrent la sangle. Cela me parut le signal d'une invasion générale. Des troupes fraîches se précipitèrent hors du puits. Ils s'accrochèrent au bois, ils l'escaladèrent et sautèrent par centaines sur mon corps. Le mouvement régulier du pendule ne les troublait pas le moins du monde. Ils évitaient son passage et travaillaient activement sur le bandage huilé. Ils se pressaient, ils fourmillaient et s'amoncelaient incessamment sur moi; ils se tortillaient sur ma gorge; leurs lèvres froides cherchaient les miennes; j'étais à moitié suffoqué par leur poids multiplié; un dégoût, qui

n'a pas de nom dans le monde, soulevait ma poitrine et glaçait mon cœur comme un pesant vomissement. Encore une minute, et je sentais que l'horrible opération serait finie. Je sentais positivement le relâchement du bandage; je savais qu'il devait être déjà coupé en plus d'un endroit. Avec une résolution surhumaine je restai *immobile*. Je ne m'étais pas trompé dans mes calculs, je n'avais pas souffert en vain. A la longue je sentis que j'étais *libre*. La sangle pendait en lambeaux autour de mon corps; mais le mouvement du pendule attaquait déjà ma poitrine; il avait fendu la serge de ma robe; il avait coupé la chemise de dessous, il fit encore deux oscillations, et une sensation de douleur aiguë traversa tous mes nerfs. Mais l'instant du salut était arrivé. A un geste de ma main, mes libérateurs s'enfuirent tumultueusement. Avec un mouvement tranquille et résolu, prudent et oblique, lentement et en m'aplatissant, je me glissai hors de l'étreinte du bandage. Pour le moment du moins *j'étais libre*.

Libre! et dans la griffe de l'Inquisition! J'étais à peine sorti de mon grabat d'horreur, j'avais à peine fait quelques pas sur le pavé de la prison, que le mouvement de l'infernale machine cessa, et que je la vis attirée par une force invisible à travers le plafond. Ce fut une leçon qui me mit le désespoir dans le cœur. Tous mes mouvements étaient indubitablement épiés. Libre! Je n'avais échappé à la mort sous une espèce d'agonie que pour être livré à quelque chose de pire que la mort sous quelque autre espèce. A cette pensée je roulai mes yeux convulsivement sur les parois de fer qui m'enveloppaient. Quelque chose de singulier — un changement que d'abord je ne pus apprécier distinctement — se produisait dans la chambre, c'était évident. Durant quelques minutes d'une distraction pleine de rêves et de frissons, je me perdis dans de vaines et incohérentes conjectures. Pendant ce temps, je m'aperçus pour la première fois de l'origine de la lumière sulfureuse qui éclairait la cellule. Elle provenait d'une fissure large à peu près d'un demi-pouce, qui s'étendait tout autour de la prison à la base des murs, qui paraissaient ainsi et étaient en effet complètement séparés du sol. Je tâchai, mais bien en vain, comme on le pense, de regarder par cette ouverture.

Comme je me relevais, découragé, le mystère de l'altération de la chambre se dévoila tout d'un coup à mon intelligence. J'avais observé que, bien que les contours des figures murales fussent suffisamment distincts, les couleurs semblaient altérées et indécises. Ces couleurs venaient de prendre et prenaient à chaque instant un éclat saisissant et très intense, qui donnait à ces images fantastiques et diaboliques un aspect dont auraient frémi des nerfs plus solides que les miens Des yeux de démons, d'une vivacité féroce et sinistre, étaient dardés sur moi de mille endroits, où primitivement je n'en soupçonnais aucun, et brillaient de l'éclat lugubre d'un feu que je voulais absolument, mais en vain, regarder comme imaginaire.

Imaginaire! Il me suffisait de respirer pour attirer dans mes narines la vapeur du fer chauffé! Une odeur suffocante se répandait dans la prison! Une ardeur plus profonde se fixait à chaque instant dans les yeux dardés sur mon agonie! Une teinte plus riche de rouge s'étalait sur ces horribles peintures de sang. J'étais haletant! Je respirais avec effort! Il n'y avait pas à douter du dessein de mes bourreaux, — oh! les plus impitoyables des hommes! — Je reculai loin du métal ardent vers le centre du cachot. En face de cette destruction par le feu, l'idée de la fraîcheur du puits surprit mon âme comme un baume. Je me précipitai vers ses bords mortels. Je tendis mes regards vers le fond. L'éclat de la voûte enflammée illuminait ses plus secrètes cavités. Toutefois, pendant un instant d'égarement, mon esprit se refusa à comprendre la signification de ce que je voyais. A la fin, cela entra dans mon âme, de force, victorieusement; cela s'imprima en feu sur ma raison frissonnante. Oh! une voix, une voix pour parler! Oh! horreur! — Oh! toutes les horreurs excepté celle-là! — Avec un cri, je me rejetai loin de la margelle, et, cachant mon visage dans mes mains, je pleurai amèrement.

La chaleur augmentait rapidement, et une fois encore je levai les yeux, frissonnant comme dans un accès de fièvre. Un second changement avait eu lieu dans la cellule, et maintenant, ce changement était évidemment dans la *forme*. Comme la première fois, ce fut d'abord en vain que je cherchai à apprécier ou à comprendre ce qui se passait. Mais on ne me laissa pas longtemps dans le doute. La vengeance de l'Inquisition marchait grand train, déroutée deux fois par mon bonheur, et il n'y avait pas à jouer plus longtemps avec le Roi des Epouvantements. La chambre avait été carrée. Je m'apercevais que deux de ses angles de fer étaient maintenant aigus, — deux conséquemment obtus. Le terrible contraste augmentait rapidement, avec un grondement, un gémissement sourd. En un instant, la chambre avait changé sa forme en celle d'un losange. Mais la transformation ne s'arrêta pas là. Je ne désirais pas, je n'espérais pas qu'elle s'arrêtât. J'aurais appliqué les murs rouges contre ma poitrine, comme un vêtement d'éternelle paix. La mort, — me dis-je, — n'importe quelle mort, excepté celle du puits! — Insensé! comment n'avais-je pas compris qu'*il fallait le puits*, que *ce puits seul* était la raison du fer brûlant qui m'assiégeait? Pouvais-je résister à son ardeur? Et, même en le supposant, pouvais-je me roidir contre sa pression? Et maintenant le losange s'aplatissait, s'aplatissait avec une rapidité qui ne me laissait pas le temps de la réflexion. Son centre, placé sur la ligne de sa plus grande largeur, coïncidait juste avec le gouffre béant. J'essayai de reculer, mais les murs, en se resserrant, me pressaient irrésistiblement. Enfin, il vint un moment où mon corps brûlé et contorsionné trouvait à peine sa place, où il y avait à peine place pour mon pied sur le sol de la prison. Je ne luttais plus, mais l'agonie de mon âme s'exhala dans un grand et long cri suprême de désespoir. Je sentis que je chancelais sur le bord, — je détournai les yeux...

Mais voilà comme un bruit discordant de voix humaines! Une explosion, un ouragan de trompettes! Un puissant rugissement comme celui d'un millier de tonnerres! Les murs de feu reculèrent précipitamment! Un bras étendu saisit le mien comme je tombais, défaillant, dans l'abîme. C'était le bras du général Lassalle. L'armée française était entrée à Tolède. L'Inquisition était dans les mains de ses ennemis.

(*Nouvelles Histoires extraordinaires*, traduites par CHARLES BAUDELAIRE; Calmann-Lévy, édit.)

TABLE DES MATIÈRES

5-37

IMPRIMERIE DELAGRAVE

STEVENSON

(1850-1894)

BIBLIOGRAPHIE : *Le Naufrageur ; — Le Mort vivant ; — Catriona ; — Dans les mers du Sud ; — Le Cas étrange du Docteur Jekyll et de Monsieur Hyde ; — La Flèche noire ; Les Gais Lurons : — L'île au trésor ; — Le Reflux ; — Le Maître de Ballantræ ; — Les Nouvelles Mille et une Nuits ; — Saint-Yves ; — Les Hommes joyeux ; — Les Nuits des îles ; — Will du Moulin.*

Le père de Robert-Louis Stevenson était inspecteur des phares. C'est à Edimbourg, le 13 novembre 1850, que naquit le grand romancier anglais. De bonne heure, il voyagea et parcourut l'Europe et les Etats-Unis. En 1880, il épousa une jeune Américaine, Mrs. Fanny Osbourne ; quelques années plus tard, il acheta, au cours d'un voyage en Océanie, un domaine dans les îles Samoa et il y passa le reste de son existence. Sa vie fut une longue et douloureuse lutte contre la tuberculose, qui le minait et finit par l'emporter, le 3 décembre 1894.

Comme l'a si justement noté M. Edmond Jaloux, « les héros de Stevenson ne sont pas des créatures entièrement humaines ; ils ignorent nos aspirations et nos défaillances. Ils vivent une vie d'étranges rêves où les entraîne leur goût effréné de l'aventure ; ils n'aiment pas l'amour, et si l'or les tente, c'est à la façon d'un mythe puissant et capricieux. Mais ils entrent de plain-pied dans un univers de poésie où presque aucun poète n'avait encore aventuré si loin ses personnages : *Will du Moulin* est à ce point de vue comparable aux plus belles créations de l'invention poétique. Et en se jouant avec la psychologie, Stevenson, dans *Le Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, a imaginé un des conflits les plus pathétiques et les plus surprenants qui puissent naître de notre vie intérieure ».

LA CONFESSION DU DOCTEUR JEKYLL

Le docteur Jekyll mène une vie pleine de mystères ; des bruits étranges courent sur son compte. Un soir, des amis forcent la porte du laboratoire où il s'est enfermé. Ils y trouvent, vêtu des habits du docteur, le cadavre de M. Hyde, un

affreux scélérat. En cherchant dans la pièce, ils mettent la main sur une enveloppe contenant cette confession...

Je naquis en 18..., j'avais non seulement une large aisance, mais d'excellentes aptitudes intellectuelles, le goût naturel du travail, le désir de gagner l'estime des plus sages et des meilleurs parmi mes contemporains, et, ainsi que tout portait à le supposer, un avenir honorable m'était promis. Et, vraiment, mon pire défaut était un impérieux besoin de plaisirs qui a fait le bonheur de beaucoup d'hommes, mais qui me paraissait difficile à concilier avec mon désir ardent de porter la tête haute et d'avoir en public une attitude plus grave que celle du commun des mortels. C'est pour cette raison que je pris l'habitude de me divertir en cachette ; quand j'atteignis l'âge de la réflexion, que je commençai à regarder autour de moi et à me représenter les progrès de ma situation sociale, je me trouvais déjà engagé dans un genre de vie d'une duplicité profonde. A vrai dire, bien des hommes se seraient fait un titre de gloire des irrégularités dont j'étais coupable ; mais, en comparaison du but élevé que je m'étais proposé, je les regardais avec un sentiment de honte presque morbide et les cachais de mon mieux. C'était donc la noblesse de mes aspirations plutôt que le caractère particulièrement dégradant de mes fautes qui faisait de moi ce que j'étais. Et cela séparait en moi, par un fossé plus profond qu'il ne l'est chez la majorité des hommes, ces domaines du bien et du mal qui composent et divisent contre elle-même la nature double de l'homme. Etant données ces circonstances, j'étais amené à réfléchir sérieusement et profondément à cette dure loi de la vie que l'on retrouve à la base de toute religion, et qui est une des plus abondantes sources de malheurs. Bien qu'ayant ainsi une vie double, je n'étais aucunement hypocrite ; les deux parties de mon moi étaient sincères et convaincues. Je n'étais pas davantage moi-même lorsque je déposais toute contrainte et me plongeais dans une vie dégradante, que lorsque je travaillais, au grand jour, au progrès de la science ou au soulagement des peines et des souffrances. Et il se trouvait que la direction

de mes travaux, portant uniquement sur la science transcendante et mystique, réagissait sur la conscience que j'avais d'une guerre perpétuelle entre mes deux « moi » et me la faisait voir sous une lumière plus vive. Chaque jour, par le travail moral et intellectuel de mon esprit, j'approchais à pas lents de cette vérité dont la découverte partielle m'a condamné à un désastre aussi effroyable : un homme n'est pas seulement un, mais deux êtres. Je dis deux parce que mes connaissances actuelles ne me permettent pas de franchir cette limite. D'autres suivront, d'autres me dépasseront dans cette voie; et je hasarde cette hypothèse : on reconnaitra plus tard que l'homme est vraiment un assemblage d'hôtes multiples, indépendants, et sans rapports les uns avec les autres. Pour ma part, d'après mon genre de vie, je suis arrivé à un résultat, mais seulement dans un certain ordre d'idées. C'est en m'observant moralement que j'ai appris à reconnaitre la dualité profonde et fondamentale de l'homme. Je vis que deux natures luttaient dans mon être conscient : même si je pouvais avoir des raisons de croire que l'une ou l'autre était réellement moi, c'était parce que les deux contribuaient à former ma personnalité. Et depuis bien longtemps, avant même que mes travaux scientifiques eussent pu me suggérer la possibilité d'un tel miracle, j'avais appris à me complaire en la pensée de la séparation de ces éléments, comme dans la réalisation d'un rêve très cher. Si chacun d'eux, me disais-je, pouvait seulement être enfermé dans une personnalité différente, la vie serait débarrassée de tout ce qui la rend insupportable; le vicieux pourrait agir à son idée, délivré des aspirations et des remords de son jumeau scrupuleux; et le juste pourrait suivre, d'un pas tranquille et sûr, sa noble route, sans être exposé à la honte et au repentir par la faute du démon qui lui est étranger. C'est une malédiction pour l'humanité que l'étroite union de ces éléments inconciliables et la lutte perpétuelle de ces deux frères ennemis au sein de l'esprit tourmenté. Comment, alors, les dissocier?

J'en étais à ce point de mes réflexions lorsque, comme je l'ai dit, de ma table de laboratoire jaillit une lumière qui vint éclairer la question. Je commençai à me rendre

compte mieux que jamais de cette vérité : notre corps, qui nous semble une enveloppe si solide, n'est rien qu'une chose immatérielle et tremblante, une sorte de brouillard mobile. Je découvris que certains agents avaient la propriété de secouer jusqu'à la faire tomber cette enveloppe charnelle, comme le vent peut arracher la toile d'une tente. Je n'entrerai pas plus avant dans cette partie scientifique de ma confession, pour deux bonnes raisons. D'abord parce que l'expérience m'a appris que le fardeau de la vie reste attaché pour son châtiment aux épaules de l'homme : fait-on effort pour le rejeter, il retombe sur nous plus douloureux qu'auparavant, avec une lourdeur nouvelle. Ensuite parce que — mon récit le rendra, hélas! trop évident — ma découverte était incomplète. Qu'il suffise de dire ceci : non seulement je réussis à distinguer mon corps naturel du corps astral que projettent certains pouvoirs de mon esprit, mais encore je trouvai moyen de composer une drogue par laquelle ces pouvoirs seraient détrônés de leur suprématie; ainsi pourrait surgir une seconde forme qui ne me serait pas moins apparentée, puisqu'elle serait l'expression et porterait la marque des plus bas éléments de mon âme.

J'hésitai longuement avant de mettre cette théorie à l'épreuve de la pratique. Je savais bien que je risquais la mort; car une drogue d'une telle puissance, capable d'ébranler si profondément la forteresse du moi, pouvait, à la moindre erreur de dosage ou à la moindre maladresse au moment de l'expérience, anéantir complètement le tabernacle immatériel qu'on lui demandait seulement de transformer. Mais la tentation d'expérimenter une découverte si singulière et si profonde eut enfin raison de mes craintes. J'avais depuis longtemps préparé la mixture; j'achetai sans tarder dans une pharmacie en gros une importante quantité d'un certain sel qui, d'après mes prévisions, était le dernier ingrédient qu'il me fallait; et, une nuit maudite, ayant mélangé les différents éléments, je les regardai bouillonner et dégager des vapeurs; puis, quand l'ébullition eut cessé, prenant mon courage à deux mains, j'avalai le breuvage.

Je ressentis aussitôt les souffrances les plus effroya-

bles, comme si l'on m'avait broyé les os, d'affreuses nausées, et, dans l'esprit, une impression d'horreur pire que ce qu'on peut éprouver à l'heure de la naissance ou de la mort. Puis ces douleurs cessèrent rapidement et je revins à moi comme après un violent malaise. Il y avait quelque chose d'étrange dans mes sensations, quelque chose d'incroyablement nouveau, et, par cette nouveauté même, d'une douceur indicible. Je me sentais plus jeune, plus léger, plus heureux physiquement; moralement, j'avais conscience d'une impétuosité insouciante et, comme un torrent qui fait tourner un moulin, je sentais courir dans mon imagination un flot tumultueux d'images sensuelles; toutes les chaines tombaient en moi; une impression de liberté inconnue, mais non pas innocente, m'emplissait l'âme. Dès ce premier souffle de ma nouvelle vie, je me connus moi-même comme plus malfaisant, dix fois plus malfaisant; j'étais devenu l'esclave de mes mauvais instincts originels, et cette pensée, à cette heure-là, m'exaltait et me grisait comme un vin capiteux.

La fraicheur de ces sensations me faisait m'étirer de joie; et, ce faisant, je m'aperçus soudain que j'avais rapetissé.

Il n'y avait pas de glace, à cette époque, dans mon cabinet de travail; celle qui se trouve maintenant à côté de moi pendant que j'écris, fut apportée plus tard, pour me servir pendant ces transformations. La nuit était déjà très avancée, — et toute sombre qu'était la nuit, on sentait pointer l'aurore, — c'était l'heure où les habitants de ma maison devaient être plongés dans le plus profond sommeil; et enivré comme je l'étais d'espoir et de triomphe, je décidai de m'aventurer sous ma nouvelle forme jusqu'à ma chambre à coucher. Je traversai la cour où les constellations me contemplaient, à ce qu'il me semblait, avec stupéfaction, comme la première créature de cette sorte que leur vigilance, toujours aux aguets, leur eût jamais dévoilée, je me glissai le long des corridors, étranger dans ma propre maison, et, en arrivant dans ma chambre, je me vis pour la première fois sous la forme d'Edward Hyde.

Il faut maintenant que j'explique ma théorie en disant,

non ce que je vois, mais ce que je crois probable. Le principe du Mal, à qui j'avais maintenant transféré le pouvoir de revêtir une forme humaine, était moins robuste et moins développé que le principe du Bien que je venais d'écarter. De plus, ma vie n'avait été, après tout, pour les neuf dixièmes, qu'une vie d'efforts, de vertu et d'empire sur moi-même, — le Mal avait donc moins agi et s'était moins dépensé. C'était, à mon idée, la raison pour laquelle Edward Hyde était beaucoup plus petit, plus mince et plus jeune que Henry Jekyll. De même que le Bien rayonnait sur la physionomie de l'un, le Mal était inscrit très clairement sur le visage de l'autre. De plus le Mal (que je crois toujours exister à l'état latent chez l'homme) avait laissé sur ce corps une impression de difformité et de dégénérescence. Et pourtant en contemplant ce vilain personnage dans la glace, je n'éprouvais aucune répugnance, mais plutôt un désir de lui souhaiter la bienvenue. Celui-ci, aussi, était moi. Il me paraissait naturel et humain. A mes yeux, il était une image plus vivante de mon esprit, il me semblait plus expressif, plus particulier, que le visage imparfait, composé d'éléments multiples, que j'avais eu coutume jusqu'alors d'appeler le mien. Et, en cela, j'avais raison sans aucun doute. J'ai observé que, lorsque j'avais les traits d'Edward Hyde, personne ne pouvait m'approcher sans une répulsion visible. Cela tient, à mon avis, à ce que tous les êtres humains, tels que nous les voyons, sont un mélange de bien et de mal; Edward Hyde, seul de l'humanité tout entière, ne possédait en lui que l'élément du mal.

Je ne demeurai qu'un instant devant le miroir; il restait à tenter la seconde expérience qui allait être décisive; il restait encore à voir si j'avais perdu à tout jamais ma personnalité et si je serais obligé de fuir avant le jour une maison qui ne m'appartiendrait plus. Je me hâtai donc de regagner mon cabinet de travail, je préparai le breuvage, l'avalai sans tarder; alors — après avoir éprouvé de nouveau les tortures de cette transsubstantiation — je revins à moi une fois de plus sous l'aspect, la taille et les traits de Henry Jekyll.

Cette nuit-là, j'étais arrivé au tournant fatal. Si

j'avais approché de cette découverte dans un esprit plus noble, si j'avais risqué l'expérience sous l'empire d'aspirations généreuses ou pieuses, tout aurait été différent et, après cette douloureuse opération d'anéantissement et de renaissance, je serais devenu un ange au lieu du démon. La drogue agissait sans discernement; elle n'était ni diabolique ni divine; elle se contentait d'ébranler les portes derrière lesquelles mon moi était emprisonné; comme les captifs de Philippes, celui qui se tenait à l'entrée sortait à la hâte. A ce moment, ma vertu sommeillait; mes vices, tenus en éveil par l'ambition, étaient aux aguets, prêts à saisir rapidement l'occasion : et la créature projetée à l'extérieur fut Edward Hyde. Donc, j'avais maintenant deux natures aussi bien que deux aspects différents; mais si l'un était uniquement malfaisant, l'autre toujours le vieil Henry Jekyll, formé des mêmes éléments incompatibles et que j'avais déjà désespéré de réformer et de rendre meilleur. L'opération se soldait donc par un gain pour le principe du Mal.

Même à cette époque, je n'avais pas encore surmonté mon aversion pour l'aridité d'une vie de labeur austère. Il y avait encore des moments où je me sentais porté à m'amuser; et comme mes plaisirs étaient (pour ne pas dire plus) peu relevés, l'incohérence de ma vie me pesait davantage tous les jours, car j'étais assez connu, entouré de considération, et, de plus, je me faisais vieux. C'était pour cette raison que je me sentis tenté de me servir de ma puissance nouvelle, et je finis par en devenir l'esclave. Je n'avais qu'à boire le contenu du verre pour rejeter immédiatement le corps du célèbre professeur et revêtir, comme un épais manteau, celui d'Edward Hyde. Je souriais à cette pensée, elle me semblait alors très amusante; et je fis toutes sortes de préparatifs avec le soin le plus scrupuleux. J'achetai et meublai cette maison de Soho où la police retrouva la trace de Hyde; j'engageai comme femme de charge une créature que je savais être silencieuse et dénuée de scrupules. D'autre part, j'annonçai à mes domestiques qu'un M. Hyde (que je leur décrivis) aurait à l'avenir entière liberté d'agir à sa guise et de donner des ordres chez moi; et, pour parer à toute occurrence fâcheuse, je me présentai un jour sous prétexte de rendre visite et me fis ainsi connaître sous mon second aspect. Ensuite je rédigeai ce testament pour lequel vous avez fait tant d'objections; par ce moyen, s'il m'arrivait quelque chose sous la forme du Dr Jekyll, je pourrais prendre celle d'Edward Hyde sans dommage pécuniaire. Ayant ainsi pris mes précautions contre toute éventualité, — du moins je le supposais, — je commençai à profiter de l'étrange immunité de ma situation.

Autrefois des hommes payaient des spadassins pour exécuter leurs crimes, tandis qu'eux-mêmes restaient à l'abri et ne compromettaient pas leur réputation. Je fus le premier à agir ainsi pour l'assouvissement de mes jouissances. Je fus le premier à pouvoir me montrer au public comme un travailleur acharné, un respectable homme de génie et, en un moment, comme un collégien émancipé, me dépouiller de ces apparences et me plonger la tête en avant dans l'océan de la liberté. Pour moi, sous ce manteau impénétrable, j'étais en sécurité complète. Songez-y, je n'existais même pas! Je n'avais qu'à me glisser par la porte du laboratoire, prendre une ou deux secondes pour mélanger et avaler le breuvage que je tenais toujours préparé; quelque méfait qu'il eût pu accomplir, Edward Hyde s'évanouissait comme la buée d'un souffle sur un miroir; et là, à sa place, installé tranquillement dans son bureau, a la lueur de sa lampe, il n'y avait plus que Henry Jekyll, un homme qui pouvait braver tout soupçon.

Les plaisirs que je me hâtai de rechercher sous mon déguisement étaient, comme je l'ai dit, assez inférieurs : il ne serait pas exact d'employer un terme plus énergique. Mais aux mains d'Edward Hyde, ils prirent bientôt un caractère monstrueux. Quand je revenais de ces expéditions, je restais souvent plongé dans une sorte d'étonnement à la pensée de la dépravation de mon double. Ce démon familier, issu de mon âme, que j'envoyais seul agir suivant son bon plaisir, était un être foncièrement méchant et infâme; toutes ses pensées concentrées sur lui-même, il agissait dans le seul but de jouir, il s'enivrait de plaisir, avec une avidité bestiale.

« la vue de toutes les souffrances qu'il pouvait infliger aux autres, et il était aussi impitoyable qu'un homme de pierre. Henry Jekyll était par moments épouvanté des actes d'Edward Hyde; mais la situation était extraordinairement anormale : elle travaillait à détendre insidieusement tous les ressorts de la conscience. C'était Hyde, après tout, et Hyde seul, le coupable. Jekyll n'était ni pire ni meilleur; il semblait retrouver intactes toutes ses qualités; il s'efforçait même, quand c'était possible, de réparer le mal fait par Hyde. Et, de cette façon, il endormait sa conscience.

Je n'ai pas le dessein d'entrer dans le détail des infamies sur lesquelles je fermais ainsi les yeux (car, maintenant encore, je ne puis admettre que je m'en rendais coupable). Je veux seulement indiquer les avertissements qui annonçaient l'approche de mon châtiment. Il m'arriva une aventure que je ne fais que mentionner, puisqu'elle n'entraîna aucune conséquence. Un acte de cruauté envers un enfant souleva contre moi la colère d'un passant que je reconnus l'autre jour en la personne de votre parent; le docteur et la famille de l'enfant se joignirent à lui; il y eut un moment où je craignis pour ma vie; et enfin, pour apaiser leur juste ressentiment, Edward Hyde dut les amener jusqu'à la porte et les payer en un chèque signé du nom de Henry Jekill. J'écartai ce danger pour l'avenir en ouvrant un compte à une autre banque au nom d'Edward Hyde lui-même; et je me crus hors des atteintes du destin quand j'eus pourvu mon double d'une signature en renversant mon écriture.

Environ deux mois avant le meurtre de Sir Danvers, j'étais sorti pour une de mes escapades, j'étais rentré très tard, et quand je m'éveillai le lendemain matin, j'éprouvai des sensations étranges. J'avais beau regarder autour de moi, voir l'ameublement confortable de ma grande chambre qui donnait sur le square, reconnaître le dessin des rideaux et les sculptures de mon lit d'acajou, quelque chose persistait à protester en moi, à me dire que je n'étais pas où je croyais être, que je ne m'étais pas éveillé où je le pensais, mais dans la petite chambre du quartier de Soho où j'avais coutume de dormir sous la forme d'Edward Hyde. Je souris à cette

pensée, et, avec mes habitudes de psychologue, recherchai paresseusement les causes de cette illusion, tout en me laissant aller par moments à une douce somnolence. Je me reposais ainsi agréablement lorsque, dans une de mes minutes de lucidité, mes regards tombèrent sur ma main. La main de Henry Jekyll (comme vous l'avez souvent remarqué) est bien caractéristique de sa profession comme forme et comme structure : elle est grande, ferme, blanche et élégante. Maintenant, dans la lumière jaunâtre de Londres, j'apercevais, à demi fermée sur le drap, une main décharnée, osseuse, aux veines saillantes, d'une pâleur livide et terriblement velue. C'était la main d'Edward Hyde.

Je dus la regarder environ une demi-minute, plongé comme je l'étais dans un étonnement stupide, puis je sursautai sous l'empire d'une terreur qui envahit mon âme, brusque comme un coup de cymbales; bondissant de mon lit, je m'élançai vers le miroir. En y jetant les yeux, mon sang reflua vers mon cœur et se glaça dans mes veines. La veille, en me couchant, j'étais bien Henry Jekyll, je m'éveillais pourtant Edward Hyde. Comment cela pouvait-il s'expliquer? me demandais-je; puis avec un autre frisson de terreur : comment y remédier? La matinée était assez avancée, les domestiques étaient levés, mes drogues se trouvaient dans mon cabinet de travail; de l'endroit où je me tenais, frappé d'horreur, c'était toute une expédition de descendre deux escaliers, suivre un couloir, traverser la cour et l'amphithéâtre d'anatomie. Je pourrais évidemment cacher mon visage; mais à quoi cela servirait-il, puisque je ne pouvais dissimuler mon changement de taille? Puis, avec un soulagement d'une douceur inexprimable, je me rappelai que les domestiques etaient déjà habitués aux allées et venues de mon double. Je m'habillai tant bien que mal avec des vêtements qui ne s'ajustaient plus à ma nouvelle taille, je traversai la maison et rencontrai Bradshaw qui s'arrêta et ouvrit de grands yeux en voyant M. Hyde à cette heure et dans un tel accoutrement; dix minutes plus tard, le docteur Jekyll avait retrouvé sa forme habituelle et s'asseyait, le front soucieux, pour faire un semblant de déjeuner.

A vrai dire, je n'avais guère d'appétit. Cet incident inexplicable, contraire à toutes mes expériences précédentes, semblait, comme le doigt sur le mur de Babylone, inscrire ma condamnation lettre par lettre; je commençai à réfléchir plus sérieusement que je ne l'avais jamais fait, aux résultats possibles de ma double existence. Cette partie de moi-même que j'avais le pouvoir de projeter au dehors, avait été depuis quelque temps très active et avait pris de nouvelles forces; il m'avait semblé parfois que le corps d'Edward Hyde augmentait de proportions, comme si (quand je vivais sous cette forme) j'avais senti dans mes veines un afflux de sang plus généreux; et je commençai à redouter un nouveau danger : si cette situation se prolongeait, l'équilibre de ma nature pourrait être définitivement bouleversé, je serais peut-être privé du pouvoir de changer à ma guise et je deviendrais véritablement Edward Hyde. La drogue n'avait pas toujours agi avec la même puissance. Une fois, tout au début de mes essais, elle n'avait produit aucun résultat; depuis lors, j'avais été obligé en plus d'une occasion de doubler et, une fois même (au risque d'y trouver la mort), de tripler la dose; ces rares irrégularités avaient été jusque-là la seule ombre à mon contentement. A présent, cependant, à la suite de l'accident de la matinée, j'étais amené à faire quelques remarques : alors qu'au début la difficulté avait été de rejeter le corps de Jekyll, depuis quelque temps c'était l'action contraire qui était devenue, sans aucun doute, de plus en plus difficile. Tout semblait donc m'indiquer ceci : mon moi primitif, le meilleur, m'échappait lentement et je m'incorporais petit à petit à ma seconde et fatale incarnation.

Je sentais maintenant qu'il fallait choisir entre les deux. Mes deux natures avaient la mémoire en commun, mais toutes les autres facultés étaient très inégalement réparties entre elles. Jekyll (qui était un composé des deux) préméditait les plaisirs et les aventures de Hyde et en prenait sa part, tantôt avec une appréhension due à la sensibilité, tantôt avec une joie avide : mais Hyde n'avait que de l'indifférence pour Jekyll, il se souvenait de lui comme le bandit montagnard se souvient de la

caverne dans laquelle il se cache lorsqu'il est poursuivi. Jekyll éprouvait plus que l'intérêt d'un père, Hyde plus que l'indifférence d'un fils. Arrêter mon choix sur Jekyll serait renoncer à ces plaisirs auxquels je m'étais si longtemps abandonné en secret et dans lesquels je me complaisais depuis quelque temps. Choisir Hyde serait renoncer à des milliers d'intérêts et d'aspirations et devenir, d'un seul coup et à jamais, méprisé, seul et sans amis.

Les arguments pour et contre n'étaient pas d'égale valeur; mais il y avait encore une autre considération à mettre en balance; car, tandis que Jekyll souffrirait cruellement des rigueurs de l'abstinence, Hyde n'aurait même pas conscience de ce qu'il avait perdu. Les circonstances étaient étranges. Mais, en somme, c'était toujours l'éternel débat, aussi vieux et aussi banal que l'homme lui-même; les mêmes raisonnements, les mêmes alarmes décident du sort du pécheur tremblant devant la tentation; et il m'advint ce qui arrive à la majorité de mes semblables : je choisis la meilleure voie, mais je manquai d'énergie pour m'y maintenir.

Oui, je préférai le docteur âgé et mécontent, entouré d'amis, entretenant d'honnêtes espérances; je dis adieu résolument à la liberté, à la jeunesse relative, au pas léger, au cœur trépidant et aux plaisirs secrets dont j'avais tant joui sous le déguisement de Hyde Peut-être fis-je ce choix avec une restriction inconsciente, car je n'abandonnai pas la maison de Soho et je ne détruisis pas les habits d'Edward Hyde qui restaient toujours à ma disposition dans mon bureau. Pendant deux mois, cependant, je fus fidèle à ma résolution; pendant deux mois je menai une vie plus sévère que je ne l'avais jamais fait et je jouis, comme compensation, d'une conscience satisfaite. Mais le temps vint enfin calmer la force de mes alarmes; la paix de ma conscience ne me parut plus qu'une chose naturelle; je fus de nouveau tourmenté d'angoisses, de désirs, je sentais Hyde lutter pour obtenir sa liberté; et enfin, dans une heure de faiblesse morale, je composai et j'avalai une fois de plus le breuvage transformateur.

Lorsqu'un ivrogne se raisonne au sujet de son vice, je

ne crois pas qu'il soit, une fois sur cent, impressionné par les dangers que lui font courir sa brutalité et son insensibilité physique; de mon côté, bien que j'eusse longuement réfléchi à ma situation, je n'avais pas apprecié à leur juste importance l'insensibilité morale complète, la disposition morbide au mal qui étaient les caractères les plus marquants d'Edward Hyde. Pourtant ce fut la cause de mon châtiment. Mon démon avait été longtemps emprisonné, il sortit en rugissant. J'avais senti, au moment même ou je prenais le breuvage, une tendance au mal plus impétueuse, plus désordonnée. Ce devait être cette impression, je le suppose, qui déchaina en mon âme un furieux accès d'impatience en écoutant les politesses de mon infortunée victime; je déclare devant Dieu qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait pu prendre prétexte d'une provocation aussi pitoyable pour se rendre coupable d'un tel crime; je frappai avec aussi peu de raison qu'un enfant malade lorsqu'il brise ses jouets. Mais je m'étais volontairement dépouillé de ces instincts modérateurs qui obligent les pires d'entre nous à n'avancer qu'avec une certaine prudence au milieu des tentations; dans l'état où j'étais, je ne pouvais manquer de succomber à la tentation la plus légère.

Immédiatement l'esprit du mal s'éveilla en moi dans une crise de rage. Avec un transport de joie, je m'acharnai sur ce corps qui n'opposait aucune résistance, éprouvant à chaque coup une véritable ivresse; et ce ne fut qu'en ressentant une certaine lassitude après une telle violence, qu'un frisson de terreur me traversa soudain le cœur, au milieu de mon délire. Un voile se déchira; je compris que ma vie était en danger et je m'enfuis du théâtre de mon forfait, à la fois triomphant et tremblant; mon désir du mal était assouvi et stimulé, mon amour de la vie poussé à son paroxysme. Je courus à ma maison de Soho et (par excès de précaution) je détruisis mes papiers; puis je repartis par les rues éclairées, l'esprit toujours aussi exalté, en proie à des sentiments contradictoires; je me complaisais dans l'idée de mon crime et, le cœur léger, j'en imaginais de nouveaux; et pourtant je me hâtais et je tendais l'oreille

dans la crainte d'entendre le pas d'un vengeur. Hyde chantonnait tout en composant le breuvage et il but à la santé du mort. Mais les souffrances de la transformation avaient à peine cessé de le torturer, que Henry Jekyll était déjà tombé à genoux et, avec un flot de larmes de reconnaissance et de remords, élevait ses mains vers Dieu. Le voile d'indulgence dont j'enveloppais mes actions était déchiré, je revoyais l'ensemble de mon existence : je pensais aux jours de mon enfance où je me promenais tenant mon père par la main, à la vie d'abnégation que nécessitait ma profession, et je revenais toujours au souvenir infernal de cette nuit d'horreur, me refusant à admettre que ce fût là une réalité. J'avais envie de pousser des cris; avec mes larmes et mes prières, j'essayais d'étouffer la foule de visions affreuses qui se pressaient dans ma mémoire; et toujours, entre mes supplications, l'image hideuse de mon iniquité me hantait. Quand la violence de mes remords commença à s'apaiser, j'éprouvai un sentiment de joie. Le problème de ma conduite était résolu. A partir de ce jour, Hyde ne pouvait plus exister; que je le voulusse ou non, je devais maintenant me contenter de la meilleure partie de mon existence : quelle joie j'éprouvais à me le répéter! Avec quelle humilité j'acceptais de bon cœur l'idée de me soumettre de nouveau aux contraintes de ma vie habituelle! Comme j'étais sincère dans mes idées de renoncement en fermant la porte à clef par laquelle j'étais si souvent entré et sorti, et en écrasant la clef à coups de talon!

Le lendemain, j'appris que le meurtre avait eu un témoin, que la culpabilité de Hyde était connue du monde entier et que la victime était une personnalité en vue.

Ce n'était pas seulement un crime, c'était vraiment un acte de folie tragique. Je crois que j'en fus content, je crois que je fus heureux de sentir que mes bons instincts étaient ainsi fortifiés et protégés par la terreur de l'échafaud. Jekyll était maintenant mon lieu de refuge; si Hyde apparaissait un seul instant, les mains de tous les hommes se lèveraient pour le conduire à la mort.

Je résolus de racheter le passé par ma conduite; et je puis dire honnêtement que ma résolution porta ses

fruits. Vous savez bien avec quelle ardeur j'ai travaillé à soulager les souffrances pendant les derniers mois de l'année passée; vous savez que j'ai fait beaucoup pour les autres; les jours passaient tranquillement, et j'étais presque heureux. Je ne puis dire en toute sincérité que j'étais fatigué de cette vie utile et innocente; au contraire, il me semble que je l'appréciais chaque jour davantage; mais j'étais toujours affligé de la même dualité morale; et quand la première ardeur de mon repentir fut calmée, mes mauvais instincts, auxquels je m'étais si souvent abandonné et que j'avais enchainés depuis quelque temps, commencèrent à gronder en moi et à réclamer leur liberté. Je ne songeais pas à ressusciter Hyde; cette seule idée me faisait frémir d'horreur : non, c'était sous ma forme habituelle que je me sentais tenté d'ignorer les conseils de ma conscience; et quand je cédai enfin aux assauts de la tentation, c'était comme tout pécheur ordinaire qui agit en cachette.

Toute chose a une fin; la coupe la plus vaste finit un jour par déborder; en cédant ainsi une fois au démon tentateur je détruisis pour toujours l'équilibre de mon âme. Et pourtant je n'étais pas inquiet; cette chute me paraissait naturelle. C'était comme un retour aux jours d'autrefois, au temps où je n'avais pas encore fait ma découverte. Par cette belle journée ensoleillée de janvier, le sol était humide à cause du dégel, mais le ciel était sans nuages; je m'assis sur un banc au soleil dans Regent's Park, où se mêlaient le gazouillis des oiseaux frileux et les suaves odeurs annonciatrices du printemps; l'animal qui était en moi se délectait au souvenir de ce qui venait de se passer; tandis que la partie spirituelle de ma personnalité, un peu assoupie, se promettait bien de se repentir, mais sans hâte. Après tout, pensais-je, je faisais comme les autres; et je souriais, comparant ma bonne volonté active au manque d'humanité que révélait leur négligence paresseuse. Au moment même où je me complaisais dans cette pensée vaniteuse, j'éprouvai un violent malaise, d'affreuses nausées et je fus pris d'un frisson glacé. Après la disparition de ces symptômes, je me sentis sur le point de me trouver mal: puis quand j'eus surmonté cette défaillance,

je commençai à me rendre compte d'un changement dans la nature de mes pensées : je me sentais plus audacieux, prêt à braver le danger, délivré de tout scrupule. J'abaissai mes regards sur moi-même; mes vêtements flottaient sur mes membres diminués, la main posée sur mes genoux était velue, aux veines saillantes. J'étais encore une fois Edward Hyde. Un moment auparavant, j'étais riche, entouré d'amis, assuré du respect de tous, je savais retrouver chez moi la table servie; et maintenant je n'étais qu'un rebut de l'humanité, sans gîte, pourchassé comme meurtrier, un gibier de potence.

Ma raison chancela, mais sans me faire tout à fait défaut. J'ai observé plus d'une fois que, dans ma seconde nature, mes facultés s'exaltaient au plus haut point, mon esprit acquérait une souplesse incomparable; c'est pour cette raison que Hyde se trouva à la hauteur de la situation, alors que Jekyll aurait sans doute succombé. Mes drogues étaient dans une des armoires de mon cabinet de travail; par quel moyen me les procurer? Tel était le problème que, me prenant la tête à deux mains, je m'appliquais à résoudre. Si je cherchais à entrer dans la maison, mes propres domestiques me remettraient aux mains de la police. Je vis qu'il fallait me servir d'un intermédiaire et je pensai à Lanyon. Mais comment l'atteindre? comment le convaincre? En supposant que je pusse éviter d'être arrêté dans la rue, comment trouverais-je le moyen d'arriver jusqu'à lui? et comment un visiteur inconnu et antipathique pourrait-il décider ce médecin célèbre à dévaliser le cabinet de travail de son collègue le Dr Jekyll? Puis je me rappelai que de ma personnalité primitive, une seule chose me restait : je conservais la même écriture; dès que cette étincelle eut jailli, toute ma route s'éclaira.

Là-dessus j'arrangeai mes vêtements de mon mieux et, faisant signe à un fiacre qui passait, je me fis conduire à un hôtel de Portland Street dont je me rappelais heureusement le nom. A mon aspect (qui était vraiment assez comique, bien qu'un destin tragique fût caché sous cet accoutrement) le cocher ne put contenir sa gaieté. Je grinçai des dents dans un accès subit de furie démoniaque; et le sourire s'éteignit sur son visage, —

heureusement pour lui, — encore plus heureusement pour moi : une minute de plus et je l'aurais certainement tiré à bas de son siège. A l'hôtel, en entrant, je regardai autour de moi d'un air si sombre que les domestiques en tremblèrent ; ils n'échangèrent pas un regard en ma présence, mais ils prirent mes ordres obséquieusement, me conduisirent à un salon particulier et m'apportèrent de quoi écrire. Hyde en danger de mort était un être nouveau pour moi, agité d'une colère effrénée, sentant en lui une soif de meurtre, un désir immodéré de faire souffrir. Et pourtant cette créature agissait avec astuce, maitrisait sa rage par un puissant effort de volonté : il écrivit ses deux lettres importantes, l'une à Lanyon, l'autre à Poole et, pour être bien sûr qu'elles seraient mises à la poste, il les envoya avec ordre de les faire recommander.

A partir de ce moment il resta toute la journée dans ce salon, au coin du feu, se rongeant les ongles ; il dina là, seul avec ses épouvantes, et il était visible que le domestique tremblait devant ses regards ; puis, quand la nuit fut tout à fait venue, il se blottit dans une voiture fermée et se fit conduire à travers les rues de la ville. Je dis « il », car je ne puis dire que c'était moi. Ce fils de l'Enfer n'avait plus rien d'humain ; rien ne vivait en lui que la peur et la haine. Lorsqu'il descendit de voiture, voyant que le cocher commençait à le regarder avec méfiance, et s'aventura à pied, toujours vêtu de ses habits trop grands, ne pouvant manquer d'attirer l'attention des passants nocturnes qu'il rencontrait, ces viles passions faisaient rage en lui comme une tempête. Il marchait vite, poussé par la peur, se parlant à mi-voix, errant à travers les rues les moins fréquentées, comptant les minutes qui le séparaient encore de minuit. Il rencontra une femme qui lui parla, lui offrant, je crois, une boite d'allumettes. Il la frappa au visage et elle s'enfuit.

Quand je redevins moi-même chez Lanyon, l'horreur qu'éprouva mon vieil ami m'émut peut-être jusqu'à un certain point : je ne le sais ; mais auprès de l'océan d'horreur qui me submergeait quand je pensais aux heures que je venais de vivre, ce n'était qu'une goutte d'eau. Un

changement s'était fait en moi. Ce n'était plus la crainte de la potence, c'était l'horreur d'être Hyde qui me torturait. J'écoutai le jugement impitoyable de Lanyon comme dans un rêve ; et ce fut presque dans un rêve que je rentrai chez moi me coucher. Je dormis, après les émotions de la journée, d'un sommeil de plomb que rien ne pouvait interrompre, même pas les cauchemars qui me torturaient. Je m'éveillai le lendemain rompu, affaibli, mais enfin détendu. Je pensais toujours avec haine et terreur à la bête sauvage qui dormait en moi et je n'avais certes pas oublié les dangers effrayants du jour précédent ; mais je me retrouvais chez moi, dans ma maison, à portée de mes drogues ; j'avais l'âme pleine de reconnaissance en pensant au danger auquel j'avais échappé et j'éprouvai un sentiment presque aussi fort d'espoir vivace.

Je traversais tranquillement la cour après le déjeuner, respirant avec délices l'air frais du matin, lorsque je fus saisi encore une fois de ces sensations indescriptibles qui annonçaient la transformation ; je n'eus que le temps de gagner l'abri de mon bureau avant d'être une fois de plus en proie à la rage et aux passions de Hyde. Il me fallut en cette occasion une double dose pour me rappeler à moi-même ; et, hélas ! six heures plus tard, alors que j'étais assis tristement à regarder le feu, les souffrances recommencèrent et il fallut réadministrer la drogue. En résumé, depuis ce jour, ce ne fut que par un effort comparable à une gymnastique constante et seulement sous l'action immédiate de la drogue, que je pus revêtir la forme de Jekyll. A toute heure du jour et de la nuit, je ressentais le frisson avertisseur ; et surtout lorsque je dormais, ou même sommeillais un moment dans mon fauteuil, je m'éveillais toujours Hyde. Avec cette menace continuellement suspendue au-dessus de ma tête, l'effort auquel je m'étais condamné pour lutter contre le sommeil (et je n'aurais pas cru qu'un homme pût le supporter si longtemps), je devins, sous ma forme véritable, un être alangui et miné par la fièvre, d'une faiblesse extrême de corps et d'esprit, occupé uniquement d'une seule pensée, l'horreur de mon autre moi. Mais quand je m'endormais ou que je n'étais plus

sous l'influence du médicament, je m'élançais dans ma seconde nature presque sans transition (car les souffrances de la transsubstantiation devenaient de jour en jour moins fortes), et alors je possédais une imagination hantée de visions d'épouvante, une âme où bouillonnaient des haines inexplicables, un corps qui ne semblait pas assez fort pour contenir ces furieux élans de vitalité ! Le pouvoir de Hyde semblait accru en raison de l'affaiblissement de Jekyll. Et certainement la haine qui les divisait était aussi forte en chacun d'eux. Pour Jekyll c'était une question vitale. Il avait compris maintenant la difformité absolue de cette créature qui partageait avec lui la conscience de cette double existence et qui devait mourir avec lui : en dehors de ces liens communs qui étaient la cause d'une détresse si poignante, il pensait à Hyde malgré son ardeur de vivre comme à une créature irréelle et diabolique. C'était là la chose scandaleuse : la fange de l'abîme semblait prendre une voix et pousser des cris, la poussière amorphe se montrait capable d'agir et de pécher ; ce qui était mort et n'avait pas de forme usurpait les fonctions de la vie. Et ceci encore, cette horreur toujours renaissante, faisait corps avec lui comme l'épouse avec l'époux, comme l'œil avec la paupière ; la chose était emprisonnée dans sa chair, il la sentait s'agiter en lui comme si elle luttait pour sortir ; chaque fois qu'il se sentait faiblir, qu'il se laissait aller au sommeil, ce démon saisissait l'occasion et lui dérobait la vie. La haine de Hyde pour Jekyll était de nature différente. Sa crainte de la potence l'induisait continuellement à se suicider pour revenir temporairement à sa situation subordonnée de personnalité seconde, mais il détestait cette nécessité ; l'abattement dans lequel Jekyll était plongé lui faisait horreur et il s'irritait de l'aversion qu'il lui inspirait. De là venaient les tours pendables qu'il me jouait, griffonnant de mon écriture des blasphèmes en marge de mes livres, brûlant les lettres et le portrait de mon père ; à vrai dire s'il n'avait pas eu si peur de la mort, il se serait détruit depuis longtemps pour m'entrainer dans sa perte. Mais son amour de la vie était chose admirable. Je vais plus loin ; même moi, qui suis malade et frissonne rien qu'en

pensant à lui, quand je me représente l'ardeur passionnée de cet attachement abject et quand je mesure la crainte que lui inspire mon pouvoir de l'anéantir par le suicide, je trouve moyen, au fond de mon cœur, d'avoir pitié de lui.

Il ne servirait à rien de prolonger cette description et le temps m'est compté : il suffit de dire que personne n'a jamais souffert de tortures comparables ; et pourtant l'habitude apportait à tout ceci — non, pas du soulagement — mais une sorte d'endurcissement de l'âme, d'accoutumance au désespoir ; et mon châtiment aurait pu continuer pendant des années, sans la dernière calamité qui s'est abattue sur moi et qui m'a finalement privé de mon être véritable. Ma provision de sel, que je n'avais jamais renouvelée depuis ma première expérience, commençait à diminuer. J'en fis acheter d'autre et préparai le mélange ; l'ébullition eut lieu ainsi que le premier changement de couleur, mais non le second ; je l'avalai sans aucun résultat. Vous apprendrez par Poole que j'en ai fait chercher dans tout Londres, mais ce fut en vain. Je suis persuadé maintenant que ma première provision était impure et que le pouvoir de la drogue était dû à cette impureté même.

Une semaine a passé et je termine ce récit sous l'influence du dernier paquet de l'ancienne poudre. C'est donc maintenant, à moins d'un miracle, la dernière fois que Henry Jekyll peut penser par lui-même, regarder son propre visage (maintenant bien changé !) dans la glace. Et je ne dois pas trop tarder pour cesser d'écrire ; car si ma confession n'a pas été détruite encore, ce fut grâce à beaucoup de prudence et à beaucoup de chance.

Si les douleurs de la transformation m'avaient surpris en train d'écrire, Hyde aurait déchiré le tout en morceaux ; mais s'il s'écoule quelque temps après que j'aurai mis ces papiers en sûreté, son égoïsme extraordinaire qui le fait s'absorber uniquement dans le moment présent, sauvera sans doute cet écrit, une fois de plus, de sa malice et de sa méchanceté. A vrai dire, le châtiment qui s'approche de nous deux l'a déjà changé en l'accablant. Dans une demi-heure, sans doute, quand j'aurai de nouveau et pour toujours revêtu cette odieuse

personnalité, je sais que je resterai assis en frissonnant et sanglotant, ou que je continuerai à marcher de long en large à travers cette pièce (mon dernier refuge sur cette terre), prêtant l'oreille avec rage et terreur, au moindre bruit menaçant. Hyde mourra-t-il sur l'échafaud ? trouvera-t-il au dernier moment le courage de se tuer ? Dieu seul le sait ; je ne m'en soucie guère ; je suis maintenant à l'heure véritable de ma mort, ce qui suivra concerne un autre que moi. Ici donc, au moment où je dépose ma plume et cachette cette confession, s'arrête la vie de ce malheureux Henry Jekyll.

(*Le Cas étrange du Docteur Jekyll et de Monsieur Hyde*, traduit par Mme W. LAPARRA ; Plon-Nourrit, édit.)

EUGÈNE SUE

(1804-1857)

BIBLIOGRAPHIE. — *Jean Bart et Louis XIV* (1824) ; — *Plik et Plok* (1831) ; — *Atar-Gull* (1831) ; — *Kernok le Pirate* (1831) ; — *La Coucaratcha* (1832) ; — *La Salamandre* (1832) ; — *La Vigie de Koatven* (1833) ; — *Histoire de la Marine française* (1835-37) ; — *Le Marquis de Létorière* (1839) ; — *Histoire de la Marine militaire de tous les peuples* (1841) ; — *Mathilde* (1841) ; — *Le Morne au Diable* (1842) ; — *Paula Monti* (1842) ; — *Les Mystères de Paris* (1842-43) ; — *Le Juif errant* (1844-45) ; — *Les Sept Péchés capitaux* (1847-49) ; — *Martin, l'enfant trouvé* (1847) ; — *Le Berger de Kravan* (1848-49) ; — *Les Mystères du peuple ou Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges* (1849) ; — *Les Mystères du peuple et les Mystères du monde* (1849-1857) ; — *Les Enfants de l'amour* (1850) ; — *La Bonne Aventure* (1851) ; — *L'Institutrice* (1851) ; — *Les Misères des enfants trouvés* (1851) ; — *Fernand Duplessis* (1852) ; — *Gilbert et Gilberte* (1853) ; — *La Marquise d'Alfi* (1853) ; — *Les Mémoires d'un mari* (1853) ; — *La Famille Jouffroy* (1854) ; — *Le Diable médecin* (1855) ; — *Le Fils de famille* (1857), etc.

Eugène Sue n'est guère connu de nos jours que par deux romans : *Les Mystères de Paris* et *Le Juif errant* ; encore la plupart des critiques classent-ils ces ouvrages en marge de la littérature. Il n'en fut pas toujours ainsi, et les contemporains d'Eugène Sue opposèrent son talent à celui de Balzac, comme ils opposaient son élégance à celle de Musset. Loin d'être considéré comme un « amuseur », Sue faisait figure de romancier social et même d'apôtre ; la plupart de ses récits, en effet, ne tendent à rien de moins qu'à faire le procès de la société de son temps. Ennemi de la religion et des gouvernements autoritaires, il exprima ses idées avec tant d'énergie que, sitôt après le coup d'État de 1852, il fut exilé et dut quitter la France pour la Savoie. Il se réfugia à Chambéry, où il mourut en 1857.

On ne saurait contester a Eugène Sue une imagination puissante et un réel talent de conteur ; mais il lui manque ce perpétuel renouvellement dans l'invention, cette verve allègre, cette fantaisie et aussi cet art « de rendre vraisemblable l'impossible » qui assurent aux œuvres du bon Dumas une jeunesse éternelle.

LA MORT DE LA CHOUETTE

Un scélérat, le Maître d'école, a commis de nombreux crimes. Devenu aveugle, il tombe entre les mains de la Chouette, son ancienne complice, une affreuse mégère, et du jeune Tortillard. La Chouette profite de l'impuissance où est réduit le Maître d'école pour faire de lui le jouet de sa méchanceté. Elle l'a enfermé dans une cave, où il est enchaîné par une jambe, et elle se prépare à aller le narguer.

La précipitation de la marche de la Chouette, les ardeurs féroces d'une fièvre de rapine et de meurtre qui l'animaient encore, avaient empourpré son hideux visage; son œil étincelait d'une joie sauvage. Tortillard la suivait, sautillant et boitant. Au moment où elle descendait les dernières marches de l'escalier, le fils de Bras-Rouge, par une méchante espièglerie, posa son pied sur les plis traînants de la robe de la Chouette. Ce brusque temps d'arrêt fit trébucher la vieille. Ne pouvant se retenir à la rampe, elle tomba sur ses genoux, les deux mains tendues en avant, abandonnant son précieux cabas, d'où s'échappa un bracelet d'or garni d'émeraudes et de perles fines... La Chouette ramassa le bracelet, qui n'avait pas échappé à la vue perçante de Tortillard, se releva et se précipita furieuse sur le petit boiteux, qui s'approchait d'elle d'un air hypocrite en lui disant :

« Ah! mon Dieu, le pied vous a donc fourché? »

Sans lui répondre, la Chouette saisit Tortillard par les cheveux et, se baissant au niveau de sa joue, le mordit avec rage; le sang jaillit sous sa dent... Chose étrange! Tortillard, malgré sa méchanceté, malgré le ressentiment d'une cruelle douleur, ne poussa pas une plainte, pas un cri... Il essuya son visage ensanglanté et dit en riant d'un air forcé :

« J'aime mieux que vous ne m'embrassiez pas si fort une autre fois... hé... la Chouette!...

— Méchant petit momacque, pourquoi as-tu mis exprès ton pied sur ma robe... pour me faire tomber?

— Moi! ah bien, par exemple!... je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès, ma bonne Chouette... Plus souvent que

votre petit Tortillard aurait voulu vous faire du mal... il vous aime trop pour cela : vous avez beau le battre, le brusquer, le mordre, il vous est attaché comme un pauvre petit chien l'est à son maître, » dit l'enfant d'une voix pateline et doucereuse.

Trompée par l'hypocrisie de Tortillard, la Chouette le crut et lui répondit :

« A la bonne heure! si je t'ai mordu à tort, ce sera pour les autres fois que tu l'aurais mérité, brigand... Allons, vive la joie!... aujourd'hui, je n'ai pas de rancune... Où est ton filou de père?

— Dans la maison... Voulez-vous que j'aille le chercher?...

— Non... Les Martial sont-ils venus?

— Pas encore.

— Alors j'ai le temps de descendre chez *fourline*[1]; j'ai à lui parler, au vieux sans yeux...

— Vous allez au caveau du Maître d'école? dit Tortillard en dissimulant à peine une joie diabolique.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— C'est que vous devriez bien au moins lui apporter un jeu de cartes pour le désennuyer, reprit Tortillard d'un air narquois, ça le changerait un peu... il ne joue qu'à être mordu par les rats; à ce jeu-là il gagne toujours et à la fin ça lasse. »

La Chouette rit aux éclats de ce lazzi et dit au petit boiteux :

« Amour de momacque à sa maman... je ne connais pas un moutard pour avoir déjà plus de vice que ce gueux-là... Va chercher une chandelle, tu m'éclaireras pour descendre chez *fourline*... et tu m'aideras à ouvrir la porte... tu sais bien qu'à moi toute seule je ne peux pas seulement la pousser.

— Ah bien non! il fait trop noir dans la cave, dit Tortillard en hochant la tête.

— Comment! comment! toi qui es mauvais comme un démon, tu serais poltron?... je voudrais bien voir ça... Allons, va vite, et dis à ton père que je vais revenir tout à l'heure... »

1. Diminutif de *fourlineur* (assassin)

Tortillard alla chercher une lumière d'un air maussade. En l'attendant, la Chouette, toute à l'ivresse de son vol, plongea sa main droite dans son cabas pour y manier les bijoux précieux qu'il renfermait. C'était pour cacher momentanément ce trésor qu'elle voulait descendre dans le caveau du Maître d'école, et non pour jouir, selon son habitude, des tourments de sa nouvelle victime.

Tortillard, tenant un flambeau, reparut à la porte du cabaret. La Chouette le suivit dans la salle basse, où s'ouvrait la large trappe à deux vantaux que l'on connaît déjà. Ils descendirent l'escalier de pierre ; la porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés. Une bouffée de vapeur humide s'échappa de cet antre, obscur comme la nuit. La lumière, posée à terre, jetait quelques lueurs sur les premières marches de l'escalier de pierre, dont les derniers degrés se perdaient complètement dans les ténèbres. Un cri, ou plutôt un rugissement sauvage, sortit des profondeurs du caveau.

« Ah ! voilà *fourline* qui dit bonjour à sa maman, » dit ironiquement la Chouette.

Et elle descendit quelques marches pour cacher son cabas dans quelque recoin.

« J'ai faim, cria le Maître d'école d'une voix frémissante de rage ; on veut donc me faire mourir comme une bête enragée !

— Tu as faim, gros minet ? dit la Chouette en éclatant de rire, eh bien, suce ton pouce... »

On entendit le bruit d'une chaîne qui se roidissait violemment... puis un soupir de rage muette contenue.

« Eh ! eh ! *fourline* qui sautille comme un hanneton attaché par la patte ! dit la vieille ; il me semble le voir...

— Hanneton ! vole ! vole !... Ton mari est le Maître d'école !... » chantonna Tortillard.

Cette variante augmenta l'hilarité de la Chouette. Ayant placé son cabas dans un trou formé par la dégradation de la muraille de l'escalier, elle dit en se relevant :

« Entends-tu, *fourline ?* il ne fallait pas, en revenant de la ferme, être assez colas pour faire le bon chien... en m'empêchant de dévisager la Pégriotte avec mon vitriol... Par là-dessus, tu m'as parlé de ta *muette* (de ta conscience), qui devenait bégueule. J'ai vu que d'un jour à l'autre tu pourrais *manger sur nous* (nous dénoncer), vieux sans yeux... et alors...

— Alors le vieux sans yeux va manger sur toi, la Chouette, car il a faim, » s'écria Tortillard en poussant brusquement et de toutes ses forces la vieille par le dos.

La Chouette tomba en avant, en poussant une imprécation terrible. On l'entendit rouler au bas de l'escalier de pierre...

« Kis... Kis... Kis... à toi, la Chouette, à toi... saute dessus... vieux ! » ajouta Tortillard.

Puis, saisissant le cabas sous la pierre où il avait vu la vieille le placer, il gravit précipitamment l'escalier en criant avec un éclat de rire féroce :

« Voilà une poussée qui vaut mieux que celle de tout à l'heure, hein, la Chouette ? Cette fois tu ne me mordras pas jusqu'au sang... Ah ! tu croyais que je n'avais pas de rancune... merci... je saigne encore.

— Je la tiens... oh !... je la tiens... cria le Maître d'école du fond du caveau.

— Si tu la tiens, vieux, part à deux, » dit Tortillard en ricanant.

Et il s'arrêta sur la dernière marche de l'escalier.

« Au secours ! cria la Chouette d'une voix strangulée.

— Merci... Tortillard, reprit le Maître d'école, merci ! »

Et on l'entendit pousser une aspiration de joie effrayante.

« Oh ! je te pardonne le mal que tu m'as fait... et pour ta récompense... tu vas l'entendre chanter, la Chouette ! Écoute-le bien, l'oiseau de mort...

— Bravo !... me voilà aux premières loges, » dit Tortillard en s'asseyant au haut de l'escalier.

La lutte du Maître d'école et de la Chouette était sourde, acharnée, sans un mot, sans un cri. Seulement, de temps à autre, on entendait l'aspiration bruyante ou le souffle étouffé qui accompagne toujours des efforts violents et contenus.

« Oh ! je te tiendrai comme je le veux, murmura le Maître d'école au fond du caveau, et tu vas

Un mouvement désespéré de la Chouette l'interrompit. Elle se débattait avec l'énergie que donne la crainte de la mort.

« Tu as beau me dévorer la main, je te tiendrai comme je le veux, » reprit le Maître d'école.

Puis, ayant sans doute réussi à contenir la Chouette, il ajouta :

« C'est cela... Maintenant, écoute....

— Tortillard, appelle ton père ! cria la Chouette d'une voix haletante, épuisée.. Au secours !... au secours !... »

Les cris de la Chouette ne pouvaient percer ces deux étages souterrains. La misérable, voyant qu'elle n'avait aucune aide à attendre du fils de Bras-Rouge, voulut tenter un dernier effort.

« Tortillard, va chercher du secours, et je te donne mon cabas ; il est plein de bijoux... il est là, sous une pierre.

— Que ça de générosité ! merci, madame... Est-ce que je ne l'ai pas, ton cabas ? Tiens, entends-tu comme ça clique dedans ? » dit Tortillard en le secouant.

La Chouette ne put continuer. Il se fit un nouveau silence.

« De cette façon, la Chouette, tu ne pourras plus m'étourdir de tes cris, reprit le Maître d'école après quelques minutes, pendant lesquelles il parvint sans doute à bâillonner la vieille. Tu sens bien, reprit-il d'une voix lente et creuse, que je ne veux pas en finir tout de suite... Torture pour torture. Tu m'as assez fait souffrir... Il faut que je te parle longuement avant de te tuer... oui... longuement... ça va être affreux pour toi... quelle agonie, hein !

— A la bonne heure, bravo ! voilà la pièce qui va commencer... » dit le fils de Bras-Rouge, qui ne croyait pas que le Maître d'école menaçât sérieusement les jours de l'horrible vieille.

« Causons donc, la Chouette, reprit le Maître d'école d'une voix calme. D'abord, vois-tu... il s'est passé en moi un changement étrange... Oui... j'ai eu horreur de ma férocité passée... D'abord, je ne t'ai pas permis de martyriser la Goualeuse... cela n'était rien encore... En m'enchaînant ici, dans cette cave, en m'y faisant souffrir le froid et la faim... mais en me délivrant de ton

obsession... tu m'as laissé tout à l'épouvante de mes réflexions. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul... toujours seul... avec un voile noir sur les yeux ! l'isolement m'a purifié... Je ne l'aurais pas cru possible... Une autre preuve que je suis peut-être moins scélérat qu'autrefois... c'est que j'éprouve une joie infinie à te tenir là... monstre... non pour me venger, moi... mais pour venger nos victimes... J'ai maintenant horreur de mes meurtres passés, et pourtant... ne trouves-tu pas cela bizarre ? c'est sans crainte, c'est avec sécurité que je vais commettre sur toi un meurtre affreux, avec des raffinements affreux... Dis... dis... conçois-tu cela ?

— Bravo !... bien joué... vieux sans yeux ! ça chauffe, s'écria Tortillard en applaudissant. Tout ça, c'est toujours pour rire ?

— Toujours pour rire, reprit le Maître d'école d'une voix creuse.

— Alors, hardi, la Chouette ! cria Tortillard ; hardi à la réplique !... Tu ne sais donc pas ton rôle ?... Alors dis au *boulanger* (le diable) de te souffler, ma vieille.

— Oh ! tu auras beau te débattre et me mordre, reprit le Maître d'école après un nouveau silence, tu ne m'échapperas pas. Tu m'as coupé les doigts jusqu'aux os... mais je t'arrache la langue si tu bouges... Continuons de causer... »

La Chouette poussa un gémissement sourd et étouffé.

« Plus haut ! cria Tortillard, on n'entend pas...

— Oui, reprit le Maître d'école, je pleure, car je souffre... et la fureur est vaine... Quelle vie !... oh ! quelle vie !... Et je n'ai pas choisi la mort plutôt que d'être enseveli vivant dans cet abîme que creuse incessamment ma pensée ! Aveugle, solitaire et prisonnier... qui pourrait me distraire de mes remords ? Rien... Cela t'étonne de m'entendre parler ainsi, la Chouette ? Si j'avais continué de m'étourdir, ou par d'autres sanglants forfaits, ou par l'ivresse farouche de la vie du bagne, jamais ce changement salutaire ne se fût opéré en moi, je le sais bien... Mais il me faut vivre désormais dans une nuit éternelle, entre les angoisses du repentir et l'épouvante des apparitions formidables dont je suis poursuivi... Quelquefois pourtant... un faible rayon d'espoir... vient luire en

milieu de mes ténèbres... un moment de calme succède à mes tourments... et j'ai envie de te pardonner, à toi, la Chouette! »

En prononçant ces dernières paroles, l'accent du Maître d'école avait perdu de sa rudesse; cet homme indomptable semblait profondément ému.

— Bravo, vieux! Vois-tu, la Chouette, c'était une frime.. cria Tortillard en applaudissant.

— Ce n'est pas à moi de verser ton sang, reprit le Maître d'école, ce serait un meurtre... excusable peut-être... mais ce serait toujours un meurtre... et j'ai assez de trois spectres... et puis, qui sait?... tu te repentiras peut-être aussi un jour... toi. »

En parlant ainsi, le Maître d'école avait machinalement rendu à la Chouette quelque liberté de mouvement. Elle en profita pour saisir le stylet qu'elle avait placé dans son corsage après le meurtre de Sarah... et pour porter un violent coup de cette arme au bandit, afin de se débarrasser tout à fait de lui. Il poussa un cri de douleur perçant. Les ardeurs féroces de sa haine, de sa vengeance, de sa rage, ses instincts sanguinaires, brusquement réveillés et exaspérés par cette attaque, firent une explosion soudaine, terrible, où s'abîma sa raison, déjà fortement ébranlée par tant de secousses.

« Ah! vipère... j'ai senti ta dent! s'écria-t-il d'une voix tremblante de fureur, en étreignant avec force la Chouette, qui avait cru lui échapper; tu rampais dans le caveau... hein? ajouta-t-il de plus en plus égaré, mais je te vais écraser... vipère ou chouette... Pour commencer je vais te rendre aveugle; tu seras comme moi : *Sans yeux!*... »

Ici le Maître d'école fit une pause... La Chouette jeta un cri si horrible que Tortillard, épouvanté, bondit sur sa marche de pierre et se leva debout. Les cris effroyables de la Chouette parurent mettre le comble au vertige furieux du Maître d'école.

« Chante... disait-il à voix basse, chante... la Chouette... chante... ton chant de mort. Tu est heureuse... tu ne vois plus les trois fantômes de nos assassinés... le petit vieillard de la rue du Roule... la femme noyée... le marchand de bestiaux... Moi je les vois... ils approchent... ils me touchent... Oh! qu'ils ont froid... Ah!... »

La dernière lueur de l'intelligence de ce misérable, plongé depuis des semaines dans l'horreur du cachot, s'éteignit dans ce cri d'épouvante... Dès lors le Maître d'école ne raisonna plus, ne parla plus : il agit et rugit en bête féroce, il n'obéit plus qu'à l'instinct sauvage de la destruction pour la destruction. Et il se passa quelque chose d'épouvantable dans les ténèbres du caveau. On entendit un piétinement précipité, interrompu à de fréquents intervalles par un bruit sourd, retentissant comme celui d'une boîte osseuse qui rebondirait sur une pierre contre laquelle on voudrait la briser... Des plaintes aiguës, convulsives, et un éclat de rire infernal accompagnaient chacun de ces coups. Puis ce fut un râle... d'agonie...

Puis on n'entendit plus rien... rien que le piétinement furieux... rien que les coups sourds et rebondissants qui continuèrent toujours... Bientôt un bruit lointain de pas et de voix arriva jusqu'aux profondeurs du caveau... De vives lueurs brillèrent à l'extrémité du passage souterrain.

Tortillard, glacé de terreur par la scène ténébreuse à laquelle il venait d'assister sans la voir, aperçut plusieurs personnes portant des lumières descendre rapidement l'escalier... En un moment la cave fut envahie par plusieurs agents de la Sûreté, à la tête desquels était Narcisse Borel... des gardes municipaux fermaient la marche. Tortillard fut saisi sur les premières marches du caveau, tenant encore à la main le cabas de la Chouette. Narcisse Borel, suivi de quelques-uns des siens, descendit dans le caveau du Maître d'école... Tous s'arrêtèrent, frappés d'un hideux spectacle. Enchaîné par la jambe à une pierre énorme placée au milieu du caveau, le Maître d'école, horrible, monstrueux, la crinière hérissée, la barbe longue, la bouche écumante, vêtu de haillons ensanglantés, tournait comme une bête fauve autour de son cachot, traînant après lui, par les deux pieds, le cadavre de la Chouette, dont la tête était horriblement mutilée, brisée, écrasée. Il fallut une lutte violente pour lui arracher les restes sanglants de sa complice et pour parvenir à le garrotter. Après une vigoureuse résistance, on parvint à le transporter dans la salle basse du caba-

ret de Bras-Rouge, vaste salle obscure, éclairée par une seule fenêtre.

Quelques moments après, la veuve et Calebasse, accompagnées de deux agents, montaient en fiacre pour se rendre à Saint-Lazare; Barbillon, Nicolas et Bras-Rouge étaient conduits à la Force; on transportait le Maître d'école au dépôt de la Conciergerie, où se trouvent des cellules destinées à recevoir les aliénés.

(*Les Mystères de Paris*, ch. XXXIX.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(1840-1889.)

BIBLIOGRAPHIE. — *Premières Poésies* (1856); — *Fantaisies nocturnes* (1858); — *Isis* (1862); — *Elen*, drame (1862); — *Morgane*, drame (1862); — *La Révolte*, drame (1870); — *Le Nouveau Monde*, drame (1880); — *Contes cruels* (1883); — *Akédysséril* (1886); — *L'Amour suprême* (1886); — *L'Eve future* (1886); — *Tribulat Bonhomet* (1887); — *Histoires insolites* (1888); — *Nouveaux Contes cruels* (1888); — *Axël* (1890); — *Chez les passants* (1890); — *Histoires souveraines* (1899).

Le comte Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, descendant d'une illustre famille qui avait compté parmi ses membres un Grand-Maître de l'ordre des Chevaliers de Malte, naquit à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1840. Il débuta en donnant ses *Premières Poésies* (1856), d'inspiration parnassienne. Ses *Fantaisies nocturnes*, et surtout ses *Contes cruels* le firent connaître bientôt, mais des lettrés plus que du grand public. Il aborda le théâtre avec *Elen*, *La Révolte* (la seule de ses pièces que l'on joue encore) et *Le Nouveau Monde*. Foncièrement romantique et idéaliste, Villiers de l'Isle-Adam a exprimé son mépris de la société sceptique et égoïste qu'il voyait autour de lui dans *Tribulat Bonhomet*, qu'il a défini lui-même « une bouffonnerie énorme et sombre, couleur du siècle ».

Il mourut le 18 août 1889, à l'hôpital des Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

CATALINA

Au cours d'un voyage à Santander, le narrateur rencontre un ami, le lieutenant de vaisseau Gérard de Villebreuse.

Bras dessus, bras dessous, nous nous éloignâmes, liant causerie, ainsi que deux vieux amis qui se retrouvent.

« Moi, me dit-il, je suis ici depuis trois jours. J'arrive de plusieurs tours du monde, et, pour l'instant, des Guyanes. J'apporte au Musée zoologique de Madrid des collections d'oiseaux-mouches pareils à de petites pierres

précieuses incrustées d'ailes ; puis des oignons de grandes orchidées du Brésil ; puis... *un trésor*, mon ami !... Je te ferai admirer l'objet ! — Un splendide, rutilant et... il vaut au moins six mille francs !... »

Il s'arrêta, puis, se penchant à mon oreille :

« Devine ! ah ! ah ! devine ! » ajouta-t-il d'un ton bizarre.

A ce point confidentiel de la phrase, une petite main déliée, couleur de topaze très claire, se glissant entre lui et moi, se posa, comme l'aile d'un oiseau de paradis, sur l'épaulette d'or du lieutenant.

L'on se retourna.

« Catalina ! dit joyeusement M. de Villebreuse : toutes les bonnes fortunes ce soir ! »

C'était une jeune fille de couleur, hier une enfant, coiffée d'un foulard feu d'où passaient, à l'entour de son joli visage, mille boucles crêpelées aux tons noir bleuâtre. Rieuse, elle haletait doucement de sa course vers nous, montrant ses dents radieuses. La bouche épaisse, violemment rouge, s'entr'ouvrait, respirant vite.

« Olé ! » s'écria-t-elle.

Et la mobilité de ses prunelles, d'un noir étincelant, avivait la chaude pâleur ambrée de ses joues. Ses narines de sauvagesse, aux senteurs qui passaient des lointaines Antilles, se dilataient. — Une mousseline, d'où tombaient ses bras nus, flottait sur le battement léger du sein. Sur les soieries brunes d'une basquine bariolée de rayures d'un jaune d'or, était suspendu, à la hauteur de la ceinture, un frêle éventaire en treillis, chargé de roses-mousse, de boutons, à peine en fleurs, de tubéreuses et d'oranger. — Au bracelet de son poignet gauche tintait une paire de sonores castagnettes en bois d'acajou. — Ses petits pieds de créole, en souliers brodés, avaient cette excitante allure, habituelle aux filles paresseuses de la Havane. Vraiment, de subtiles voluptés émanaient de cette aimable jeune fille. — A sa hanche, pour un mouvement, flambaient, aux derniers rayons du crépuscule, les cuivreries d'un tambour de basque.

En silence, elle piqua deux boutons de roses-mousse à nos boutonnières, nous forçant ainsi de respirer ses cheveux tout pénétrés des senteurs de savanes.

« Nous dînons ensemble, tous trois ? dit le lieutenant.

— C'est que... Je n'ai pas encore d'hôtellerie pour cette nuit : je viens d'arriver, lui répondis-je.

— Tant mieux. Notre auberge est là-bas, sur la falaise, en vue de la mer. C'est cette haute maison isolée, à deux cents pas de nous. Vois-tu, nous aimons à tenir de l'œil nos bâtiments. Nous dînerons dans la salle basse avec des officiers de marine de mes amis et, sans doute, quelques autres échantillons de la flore féminine de Santander. L'hôte a du Xerès nouveau. Cela se boit, comme de l'eau claire, ce Xérès-des-Chevaliers !... Il faut s'y habituer, par exemple. — Marchons ! » ajouta-t-il, en enlaçant par la taille la jolie mulâtresse, qui se laissa faire en nous regardant.

La nuit recevait les derniers adieux d'un vieux soleil magnifique.

Les flots, au ras de l'horizon, semblaient des braises mouvantes. Le vent d'ouest, sur la plage, soufflait une âpre odeur marine. Nous nous hâtions sur la lumière rouge du sable. Catalina courait devant nous, essayant d'attraper, avec son tambour de basque, les papillons que les ombres tombantes chassaient des orangers vers l'Océan.

Et Vénus s'élevait, maintenant, dans le bleu pâle du ciel.

« Nous aurons une nuit sans lune, me dit M. de Villebreuse : c'est dommage ! Nous eussions promené par la ville ; bah ! nous ferons mieux.

— Est-ce à toi, cette si charmante fille ? lui demandai-je.

— Non, c'est une bouquetière du quai. Cela peut vivre d'oranges, de cigarettes et de pain noir, mais cela n'*aime* que ceux qui lui plaisent. Elles sont nombreuses, sur les jetées espagnoles, mon ami, ces sortes de donneuses de roses. Cela change de Paris, n'est-ce pas ? Dans les autres contrées du monde, c'est toujours différent à chaque cinq cents lieues.

« Mon caprice, à moi, se trouve dans le 44e de latitude sud. — Si le cœur te dit, fais-lui la cour. Tu es présenté comme elle s'est présentée. Libre à toi ! — Mais voici l'hôtellerie. »

L'aubergiste, résille au front, apparut, nous faisant accueil jovial...

Mais, au moment de franchir le seuil, le lieutenant tressaillit et s'arrêta, pâlissant à vue d'œil tout à coup.

Sans aucune transition, le sympathique jeune homme était devenu d'une gravité de visage des plus saisissantes.

Il me prit la main et, après un moment de songerie, les yeux sur mes yeux :

« Pardon, mon cher ami, me dit-il, mais, dans la surprise que m'a causée ta soudaine rencontre, j'ai oublié que je ne dois pas et ne pourrai plus me divertir ce soir. C'est jour de deuil pour moi. C'est un anniversaire dont les heures me sont sacrées. En un mot, c'est jour pour jour que je perdis ma mère il y a trois ans. J'ai, dans ma cabine, des reliques de la sainte et chère femme — et, naturellement, je vais m'enfermer avec son souvenir. Allons, ta main! et à demain! — Consolez-vous de mon absence du mieux possible, ajouta-t-il en nous regardant; demain je viendrai t'éveiller.

« Une chambre pour monsieur! cria-t-il à l'hôtelier.

— J'ai regret, mais plus de chambres! répondit celui-ci.

— Allons, tiens! me dit M. de Villebreuse préoccupé, prends ma clef : on dormira bien; le lit est bon. »

Son regard était triste et distrait; il me serra encore la main, dit un bonsoir à la jeune fille et s'éloigna vivement vers la rade sans ajouter une parole.

Un peu stupéfait de la soudaineté de l'incident, je le suivis, un instant, de ce regard à la fois sceptique et pensif qui signifie : « Chacun ses morts. » — Puis j'entrai.

La Catalina m'avait précédé dans la salle basse; elle avait choisi, près d'une fenêtre donnant sur la mer, une petite table recouverte d'une serviette blanche, à la française, et sur laquelle l'hôtelier plaça deux bougies allumées.

Ma foi, malgré l'ombre de tristesse laissée en mon esprit par les paroles de mon ami, ce ne fut pas sans plaisir que j'obéis aux yeux engageants de cette jolie charmeuse. Je m'assis donc auprès d'elle. L'occasion et l'heure étaient aussi douces qu'inattendues.

Nous dinâmes en face de ces grands flots qui enserrent avec un véritable amour, sous les étoiles, ce rivage fortuné. Je comprenais le babil rieur de Catalina, dont l'espagnol havanais se mêlait de mots inconnus.

D'autres officiers, des passagers, des voyageurs dînaient aussi autour de nous dans la salle avec de très belles filles du pays.

Tout à coup, au cinquième verre de Xérès, je m'aperçus que l'avis du lieutenant était bien fondé. Je voyais trouble et les fumées dorées de ce vin m'alourdissaient le front avec une intensité brusque. Catalina aussi avait les yeux très brillants! Et deux cigarettes, qu'elle me tendit après les avoir allumées, décidèrent, entre nous, la griserie la plus imprévue. Elle posa le doigt sur son verre, cette fois, en riant aux éclats, me défendant de boire.

« Trop tard!... » lui dis-je.

Et glissant deux pièces d'or dans sa petite main :

« Tiens! ajoutai-je, tu es trop charmante! mais... j'ai le front lourd. Je veux dormir.

— Moi aussi, » répondit-elle.

Ayant fait signe à l'hôtelier, je demandai la chambre du lieutenant. Nous quittâmes la salle. Il prit un chandelier, dans le plateau de fer duquel il posa une forte pincée d'allumettes; le bout de bougie une fois allumé, nous montâmes, éclairés de la sorte. Catalina me suivait, s'appuyant à la rampe, en étouffant son gentil rire un peu effronté.

Au premier étage, nous traversâmes un long couloir à l'extrémité duquel l'hôte s'arrêta devant une porte. Il prit ma clef, ouvrit, et, comme on l'appelait en bas, me tendit vite le chandelier, en me disant :

« Bonne nuit, monsieur! »

J'entrai.

A la trouble lueur de mon luminaire et les yeux de plus en plus voilés par le vin d'Espagne, j'aperçus, vaguement, une chambre d'auberge ordinaire. Celle-ci était plutôt longue que large. — Au fond, entre les deux fenêtres, une massive armoire à glace, importée là d'occasion, — et par hasard, sans doute, — nous reflétait la mulâtresse et moi. Une cheminée sans pendule, à para-

vent. Une chaise de paille, auprès du lit, dont le chevet touchait l'ouverture de la porte.

Pendant que je donnais un tour de clef, l'enfant, dont les pas, aussi surpris que les miens par cette insidieuse et absurde ivresse, chancelaient quelque peu, se jeta sur le lit, tout habillée. Elle avait laissé en bas, sur la table, son tambour de basque et son éventaire. Je posai le chandelier sur la chaise. Je m'assis sur le lit, auprès de cette rieuse fille, qui, la tête sous l'un de ses bras, semblait déjà presque endormie. Un mouvement que je fis pour l'embrasser m'appuya la tête sur l'un des oreillers. Je m'étendis, tout habillé aussi, auprès d'elle et, très vite, sans m'en apercevoir, — il n'y eut pas à dire, — je tombai dans un profond et bienfaisant sommeil.

Vers le milieu de la nuit, réveillé par une secousse indéfinissable, je crus entendre, dans le noir (car la bougie s'était consumée pendant mon repos), un bruit faible, comme celui du vieux bois qui craque. Je n'y accordai que peu d'attention; cependant, j'ouvris les yeux tout grands dans l'obscurité.

Et l'arrivée, la plage, la soirée, le lieutenant Gérard, la Catalina, l'anniversaire, le Xérès, tout me revint à l'esprit, en de très nettes lignes de mémoire. Un sentiment de regret vers ma petite villa tranquille des bords de la Marne évoqua, dans ma songerie, ma chambre, mes livres, ma lampe d'étude et les joies du recueillement intellectuel que j'avais quittées. Une demi-minute se passa de la sorte. J'entendais auprès de moi la paisible respiration de la créole encore endormie.

Soudain, le vent m'apporta le bruit de l'heure sonnant à quelque vieille église, là-bas, dans la ville : c'était minuit.

Chose vraiment surprenante, il me parut — c'était une pensée tenant encore du sommeil évidemment, une absurde, une insolite idée... Ah! Ah! j'étais bien réveillé, cependant! — il me parut, dès les premiers coups qui tombèrent du clocher à travers l'espace, *que le balancier de ce cadran lointain se trouvait dans la chambre et, de ses chocs lents et réguliers, heurtait, alternativement, tantôt la maçonnerie du mur, tantôt la cloison d'une pièce voisine.*

En vain mes yeux essayaient de scruter l'épaisseur des ombres au milieu de la chambre où ce bruit du battant continuait de scander l'heure à droite et à gauche!

Je ne sais pourquoi, je devenais très inquiet de l'entendre.

Et puis, s'il faut tout dire, le son de ce vent de mer qui, me semblait-il, passait à travers les interstices des fenêtres, je commençais à le trouver aussi bien étrange : il produisait le bruit d'une sorte de *sifflet de bois mouillé.*

Ainsi accompagné du battement de l'invisible balancier, — et de ce mauvais bruit du vent de mer, — ce lent minuit me paraissait interminable.

Hein?... Quoi? — Que se passait-il donc dans l'auberge? Aux étages d'en haut et dans les chambres avoisinantes, c'étaient des chuchotements, très bas, brefs et haletants, — un va-et-vient de gens qui se rhabillent à la hâte, — et de fortes chaussures de marine sur le plancher : c'étaient des pas précipités de gens qui s'enfuient.

J'étendis la main vers la mulâtresse pour la réveiller. Mais l'enfant était réveillée depuis quelques minutes, car elle saisit ma main avec une force nerveuse qui me causa, magnétiquement, une impression de terreur insurmontable. Et puis, — ah! voilà, voilà ce qui augmenta, tout de suite, en moi, cette transe froide et me glaça, positivement, de la tête aux pieds! — elle voulait (c'est certain), mais ne pouvait parler, parce que j'entendais ses dents claquer dans le noir silence. Sa main, tout son corps, étaient secoués par un tremblement convulsif.

Elle *savait* donc? Elle *reconnaissait* donc ce que tout cela signifiait! Pour le coup, je me dressai et, pendant que vibrait encore, dans l'éloignement, le dernier son du vieux minuit, je criai de toutes mes forces dans l'obscurité :

« Ah çà, qu'y a-t-il donc ici? »

A cette question, des voix rauques et dures, qu'une évidente panique assourdissait et entrecoupait, me répondirent de tous côtés dans l'hôtellerie :

« Eh! vous le savez bien, à la fin, ce qu'il y a! »

On me prenait pour le lieutenant; les voix continuaient :

« Au diable!

— S'il ne faut pas être fou, sacré tonnerre! pour dormir avec le diable dans la chambre! »

Et l'on s'enfuyait à travers les couloirs et l'escalier, en un tumulte.

Au ton de ces paroles, je sentis, d'une manière confuse, que je rêvassais béatement au milieu de quelque grand péril. Si l'on s'enfuyait avec cette hâte, c'était, à n'en pas douter, que le *terrible* de la chose inconnue devait être imminent!

Le cœur oppressé par une anxiété mortelle, je repoussai la mulâtresse et je saisis, à tâtons, les allumettes dans le chandelier. — Ah! ne seraient-elles pas bientôt consumées? Je fouillai très vite ma poche, j'y trouvai un journal encore plié, que j'avais acheté à Bordeaux. Je le tordis, dans l'obscurité, en forme de torche, et je frottai fiévreusement contre le bois du chevet toutes les allumettes à la fois.

Le fumeux soufre mit du temps à brûler! Enfin, le destin me permit d'allumer mon flambeau de hasard, — et je regardai dans la chambre.

Le bruit s'était arrêté.

Rien; je ne voyais rien! que moi-même, reflété dans la glace de cette vieille armoire et, derrière moi, l'enfant, debout maintenant sur le lit, le dos collé à la muraille, les mains aux doigts écartés posées à plat contre la maçonnerie blanche, les yeux dilatés, fixes, regardant *quelque chose*... que l'excès même de mon saisissement m'empêchait d'apercevoir.

Soudain, je renversai la tête, suffoqué d'une horreur si glaçante que je crus m'évanouir. Qu'avais-je distingué là-bas, dans la glace, reflété aussi? Mais je n'osais positivement pas ajouter créance au témoignage affolé de mes prunelles!

Ah! démons! Je regardai encore et, — oui, je me sentis défaillir à nouveau : mes yeux s'étant rivés, pour ainsi dire, sur l'objet évident qui m'apparaissait, à présent, dans la chambre!

Ah! c'était donc là le trésor de mon ami, le pieux

lieutenant Gérard, — le bon fils, qui priait sans doute en cet instant dans sa cabine! De désespérés pleurs d'angoisse me voilèrent affreusement les yeux.

Autour des quatre pieds de la grande armoire et lié par un entre-croisement de fines garcettes de marine, était enroulé un constrictor de l'espèce géante, *un formidable python de dix à douze mètres* tel qu'il s'en trouve, parfois, sous les hideux nopals des Guyanes.

Réveillé de son tiède sommeil par la douleur des cordes, l'effroyable ophidien s'était, par un lent glissement, coulé de *trois mètres et demi environ* hors des nœuds qui le desserraient d'autant.

Ce long tronçon de la bête, c'était donc le balancier vivant qui heurtait, tout à l'heure, les murs, à droite et à gauche, pour s'étirer davantage de ses entraves, pendant ce minuit!

Maintenant, la bête, retenue encore, se tendait de bas en haut, vers moi, du fond de la chambre; la longueur gonflée, d'un brun verdâtre, tachée de plaques noires aux écaillures à reflets, de la partie libre de son corps, se tenait toute droite, immobile, en face de nous; et, de l'énorme gueule aux quatre parallèles mâchoires horriblement distendues en angle obtus, s'élançait, en s'agitant, une longue langue bifide, pendant que les braises de ses yeux féroces me regardaient, fixement, l'éclairer!

D'enragés sifflements de fureur que, lors du paisible dorlotement de mon réveil, j'avais pris pour le bruit du vent de mer dans les jointures des fenêtres, jaillissaient, saccadés, du trou ardent de sa gorge, *à moins de deux pieds de mon visage*.

A cette soudaine vision, je ressentis une agonie : il me sembla que toute ma vie se reproduisait au fond de mon âme. Au moment où je me sentais faiblir en syncope, un cri de sanglotant désespoir poussé par la mulâtresse, — par elle, qui avait tout de suite *reconnu*, dans la nuit, le sifflement! — me réveilla l'être.

La tête furibonde, en de petites secousses, s'approchait de nous...

Spontanément, je bondis par-dessus le chevet du lit, sans lâcher mon brandon dont les larges flammes, parmi la fumée, éblouissaient encore la chambre! Et j'ouvris

la porte, d'une main que, vraiment, l'égarement faisait tâtonner ; l'enfant se laissa, toute pantelante, aller entre mes bras, sans cesser de considérer le dragon qui, nous voyant fuir, redoublait d'efforts et de sifflements horribles ! Je m'élançai, avec elle, dans le grand couloir, en tirant très vite et violemment la porte sur nous, — *pendant qu'un terrifiant bruit d'armoire brisée et s'écroulant, — mêlé aux sinistres chocs des lourdes volutes de l'animal, se heurtant, monstre en furie, à travers la chambre où roulaient des meubles, — nous parvenait de l'intérieur.*

Nous descendîmes avec la rapidité de l'éclair.

En bas, personne! salle déserte ; porte ouverte sur la falaise.

Sans perdre le temps en oiseux commentaires, nous nous précipitâmes au dehors.

Sur la grève, la mulâtresse, m'oubliant, s'enfuit, en une course éperdue, vers la ville.

La voyant hors de danger, je pris mon vol vers la rade, dont les falots luisaient là-bas, m'imaginant que l'effrayant animal roulait ses anneaux le long de la plage sur mes talons et allait m'atteindre d'un moment à l'autre.

En quelques minutes, ayant ressaisi ma valise à bord du *Véloce*, je courus à l'embarcadère du steamer *la Vigilante* dont sonnait la cloche de départ pour la France.

Trois jours après, de retour en ma chère et tranquille maison des bords de la Marne, les pieds dans mes pantoufles, assis dans mon fauteuil et enveloppé dans ma paisible robe de chambre, je rouvrais mes livres de métaphysique allemande, me trouvant l'esprit suffisamment reposé pour remettre à une époque indéfinie tous projets de nouvelles incursions récréatives à travers les *contingences du monde phénoménal.*

(*Derniers Contes ; Mercure de France*, édit.)

ÉMILE ZOLA

(1840-1902)

Bibliographie : *Contes à Ninon* (1864) ; — *La Confession de Claude* (1865) : — *Le Vœu d'une morte* (1866) ; — *Mes Haines* (1866) ; — *Mon Salon* (1866) ; — *Thérèse Raquin* (1867) ; — *Ed. Manet* (1867) ; — *Les Mystères de Marseille* ; (1867-68) ; — *Madeleine Férat* (1868) ; — *Nouveaux Contes à Ninon* (1874) ; — *La République et la littérature* (1879) ; — *Les Soirées de Médan* (1880) ; — *Le Roman expérimental* (1880) ; — *Une Campagne* (1880) ; — *Le Naturalisme au Théâtre* (1881) ; *Nos Auteurs dramatiques* (1881) ; — *Documents littéraires* (1881) ; — *Le Capitaine Burle* (1882) ; — *Naïs Micoulin* (1883) ; — *Nantas* (1889) ; — *La Fête à Coqueville* (1890) ; — *Lourdes* (1894) ; — *Nouvelle Campagne* (1896) ; — *Rome* (1896) ; — *Paris* (1897) ; — *Lettre à la jeunesse* (1897) ; — *Fécondité* (1899) ; — *Travail* (1901) ; — *Vérité* 1903) ; — *Correspondance* (1907).

Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, 20 volumes ; *La Fortune des Rougon* (1871) ; — *La Curée* (1871) ; — *Le Ventre de Paris* (1873) ; — *La Conquête de Plassans* (1874) ; — *La Faute de l'Abbé Mouret* (1875) ; — *Son Excellence Eugène Rougon* (1876) ; — *L'Assommoir* (1877) ; — *Une Page d'amour* (1878) ; — *Nana* (1880) ; — *Pot-Bouille* (1882) ; — *Au Bonheur des Dames* (1883) ; — *La Joie de vivre* (1884) ; — *Germinal* (1885) ; — *L'Œuvre* (1886) ; — *La Terre* (1887) ; — *Le Rêve* (1888) ; — *La Bête humaine* (1890), — *L'Argent* (1891) ; — *La Débâcle* (1892) ; — *Le Docteur Pascal* (1893).

Théâtre : *Thérèse Raquin* (1873) ; — *Les Héritiers Rabourdin* (1874) ; — *Le Bouton de rose* (1878) ; — *Renée* (1887) ; — *Jacques Damour* (1887) ; — *Messidor* (1898) ; — *L'Ouragan* (1901) ; — *L'Enfant-Roi* (1905).

Poésie : *Vers inédits*, publiés par Paul Alexis (1882).

Emile Zola naquit à Paris le 2 avril 1840. Sa mère était Française ; son père, Italien naturalisé. Il fit ses études à Aix-en-Provence et vint de bonne heure à Paris. Durant plusieurs années, il y vécut dans une gêne voisine de la misère et dut pour vivre accepter un emploi aux Docks, puis à la librairie Hachette. En même temps, il écrivait des contes et des romans qui passaient inaperçus de la critique et du public. Les *Contes à Ninon*, *La Confession de Claude* et même *Thérèse Raquin* ne lui donnèrent pas la gloire ; c'est *L'Assommoir* (1877) qui le rendit célèbre du soir au lendemain. De 1871 à 1893 il

publia la série des Rougon-Macquart, « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». Attiré par la politique, il fit paraître en 1898 le manifeste *J'accuse* qui lui valut le procès que l'on sait. Il mourut le 28 septembre 1902, asphyxié par suite du mauvais fonctionnement d'une cheminée.

Réaliste par le choix de ses sujets, romantique par la puissance poétique qui est le fond même de son talent, Zola demeure le peintre inégalé des drames de la vie matérielle; *L'Assommoir*, *Germinal*, *Le Ventre de Paris* sont pleins de tableaux d'une couleur et d'une force étonnantes. Nous avons reproduit ici, à dessein, l'un des plus tragiques : la fin de Coupeau. En quelques pages, Zola a su montrer les ravages effroyables de l'alcoolisme et justifier la pensée de Barbey que nous avons placée en tête de ce recueil : « Les peintres puissants peuvent tout peindre, *et leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace.* »

LA FIN DE COUPEAU

Alcoolique invétéré, Coupeau est enfermé à Sainte-Anne, où sa femme, Gervaise, vient lui rendre visite.

Un gardien conduisit Gervaise. Elle montait un escalier, lorsqu'elle entendit des gueulements qui lui donnèrent froid aux os.

« Hein? il en fait une musique! dit le gardien.

— Qui donc? demanda-t-elle.

— Mais votre homme! Il gueule comme ça depuis avant-hier. Et il danse, vous allez voir. »

Ah! mon Dieu! quelle vue! Elle resta saisie. La cellule était matelassée du haut en bas; par terre, il y avait deux paillassons, l'un sur l'autre; et, dans un coin, s'allongeaient un matelas et un traversin, pas davantage. Là dedans, Coupeau dansait et gueulait. Un vrai chienlit de la Courtille, avec sa blouse en lambeaux et ses membres qui battaient l'air; mais un chienlit pas drôle, oh! non, un chienlit dont le chahut effrayant vous faisait dresser tout le poil du corps. Il était déguisé en un-qui-va-mourir. Cré nom! quel cavalier seul! Il butait contre la fenêtre, s'en retournait à reculons, les bras marquant la mesure, secouant les mains, comme s'il avait voulu

se les casser et les envoyer à la figure du monde. On rencontre des farceurs dans les bastringues, qui imitent ça; seulement, ils l'imitent mal; il faut voir sauter ce rigodon des soûlards, si l'on veut juger quel chic ça prend, quand c'est exécuté pour de bon. La chanson a son cachet aussi, une bouche grande ouverte lâchant pendant des heures les mêmes notes de trombone enroué. Coupeau, lui, avait le cri d'une bête dont on a écrasé la patte. Et en avant l'orchestre, balancez vos dames!

« Seigneur, qu'est-ce qu'il a donc?... qu'est-ce qu'il a donc? » répétait Gervaise, prise de taf.

Un interne, un gros garçon blond et rose, en tablier blanc, tranquillement assis, prenait des notes. Le cas était curieux, l'interne ne quittait pas le malade.

« Restez un instant si vous voulez, dit-il à la blanchisseuse; mais tenez-vous tranquille... Essayez de lui parler, il ne vous reconnaîtra pas. »

Coupeau, en effet, ne parut même pas apercevoir sa femme. Elle l'avait mal vu en entrant, tant il se disloquait. Quand elle le regarda sous le nez, les bras lui tombèrent. Etait-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres? Elle ne l'aurait bien sûr pas reconnu. D'abord, il faisait trop de grimaces sans dire pourquoi, la margoulette tout d'un coup à l'envers, le nez froncé, les joues tirées, un vrai museau d'animal. Il avait la peau si chaude que l'air fumait autour de lui; et son cuir était comme verni, ruisselant d'une sueur lourde qui dégoulinait. Dans sa danse de chicard enragé, on comprenait tout de même qu'il n'était pas à son aise, la tête lourde, avec des douleurs dans les membres.

. . . .

Coupeau, cependant, se plaignait d'une voix sourde. Il semblait souffrir beaucoup plus que la veille. Ses plaintes entrecoupées laissaient deviner toutes sortes de maux. Des milliers d'épingles le piquaient. Il avait partout sur la peau quelque chose de pesant; une bête froide et mouillée se traînait sur ses cuisses et lui enfonçait des crocs dans la chair. Puis c'étaient d'autres bêtes qui se collaient à ses épaules, en lui arrachant le dos à coups de griffes.

« J'ai soif, oh! j'ai soif! » grognait-il continuellement.

L'interne prit un pot de limonade sur une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira goulûment une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui; mais il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant :

« C'est de l'eau-de-vie! »

Alors, l'interne, sur un signe du médecin, voulut lui faire boire de l'eau, sans lâcher la carafe. Cette fois, il avala la gorgée, en hurlant, comme s'il avait avalé du feu.

« C'est de l'eau-de-vie! c'est de l'eau-de-vie! »

Depuis la veille, tout ce qu'il buvait était de l'eau-de-vie. Ça redoublait sa soif, et il ne pouvait plus boire, parce que tout le brûlait. On lui avait apporté un potage, mais on cherchait à l'empoisonner bien sûr, car ce potage sentait le vitriol. Le pain était aigre et gâté. Il n'y avait que du poison autour de lui. La cellule puait le soufre. Même il accusait des gens de frotter des allumettes sous son nez pour l'empester.

Le médecin venait de se relever et écoutait Coupeau, qui maintenant voyait de nouveau des fantômes en plein midi. Est-ce qu'il ne croyait pas apercevoir sur les murs des toiles d'araignée grandes comme des voiles de bateau! Puis, ces toiles devenaient des filets avec des mailles qui se rétrécissaient et s'allongeaient, un drôle de joujou! Des boules noires voyageaient dans les mailles, de vraies boules d'escamoteurs, d'abord grosses comme des billes, puis grosses comme des boulets; et elles enflaient, et elles maigrissaient, histoire simplement de l'embêter. Tout d'un coup, il cria :

« Oh! les rats, v'là les rats, à cette heure! »

C'étaient les boules qui devenaient des rats. Ces sales animaux grossissaient, passaient à travers le filet, sautaient sur le matelas, où ils s'évaporaient. Il y avait aussi un singe, qui sortait du mur, qui rentrait dans le mur, en s'approchant chaque fois si près de lui qu'il reculait, de peur d'avoir le nez croqué. Brusquement, ça changea encore; les murs devaient cabrioler, car il répétait, étranglé de terreur et de rage :

« C'est ça, aïe donc! secouez-moi, je m'en fiche! Aïe donc! la cambuse! aïe donc! par terre!... Oui, sonnez les cloches, jouez de l'orgue pour m'empêcher d'appeler la garde!... Et ils ont mis une machine derrière les murs, ces racailles! Je l'entends bien, elle ronfle, ils vont nous faire sauter... Au feu!... On crie au feu! voilà que ça flambe. Oh! ça s'éclaire, ça s'éclaire! tout le ciel brûle, des feux rouges, des feux verts, des feux jaunes... A moi! au secours! au feu! »

Ses cris se perdaient dans un râle. Il ne marmottait plus que des mots sans suite, une écume à la bouche, le menton mouillé de salive. Le médecin se frottait le nez avec le doigt, un tic qui lui était sans doute habituel, en face des cas graves. Il se tourna vers l'interne, lui demanda à mi-voix :

« Et la température, toujours à quarante degrés, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. »

Le médecin fit une moue. Il demeura encore là deux minutes, les yeux fixés sur Coupeau. Puis il haussa les épaules en ajoutant :

« Le même traitement, bouillon, lait, limonade citrique, extrait mou de quinquina en potion... Ne le quittez pas et faites-moi appeler.

. . . .

... Coupeau était fou furieux, un échappé de Charenton! Il se démenait au milieu de la cellule, envoyant les mains partout, sur lui, sur les murs, par terre, culbutant, tapant dans le vide; et il voulait ouvrir la fenêtre, et il se cachait, se défendait, appelait, répondait, tout seul pour faire ce sabbat, de l'air exaspéré d'un homme cauchemardé par une flopée de monde. Puis Gervaise comprit qu'il s'imaginait être sur un toit, en train de poser des plaques de zinc. Il faisait le soufflet avec sa bouche, il remuait des fers dans le réchaud, se mettait à genoux, pour passer le pouce sur les bords du paillasson, en croyant qu'il le soudait. Oui, son métier lui revenait, au moment de crever; et s'il gueulait si fort, s'il crochait sur son toit, c'était que des mufes l'empêchaient d'exécuter proprement son travail. Sur tous les toits voisins, il y avait de la fripouille qui le mécanisait. Avec ça, ces blagueurs lui lâchaient des bandes de rats dans les

jambes. Ah! les sales bêtes, il les voyait toujours! Il avait beau les écraser en frottant son pied sur le sol de toutes ses forces, il en passait de nouvelles ribambelles, le toit en était noir. Est-ce qu'il n'y avait pas des araignées aussi! Il serrait rudement son pantalon pour tuer contre sa cuisse de grosses araignées, qui s'étaient fourrées là. Sacré tonnerre! il ne finirait jamais sa journée, on voulait le perdre, son patron allait l'envoyer à Mazas. Alors, en se dépêchant, il crut qu'il avait une machine à vapeur dans le ventre; la bouche grande ouverte, il soufflait de la fumée, une fumée épaisse qui emplissait la cellule et qui sortait par la fenêtre; et, penché, soufflant toujours, il regardait dehors le ruban de fumée se dérouler, monter vers le ciel, où il cachait le soleil.

« Tiens! s'écria-t-il, c'est la bande de la chaussée Clignancourt, déguisée en ours, avec des flafla... »

Il restait accroupi devant la fenêtre, comme s'il avait suivi un cortège dans une rue, du haut d'une toiture...

... Sa voix montait, rauque, épouvantée, et il se baissait vivement, répétant que la rousse et les pantalons rouges étaient en bas, des hommes qui le visaient avec des fusils. Dans le mur, il voyait le canon d'un pistolet braqué sur sa poitrine.

« Ne tirez pas! ne tirez pas... »

Puis, les maisons s'effondraient, il imitait le craquement d'un quartier qui croule; et tout disparaissait, tout s'envolait. Mais il n'avait pas le temps de souffler, d'autres tableaux passaient, avec une mobilité extraordinaire. Un besoin furieux de parler lui emplissait la bouche de mots, qu'il lâchait sans suite, avec un barbottement de la gorge. Il haussait toujours la voix...

« A nous deux, mon cadet! Faut que je te nettoie à la fin! Ah! tu viens tout de go, avec cette drogue au bras, pour te ficher de moi en public. Eh bien! je vas t'estrangouiller, oui, oui, moi! et sans mettre des gants encore!... Ne fais pas le fendant... Empoche ça. Et atout! atout! atout! »

Il lançait ses poings dans le vide. Alors, une fureur s'empara de lui. Ayant rencontré le mur en reculant, il crut qu'on l'attaquait par derrière. Il se retourna, s'acharna sur la tenture. Il bondissait, sautait d'un coin à

un autre, tapait du ventre, d'une épaule, roulait, se relevait. Ses os mollissaient, ses chairs avaient un bruit d'étoupe mouillée. Et il accompagnait ce joli jeu de menaces atroces, de cris gutturaux et sauvages. Cependant, la bataille devait mal tourner pour lui, car sa respiration devenait courte, ses yeux sortaient de leurs orbites; et il semblait peu à peu pris d'une lâcheté d'enfant.

« A l'assassin! à l'assassin!... Ah! le brigand, il la massacre! il lui coupe une quille avec son couteau. L'autre quille est par terre... c'est plein de sang... Oh! mon Dieu, oh! mon Dieu, oh! mon Dieu »...

Et, baigné de sueur, les cheveux dressés sur le front, il s'en alla à reculons, en agitant violemment les bras, comme pour repousser l'abominable scène. Il jeta deux plaintes déchirantes, il s'étala à la renverse sur le matelas, dans lequel ses talons s'étaient empêtrés.

« Monsieur, monsieur, il est mort! » dit Gervaise, les mains jointes.

L'interne s'était avancé, tirant Coupeau au milieu du matelas. Non, il n'était pas mort. On l'avait déchaussé; ses pieds nus passaient, au bout; et ils dansaient tout seuls, l'un à côté de l'autre, en mesure, d'une petite danse pressée et régulière.

Justement, le médecin entra. Il amenait deux collègues, un maigre et un gras, décorés comme lui. Tous les trois se penchèrent, sans rien dire, regardant l'homme partout; puis rapidement, à demi-voix, ils causèrent.

« Il dort, » murmura le médecin en chef.

Et il fit remarquer la figure de l'homme aux deux autres. Coupeau, les paupières closes, avait de petites secousses nerveuses qui lui tiraient toute la face. Il était plus affreux encore, ainsi écrasé, la mâchoire saillante, avec le masque déformé d'un mort qui aurait eu des cauchemars. Mais les médecins, ayant aperçu les pieds, vinrent mettre leurs nez dessus, d'un air de profond intérêt. Les pieds dansaient toujours. Coupeau avait beau dormir, les pieds dansaient. Oh! leur patron pouvait ronfler, ça ne les regardait pas, ils continuaient leur train-train, sans se presser ni se ralentir. De vrais pieds mécaniques, des pieds qui prenaient leur plaisir où ils le trouvaient.

Pourtant, Gervaise, ayant vu les médecins poser leurs mains sur le torse de son homme, voulut le tâter elle aussi. Elle s'approcha doucement, lui appliqua sa main sur une épaule. Et elle la laissa une minute. Mon Dieu! qu'est-ce qui se passait là dedans? Ça dansait jusqu'au fond de la viande; les os eux-mêmes devaient sauter. Des frémissements, des ondulations arrivaient de loin, coulaient, pareils à une rivière, sous la peau. Quand elle appuyait un peu, elle sentait les cris de souffrance de la moelle. A l'œil nu, on voyait seulement les petites ondes creusant des fossettes, comme à la surface d'un tourbillon; mais, dans l'intérieur, il devait y avoir un joli ravage. Quel sacré travail! un travail de taupe! C'était le vitriol de l'Assommoir qui donnait là-bas des coups de pioche. Le corps entier en était saucé, et dame! il fallait que ce travail s'achevât, émiettant, emportant Coupeau, dans le tremblement général et continu de toute la carcasse.

Les médecins s'en étaient allés. Au bout d'une heure, Gervaise, restée avec l'interne, répéta à voix basse :

« Monsieur, monsieur, il est mort... »

Mais l'interne, qui regardait les pieds, dit non de la tête. Les pieds nus, hors du lit, dansaient toujours. Ils n'étaient guère propres, et ils avaient les ongles longs. Des heures encore passèrent. Tout d'un coup, ils se raidirent, immobiles. Alors, l'interne se tourna vers Gervaise, en disant :

« Ça y est. »

La mort seule avait arrêté les pieds.

(*L'Assommoir*; Fasquelle, édit.

VINGTIÈME SIÈCLE

ALBERT DU BOIS

BIBLIOGRAPHIE. — Romans : *Athénienne* (1894); — *Leuconoé* (1897); — *Sous les lauriers roses, scènes de la vie antique* (1897); — *Madame Surinet-Durand, Homme de Lettres* (1898); — *L'Amant légal* (1901); — *Waterloo* (*Belges ou Français?*) (1903); — *Ecrit avec le sang de Rome* (1922); — *Le Secret de la Villa des trois cyprès* (1925).

Poésies : *Les Rhapsodies passionnées* (1900); — *La Neuvième Statue* (1905); — *Les Wallons* (1908); — *Paris-la-Prostituée* (1909); — *Les Caresses à la Fiancée enfantine* (1911).

Théâtre : Pièces en vers composant le *Cycle des douze Génies: Hélène et Pénélope*, 2 actes; — *La Ruée vers l'Amour*, 3 actes; — *L'Aphrodite et le Khéroub*, 3 actes; — *Le Casque de la Déesse*, 5 actes; — *La Conquête d'Athènes*, 4 actes; — *L'Hérodienne*, 3 actes; — *Rabelais*, 3 actes; — *La Dernière Dulcinée*, 5 actes; — *Paphnuce Smith*, 1 acte; — *Betty Hatton*, 1 acte; — *Si Dieu n'existait pas...* 4 actes; — *Lord Byron*, 4 actes; — *Victor Hugo*, 3 actes. (Le Cycle a été publié intégralement en 1919.) Pièces en 4 actes en vers composant le Cycle des *Quatre bustes du Temple de l'Amour : Le Cantique de la Possession* (Sémiramis); — *Le Baiser de l'Enchanteresse* (Laïs); — *Les Aigles dans la tempête* (Domitia); — *Entre les seins du Sphynx* (Cléopâtre). (Ce cycle a été publié intégralement en 1922.) — *Nonotte et Patouillet*, fantaisie en 3 actes en vers (1908); — *Le Masque d'Argent*, recueil de comédies en 1 acte en vers (1910); *La Femme d'Amour*, comédie en 3 actes en prose (1922).

Œuvres diverses : *La République Impériale* (*Les Rapports nécessaires entre la France et les Pays-Bas français*) (1906); — *Julia Bartet*, essai critique (1920).

Sous le nom d'Albert Aufremont : *Les Crevaisons de Populo*, poème épique en huit cantos (1825).

Né à Ecaussines d'Enghien (Hainaut) le 4 septembre 1872, le comte Albert du Bois fait ses études aux collèges des Jésuites de Bruxelles et de Namur. Après avoir passé ses examens de docteur en droit, il entre dans la diplomatie et devient attaché, puis secrétaire de [illegible] à Londres et à Madrid ([illegible])

Il publie tout d'abord des romans de mœurs antiques où l'érudition est peut-être trop apparente, mais qui révèlent un esprit délicat, un cœur épris de la beauté grecque. Avant *Aphrodite* et *Quo Vadis*, il donne, notamment, *Athénienne*, dont Armand Silvestre a pu écrire : « Je ne connais rien de plus harmonieux dans notre langue. » En 1898, il fait paraître *Madame Surinet-Durand, Homme de lettres*, vive satire des femmes auteurs, qui peint avec une verve agressive le Paris littéraire de la fin du dix-neuvième siècle. *Les Rhapsodies passionnées*, poèmes publiés en 1900, obtiennent un succes très grand. Les douze cents exemplaires des deux premières éditions furent enlevées en quelques jours. L'ouvrage n'a jamais été réédité. En 1903, Albert du Bois entreprend une violente campagne pour affirmer la solidarité *nationale* de la France et de la partie française de la Belgique. Il publie simultanément en 1903, à Paris son roman *Waterloo*, et en Belgique des brochures populaires comme *Le Catéchisme du Wallon*, en même temps qu'il fait représenter à Mons et à Liège un drame en 1 acte en vers : *La Veille de Jemmapes*. La publication de ces ouvrages avait été provoquée par la situation politique générale et l'attitude de certains partis en Belgique. Le poète est révoqué de ses fonctions de secrétaire de légation, mais cet appel à un sentiment ancré dans l'âme de ses concitoyens a un retentissement profond dans tout le pays.

Depuis cette époque, Albert du Bois a consacré presque toute son activité littéraire au théâtre et, en moins de dix ans, il a élevé un monument dramatique remarquable par l'ampleur de la conception et la variété des moyens d'exécution : le *Cycle des douze Génies*, complété par le *Cycle des quatre bustes du Temple de l'Amour*. Le premier cycle évoque scéniquement une suite d'époques essentielles de la vie morale de l'humanité ; chacune de ces époques est peinte dans la lumière que projette sur elle un grand esprit contemporain, d'Homère à Victor Hugo. Albert du Bois a su renouveler le genre du drame en vers et présenter une suite de tableaux qui synthétisent à merveille les principales étapes de l'Histoire. Les œuvres qui composent ce cycle ont été presque toutes représentées à Paris, à Monte-Carlo ou à Bruxelles. La création à la Comédie-Française de *L'Hérodienne* (11 novembre 1919), incarnée d'une façon inoubliable par Mme Bartet, a marqué la consécration de ce bel effort artistique.

LE SECRET DE LA VILLA DES TROIS CYPRÈS

Le Grec Saphos Mélambris, qu'anime contre Rome une haine implacable, a voulu perdre l'édile Clodius Tuscus et le gladiateur Murex ; mais ceux-ci ont découvert la machination et ils attirent Saphos dans une villa mystérieuse où il se trouve prisonnier.

Enfermé, solidement enfermé, seul, dans ce souterrain dont la lumière blafarde qui glissait par deux étroites lucarnes ménagées de chaque côté de la porte ne me permettait pas de découvrir les dimensions exactes, j'eus un instant de défaillance. Tout ce qui m'arrivait m'apparaissait aussi inexplicable que gros des pires menaces.

Ma première idée fut que le mari trompé s'était ouvert à sa femme de mes confidences et que, celle-ci les ayant rapportées à son amant, Murex, exaspéré, entendait se venger de moi. Dans ce cas-là, sa vengeance ne s'assouvirait pas seulement par une simple détention qui, dès que je serais libéré, constituerait la plus accablante des charges, le témoignage le plus probant de ses relations coupables avec Pardalisca. Si le cestiarque agissait aussi ouvertement contre moi, c'est qu'il ne redoutait point les rapports que je pourrais faire de ses violences, c'est qu'il comptait m'imposer un silence complet et définitif. D'un autre côté, si Murex disait vrai, c'est par Clodius Tuscus qu'il se trouvait au courant de notre conversation. Ces deux personnages, que je croyais opposer l'un à l'autre, ne pouvaient-ils s'être mis d'accord ? Quels intérêts communs les unissaient contre moi ? Au milieu de quelle collusion secrète m'étais-je étourdiment fourvoyé ?

En tout cas, si l'Edile curule, par sa richesse, sa situation, son influence, m'apparaissait comme un ennemi redoutable, Murex, dans ce cadre désert, dans cette solitude totale et sinistre, sans contrôle, sans témoin, se révélait comme mortellement dangereux.

Ces hommes de l'Ibérie sont réputés pour la violence de leurs passions et la férocité de leurs rancunes. Murex portait sur sa physionomie tous les signes d'une pro-

fondeur et d'une intensité de sentiments extraordinaires. A présent, son regard fixe et dur, sa lèvre mince, son front bas, son menton carré, son visage bilieux dans le cadre noir de la barbe mal rasée, son col court, ses épaules trapues, ses grosses mains poilues me hantaient, peuplaient de leurs menaces les ténèbres de ma prison. Celle-ci, autant que je pouvais en juger, s'enfonçait très loin dans l'obscurité. Je n'apercevais aucune trace de mobilier. L'endroit non seulement se révélait inhabité, mais apparaissait inhabitable. Les énormes blocs rugueux des murailles ruisselaient d'humidité. Des stries luisantes y marquaient le glissement d'animaux immondes. Dans les anfractuosités des voûtes et des parois, des amoncellements spongieux de fongus livides et vénéneux accrochaient les rayons blêmes du jour mou- rant. Je fis un pas pour me rapprocher d'une des lucarnes et j'enfonçai jusqu'à la cheville dans une mare nauséabonde.

Une odeur aigre de moisissure, le bruit des suintements de la voûte s'égouttant le long de stalactites de salpêtre, créaient une atmosphère à tel point glaciale que je me mis à claquer des dents sans pouvoir maitriser cette impression nerveuse.

La nuit vint. Dans le silence, je croyais entendre les luttes, les poursuites, les appels, les agonies, tout le grouillement d'une foule de bêtes des ténèbres.

Une lassitude immense me brisait les jambes. Impossible de me tenir plus longtemps debout, et, d'un autre côté, je ne pouvais m'étendre dans le cloaque glacé du sol. Je crois que, durant quelques instants, je perdis la tête et poussai à pleine voix des cris d'appel. Rien ne me répondit. Une vision qui traversa mon imagination étrangla ma voix dans ma gorge : celle du pugiliste, aux aguets, écoutant mes vains appels, le menton de suie plissé en un rictus moqueur.

Brisé par ma longue course et par mes émotions, je sentis mes jambes se dérober sous moi et, pour ne pas tomber dans les flaques d'eau qui entouraient la porte, dont je ne m'étais point encore éloigné, je fis quelques pas en trébuchant, à tâtons, dans la direction du fond de la cave. Soudain, une masse à la fois pesante, inerte

et molle arrêta ma marche hésitante et, sous la main que j'étendis instinctivement, pour me rendre compte de la nature de l'obstacle, je sentis le froid caractéristique de la chair morte... Je reconnus les formes rigides et glacées d'un cadavre...

Je passai toute la nuit dans une demi-lucidité de cauchemar. La face dure et taciturne de Murex, la face puérilement confiante de Valerius Rufus, la face teinte, peinte et ravissante de joliesse de Pardalisca, la face réfléchie et pensive de Clodius Tuscus, la face bestiale et féroce de Siegismound sortaient tour à tour de l'ombre, se penchaient tour à tour sur mon cadavre et exprimaient l'horreur du contact avec sa masse à la fois pesante, inerte et molle... Je souffrais toutes les affres de leur horreur à tous, à sentir ainsi contre eux la roideur glaciale de ce mort... Et pas un instant je ne cessai d'avoir conscience du froid, de l'obscurité, de l'humidité, de la dureté du sol ; pas un instant je ne cessai de sentir ramper sous moi, courir et glisser sur moi une foule de créatures immondes ; et si, sans m'en rendre compte, j'eus de courts instants de chute sous l'anéantissement, ce furent plutôt des évanouissements d'horreur que de passagères atteintes du sommeil...

En sortant, tout à coup, d'une de ces périodes d'anéantissement, je constatai qu'il faisait jour. Une lumière verdâtre, une lumière glauque tamisée par d'épaisses masses de feuillage mouillé, s'accrochait aux profondeurs obscures du souterrain où je me trouvais... Et en effet, à côté de moi, cette roide blancheur indistinctement aperçue, je n'en pouvais douter, c'était bien le corps nu d'un homme mort...

Je me levai, brisé. Je commençais à souffrir de la faim, et peut-être l'idée que Murex entendait me faire périr d'inanition, attirant mon attention sur mon long jeûne, en rendait-elle la souffrance plus forte et plus insupportable.

Mais un vague bourdonnement de voix remplissait la cave. Celle-ci se révélait de dimensions très vastes et toute une partie dont je ne pouvais apprécier l'étendue demeurait plongée dans une nuit complète... D'abord, j'attribuai ce bourdonnement indistinct au bruissement

de mon sang dans ma tête affaiblie... Puis, je me rendis compte d'une alternance dans la qualité du bruit. Deux voix distinctes se répondaient, échangeaient des arguments : l'une plus vibrante, l'autre plus profonde ; l'une plus passionnée, l'autre plus calme... Mes yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Je remarquai que ce bruit de voix descendait d'un coin de la cave où se dessinait un haut rectangle d'une obscurité plus opaque. Au bas de ce rectangle noir, les trois premières marches d'un escalier accrochaient une vague clarté et les débris d'une énorme jarre de terre cuite jonchaient le sol tout autour d'elles.

Je fis quelques pas vers la partie de la cave où se trouvait ce qui me semblait devoir être une seconde issue et, à mesure que je m'en rapprochais, le bourdonnement des voix se faisait plus distinct, les changements d'interlocuteur, les variations du ton, les expressions du sentiment se marquaient de plus en plus nettement. Poussé par la curiosité, je m'engageai, en tâtonnant, dans cet escalier où la nuit était complète. Je comptai une vingtaine de marches en haut desquelles mes mains rencontrèrent la boiserie d'une porte.

Ici, je percevais non seulement le bruit des voix, mais je pouvais reconnaître les interlocuteurs et suivre le sens de presque tout ce qu'ils disaient.

Au moment où mes mains tâtonnantes rencontraient la boiserie, je pus entendre Clodius Tuscus qui, sur un ton d'impatience et de mauvaise humeur, demandait après un instant de silence :

« Aura-t-elle bientôt fini? »

La voix sourde du cestiarque Murex lui répliqua, empreinte, me sembla-t-il, d'une aigreur sarcastique :

« Laissez-lui le temps d'exhaler, sur l'enfant qu'elle ne verra plus jamais, tout ce que son cœur contient de tendresse maternelle !...

— Qu'elle ne verra plus jamais... » commença dubitativement Clodius Tuscus...

Vibrante de colère, la réplique de l'Ibère lui coupa la parole :

« En doutez-vous?

— Je ne dis pas cela !

— Vous laissez voir que vous le pensez...

— Je ne le pense pas !

— Je vous dis que vous le pensez...

— Si je le pensais, je ne vous verserais pas dix mille grands sesterces !... »

L'autre répondit par un grondement. Puis, après un silence, il revint à la charge en bougonnant :

« Quand j'ai dit quelque chose... je l'ai dit ! J'ai dit que vous n'entendriez plus jamais parler de moi. Et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. J'ai dit que la petite ne connaîtrait jamais le nom de sa mère, et je prendrai toutes les précautions pour que la petite n'apprenne jamais le nom de sa mère... Ne craignez rien ! Rome ignorera toujours que l'heureuse, la brillante, la ravissante épouse du magnanime Clodius Tuscus n'est, devant la nature, que l'épouse divorcée du misérable esclave baléare dont votre haute protection avait fait le médiocre cestiarque Murex...

— Croyez-vous que la petite oubliera sa mère ?

— Elle l'oubliera vite. Elle lui ressemble tant ! » ajouta l'Espagnol avec âpreté.

Mais une troisième voix éclata tout à coup, aiguë et flûtée, succédant aux voix graves des deux hommes. Je reconnus aussitôt Pardalisca :

« Voilà... C'est affreux... Partons, Clodius ! Partons... Tout est réglé... C'est un déchirement cruel. Pauvre petite... Elle est adorable, emmitouflée dans sa grosse houppelande de Scythie... J'ai recommandé à Priscilla de se méfier des fraîcheurs de la soirée...

— Et Priscilla ne t'a parlé... de rien?... demanda Clodius d'un ton hésitant.

— Priscilla ? Elle est ravie. Cet ivrogne la battait. Elle vivait depuis dix ans dans la hantise de s'en débarrasser. Elle m'a baisé les mains en pleurant de joie...

— Es-tu sûr qu'il soit bien mort? demanda l'Edile curule en baissant involontairement la voix.

— Veux-tu t'en assurer? lui répondit ironiquement le Baléare.

— Non ! non ! dit Clodius Tuscus avec une telle expression de terreur que Murex éclata de rire.

— Comment avez-vous fait ?... lui demanda Pardalisca.

— Moi, non seulement je n'ai rien fait, mais j'ai tout ignoré! protesta Murex. Priscilla a agi seule. Elle a rassemblé dans une énorme jarre une collection des plus mortelles espèces de vipères, d'aspics, de cérastes qui pullulent dans les marécages. Cette jarre se trouvait là, devant la porte de la cave. Hier matin, Priscilla l'a fait rouler dans la cave, où elle s'est brisée au bas de l'escalier. Son mari est accouru, attiré par le bruit. Ce vieil idiot quittait son lit et avait à peine pris le temps de jeter une couverture sur ses épaules. Priscilla lui a dit : « C'est la jarre d'huile d'olive qui vient de dégringoler dans la cave... Va voir ce qu'il en reste... » Il s'est précipité dans l'escalier... et, en arrivant au bas, a poussé un hurlement terrible... Alors Priscilla a refermé la porte... Elle l'a entendu crier pendant un temps très court... et puis de toute la journée plus aucun bruit... »

Un long silence suivit ce récit. Enfin, la voix légèrement altérée de Pardalisca murmura :

« Et le Grec ?

— Une demi-heure après que je l'eus introduit dans la cave par la porte qui donne sur le jardin, il s'est mis à pousser des hurlements affreux... Cela a duré quelques instants et, depuis, tout est retombé dans un profond silence.

— C'est horrible, déclara Pardalisca d'une voix étranglée.

— Horrible, murmura comme un écho Clodius Tuscus.

— Ce Grec était un espion qui cherchait, de toute évidence, à s'emparer de notre secret, déclara violemment le Baléare. Que venait-il faire hier au soir, autour de cette villa?

— C'est vrai! C'est vrai!... murmurèrent les deux Romains.

— Quant au mari de Priscilla, il devenait dangereux. Vous avez remarqué l'air sournois qu'il affectait depuis quelque temps. Il connaissait trop de choses et sa femme ne parvenait plus à lui faire entendre raison... Il ne pouvait se résigner à l'idée de quitter ce domaine dont il se considérait comme le maître absolu. Notez, ajouta le Baléare sur un ton menaçant, que je suis aussi innocent de la mort du mari de Priscilla que de celle du Grec.

Celui-ci est mort par accident. Quand je l'ai enfermé dans la cave, j'ignorais la façon ingénieuse mais éminemment rustique que votre Priscilla avait choisie pour se ménager un veuvage prématuré.

— Oh ! nous ne songeons à te rendre responsable de rien, » protestèrent ensemble Clodius Tuscus et Pardalisca.

Puis, la voix aiguë de la femme alternant avec la voix grave du mari :

« Ce Grec nourrissait de mauvais desseins.

— Il était fourbe.

— Sournois.

— Hypocrite.

— Menteur.

— Traîtreux.

— Hier matin, il proposait à mon mari de te faire périr...

— Est-il tout à fait certain qu'il soit bien mort? conclut Clodius Tuscus.

— Si tu en doutes, tu n'as qu'à ouvrir cette porte... Et c'est bien simple ! Vois ! »

Un verrou claqua tout contre mon oreille.

« Refermez cela ! Refermez cela ! cria Pardalisca avec un accent d'indicible terreur.

— Peuh, protesta Clodius Tuscus, l'escalier est roide, et les serpents ne pourraient le gravir.

— C'est ce qui te trompe, déclara Murex. On trouve dans votre jardin une espèce de cobra noir, à ventre jaune, d'une taille respectable, et que j'ai vu se déplacer avec une aisance et une prestesse peu rassurantes...

— Allons-nous-en! J'ai horreur de ces bêtes, déclara la voix aiguë avec un ébrouement bruyant des lèvres.

— Qu'est-ce que ce bruit? » demanda Clodius Tuscus.

Ce bruit, c'était Saphos Mélambris qui, derrière sa porte, étranglait d'épouvante à l'idée du grouillement des monstres lâchés dans l'ombre autour de lui.

« Quelque chouette ! La maison en est remplie, déclara Murex...

— Partons... Partons, » répétait Pardalisca.

Et, de nouveau tout contre mon oreille, j'entendis claquer le verrou, tandis que le marbre des dalles résonnait

sous les pas de plusieurs personnes qui s'éloignaient.

Le véritable homme courageux n'est pas celui qui provoque son ennemi par des bravades, des gestes de défi et des appels de pied. Le véritable homme courageux, c'est celui qui, la gorge serrée par les doigts d'une terreur panique, conserve un cerveau clair, un esprit rapide, une vision intelligente du péril qui le menace et de la meilleure façon de s'y dérober. Là, dans l'obscurité totale de mon escalier, à quelques pas de ce cadavre, dans cette cave où grouillaient les monstres, affaibli par le manque de nourriture et par une nuit sans sommeil, passée sur le sol humide et dans un air glacé, au sommet de cette loque de corps que secouait un tremblement nerveux, une raison calme et claire commandait, sinon à mes gestes, du moins à mes sentiments, à mes volontés, à la logique de mes raisonnements. Le bruit du pas des trois complices qui s'éloignaient retentissait encore à mes oreilles que mon intelligence hellénique avait déjà jugé et condamné l'idée d'un dernier appel à mes ennemis, et cela pour une excellente raison. Cette raison, c'est que les serpents lâchés dans la cave, ou bien avaient trouvé le moyen d'en sortir, ou bien gisaient autour de moi inoffensifs, engourdis par le froid. Ces animaux ont besoin pour vivre d'une certaine chaleur. Impossible qu'ils eussent résisté à l'atmosphère glaciale du souterrain. Je m'ancrai dans l'esprit cette conviction — que l'on m'a dit, depuis, ne pas être aussi fondée que je me l'affirmais en cette heure de danger mortel — et je pris la décision de ne pas tenir compte de la présence des reptiles, mais de ne songer qu'à trouver le moyen de m'échapper de ma prison.

Chose incroyable, tandis que, du fond du cœur, j'adressais une invocation fervente à Pallas Athéné, ce qu'il me vint à l'esprit de promettre à la déesse — afin de me concilier son aide toute-puissante — ce ne fut point une éclatante vengeance sur les trois ennemis qui me condamnaient à périr de la façon la plus cruelle, ce fut de me dévouer de toutes mes forces au salut de ma lamentable victime, Valerius Rufus. D'un élan, j'élevai mon cœur vers la déesse. Je lui promis de tout faire pour sauver ce malheureux si, moi-même, j'échappais à la

mort, — et aussitôt, un calme, une extrême lucidité, une indomptable énergie descendirent en moi, avec la conviction que l'Immortelle m'avait entendu.

La cave possédait au moins deux issues. La porte à laquelle je m'appuyais ne me semblait pas devoir résister longtemps à des poussées désespérées. Dès les premiers instants de ma détention, je m'étais assuré que l'autre porte, celle qui donnait sur le jardin, faite de planches de chêne d'une épaisseur extrême, eût défié les efforts d'un bélier de guerre, en dépit de la moisissure toute superficielle qui lui donnait une apparence de vétusté. Sans aucun doute, il eût été préférable de m'attaquer à celle-ci. Une fois le seuil franchi, je me serais trouvé immédiatement hors de la villa, mais je sentais, sous la pression de mon épaule, la boiserie légère à laquelle je m'appuyais toute prête à céder, et bien que j'ignorasse vers quels dangers nouveaux me conduirait une tentative nécessairement bruyante, pour m'échapper par l'intérieur du bâtiment, j'estimai que mes seules chances de succès se trouvaient de ce côté-là... Cependant, malgré la conviction, que je m'efforçais d'ancrer en moi, de l'innocuité parfaite de serpents engourdis par le froid, je restai longtemps immobile, essayant de me remémorer les divers objets dont la présence dans la cave avait frappé mes regards, afin de voir s'il ne se trouvait rien qui pût me servir d'arme. Après une heure peut-être de cruelles hésitations, je me décidai à redescendre, frissonnant à chaque pas à l'idée de poser le pied sur quelque corps rond et écailleux...

Dans la cave, la lumière blafarde, par le contraste avec l'obscurité qui remplissait le couloir de l'escalier, me permit de voir distinctement les choses. Le cadavre m'apparut à présent dans toute son effroyable lividité... Je passai à distance de la couverture tombée des épaules du malheureux mari de Priscilla. Qui sait si la chaleur relative de ses replis n'avait pas tenté quelque serpent! Je ne pouvais distinguer nettement ce qui se trouvait sur le sol boueux et noir et j'hésitai longtemps, le cœur terriblement serré, devant un objet rond et allongé, qui gisait à deux pas du cadavre, parallèlement à lui. Un bâton? Un des grands cobras noirs décrits par Murex?

Je ne possédais aucun moyen de m'assurer de la nature exacte de cet objet. Parfois, je croyais le voir remuer. Pourtant, je finis par me convaincre de sa complète immobilité. Mais un serpent peut rester des jours entiers sans faire un mouvement... Dans la partie de la cave où pénétrait plus ou moins la lumière, je n'apercevais que les débris de la jarre, la couverture, le cadavre, et ce long objet cylindrique enfoncé dans la boue. La régularité de sa forme me rassurait. Parfaitement rectiligne, il présentait une épaisseur presque uniforme sur une longueur de trois pieds. A ce détail je finis par me convaincre que ce ne pouvait être un reptile et pris la décision de porter la main sur lui. Mais quand je m'en approchai, l'idée me frappa que ce devait être le cobra qui s'était attaqué au mari de Priscilla. Pourquoi celui-ci n'aurait-il pas réussi à tuer le monstre ?... Je demeurai ainsi, tremblant, n'osant remuer, hésitant à faire le moindre pas, durant des instants dont il m'est impossible de déterminer la durée. La faim et la soif me torturaient. Une fièvre ardente me battait lourdement les tempes. Pourtant, insensiblement, comme fasciné, je me rapprochais de cet objet enfoncé dans la boue — et qui présentait les dimensions et, autant que je pouvais en juger, l'apparence du manche d'un outil de jardinage... Enfin, penché sur lui, sûr qu'il ne remuait pas, certain qu'il ne pouvait dans sa position se détendre en un bond subit — avec des hésitations, des reculs, des affres d'agonie, couvert d'une sueur glacée — lentement, lentement, j'effleurai du doigt ce cylindre noir à demi enfoncé dans le sol.

Il ne remua pas.

Enhardi, je revins à la charge et je le poussai plus fort, puis plus fort encore, puis de toutes mes forces, mais toujours avec un seul doigt...

Il ne remua pas. Il ne céda pas à ma pression. Bien que rugueux, il me donna l'impression d'être parfaitement rond, mais trop enfoncé dans la boue pour se mettre à rouler sous la poussée de mon doigt...

Je m'en écartai un moment pour me remettre de l'émotion qui me comprimait la poitrine. Ce ne pouvait être un serpent. Ni mort ni vivant, un serpent n'eût

offert une telle résistance à mes efforts pour tenter de le mettre en mouvement. Et brusquement je le saisis par le milieu, furieux contre moi-même des terreurs qui me faisaient presque défaillir. Ce ne fut pas sans peine que j'arrachai au sol boueux, où elle gisait à demi enfoncée, une barre de fer que la rouille avait couverte de rugosités écailleuses, mais qui ne m'en parut pas moins extrêmement solide à en juger par son épaisseur. Ainsi armé, je regagnai le haut de l'escalier. Retenant mon souffle, j'écoutai longuement. Plus personne ne remuait dans la pièce voisine. Rien. Un silence complet. Par les deux lucarnes de la cave m'arrivait, lointain et assourdi, le croassement des corbeaux dans les arbres du jardin abandonné. Derrière la porte, aucun bruit ne décelait la présence d'un être vivant...

Il me fallut deux heures pour forcer le passage. Nul ne me troubla au cours de cette opération et je pus enfin fouler aux pieds victorieusement les débris de panneaux de chêne, de barres de fer, de verrous et de gonds dont j'avais jonché le seuil de la villa dans mes frénétiques efforts pour venir à bout de ces obstacles qui me séparaient de la liberté.

(*Le Secret de la Villa des trois cyprès; L'Illustration.*)

ROLAND DORGELÈS

BIBLIOGRAPHIE. — *La Machine à finir la Guerre*, avec Régis Gignoux (1917); — *Les Croix de Bois* (1919), prix de la *Vie Heureuse*; — *Le Cabaret de la Belle Femme* (1919); — *La Boule de Gui* (1921); — *Saint Magloire* (1922); — *Le Réveil des Morts* (1923); — *Sur la route mandarine* (1925); — *Montmartre, mon pays* (1925); — *Partir* (1926).

Roland Dorgelès est né à Amiens, le 15 juin 1886. De bonne heure, il vient à Paris et, après avoir suivi les cours de l'École des Arts décoratifs, débute dans les lettres en même temps que ses amis Henri Béraud, Pierre Mac-Orlan, Francis Carco, Pierre Benoit. De 1910 à 1914, il donne des contes et des chroniques dans différents journaux. Réformé, il s'engage dans les premiers jours de la guerre au 74e régiment d'infanterie; il passe ensuite au 39e. Au front depuis septembre 1914, il est deux fois blessé et cité, et passe en 1916 dans le personnel navigant de l'aviation. Après une chute grave, il est versé dans le service auxiliaire.

En 1917, il publie en collaboration avec Régis Gignoux *La Machine à finir la Guerre*, roman satirique dont il écrit sept chapitres pendant les huit jours d'une permission. En 1919 paraissent *Les Croix de Bois*, — achevées depuis deux ans, mais refusées par tous les éditeurs, — livre admirable, où, sans outrances, sans parti pris, sans vaines déclamations, il a réussi le tableau le plus vivant et le plus pathétique de la guerre. Viennent ensuite : *Saint Magloire*, qui met aux prises une saisissante figure de missionnaire-apôtre avec l'égoïsme et les furieux appétits de la société d'aujourd'hui; *Le Réveil des Morts*, qui peint les régions dévastées en proie à l'avidité des profiteurs de toutes catégories; *Sur la route mandarine*, évocation de l'Indo-Chine moderne, bien différente de celle que nous montra Loti; *Partir*, roman d'une formule toute nouvelle qui se passe entièrement à bord d'un paquebot. — Autant de livres où s'affirment le talent d'un grand artiste et l'ardeur généreuse d'un grand cœur.

LE MONT CALVAIRE

Du bois des Sources, on le voyait entre les branches, où se posaient en essaims verts les premiers bourgeons. Hersée par les obus, éventrée à coups de torpilles, usée, tragique, c'était une haute butte crayeuse, hérissée de quelques pieux qui avaient été des arbres. Sur les cartes d'état-major, elle devait avoir un nom. Les soldats l'avaient appelée le mont Calvaire.

C'était l'enfer du secteur. Lorsque le régiment montait en ligne, on se demandait, anxieux : « Qu'est-ce qui prend au Calvaire, ce coup-ci?... » Et quand on l'avait appris, les victimes grognaient :

— Toujours les mêmes... Sûr que le piston s'en fout, on ne le verra pas souvent là-haut.

Bombardé sans répit, le Calvaire fumait comme une usine. On voyait les torpilles monter du bois des Boches et tomber lourdement sur cette terre morte où elles ne pouvaient plus rien arracher que des lambeaux d'hommes et des cailloux. La nuit, c'était là qu'on tirait le feu d'artifice : globes rouges, étoiles blanches, chenilles vertes balancées, vision splendide des nuits de guerre. Des éclairs d'éclatements y joignaient leur fracas. Et pendant quatre jours, deux sections restaient là, guettant l'inconnu par-dessus un champ râpé jonché de capotes bleues et de dos gris.

De loin, lorsqu'on regardait le nuage jaune et vert des éclatements qui ne se dissipait jamais, qu'on voyait la panache épais des torpilles, qu'on entendait cet orage incessant, on se disait :

— C'est impossible. On ne peut pas tenir là... Il ne doit pas en revenir un.

On y tenait quand même, on en revenait pourtant.

Notre tour était venu d'y monter. Ce n'était pas un boyau qui menait au Calvaire, mais une sorte de sentier taillé dans la craie, un chemin muletier, bordé d'étroits gourbis suintants et froids. Tout le long, c'était un navrant fouillis d'équipements, de bouteillons, de cartouches, de hardes, d'outils, tout un cimetière de

choses. Et de loin en loin, des croix de bois : « Brunet, 148e d'infanterie... Cachin, 74e d'infanterie... Ici un soldat allemand... » A peine recouverts d'une couche de marne, on voyait nettement la boursouflure des corps. Il y avait plus de douze stations à ce chemin de croix.

Là relève se fit plus vite, ce soir-là. On avançait le dos bossu, l'oreille inquiète. On se poussait. Comme on distinguait, à la lueur des fusées, les courts moignons des arbres, le sous-lieutenant Berthier, qui nous guidait, fit passer :

— On approche, silence !

Conseil inutile. Pas un grognement, pas un tintement, pas un murmure. Lemoine, qui ne croyait pas au danger, retenait pourtant sa baïonnette qui ferraillait. La même gravité nous dominait tous. Seul, Maroux était satisfait. Il avait prétendu que c'était un filon, que là-haut personne ne viendrait nous voir, que nous serions tranquilles. Mais comme les autres, il allait la tête basse, maintenant sa gamelle qui brimbalait.

— Planquez-vous !

Deux obus sifflèrent et vinrent éclater à vingt pas, éclair rouge qui nous éblouit. Tous s'étaient écrasés, les uns dans les autres. Les éclats fouettèrent la craie.

— Faites passer, en avant...

Dans la tranchée étroite, creusée sur l'autre versant de la butte, les hommes du régiment relevé nous attendaient, impatients, sac au dos. Tout bas, à mots hachés, les sergents passèrent les consignes :

— Leur tranchée est à la lisière du bois... Un peu plus de cent mètres. Ne tirez pas sur la gauche plus loin que les bouleaux, c'est un petit poste à nous...

Brièvement, les camarades nous souhaitaient bonne chance tout en ramassant leur barda.

— Gare aux torpilles, surtout le soir à l'heure de la soupe. Si vous pouvez, ramenez le gars qui est dans le champ, juste devant les fils de fer. C'est un copain à nous qui s'est fait descendre l'autre nuit. Vous l'enterrerez, hein ? Un nommé Questel...

Vite, ils partirent, encaqués dans l'étroit boyau où toute la tranchée se déversait. Leur rumeur étouffée s'éloigna et se tut. Veinards...

* * *

La nuit, lentement, semblait fondre. On eût dit que la dernière étoile se dépêchait de rentrer.

Dans le brouillard du petit jour, les choses revenaient de leur voyage au pays noir et sagement reprenaient leur place : l'arbre en fourche devant la tranchée, la meule brûlée contre le réseau Brun. Ce fut Broucke qui le premier vit les morts.

— Ben y en o, dit-il. Cor un bois qui reviendro cher...

Gilbert cherchait à découvrir celui de l'autre nuit, que les camarades nous avaient demandé d'enterrer. L'aube le découvrit enfin. Il était resté à vingt mètres des fils de fer, déjà plat et fané, comme les autres. A quoi bon risquer de se faire tuer pour traîner ce cadavre plus près de la tranchée ? Une place ici ou un trou là... On avait ses papiers, cela suffisait. Sa tombe ? Quelque part, sur le front...

Avec le jour, l'artillerie s'éveilla. Une salve de shrapnells tonna d'abord, couronnant le Calvaire d'une auréole verte vite dénouée. Puis, ce fut le tour des gros.

Les premiers qui sifflèrent nous jetèrent terrés au fond de la tranchée. Ce fut un déchirant fracas, et une gerbe de pierraille retomba sur nous en lourds grêlons. Bréval poussa un petit cri, touché à la nuque par un éclat mort ou un caillou. La peau seule était déchirée, mais il saignait.

— Pas de veine, lui dit Lemoine en lui mettant un peu de teinture d'iode... Si ç'avait pu te casser un bras, hein !

— C'est pas moi qu'aurais cette veine-là, regretta le caporal.

La journée se passa ainsi, courbés sous les obus, fuyant sous les torpilles.

Vers onze heures, cela redoubla et les hommes de soupe hésitèrent un bon moment avant de s'en aller, plus à l'abri dans la sape que dans le boyau partout éboulé. Lorsqu'ils revinrent, la moitié du vin était renversé, le macaroni plein de terre et Sulphart s'étranglait à injurier Lemoine qui n'était « pas même foutu de porter un bouteillon ».

Le rata mangé, on commença à jouer aux cartes en attendant le soir. Broucke s'était mis à ronfler ; couché près de lui, Gilbert essayait de rêver.

Soudain il se redressa et nous dit, la voix sèche :

— On creuse là-dessous.

Tous se retournèrent, cartes tombées.

— Tu es sûr ?

Il fit oui, de la tête. Je secouai brutalement Broucke, qui ronflait toujours, et Maroux, Bréval, Sulphart se couchèrent dans la galerie, l'oreille à terre. Nous autres les regardions, muets, le cœur dans l'étau. Nous avions tous compris : une mine... Anxieusement, nous écoutions, rageant contre les obus qui ébranlaient la butte de leurs coups de bélier. Bréval se releva le premier.

— On ne peut pas se tromper, fit-il à mi-voix, ils creusent.

— Il n'y en a qu'un qui travaille, on entend bien, précisa Maroux. Ils ne sont pas loin.

Nous étions tous serrés, immobiles, regardant le sol dur. Quelqu'un était allé chercher le sergent Ricordeau. Il arriva, écouta un moment et dit :

— Oui... Il faudrait prévenir le lieutenant.

Chacun à son tour se couchait pour entendre et se relevait rembruni. Dans la tranchée, la nouvelle avait déjà couru, et, entre deux obus, les guetteurs écoutaient la pioche effarante qui creusait, creusait...

Le sous-lieutenant Berthier arriva à la nuit, avec la corvée de soupe. Il écouta assez longtemps, hocha la tête, et, tout de suite, voulut nous rassurer.

— Peuh !... Ce sont peut-être des pionniers qui creusent une tranchée, et même assez loin... Cela trompe beaucoup, vous savez, ces bruits-là. Je vais demander quelqu'un du génie... Mais ne vous montez pas la tête, c'est certainement encore loin, il n'y a pas de danger...

Nous prîmes la veille. Les obus tombaient toujours, mais ils faisaient moins peur à présent. On écoutait la pioche.

Nos deux heures finies, nous remontâmes dans la grotte. Broucke écouta et dit :

— Il est raisonnable, il ne fo point trop d'train.

Et tranquillement, il s'endormit.

On allait souffler la bougie quand le lieutenant Berthier revint, accompagné d'un adjudant du génie. Tout le monde se releva et se tassa dans la galerie. Le premier mot que nous saisîmes fut :

— Nous nous en doutions.

Fouillard eut un tic qui lui tira l'œil.

L'adjudant s'était couché, l'oreille contre terre, et écoutait, les yeux fermés. Nos silences écoutaient avec lui. Il se releva, brossa d'une tape sa capote blanche de craie, et repartit avec Berthier sans rien nous dire, pas un mot.

— C'est qu'il n'y a pas encore de danger, supposa Lemoine.

— C'est que nous allons sauter, prédit Sulphart.

On se coucha, pourtant. Et l'on dormit. Berthier revint au petit jour ; il avait un air triste, un air soucieux qu'on ne lui connaissait pas et qui nous inquiéta tout de suite. Que savait-il ? Il écouta encore piocher, sans coller son oreille à terre, car les coups, à présent, nous parvenaient plus distincts. Nous nous sentions troublés par un pressentiment vague, une crainte confuse. Berthier revint.

— L'escouade de Bréval, rassemblement.

Il nous regarda tous, de son profond regard de brave homme, puis arrêtant ses yeux sur Bréval seul, qui, depuis sa coupure, portait un pansement autour du cou, comme un faux col, il lui dit :

— Comme vous l'aviez deviné, les Allemands creusent une mine. Le génie va peut-être venir pour faire une sape, mais la leur doit être bien avancée pour qu'on puisse la couper. Alors... n'est-ce pas... il est inutile que tout le monde reste ici... Vous comprenez bien ça... Alors... c'est votre escouade qui va rester, Bréval : on a tiré au sort. On va relever les deux sections qui vont se porter en deuxième ligne, et vous resterez ici avec votre escouade et des mitrailleurs... Ce n'est pas beaucoup, mais le colonel a confiance en vous, on sait que vous êtes des braves... Et puis on n'a pas d'attaque à craindre, puisqu'ils creusent... D'ailleurs, leur mine n'est pas encore près d'être finie, vous n'avez pas à avoir peur... Il n'y a pas de danger, aucun danger... C'est une simple mesure de précaution...

Il commençait à bafouiller, la gorge serrée. Son regard fit encore une fois le tour de l'escouade, cherchant nos yeux à tous. Personne ne dit rien; seul Fouillard bredouilla :

— On pourra tout de même partir, pour aller à la soupe.

— On vous l'enverra.

Les autres se turent, un peu pâles, et ce fut tout. Courage? Non. Discipline. Notre tour était venu...

— On est bons, dit simplement Vieublé.

— Mais non, vous êtes fou, coupa vivement le lieutenant. Ne vous faites pas cette idée-là... Tenez — et il baissa les yeux, gêné — j'aurais bien voulu rester avec vous. C'était ma place. Le colonel n'a pas voulu... Allons, bonne chance.

Sa lèvre inférieure tremblait, une buée mouillait ses yeux sous le lorgnon. Brusquement, il nous donna à tous une poignée de main et s'éloigna, les dents serrées, tout pâle.

Déjà les camarades s'en allaient, en se poussant, comme s'ils avaient eu peur que la mort ne les rattrapât. Ils nous regardaient drôlement, en passant devant nous, et les derniers nous dirent : « Bonne chance. » Le cliquetis des chaînettes sur les gamelles s'éloigna, le tintement des bidons vides, les cailloux qui roulent, les voix... Nous restions seuls. Les mitrailleurs s'assirent à leur pièce. Trois de l'escouade descendirent dans la tranchée, et nous rentrâmes dans la mine.

— Il n'y a plus qu'à attendre, dit Demachy, qui exagérait son air indifférent.

Attendre quoi? Tous assis sur le bord de nos litières, nous regardions la terre, comme un désespéré regarde couler l'eau sombre, avant le saut. Il nous semblait que la pioche cognait plus fort à présent, aussi fort que nos cœurs battants. Malgré soi, on s'étendait pour l'écouter encore.

Fouillard s'était couché dans un coin, la tête sous sa couverture pour ne plus rien entendre, ne plus rien voir. Bréval dit, d'une voix hésitante :

— Après tout, ce n'est pas dit qu'on va sauter... Ça ne se fait pas comme ça, une mine

— Surtout dans la pierre.

— On dirait que c'est tout près, et il y en a peut-être encore pour huit jours.

Ils parlaient tous ensemble, à présent, ils mentaient tous pour se donner du cœur, espérer quand même. Ce fut une discussion bruyante d'un moment, où chacun avait son histoire de mine à raconter, et, quand ils écoutèrent à nouveau, il leur parut que cela tapait moins fort. Machinalement, on déroula les couvertures, on se coucha.

— Tu parles d'un réveil en sursaut, ronchonna Vieublé en se déchaussant.

Où la terre allait-elle se fendre? En fermant les yeux, on croyait voir ces ignobles photographies des illustrés, ces entonnoirs béants avec des pieux, de la ferraille et des bouts d'hommes qui dépassent, mal ensevelis.

Couchés, la tête sur le sac, nous n'entendions plus que le terrible pic, régulier comme un tic tac d'horloge, qui creusait notre trou.

— Ça va en faire un bruit, murmura Belin. Tu parles d'une charge qu'il faut pour arracher une butte comme celle-là.

— Encore trois jours avant de se barrer.

— Non, plus que deux et demi, on doit être relevés le mercredi soir.

Bréval, absorbé, écrivait sur ses genoux, son sac pour pupitre.

— Tu le fais à l'émotion à ta bourgeoise, blagua Lemoine. Tu lui racontes qu'on va sauter ?

Les obus tombaient moins nombreux cette nuit. La brève aurore des fusées naissait et mourait sur la toile de tente. La nuit était presque tranquille. Seul, ce bruit de pioche assourdi, qui nous berçait...

* * *

A minuit, je pris la veille. Il faisait froid dans la tranchée. Le vent rabattait du bois des frissons glacés et Gilbert grelottait sous sa couverture.

— Tu entends ?

— Oui, ça cogne toujours.

On ne regardait plus dans la plaine. A quoi bon ? On n'y voyait jamais que du noir trembler dans du noir. On écoutait, on songeait.

Le premier, Demachy parla à mi-voix, avec ce petit ton persifleur qui m'irritait et que j'aimais pourtant.

— C'était trop beau... C'est vrai, c'était trop beau. Une vie d'insouciance, de joie quotidienne. Un jour, quelqu'un frappe : — Pan ! Pan ! C'est la vie. — Mais je ne vous connais pas. — ... Tant pis, c'est bien votre tour ! — Elle vous a mis une pioche et un fusil entre les mains, et creuse bonhomme, et marche bonhomme, et crève bonhomme...

— Pourquoi que tu t'es engagé aussi, lui dit Lemoine, puisque t'étais réformé ?... Surtout dans la biffe.

— Le devoir, un emballement : des bêtises...

Nous nous rapprochâmes des mitrailleurs, entassés muets sous leur caponnière. L'un dormait dans le fond, la tête renversée.

— Plus que deux jours et demi, hein, nous dit le chef de pièce.

— Ils auront fini avant ça, dit l'autre.

Lemoine qui, sans y voir, sculptait sa canne commencée l'autre jour, s'accroupit dans un coin.

— S'ils sont sûrs que ça doit sauter, dit-il, ils avaient qu'à nous relever comme les copains... Et pourquoi notre escouade plutôt qu'une autre, d'abord ?

Le vent fauchait les étoiles. La nuit devenait plus épaisse. Nous n'étions plus dans la tranchée que des tas noirs, et dans l'ombre de la caponnière on ne distinguait rien, que le point rougeoyant d'une pipe. Parfois, quelqu'un soulevait le rideau du créneau et regardait. Rien... Un frisson, un murmure : les moutons du soir broutaient les champs.

Après les trois heures de veille, nous étions rentrés gelés. Et bien serrés sous nos couvertures, nos musettes côte à côte comme des oreillers, nous nous étions endormis d'un bon sommeil de brutes.

Au matin, ce fut un présage, une détresse intérieure qui nous réveilla. Ce n'était plus le bruit : un silence tragique, au contraire. L'escouade était muette, atterrée, penchée sur Bréval qui écoutait, couché de tout son long. Redressés sur notre litière, nous les regardions.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota Demachy.

— Ils ne cognent plus !... Ils doivent bourrer la mine.

Mon cœur s'arrêta net, comme si quelqu'un l'avait pris dans sa main. Je ressentis comme un frisson. C'était vrai, on n'entendait plus creuser. C'était fini.

Bréval se releva, un sourire machinal aux lèvres.

— Il n'y a pas à se tromper. Ils ne cognent plus.

Nous regardions la terre, muets comme elle. Fouillard, blême, fit le geste de sortir. Sans un mot, Hamel le retint par le bras. Maroux s'était assis, les mains croisées entre les genoux, et tambourinait la planche de sa litière, avec ses gros talons.

— Tais-toi, lui dit durement Vieublé. Écoute...

Nous tendîmes tous le cou, anxieux, ayant peur de nous tromper. Non ! la pioche avait bien repris. Elle cognait. Oh ! ce qu'on put l'aimer un instant, cette horrible pioche. Elle creusait. C'était la grâce. On ne bourrait pas la mine, on ne mourait pas encore...

Vieublé s'était dégagé de l'angoisse, d'un coup de collier. Blême de rage, il bondit dehors en braillant.

— Il est fou, s'écria Bréval. Qu'est-ce qu'il fait ?

On courut après lui. Il avait grimpé sur des sacs à terre, et, sorti de la tranchée jusqu'au ventre, le cou tendu, il hurlait :

— Vous pouvez creuser, tas de vaches, on vous em... On sautera peut-être tous, mais on vous em...

Sulphart l'avait pris à bras le corps et le tirait.

— Vas-tu te taire...

Bréval aussi le tirait par le bras, mais l'autre résistait.

— Faut que j'en butte un avant de sauter... Je veux pas crever comme une lope, rugissait-il, il m'en faut un !

On put pourtant le faire descendre et le rentrer dans la sape, où il se calma, en buvant le vieux marc de Demachy.

— C'est du bon, fit-il en connaisseur.

Toc... Toc... Toc... Elle creusait toujours... Toc... toc... Puis elle s'arrêtait. Nous écoutions alors, plus angoissés. Non. Toc... Toc... Toc...

Cela dura deux jours encore, et une nuit. Quarante heures que l'on comptait, qu'on arrachait par lambeaux de minutes. Deux jours et une nuit à écouter, la bouche sèche de fièvre. Le dernier soir, on ne put retenir Vieublé : il partit avec quatre grenades dans sa musette, et, au bout d'une heure, nous entendîmes quatre aboiements, coup sur coup, puis des plaintes hurlées à la lisière du bois. Il avait bien distribué ses sodas.

Comme il rentrait dans la tranchée, le lieutenant Berthier arriva, précédant la relève. Déjà nous mettions sac au dos, prêts à partir.

— Ah, je suis content, nous dit-il... Vous voyez qu'il ne fallait pas se désespérer. C'est fini.

— On n'est pas encore parti, trembla Fouillard.

— Sauter maintenant, ça serait vraiment pas de veine, remarqua posément Lemoine.

Les coups réguliers nous parvenaient, rassurants malgré tout. Mais ce n'était plus la pioche qu'on guettait, c'était la relève. Une rumeur assourdie nous avertit.

— La relève... Entrez dans la grotte pour dégager. Je me charge des consignes, nous dit Berthier.

Nous regardâmes passer les hommes d'un régiment inconnu. Ils étaient dix seulement, et quatre mitrailleurs. Le dernier s'arrêta, nous ayant devinés dans l'ombre de la galerie.

— Alors, ils creusent une mine en dessous ?... On est sûr de sauter. Tu parles, quatre jours...

Tous ensemble, nous cherchâmes à le rassurer.

— Y a pas de raison... Regarde, nous autres, on y est bien resté... C'est long, ces trucs-là... Faut pas s'en faire.

Mais par-dessus son sac nous guettions le lieutenant, des frémissements dans les genoux, tant nous étions pressés de partir. Fouillard, on ne sait comment, avait déjà disparu. Berthier revint enfin.

— En route !... Bonne chance, mes petits.

Et, s'étant retourné vers Demachy, il ajouta, tout bas :

— Les pauvres gars, j'ai peur pour eux...

Sans le lieutenant qui allait en tête d'un bon pas nous aurions peut-être couru. On avait peur de ce Calvaire blafard, que les fusées parfois mettaient à nu. Peur de ce danger qu'on sentait derrière soi, tout près encore.

On glissa dans le chemin crayeux, on traversa vite la passerelle sur le ruisseau, et là seulement, on osa se retourner. Le Calvaire se détachait, terrible, sur la nuit verte, avec ses moignons d'arbres, pareils à des montants de croix.

* * *

On cassa la croûte à la sortie des tranchées Les cuistots avaient fait du jus et l'on mangeait voracement, ne sentant plus à l'estomac ces doigts crispés qui vous serraient. On buvait du vin à pleins quarts : il fallait vider les seaux avant de repartir.

Vantard, Sulphart racontait des histoires à ceux de la compagnie :

— Et comment, qu'on les a engueulés, les Boches, avec le gars Vieublé !

Chaque homme de l'escouade avait son groupe et palabrait. Vieublé, dont la voix paresseuse et grasseyante de gouape se remarquait parmi les autres, racontait sa patrouille :

— Tu parles, si ça a gueulé... Je m'étais levé, je tenais un pieu de leur réseau de la main gauche et v'lan, en plein dedans... J'ai même pas reçu un coup de flingue... Et vise la bath jumelle que j'ai prise à un macchabée boche, un officier...

La compagnie suivait le canal, en longue file décousue. Des gourbis des artilleurs, creusés dans la berge, une vapeur montait, et l'on enviait leurs trous humides. « Finir la guerre là dedans, tiens, tu parles d'un filon... »

L'eau noire ne reflétait que de la nuit et ne vivait que d'un clapotis léger. On franchit la rivière sur un pont tanguant, fait de barques et de tonneaux. Le canal passé, on entrait dans le bois et la fraîcheur vous tombait sur les épaules comme un manteau humide. Cela sentait le printemps mouillé. Quelque part un oiseau chantait, ne sachant pas que c'était la guerre.

Derrière nous, les fusées dessinaient la ligne infinie des tranchées. Bientôt les arbres les cachèrent et les

hautes futaies étouffèrent la voix acharnée du canon. On s'éloignait de la mort.

En entrant dans le premier village, l'escouade de tête se mit à fredonner en sourdine, et machinalement on se mit à marcher au pas.

C'est aujourd'hui marche de nuit
Au lieu d'roupiller, on s'promène...

Alors, brusquement, venu de loin, un bruit sourd ébranla la nuit : un bruit tonnant de catastrophe, que l'écho répéta longuement. La mine avait sauté.

La colonne, comme au commandement, s'était arrêtée. Plus une voix... On écoutait encore, le cœur serré, comme si on avait pu, de cette rive, entendre les cris. Les canons aussi, s'étaient tus, pour écouter.

Mais non, plus rien, c'était fini...

— Combien qu'ils étaient ? demanda dans le rang une voix étranglée.

— Dix... répondit quelqu'un. Et quatre mitrailleurs...

(*Les Croix de Bois* ; Albin Michel, édit.)

CONAN DOYLE

BIBLIOGRAPHIE. — *Un Crime étrange ;* — *Le Chien des Baskerville ;* — *La Marque des quatre ;* — *Le Crime du brigadier ;* — *Le Drame du Korosko ;* — *Les Exploits du colonel Gérard ;* — *La Grande Ombre ;* — *Les mémoires d'un médecin ;* — *Les Moines guerriers ;* — *Rodney Stone ;* — *Un Drame sous Napoléon Ier ;* — *Un Début en médecine ;* — *La Merveilleuse Découverte de Raffles Haw ;* — *Les Aventures de Sherlock Holmes ;* — *Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes ;* — *La Résurrection de Sherlock Holmes ;* — *Sherlock Holmes triomphe ;* — *Un Duo ;* — *Une Idylle de banlieue ;* — *Le Parasite ;* — *L'Horrible Agonie de Lady Sannox ;* — *La Brèche au monstre*, etc.

Arthur Conan Doyle naquit à Edimbourg, le 22 mai 1859. Il étais fils de Charles Doyle, architecte de talent, et petit-fils du célèbre caricaturiste John Doyle. Il fit ses études de médecine à l'université d'Edimbourg et, après avoir exercé à Southsea de 1882 à 1889, il voyagea en Afrique et dans les régions arctiques.

L'œuvre de Conan Doyle est multiple : ses compatriotes apprécient surtout ses romans historiques, *Un Drame sous Napoléon, La Grande Ombre, Les Exploits du colonel Gérard, Rodney Stone*, qui contiennent de remarquables peintures de l'Angleterre au début du dix-neuvième siècle et des guerres de l'Empire. Conan Doyle a publié, en outre, des récits de voyage et d'innombrables nouvelles. Enfin, fervent adepte du spiritisme, il consacre son activité, depuis quelques années, à l'étude des problèmes de l'au-delà.

En France, c'est surtout à la série des *Sherlock Holmes* que Conan Doyle doit sa popularité. Son premier ouvrage, *A study in scarlet* (Une étude de rouge), traduit sous le titre : *Un Crime étrange*, obtint un succès considérable. Il a été suivi de deux romans, *La Marque des quatre* et *Le Chien des Baskerville*, et de nombreux contes qui ont le fameux Sherlock pour héros. En s'inspirant de Dupin, le policier-amateur d'Edgar Poe, Conan Doyle a créé un personnage extrêmement pittoresque et vivant. Le docteur Locard, qui lui consacre tout un chapitre d'un de ses ouvrages de technique policière, a rendu hommage à la logique impeccable avec laquelle Sherlock Holmes sait enchaîner la série des faits qui, d'un indice en apparence futile, le conduiront à la découverte de la vérité. On a pu dire dans ce sens que Conan Doyle a élevé le roman d'aventures à la hauteur d'une science exacte.

LA MALÉDICTION DES BASKERVILLE

Sir Charles Baskerville a trouvé la mort dans des circonstances mystérieuses. Le docteur Mortimer, un ami du défunt, expose à Sherlock Holmes les circonstances de cette mort et lui donne lecture d'un manuscrit ancien trouvé dans les papiers de sir Charles.

Holmes prit le manuscrit et le déplia sur son genou. Par-dessus son épaule, je regardai le papier jauni et l'écriture presque effacée. En tête, on avait écrit : « *Baskerville Hall* », et, au-dessous, en gros chiffres mal formés : « *1742* ».

« Je vois qu'il s'agit de sortilège, fit Holmes.

— Oui, répondit le docteur, c'est la narration d'une légende qui court sur la famille de Baskerville.

— Je croyais que vous désiriez me consulter sur un fait plus moderne et plus précis?

— Très moderne... Et sur un point précis, urgent, qu'il faut élucider dans les vingt-quatre heures. Mais ce manuscrit est court et intimement lié à l'affaire. Avec votre permission, je vais vous le lire. »

Holmes s'enfonça dans son fauteuil, joignit les mains et ferma les yeux, dans une attitude résignée.

Le docteur Mortimer exposa le document à la lumière et lut d'une voix claire et sonore le curieux récit suivant :

« On a parlé souvent du chien des Baskerville. Comme je descends en ligne directe de Hugo Baskerville et que je tiens cette histoire de mon père, qui la tenait lui-même du sien, je l'ai écrite avec une conviction sincère en sa véracité. Je voudrais que mes descendants crussent que la même justice qui punit le péché sait aussi le pardonner miséricordieusement, et qu'il n'existe pas de si terrible malédiction que ne puissent racheter le repentir et les prières. Je voudrais que, pour leur salut, mes petits-enfants apprissent, non pas à redouter les suites du passé, mais à devenir plus circonspects dans l'avenir et à réprouver les détestables

passions qui ont valu à notre famille de si douloureuses épreuves.

« Au temps de notre grande révolution, le manoir de Baskerville appartenait à Hugo, de ce nom, homme impie et dissolu. Ses voisins lui auraient pardonné ces défauts, car la contrée n'a jamais produit de saints; mais sa cruauté et ses débauches étaient devenues proverbiales dans la province.

« Il arriva que Hugo s'éprit d'amour (si, dans ce cas, l'emploi de ce mot ne constitue pas une profanation) pour la fille d'un cultivateur voisin. La demoiselle, réservée et de bonne réputation, l'évitait, effrayée par son mauvais renom.

« Une veille de Saint-Michel, Hugo, de concert avec cinq ou six de ses compagnons de plaisir, se rendit à la ferme et enleva la jeune fille, en l'absence de son père et de ses frères. Ils la conduisirent au château et l'enfermèrent dans un donjon; puis ils descendirent pour achever la nuit en faisant ripaille, selon leur coutume.

« De sa prison, la pauvre enfant frissonnait, au bruit des chants et des blasphèmes qui montaient jusqu'à elle. Dans sa détresse, elle tenta ce qui aurait fait reculer les plus audacieux : à l'aide du lierre qui garnissait le mur, elle se laissa glisser le long de la gouttière et s'enfuit par la lande vers la maison de son père, distante d'environ trois lieues.

« Quelque temps après, Hugo quitta ses amis pour monter un peu de nourriture à sa prisonnière. Il trouva la cage vide et l'oiseau envolé. Alors, on l'aurait dit possédé du démon. Dégringolant l'escalier, il entra comme un fou dans la salle à manger, sauta sur la table et jura devant toute la compagnie que, si cette nuit même il pouvait s'emparer de nouveau de la fugitive, il se donnerait au diable corps et âme. Tous les convives le regardaient, ahuris. A ce moment l'un d'eux, plus méchant — ou plus ivre — que les autres, proposa de lancer les chiens sur les traces de la jeune fille.

« Hugo sortit du château, ordonna aux valets d'écurie de seller sa jument, aux piqueurs de lâcher la meute et, après avoir jeté aux chiens un mouchoir de la prisonnière, il les mit sur le pied. L'homme en jurant les

bêtes en hurlant, dévalèrent vers la plaine, sous la clarté morne de la lune.

« Tout ceci s'était accompli si rapidement que, tout d'abord, les convives ne comprirent pas. Mais bientôt la lumière se fit dans leur esprit. Ce fut alors un vacarme infernal ; les uns demandaient leurs pistolets, les autres leur cheval, ceux-ci de nouvelles bouteilles de vin. Enfin, le calme rétabli, la poursuite commença. Les chevaux couraient ventre à terre sur la route que la jeune fille avait dû prendre pour rentrer directement chez elle.

« Les amis de Hugo galopaient depuis deux kilomètres, quand ils rencontrèrent un berger qui faisait paître son troupeau sur la lande. En passant, ils lui demandèrent s'il avait vu la bête de chasse. On raconte que la peur empêcha l'homme de répondre immédiatement. Cependant il finit par dire qu'il avait aperçu l'infortunée jeune fille poursuivie par les chiens.

« — J'ai vu plus que cela, ajouta-t-il ; j'ai vu galoper en silence, sur les talons du sire de Baskerville, un grand chien noir, que je prie le ciel de ne jamais découpler sur moi. »

« Les ivrognes envoyèrent le berger à tous les diables et continuèrent leur course.

« Mais le sang se figea bientôt dans leurs veines. Le galop d'un cheval résonna sur la lande et la jument de Hugo, toute blanche d'écume, passa près d'eux, les rênes flottantes, la selle vide.

« Dominés par la peur, les cavaliers se serrèrent les uns contre les autres ; mais ils ne cessèrent pas la poursuite, quoique chacun, s'il eût été seul, eût volontiers tourné bride.

« Ils arrivèrent enfin sur les chiens. La meute était réputée pour sa vaillance et ses bonnes qualités de race ; cependant les chiens hurlaient lugubrement autour d'un buisson poussé sur le bord d'un profond ravin. Quelques-uns faisaient mine de s'éloigner, tandis que d'autres, le poil hérissé, les yeux en fureur, regardaient en bas, dans la vallée.

« La compagnie, complètement dégrisée, s'arrêta. Personne n'osant avancer, les trois plus audacieux descendirent le ravin.

« La lune éclairait faiblement l'étroite vallée formée par le fond de la gorge. Au milieu, la pauvre jeune fille gisait inanimée, à l'endroit où elle était tombée, morte de fatigue ou de peur. Ce ne fut ni son cadavre ni celui de Hugo, étendu sans mouvement à quelques pas de là, qui effraya le plus les trois sacripants. Ce fut une horrible bête, noire, de grande taille, ressemblant à un chien, mais à un chien ayant des proportions jusqu'alors inconnues.

« La bête tenait ses crocs enfoncés dans la gorge de Hugo. Au moment où les trois hommes s'approchaient, elle arracha un lambeau de chair du cou de Baskerville et tourna vers eux ses prunelles de feu et sa gueule rouge de sang... Le trio, secoué par la peur, s'enfuit en criant.

« On prétend que l'un des trois hommes mourut dans la nuit ; les deux autres restèrent frappés de folie jusqu'à leur mort.

« C'est ainsi, mes enfants, que l'on raconte la première apparition du chien qui, depuis cette époque, a, dit-on, si cruellement éprouvé notre famille. J'ai écrit cette histoire, parce que les amplifications et les suppositions inspirent toujours plus de terreur que les choses parfaitement définies.

« Plusieurs membres de la famille, on ne peut le nier, ont péri de mort violente, subite et mystérieuse. Aussi devons-nous nous confier à l'infinie bonté de la Providence qui punit rarement l'innocent au delà de la troisième ou de la quatrième génération, ainsi qu'il est dit dans l'Ecriture sainte.

« Je vous recommande à cette Providence, mes chers enfants, et je vous conseille d'éviter, par mesure de prudence, de traverser la lande aux heures obscures où l'esprit du mal chemine. »

(De Hugo Baskerville à ses fils Roger et John, sous la recommandation expresse de n'en rien dire à leur sœur Elisabeth.)

(*Le Chien des Baskerville*, trad. A. DE JASSAUD ; Hachette, édit.)

EWERS

Bibliographie. — *Mandragore, histoire d'un être mystérieux* (traduction et adaptation de Marc Henry et Charlotte Adrienne); — *L'Apprenti Sorcier* (adaptation de Marc Henry et Charlotte Adrienne); — *Dans l'Epouvante, histoires extraordinaires* (traduction de Félix Gautier et Marc Henry).

Hanns Heinz Ewers est célèbre en Allemagne, et l'effort de ses traducteurs l'a révélé naguère au public français. Ainsi que l'a fait observer l'un d'entre eux, M. Marc Henry, Ewers possède au plus haut degré les qualités et les défauts de sa race : l'amour du bizarre, voire du grotesque, le goût du mystère, une attirance un peu inquiétante vers le morbide et le macabre. On l'a comparé à Poe, ce qui est peut-être excessif, car, si réel que soit son talent, Ewers n'a jamais atteint à la puissance qui caractérise toutes les productions du maître américain. Mais on ne peut lui refuser une imagination créatrice des plus horribles cauchemars que nous ayons vus depuis longtemps dans la littérature. Les récits du recueil *Dans l'Epouvante* sont, à cet égard, bien caractéristiques.

LE JUIF MORT

Le narrateur fait le récit d'un duel d'étudiants où il tenait le rôle de témoin du Juif Selig Perlmutter qui se battait contre un camarade Marchois.

Maintenant, Perlmutter était debout, adossé à un arbre, le col de son manteau râpé relevé. Bon Dieu, qu'il était laid ! Ses souliers sales, aux talons éculés, étaient recroquevillés, et les franges de son pantalon pendillaient dessus. Un gros lorgnon de nickel, avec un long cordon noir, chevauchait de travers sur un nez énorme qui couvrait presque des lèvres violettes et gercées. Son teint jaune, grêlé et hideusement taché, paraissait d'une nuance encore plus blafarde. Ses mains profondément enfoncées dans les poches bâillantes de son manteau, il regardait fixement le sol argileux...

Tous s'étaient écartés dans les buissons. Seuls, les deux adversaires restaient debout sur la clairière, dans l'aube grisâtre.

« Allons, attention ! cria l'arbitre. Je compte : Un, deux... »

Le Marchois tira ; sa balle claqua avec bruit dans un arbre. M. Perlmutter n'avait pas même levé son pistolet. Tous s'avancèrent vers eux.

« Je demande si on a tiré du côté de Normannia, dit le témoin du Marchois.

— Le client de Normannia n'a pas tiré, » constata l'arbitre.

Furieux, mon aîné courut vers Perlmutter.

« Monsieur! lui dit-il en écumant de rage, êtes-vous fou? Tirez où vous voulez, mais tirez! Ne sentez-vous donc pas que vous compromettez tout le corps d'étudiants qui vous a prêté les armes ?

— Je vou-voudrais, » balbutia le petit Juif.

De son front coulaient des gouttes épaisses et sales.

Mais personne ne faisait attention à lui. De nouveau, tous les deux reçurent d'autres pistolets et de nouveau tous se retirèrent.

« Un, deux et trois! »

Aussitôt après : un, le Marchois avait tiré. Sa balle s'était enfoncée dans une souche, à trois mètres de son adversaire. Perlmutter, cette fois encore, n'avait pas levé son pistolet, son bras pendillait, secoué nerveusement en tous sens.

« Je demande si cette fois on a tiré du côté de Normannia.

— Le client de Normannia a encore préféré ne pas tirer. »

Les Marchois ricanaient, les Prussiens riaient avec mépris. Mon aîné, furieux, les toisait.

Cette fois, il joua d'une autre corde vis-à-vis de son client.

« Monsieur Perlmutter, je n'en appelle plus maintenant à votre courage, cela semble bien ne servir à rien, mais j'en appelle à votre intelligence, dit-il très tranquillement. Voyons. Vous n'avez certainement aucune envie de vous laisser abattre ici comme un cochon. Vous n'a-

vez plus maintenant d'autre moyen d'y échapper que de tirer. Votre instinct de conservation doit bien vous le dire! Si vous atteignez votre adversaire au ventre, je vous garantis qu'il ne pourra plus rien vous faire, et par-dessus le marché vous aurez accompli une bonne œuvre. » — Puis il devint presque sentimental. — « Ce sera vraiment beaucoup plus agréable pour vous de vous tirer d'ici la peau sauve, monsieur Perlmutter. Pensez donc à vos pauvres parents!

— Je n'ai p-p-plus de-de parents, dit le Juif.

— Mais vous avez bien quelque chose, — peut-être, peut-être un — chien?

— J'ai un p-p-petit chien!

— Vous voyez bien, monsieur Perlmutter, tout homme a quelque chose. Moi aussi, j'ai un chien, et je ne crois pas qu'il y ait quelque chose que j'aime mieux! Pensez donc à votre chien! Imaginez-vous la joie de la bête quand vous reviendrez sain et sauf, et qu'elle bondira sur vous, aboyant, poussant des cris et fouettant de la queue. Pensez à votre chien, et, — au commandement de un! — tirez!

— Je ti-tirerai, » dit le Juif d'une voix étranglée.

Deux grosses larmes coulèrent sur les grains de petite vérole en laissant derrière elles de clairs sillons. Avec plus de fermeté, il empoigna le pistolet que lui donna mon aîné.

« Ces messieurs sont-ils prêts? demanda l'arbitre.

— Mais oui! cria mon aîné. Tirez, monsieur Perlmutter, tirez : vous êtes en cas de légitime défense. Pensez à votre chien et tirez. »

Nous retournâmes derrière les arbres. L'arbitre était debout tout près de moi; mes yeux étaient rivés sur le petit Juif.

« Eh bien! attention : Un... »

M. Perlmutter leva vivement son pistolet et déchargea; la balle vola au hasard dans le haut des branches. Il était là, debout, le bras tendu.

« Bravo! murmura mon aîné.

— Deux!

— Si le Marchois a un grain de savoir-vivre dans le ventre, il tirera en l'air, grommela-t-il.

— Et... trrrois! »

Au coup de trois, le coup du Marchois éclata.

Selig Perlmutter ouvrit la bouche, les mots sortirent sur ses lèvres, clairs et distincts. Pour la première fois de sa vie, il ne bégayait pas. Oui, il chantait, il chantait tout haut :

« *Les étudiants, ça ne vit — qu'au jour le jour...* »

Le pistolet lui glissa de la main, il tomba en avant avec un bruit sourd. Nous courûmes vers lui, je le retournai avec précaution.

La balle l'avait atteint au beau milieu du front; un petit trou rond....

Les médecins s'approchèrent, nettoyèrent la blessure avec de l'ouate, et introduisirent dans la plaie un tampon de gaze pour arrêter l'hémorragie.

« Rien à faire! dit notre vieux maître. Il ne reste qu'à dresser l'acte de décès.

— Allons-nous déjeuner? proposa l'arbitre.

— Merci bien! répliqua très formellement mon aîné. Nous devons remplir notre devoir envers notre client. A l'œuvre, renard! »

Nous relevâmes le mort, et, avec l'aide des garçons, nous le transportâmes par la forêt jusqu'à la route, et nous le hissâmes dans la voiture.

« Connaissez-vous les environs, cocher? demanda mon aîné.

— Non.

— Mais il y a bien quelque part ici dans la forêt un hôpital communal?

— Oui, monsieur, le grand hôpital de Denkow.

— A combien d'ici?

— Environ deux heures.

— Eh bien! allons-y, c'est le plus près. Là, nous nous en débarrasserons bien. »

Nous étions assis sur le devant de la voiture, le garçon en face de moi. A l'autre place du fond, était assis M. Selig Perlmutter : il avait fallu quelque temps pour le mettre dans cette position assise. Quand les chevaux démarrèrent, il fallut le retenir, pour qu'il ne basculât pas en avant.

La pluie s'était mise à tomber avec plus de violence

et coulait en ruisseaux sur les vitres tremblantes. L'équipage cahotait sur la route détrempée ; à tour de rôle, l'un de nous devait s'asseoir en face du mort pour le retenir. Nous devions arriver à dix heures. L'un après l'autre, nous tirions la montre de la poche. Personne ne parlait, mon aîné même oubliait de faire de l'esprit. Seulement : « A la santé ! à la santé ! » Et nous buvions.

Enfin, nous arrivâmes et nous sautâmes à bas de la voiture. Le garçon courut à la maison, en traversant le jardin ; pendant ce temps, nous donnâmes à manger et à boire au cocher.

Deux infirmiers sortirent avec un monsieur plus âgé, le directeur de l'établissement. Mon aîné se présenta et lui exposa le cas, qui parut embarrasser fort le médecin.

« Très honoré collègue, dit-il, l'affaire est bien désagréable ; nous ne sommes nullement en mesure pour de pareils cas. Je ne sais vraiment pas quoi faire du mort. Ne pourriez-vous pas peut-être... »

Mais mon aîné tint bon.

« Impossible, monsieur le conseiller sanitaire ! Vous devez nous prendre le mort et dresser l'acte de décès. Le duel a eu lieu dans les limites de votre commune. »

Le médecin en chef jouait avec la chaîne de sa montre. Sans s'embarrasser, il demanda au cocher : « Pouvez-vous me décrire l'endroit ? »

Le cocher le fit, du mieux qu'il put. Alors, la figure desséchée du médecin s'éclaira : « Oh ! je regrette vivement, messieurs ! Mais cette clairière est située juste en dehors de nos limites, elle appartient à la commune d'Hagen. Allez-y ; à la maison de santé départementale on vous prendra le mort. »

Mon aîné serra les dents.

« Combien de temps faut-il ?

— De deux heures et demie à trois heures, si vous marchez bien.

— Si nous marchons bien ! Par ce temps, cela veut dire au moins quatre heures avec nos chevaux harassés, qui sont en route depuis cinq heures du matin !

— J'en suis désolé, messieurs ! »

Mon aîné revint à l'assaut.

« Monsieur le conseiller sanitaire, vous voulez vraiment nous renvoyer dans ces conditions ? Je n'aime pas à me lamenter, mais je vous assure sur mon honneur que, pour venir jusqu'à vous, nos nerfs ont donné le maximum.

— Je suis vraiment très désolé, répéta le médecin, mais encore une fois je ne peux pas vous prendre le mort. Vous devez le remettre à la circonscription municipale compétente. Je ne peux pas en assumer la responsabilité.

— Eh bien, monsieur le conseiller sanitaire,... dans un pareil cas, je l'assumerais quand même.

Le vieux monsieur haussa les épaules.

Mon aîné s'inclina sans rien dire.

« Eh bien ! cocher, à la maison départementale de la forêt d'Hagen ! »

Mais alors le cocher se mit en grève. Il n'était pas fou, et il n'éreinterait pas ses chevaux, à les en crever. Mon aîné se retourna à demi et regarda encore une fois le conseiller sanitaire, qui haussa de nouveau les épaules. Alors, mon aîné s'approcha du siège :

« Partez, comprenez-vous ? Ce qu'il adviendra des chevaux, peu importe, c'est mon affaire ! Et vous aurez cent marks de pourboire si dans quatre heures nous sommes à Hagen !

— Volontiers, monsieur le docteur, » dit le cocher.

Mon aîné se retourna encore une fois vers le médecin de l'établissement et lui dit très froidement :

« Je vous prie, monsieur le conseiller sanitaire, de mettre exactement notre cocher au courant du chemin. »

Le vieux monsieur se frotta les mains.

« Mais volontiers, très honoré collègue, de tout mon cœur. Tout ce que je puis faire pour vous. »

Et, avec tous les détails, il décrivit le chemin au cocher.

« Quelle infâme canaille ! siffla mon aîné. Et je ne peux même pas le provoquer ! »

Nous étions de nouveau assis dans la voiture. Avec la courroie qui avait servi au garçon pour porter le panier du déjeuner, et avec nos bretelles, aussi bien que possible, nous attachâmes solidement le mort dans son coin, pour être au moins déchargés en partie de la tâche

désagréable de le soutenir. Puis nous nous enfonçâmes dans nos coins.

Il semblait qu'il ne ferait jamais jour. Toujours régnait ce crépuscule lourd et gris; le ciel nuageux tombait presque sur la terre. Le chemin était si détrempé par la pluie torrentielle qu'à chaque instant nous restions enfoncés dans la boue; la sale argile jaune rejaillissait jusqu'en haut de la fenêtre en larges plaques. En vain cherchions-nous à regarder à travers la vitre, pas la moindre place libre, nous pouvions à peine reconnaitre les avenues de chaque côté. Chacun de nous se donnait une peine infinie pour maîtriser son âme; mais en vain, l'air horriblement froid et suffocant en un si petit espace se glissait dans les narines et dans la bouche et adhérait à tous les pores.

« Je crois qu'il pue déjà, dis-je.

— Bah! comme il le faisait déjà dans la vie, répondit mon aîné. Tiens, allume un cigare! »

Il me regarda et il regarda le garçon : je crois que nos visages n'étaient pas moins pâles que celui du mort.

« Non, dit-il, ça ne peut pas durer... Buvons le coup du matin! »

Les bouteilles de vin rouge furent décapitées, et nous bûmes. Mon aîné commanda :

« Chantons comme première chanson officielle : *Au loin, chimères et soucis!* »

Et nous chantâmes :

Au loin, chimères et soucis! — Frères, dans la jeunesse, le matin — nous sourit si beau, — si beau!...
Couronnons les coupes; — en chantant et en dansant, — allons, jusqu'à ce que les cyprès nous recouvrent!

« La belle chanson est finie! A boire au joyeux chanteur! »

Et nous buvions. Nous cassions le cou aux bouteilles, l'une après l'autre, et nous buvions. Puis, nous chantions. Nous chantions et nous buvions. Nous buvions sec et nous hurlions.

« Sacrebleu, les enfants! cria mon aîné. J'ai justement un jeu de cartes sur moi, nous allons faire une partie! A quatre, l'un fait le mort!

— Cela conviendra bien à M. Perlmutter, dis-je.

— Qu'est-ce qui te prend? Il joue aussi bien que toi. Tu le verras bien! Allons, à toi de donner, renard. »

Je donnai les cartes et je marquai pour moi dix de levée.

« Pas du tout, petit renard, donne-les à M. Perlmutter. Mets-les seulement dans ses doigts; il jouera lui-même. Mais il faut que tu l'aides un peu. »

Je relevai le bras du mort et je lui mis les cartes entre les doigts.

« Passe! dit mon aîné.

— Tournée! cria le garçon.

— Grand à quatre! déclarai-je, pour monsieur.

— Mille tonnerres! Quel type à la manque!

— Ouvert! Atout et noir, j'annonce! poursuivis-je.

— Quelle veine! brailla mon aîné. Maintenant qu'il est mort, le Juif gagne encore une fortune. »

Nous jouâmes partie sur partie, et le mort gagnait toujours. Il n'en perdit pas une.

« Sacré nom! jura le garçon, s'il avait pu tirer seulement moitié aussi bien! C'est heureux que nous n'ayons pas à le payer!

— Pas à le payer? dit mon aîné, hors d'haleine. Tu ne veux rien payer, pou infâme? Parce que le pauvre gars est mort, tu veux te dispenser de le payer? Sors tout de suite ton argent et mets-le-lui dans la poche! Cela fait combien, renard? »

Je fis le compte, et chacun mit les pièces d'argent dans la poche du mort. Mon regard tomba sur la carte où j'avais fait le compte. C'était l'invitation d'une famille amie qui me priait aujourd'hui à dîner en l'honneur de mon anniversaire. Involontairement, je soupirai.

« Qu'as-tu? demanda mon aîné.

— Oh, rien! Je viens seulement de me rappeler que c'est aujourd'hui mon anniversaire de naissance.

— Oui, c'est vrai, je l'avais totalement oublié. Eh bien, à ta santé, petit renard, et longue vie! Mes félicitations!

— Mes félicitations aussi, » cria le garçon.

Alors, du coin, retentit une voix de bègue :

« Mes f-f-fé-fé-félicitations aussi! »

Nous laissâmes tomber les verres. Qui était-ce? Nous regardâmes dans le coin. Le mort pendait, raide, dans ses courroies; le corps vacillait, mais aucun mouvement n'agitait le visage. Un mince filet de sang noir dégouttait d'un côté sur le nez et sur les lèvres cendrées. Seul, le lorgnon de nickel éclaboussé de boue, et qu'il n'avait même pas perdu en tombant, tremblait un peu de côté et d'autre.

Mon aîné fut le premier à se remettre.

« Quelle bêtise! dit-il. Il m'a semblé que... Un autre verre! »

Je pris un autre verre dans le panier et je le remplis.

« A la santé! cria-t-il.

— A l-a l-a la santé!... » résonna dans le coin.

Mon aîné se prit le front dans la main, puis il s'ingurgita rapidement le verre de vin.

« Je suis saoul, murmura-t-il.

— Moi... aussi, balbutiai-je, et je me serrai solidement dans le coin, aussi loin que possible de l'affreux voisin.

— Qu'importe! cria mon aîné. Continuons à jouer. Fax! à toi de donner!

— Je n'ai plus envie de jouer, gémit le garçon.

— Capon, de quoi as-tu peur? Peut-être de perdre encore davantage?

— Qu'il prenne tout mon argent, — mais je ne touche plus aucune carte! hurla-t-il.

— Poltron! cria mon aîné.

— P-p-poltron! » bégaya-t-on dans le coin.

Une extrême angoisse me saisit.

« Cocher, criai-je, cocher! Arrêtez! Halte! Halte! Pour l'amour de Dieu, halte! »

Mais il n'entendait pas, il fouaillait de plus en plus ses chevaux, sous la pluie et dans la boue.

Je voyais mon aîné se mordre les lèvres; deux gouttes de sang lui coulaient sur le menton. Il se raidit et remplit de nouveau son verre.

« Je vous ferai voir qu'un étudiant de Normannia ne connaît pas la peur. »

Il se tourna vers le mort :

« Monsieur Selig Perlmutter, dit-il lentement, en accentuant péniblement chaque mot, j'ai appris aujourd'hui à vous estimer comme un étudiant honorable. Me permettez-vous de vous offrir un ban? »

Il engloutit une rasade.

« Voilà! Et maintenant, mon cher Perlmutter, je vous prie de nous laisser tranquilles. Nous sommes, il est vrai, complètement saouls, mais j'ai encore assez de bon sens pour savoir exactement qu'un Juif mort ne peut plus parler! Ainsi, ta gueule, s'il te plaît! »

Selig Perlmutter se mit alors à ricaner et à rire à gorge déployée :

« Ha! ha! ha!

— Silence! cria mon aîné. Silence, chien, ou... »

Mais Selig Perlmutter redoubla :

« Ha! ha! ha!

— La boîte aux pistolets! Où est la boîte aux pistolets? »

Le garçon sortit de dessous le siège la boîte étroite, l'ouvrit et y prit une arme.

« Je te brûle si tu dis encore un seul mot! » cria-t-il, fou de rage.

Mais Selig Perlmutter se remit encore à rire à gorge déployée :

« Ha! ha! ha! »

Alors, mon aîné lui appliqua sur la figure le canon du pistolet, et il tira. Le coup partit, toute la voiture en fut ébranlée.

Mais, dans la fumée de la poudre, le rire effroyable de Selig Perlmutter retentit encore une fois, longuement, longuement, comme s'il ne devait jamais cesser :

« Ha! ha! ha! »

Je vis mon aîné tomber en avant, en gémissant, sur les genoux du mort. Et dans l'autre coin j'entendais les pitoyables lamentations du garçon...

Et pendant des éternités nous roulâmes, toujours plus loin, par cet affreux jour gris et pluvieux...

Comment nous arrivâmes... je ne me souviens de tout cela que confusément; je sais qu'on nous prit le mort et qu'on emporta aussi mon aîné. Je l'entendais crier, beugler, je le vis se jeter à terre, l'écume plein la bouche. Je vis qu'on lui passait la camisole de force et qu'on l'emportait dans l'établissement. Il y est encore aujour-

d'hui. Paranoïa aiguë provoquée par une intoxication alcoolique chronique, affirmèrent les médecins...

C'était il y a quatre ans, à mon anniversaire, le 3 novembre.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, pourquoi justement cette date a pour moi une désagréable, une effroyable saveur ?

(*Dans l'Epouvante ; La Renaissance du Livre*, édit.)

CLAUDE FARRÈRE

Bibliographie. — *Fumée d'opium* (1904) ; — *Les Civilisés* (1905) ; — *Mademoiselle Dax, jeune fille* (1907) ; — *L'Homme qui assassina* (1907) ; — *La Bataille* (1909) ; — *Trois Hommes et deux femmes* (1909) ; — *Les Petites Alliées* (1910) ; — *La Maison des hommes vivants* (1911) ; — *Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune* (1913) ; — *Fin de Turquie* (1913) ; — *Dix-Sept Histoires de marins* (1914) ; — *Quatorze Histoires de soldats* (1916) ; — *La Veille d'armes*, pièce en cinq actes (1917) ; — *La dernière Déesse* (1920) ; — *Les Condamnés à mort* (1920) ; — *Bêtes et gens qui s'aimèrent* (1920) ; — *Roxelane*, tragédie (1920) ; — *La Vieille Histoire*, comédie en trois actes (1920) ; — *L'Extraordinaire Aventure d'Achmet Pacha Djemaleddine* (1921) ; — *Contes d'outre et d'autres mondes* (1921) ; — *Croquis d'Extrême-Orient* (1921) ; — *Lyautey l'Africain* (1922) ; — *Les Hommes nouveaux* (1922) ; — *Trois Promenades* (1922) ; — *Histoires de très loin ou d'assez près* (1923) ; — *Mes Voyages : La Promenade d'Extrême-Orient* (1924) ; — *Combats et batailles sur mer*, avec Paul Chack (1925) ; — *Une Jeune Fille voyagea* (1925) ; — *Le Dernier Dieu* (1926).

Charles Bargone — qui devait s'illustrer dans les Lettres sous le pseudonyme de Claude Farrère — est né le 27 avril 1876. Il entre à l'Ecole Navale en 1894 et poursuit sa carrière d'officier de marine jusqu'en 1919.

Il fait campagne en Chine, au Tonkin, au Maroc, dans l'Atlantique et en Orient et accomplit des voyages dans le monde entier. Durant la guerre, il continue à servir dans la marine ; puis, en 1916, il passe dans l'armée de terre et prend un commandement dans l'artillerie d'assaut. Il quitte l'armée le 5 octobre 1919 avec le grade de capitaine de corvette.

Claude Farrère a renouvelé le genre du roman exotique en plaçant dans le décor des pays lointains des personnages réservés jusqu'alors au roman psychologique, en donnant toute la féerie de l'Orient pour cadre à des aventures où la fantaisie n'exclut jamais l'observation lucide du réel.

HORS DU SILENCE

Non, il n'est pas encore nuit. Je me figurais qu'il était nuit. Pas encore. C'est que j'y vois mal maintenant. Dès que je suis ivre, un voile de brouillard tombe devant mes yeux, un voile brun qui flotte et qui ondule. Et à travers ce voile j'entrevois péniblement les objets et il me semble qu'ils vacillent et se dédoublent. C'est très drôle. Et je continue à fumer, et la fumée des pipes s'enfle et devient énorme et opaque, toute pareille à la fumée sale des cheminées des steamers, — la fumée dégoûtante du paquebot qui jadis me ramena du Tonkin pleuré... Bah! je n'y pense plus.

Non, il n'est pas nuit. Chance! Une heure encore, peut-être, une heure à vivre satisfait et rassuré dans la bruyante solitude du jour. Car c'est plein de bruit, le jour. Plein de fracas et de tumulte, même au fond de ce pays perdu, même dans l'isolement absolu de ma fumerie, dans l'isolement absolu de mon cimetière, loin du village, loin des fermes, loin de la dernière masure. Ils n'approchent pas du cimetière, les gens d'ici, ils en ont peur. Personne d'entre eux ne voulait être gardien. Il a fallu m'aller chercher, — moi, le vieux sergent de légion, qui crevais de faim sur le pavé de Paris... J'ai bien voulu le garder, moi. Je n'ai pas peur du cimetière. Je n'ai pas peur...

Est-ce la nuit? Non, ce doit être la fumée de cette pipe. Satanée pipe! Il y a trop de *dros* dedans, le bambou est tout noir... Tout de même j'irai fermer les portes tout à l'heure... J'aime mieux y aller avant la nuit... avant le soir, même. — J'y vais.

Là, j'ai fermé. Bon Dieu, quelle rumeur dans ce cimetière plein de soleil! J'en suis sourd. Il y a des abeilles et des libellules qui volent avec d'effroyables fredonnements. Des oiseaux aussi, qui claironnent leur gazouillis dans l'air chargé d'échos multiplicateurs. Et puis les arbres, et la brise stridente qui froisse les feuilles, et le bruissement furieux des grillons et des cigales : autant

de sons éclatants et larges, — qui aigus, qui profonds, — mais tous assourdissants. Sans compter les sonorités lointaines qui m'arrivent implacables : les bêtes de ferme, les paysans au labour, et l'usine de l'autre village, à cinq lieues à peine... Je les entends joliment bien! Et tous réunis, ils m'empêchent de deviner les autres bruits, les bruits moindres qui murmurent à voix basse, les bruits de la nuit qui attendent leur tour... Il n'est pas encore nuit, hein?

C'est égal. Bien sûr, jadis, je n'entendais pas tant de choses.

C'est l'opium. J'avais comme de la cire dans les oreilles et la fumée chaude l'aura fondue. Je me rappelle le temps de ma jeunesse, et plus tard le temps militaire du Sud-Oranais et du Sahara. En ces temps-là, je n'entendais rien de plus que les autres hommes. Le désert était muet et le mystère des sables s'emplissait de silence, dès que l'aube avait chassé les chacals nocturnes vers leurs tanières. Plein de silence aussi, jadis, à l'heure de la méridienne, mon village gris au flanc des Cévennes brunes : et le soir, sur les coteaux pierreux, sur les vals aux pâturages maigres, sur les landes toutes enchevêtrées d'épines et de bruyères, c'était encore le silence le silence souverain qui s'abattait avec la nuit...

Vieilles lunes! Il y a belle lurette que *je ne l'entends plus, le silence*. C'est un rêve, un mythe, — une utopie; — l'utopie des brutes et des bêtes de somme, — l'utopie des gens qui ne fument pas. Il n'y a pas de silence.

Ça a commencé au Tonkin, dès que j'ai fumé. Oui, ma foi, tout de suite. Je me souviens de mon arrivée là-bas, sur le pont du transport. On avait fait escale à Saïgon et, le soir, les permissionnaires avaient été lâchés à travers la ville. Moi, comme les autres, je ne rêvais que noces, soûleries et femmes. Seulement, dès l'appontement quitté, je m'arrêtais tout net devant un grand mur qui bordait la première rue. Il venait de là derrière une odeur jamais sentie, inquiétante et douce, — une odeur qui du premier coup m'entra par le nez jusqu'à l'âme et me subjugua. Je ne savais pas encore seulement ce que c'était que la drogue. Quand même, j'oubliai tout le reste, et je demeurai jusqu'à l'aube adossé au mur, —

au mur de la fabrique d'opium, — humant et reniflant tout ce que j'avais de souffle...

Après cela, c'est ma première pipe, à Pak-Nah, dans le petit poste effroyablement lointain, aux confins de la forêt montagneuse, la forêt de mystère pleine de feuilles mortes fermentées qui engendrent la fièvre et la folie. Nous avons fumé beaucoup là-bas. Et la nuit, nous entendions très bien rôder les tigres, quoique leurs pattes sachent se poser dans les broussailles plus doucement que des pattes de chat. Même, c'était amusant, d'abord, ces bruits imperceptibles que nous percevions infailliblement. Un soir, un pirate de la bande du Doc-Tneu vint espionner le poste. Il glissait sans plus de tapage qu'une couleuvre le long des palissades. Mais nous l'entendions quand même, et si juste, que lorsqu'il grimpa sur les bambous, mon caporal lui mit une balle dans le ventre, au jugé, sans le voir. Une autre nuit, la cloche du poste tinta, et nos tirailleurs claquaient des dents, convaincus qu'un des génies de la forêt nous avertissait de notre mort à tous. Mais moi, en même temps que le tintement du bronze, j'avais déjà saisi le piétinement fluet de notre chèvre qui avait cassé sa corde et qui s'escrimait tête basse contre la ficelle du battant.

Oui, tout ça était parfait. C'est après que je l'ai trouvé moins admirable.

Oh, d'abord, les inconvénients ont été minces, plutôt comiques d'ailleurs. Au Tonkin, dans les postes, je vivais loin des hommes, et les bruits silencieux que j'entendais, je les avais vite connus tous. Plus tard, en France, à Paris, j'ai ouï d'autres sons, moins simples, les sons humains... Dès mon arrivée dans le petit hôtel où j'étais descendu, ce fut minutieux, énervant, le remue-ménage de chaque voyageur dans chaque chambre, — et celui qui ronflait, et celui qui ne dormait pas, et celui qui remuait l'eau de sa cuvette... Alors je me logeai au fond de Montparnasse, — un quartier mort, choisi tout exprès. — Bien choisi! Dès le premier jour, j'entendis les rôdeurs nocturnes, les serrures forcées, les grilles escaladées, — comme jadis, à Pak-Nah, la palissade enjambée par le pirate. Et je crispais mes ongles aux draps de mon lit, perpétuellement anxieux de voir

soudain s'ouvrir ma porte, et quelque malandrin entrer, qu'il faudrait recevoir à coups de trique... J'ai déménagé. J'ai cherché mon gîte en plein Paris, faubourg Saint-Antoine. Changement à vue, cette fois. Le tapage était tel, — jour et nuit, — que je n'arrivais plus à distinguer les bruits les uns des autres. C'était comme un orchestre formidable où tous les instruments hurlent d'accord. Seulement, du coup, je ne dormais plus. L'opium n'est déjà pas tellement ami du sommeil! Je ne dormais plus du tout. Il a fallu trouver autre chose. Pour comble, ma provision d'opium sonnait déjà le creux. J'en avais bien apporté; tout ce que j'avais pu, mais d'abord, ces sales douaniers m'en avaient volé une boîte; et puis je m'étais figuré moins fumer en France que là-bas, et ç'avait été le contraire. Je finis bien par trouver dans Paris un pharmacien complaisant. Mais sa drogue n'était que de la saleté, et puis mes neuf cent soixante-cinq francs de retraite crevaient comme des mouches. — Alors, j'ai demandé le poste d'ici, et je garde le cimetière.

Ça y est, il fait nuit. J'entends les chauves-souris qui commencent leur vol velu. Il me semblait bien que les oiseaux avaient sonné la retraite. Et le vent s'est calmé. C'est le bouquet.

C'est que vous ne savez pas : je l'entends aussi la nuit, mon cimetière. Ce sont d'autres bruits, moins clairs, moins simples, moins francs que les bruits du jour; — plus dangereux à entendre; plus angoissants, plus tortueux. Les premiers temps, j'ai cru que les morts se glissaient hors des sépulcres pour danser au clair de lune la ronde des squelettes. Mais non, ce n'est pas cela. Les morts sonts morts et ne reviennent pas. Ou s'ils reviennent, c'est à pas si furtifs que je ne les entends pas moi-même! — *pas encore*. — Non, je n'entends pas la ronde des squelettes. J'entends autre chose...

J'entends les bruits interdits, ceux que personne n'a jamais ouïs, — les bruits macabres et blêmes qui stagnent au pied des cyprès et des mausolées, — les bruits nocturnes qui ont peur du soleil, de la brise vivante et des chants d'oiseaux : — les bruits froids qui glacent la chair des hommes et hérissent le poil de leur peau. J'en-

tends le bois des cercueils qui craque et qui geint sous l'humidité visqueuse du sol mouillé de pluie. J'entends les bières trop lourdes s'enfoncer lentement dans la boue gluante, s'enfoncer éternellement. J'entends les chairs pourries grouiller de vermine agile, et les os secs cliqueter lorsqu'ils s'affaissent un à un sur la toile des suaires. Et ce carré clos de murs où quinze cents cadavres sont venus dormir l'un après l'autre, — quinze cents bruits épouvantables s'en échappent et glissent chaque nuit jusqu'à mes oreilles trop fines, — quinze cents gémissements d'outre-tombe dont chacun insinue son grain de folie dans ma tête ruinée.

Ça y est. Ma lampe d'opium est toute seule à jaunir encore mes murs ; il n'entre plus un reflet de crépuscule par ma fenêtre sans persiennes, et là-bas, j'entends les feux follets qui frôlent les petits ifs. C'est la nuit, la nuit noire. Hein, les cercueils qui geignent? Entendez-vous ?

Mon Dieu, oui, je sais bien! J'aurais dû le quitter, ce cimetière criard. Mais je ne peux pas. Où trouver l'opium, l'opium qui me fait vivre, l'opium magique qui m'enivre de délices et d'illusions, l'opium intrépide qui me maintient ici, tremblant, mais ferme au poste, et défiant la folie rôdeuse ? Où ? C'est le cimetière qui me le donne. — C'est vrai, je ne vous ai pas dit : les pavots noirs poussent partout. Mais ce n'est qu'au Yunnam — et dans l'Inde aussi — que l'opium en suinte comme de la cire des ruches suintent les gouttes de miel. Et moi, j'ai vainement essayé de faire de l'opium en France, jusqu'au jour où mes pavots tonkinois, plantés sur le cimetière gras de cadavres, ont retrouvé merveilleusement leur vertu. Maintenant, dès que j'incise les têtes gonflées de suc, les larmes brunes en perlent à souhait. Et quand j'ai peloté toutes ces larmes agglomérées en une boule grossière, quand j'ai dissous la pelote dans l'eau de ma bouilloire, — quand j'ai filtré, quand j'ai chauffé, quand j'ai réduit, — eh bien, mon opium noir et lisse vaut toutes les drogues de Bénarès et de la Chine. Et c'est le cimetière qui a fait le miracle. Vous voyez bien que je ne peux pas le quitter...

Hein ? J'ai entendu... Non, je n'ai pas entendu.

Je n'ai pas entendu. Ce n'est pas vrai qu'un craquement plus fort ait jailli du sol mortuaire. Ce n'est pas vrai qu'un cercueil se soit ébroué dans sa souille. Ce n'est pas vrai qu'une planche secouée — grince encore horriblement contre ses clous inexorables...

Parce que, si c'était vrai, ce serait le sixième enterré vivant qui agoniserait dans mon cimetière ; — le sixième de cette année. Le sixième dont il me faudrait entendre, un à un, les gémissements, les hoquets, les râles. Le sixième qui briserait lentement ses efforts moribonds contre le bois solide de sa bière. Le sixième que j'entendrais déchiqueter enfin ses mains débiles, — à coups de dents, — et crever, crever de peur et de désespoir. Oui, toute cette atrocité, je l'ai subie cinq fois depuis un an... et je vais l'endurer une fois de plus, parce que — à quoi bon mentir? — c'est vrai : l'enterré vivant remue, j'entends son souffle angoissé, proche encore du sommeil léthargique dont il sort.

Ah oui ? vous croyez, bonnes gens, que ça n'existe pas, que c'est une simple invention de malade ou de romancier, que les tombes sont toujours inertes, et qu'il n'y a pas d'enterrés vivants? Vous croyez imbécilement, sur la foi de morticoles solennels, que la science d'aujourd'hui ne se trompe plus, et qu'elle n'enfouit que les cadavres? Comptez là-dessus et dormez tranquilles, *vous qui pouvez*. Moi, à qui l'opium a donné des oreilles pour entendre, j'entends. Et je sais que sur dix enterrés, il y en a un qui n'est pas mort. Et je sais aussi que son agonie, à celui-là, — sa seconde agonie, — dépasse en horreur tout ce que votre pauvre tête obtuse peut imaginer d'épouvantable. Vous l'admettez peut-être aussi, cette ânerie des médicastres : que le bonhomme en léthargie, foutu par erreur à six pieds sous terre, ne se réveille qu'à moitié, et reperd dare-dare le sens et le souffle, si tant est qu'il parvient à les ressaisir une minute. Ah bien oui ! Vous ne savez donc pas ce que c'est que la vie, et de quelles griffes un mourant s'y cramponne, quand il la sent lui échapper? Au Tonkin, jadis j'ai tiré des conaïs à l'affût — des conaïs, de grands daims fauves à jambes fines ; — eh bien, un jour, j'ai mis deux coups de Lebel dans une malheureuse femelle qui est tombée,

raide, la poitrine arrachée : mes deux poings seraient entrés dans le trou. J'approche, je mets le pied sur la carcasse rouge, — et la carcasse se relève et repart sur trois pattes, traînant au bout de ses boyaux son cœur et ses poumons! Ils sont pareils, mes enterrés vivants : presque aussi morts que leurs voisins les squelettes, ils hurlent quand même à pleine gorge et se retournent pour faire le gros dos contre leur couvercle! Tenez, tenez, entendez-vous, la planche qui grince? heureusement que la terre est lourde. Il ne sortira pas, le bougre! Je ne le verrai pas, tout blême et sale de boue grasse, galoper follement à travers les tombes. Heureusement!

Allons, une pipe encore! Bon Dieu, que c'est long, la nuit!

(*Fumée d'Opium* ; Flammarion, édit.)

CHARLES FOLEŸ

Bibliographie. — Romans : *Les Colonnes infernales; L'Otage; Vendée; Cœur-de-Roi; Guilleri-Guilloré; Les Mauvais Gars; Jean des Brumes; Le Roi des Neiges; Fleurs d'ombre; Madame de Lamballe; L'Histoire de la reine de Bohême et de ses sept châteaux; Les Voleurs de géants; Les Cornalines; Monsieur Belle-Humeur; Mulot et Gendres; Drames de coulisses; Jolies âmes; Un Trésor dans les ruines; Sylvette et son blessé; Le Roman d'un soldat; Risque-Tout; La Demoiselle blanche; On tue dans l'Ombre; La Guerre vécue; La Dame aux millions; Prince d'Allemagne; Kowa la mystérieuse; La Chambre au judas; Des pas dans la nuit*; etc.

Nouvelles : *Au Téléphone; Un Concert chez les Fous*; etc.

Théâtre : *Vendée; Caprice de Reine; La Jettatura; Bourrasque; La Belle au bois dormant; Loïk; Fiancée d'un soir*; etc.

En collaboration avec André de Lorde : *Au Téléphone; La Nuit rouge; Un Concert chez les Fous.*

Charles Foleÿ est né à Paris le 9 janvier 1861. Il fit ses études au lycée Condorcet. Dès l'enfance, il se décida à faire de la littérature et, — contrairement à l'usage, — son père, qui était médecin, l'encouragea dans cette voie. C'est à la *Revue Bleue* que parut la première nouvelle de Charles Foley. Peu après, à dix-neuf ans, il publiait, sous le titre *Les Saynètes*, son premier volume de vers.

Ses deux premiers romans sont *Guerre de Femmes* et *La Course au mariage*, qui parut à la *Justice*, que dirigeait Georges Clemenceau. Le jeune écrivain faisait alors partie du Cercle Volney où furent créées quelques-unes de ses pièces. Depuis, Charles Foleÿ a fait paraître un grand nombre de romans : romans d'histoire, romans d'aventures, études psychologiques, et un roman social, *L'Ecrasement*, qui contient la peinture saisissante d'une époque où l'argent semble régner en maître.

Charles Foleÿ a publié successivement ses contes et ses romans à l'*Illustration*, à *Femina*, au *Temps*, au *Gaulois*, aux *Annales*, à la *Revue Bleue*, au *Journal*, à la *Revue Hebdomadaire*, etc. En outre, grand érudit et bibliophile qui sait tirer des livres tous les enseignements qu'ils contiennent, il donne depuis plusieurs années à l'*Echo de Paris* des *Causeries d'Histoire* fort goûtées.

Charles Foleÿ n'a pas abordé le théâtre avec moins de succès, et il a fait représenter plus de vingt-cinq pièces sur les principales scènes de Paris.

AU TÉLÉPHONE

En sortant du cercle, je fis quelques pas sur le boulevard avec M. Maroux, homme de physionomie sympathique, quoique empreinte d'une sombre mélancolie et, devant le bureau de poste, je lui dis :

— Je vous rejoins... J'en ai pour trois minutes au téléphone.

Il frissonna à ce dernier mot et je vis sa main se crisper sur la pomme de sa canne. Quand je revins à lui, il me parut encore très nerveux et, pour rompre son mutisme inexplicable, je lançai banalement :

— Quelle invention merveilleuse que ce téléphone et quels services inappréciables nous rendent chaque jour les progrès de la science!

— Vous trouvez ? fit M. Maroux d'un ton de sarcasme amer. Il me semble, au contraire, que la Science, loin de nous secourir, nous souligne ironiquement notre impuissance humaine et multiplie cruellement nos moyens de souffrance. Un exemple, ma propre épreuve, vous fera mieux saisir ma pensée et vous expliquera l'émotion douloureuse dont je vibre encore après plusieurs années révolues...

J'étais en vacances d'automne avec Louise, ma femme, et Marcel, mon petit garçon, dans ma propriété de Morande, maison achetée récemment au milieu de terres en friche et de bois, à trois lieues de Marseille. Nanette, notre vieille servante, faisait le ménage et la cuisine. Blaise, un domestique dévoué, enchanté de revenir près de la ville où vivait sa mère, brave Marseillaise, remplissait les fonctions de jardinier et habitait un pavillon indépendant. Mon fusil en bandoulière et mes deux chiens sur les talons, je me promenais tout le jour avec ma femme et mon bébé dans cette délicieuse solitude.

Pour remédier à notre éloignement, j'avais fait établir à mes frais une ligne téléphonique qui me reliait au bureau central de Marseille. Par là, chaque soir, de ma chambre à coucher, je me tenais au courant des affaires de mes usines de Paris.

Notre belle quiétude fut troublée par un avis de mon

fondé de pouvoir : une démarche personnelle pouvait nous obtenir une importante commande du gouvernement.

Il faisait si beau et Marcel se portait si bien que Louise résolut de m'attendre à Morande.

Or, le soir de mon départ pour Paris, la pluie tomba lugubrement. La voiture de louage arrivée devant le perron, en face de l'immensité noire des landes et des bois, j'eus un serrement de cœur. Louise me rassura :

« Bah ! Tu ne seras absent que deux nuits. Nanette dormira près de ma chambre ; Blaise a ton fusil et, du pavillon où il couche, il nous entend appeler ; les chiens sont d'excellente garde... Que pourrait-il nous arriver ? »

Sa voix ne me parut pas très ferme. Je fus sur le point de renoncer au voyage, mais ma femme devina ma pensée :

« Tu n'es pas d'âge à te désintéresser des affaires. Il faut qu'à sa majorité notre fils trouve les usines en pleine prospérité. Nous pouvons, par le téléphone, causer à toute heure du jour. Pars. Je te le répète : avec Blaise et Nanette, je ne crains rien. »

J'eus honte de mes appréhensions. J'embrassai Louise, Marcel, et je partis.

Je passai, en chemin de fer, une nuit blanche. A Paris je sautai hors du wagon et je m'élançai vers la cabine téléphonique. La communication établie, j'entendis, nasillante et voilée, très douce tout de même, la voix de ma chère femme :

— Allô ! La nuit s'est bien passée, Louisette ? Tu n'as pas eu trop de peur ?

— Si... un peu. Nanette surtout. Nous n'avons dormi qu'au petit jour parce que... — ne va pas t'alarmer de cela ! — parce que Nanette a cru entendre des pas dans le jardin. Les chiens, restés par oubli à l'attache, ont longtemps aboyé ! Nous avons fini par ouvrir la fenêtre et appeler Blaise. Il a pris le fusil, lâché les chiens et fait le tour de la maison sans rien remarquer de suspect. Bébé, qui ne s'est douté de rien, le beau petit bonhomme, se réveille et m'appelle. Au revoir. Si tu as un moment, avant le dîner, reviens me téléphoner. »

A demi rassuré, je m'occupai activement de mon

affaire et je ne fus libre de revenir au téléphone qu'à huit heures passées. Il me fallut appeler assez longtemps :

« Allô ! allô ! Pourquoi tardes-tu tant, Louisette ? Qu'y a-t-il donc ?

— Une chose à laquelle, ce soir, nous ne nous attendions guère. Les persiennes étaient déjà closes, les chiens détachés et Nanette dressait à Blaise un lit dans le vestibule afin de nous éviter les craintes de l'autre nuit quand un gamin de la ville nous apporta une lettre pour prévenir Blaise que sa mère, soudainement au plus mal, le priait d'accourir tout de suite. Ce gamin inconnu est reparti hâtivement, sans nous fournir plus de renseignements.

« Blaise a été bouleversé, car il adore sa mère. Il ne voulait pas nous laisser seules avant le jour ; mais son regard désolé exprimait trop combien cette attente lui coûtait. J'ai pensé que, si cette femme mourait cette nuit, je priverais le pauvre Blaise de l'embrasser une dernière fois. J'ai vaincu son scrupule et l'ai décidé à partir. Il m'a promis de revenir ce soir même et, pour gagner du temps, de revenir en voiture. Je viens de pousser les verrous derrière lui ; c'est pourquoi je t'ai fait attendre. Es-tu content de tes démarches ?

— Oui, mais parlons de toi. Tu n'aurais pas dû laisser Blaise s'en aller. Même avec une voiture, il ne sera pas de retour avant dix ou onze heures. Ma seule sécurité était de le savoir près de vous. Le voilà parti ! Et ce gamin qui se retire sans que vous songiez à vous bien assurer que sa nouvelle était vraie ! Blaise, au moins, t'a-t-il laissé les deux chiens et le fusil ?

— Les deux chiens dorment, couchés sur le perron. Pour le fusil, Blaise a dû le poser dans le vestibule. Je m'en assurerai. Entends-tu Marcel qui est dans mes jupes et qui te crie bonsoir ? Tiens, écoute !

— Bonsoir, mon tit papa, bonsoir !

— Bonsoir, mes bons chéris. Je cours dîner et je reviens. »

Dehors, je me sentis obsédé de ce que ma femme venait de me dire. J'avais dissimulé mon anxiété de peur d'accroître les propres craintes de Louise ; mais cette

anxiété, à peine apaisée le matin, s'avivait cruellement de cette lettre inattendue, étrange, invraisemblable, qui éloignait le seul défenseur, le seul homme, de la maison.

Mon imagination en prit un tour si noir que, de retour à l'hôtel, je ne pus avaler une bouchée. Je me levai de table pour retourner au bureau téléphonique ; mais mon fondé de pouvoir vint me donner un surplus d'indications, d'ailleurs fort nécessaire au succès de mon affaire. Je ne pus le congédier trop vite et il était fort tard lorsque je rentrai dans la cabine du téléphone. Mon cœur battait d'impatience et mes mains tremblantes faisaient vaciller les tampons sur mes oreilles. Je fus quelques secondes avant de rien entendre.

« Allô, Louisette ! Allô ! Es-tu là ? Réponds-moi... je suis inquiet... »

Je reconnus enfin la voix de ma femme, mais une voix basse, oppressée, toute blanche de terreur :

« Ah ! mon ami, depuis une heure, nous sommes affolées. Je n'ai pas retrouvé le fusil ! Ce ne peut être que ce gamin qui l'a volé en s'en allant. Blaise n'est pas rentré : on l'aura éloigné exprès... attiré dans quelque guet-apens. Je perds la tête... je n'ai plus de souffle tant j'ai peur ! Je crois entendre... dans le jardin... très loin... Attends que j'écoute ! »

Penché sur la plaque, je ne respirais plus :

« Louisette, je t'en supplie, ne me laisse pas dans le silence... Qu'est-ce que tu entends ?

— Ce sont les chiens qui grognent... Les voici qui aboient... ils aboient furieusement... ils courent vers le petit bois... ils se taisent tout à coup... c'est un calme de mort !... Cependant... oui, on dirait, sur le sable de l'allée, des pas lourds et furtifs... On dirait que des gens avancent vers la maison...

— Parle, parle, Louise ! J'étouffe, je me sens devenir fou ! Qu'est-ce que tu entends encore, dis, qu'est-ce que tu entends ?

— Plus rien... presque plus rien... Oh ! si, un petit grincement sournois et continu, comme un ciseau à froid qu'on glisse prudemment sous une persienne pour la forcer... La persienne cède... une vitre se brise... Oh ! que j'ai peur ! »

Je me mis à rugir dans l'appareil :

« Téléphone à Marseille, qu'on prévienne la police, les gendarmes !

— Comment veux-tu ? La ville est à trois lieues... On arrivera trop tard et puis je ne sais plus... je deviens folle...

— Fais du bruit,.. ou cache-toi, sauve-toi... Oui, c'est ça, prends le petit et sauve-toi !

— Je ne peux pas, je n'ai plus de force... Ils montent, les marches craquent... ils sont dans le corridor... ils cherchent, ils tâtonnent... Marcel !... Mon Dieu ! Viens !... A moi !... Au secours !... Au sec... »

Ce furent deux petits hoquets d'indicible épouvante, puis un bruit vague, confus, une crépitation de sons indéfinissables, ensuite plus rien.

Alors je sentis quelque chose craquer dans mon cerveau et je tombai à la renverse, en un vide infini...

Et, haletant, comme s'il revivait cette souvenance terrible, M. Maroux acheva :

— Je vous renvoie à la *Gazette judiciaire* pour les détails du crime connu sous le titre sensationnel de la *Tuerie de Morande*. J'y perdis ma femme, mon enfant et mes deux serviteurs.

Mais ce qu'aucun compte rendu ne retracera, ce qu'aucune phrase n'exprimera jamais, c'est ce cauchemar inventé par la Science, c'est l'effroyable torture d'un homme qui, à cent lieues de distance, entend les cris désespérés de sa femme et de son fils qu'on égorge, sans pouvoir autre chose que hurler d'impuissance devant une tablette de bois !

(*Au Téléphone;* Flammarion, édit.)

EDMOND HARAUCOURT

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *L'Ame nue* (1885) ; — *Seul* (1891); — *Héro et Léandre* (1892); — *L'Espoir du Monde* (1899); — *Choix de poésies* (1921).

PROSE : *Amis*, roman (1887); — *L'Effort*, contes (1894); — *Les Naufragés*, contes (1902); — *Les Benoît*, roman (1903); — *La Peur*, contes (1907); — *Trumaille et Pélisson* (1908) ; — *Dieudonnat*, roman (1912); — *Dadh le Premier Homme*, roman (1914); — *L'Oncle Maize*, roman (1922); — *Vertige d'Afrique*, roman (1922); — *L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny* (1922).

THÉATRE : *Shylock*, 3 actes en vers (1889); — *La Passion*, 6 actes en vers (1890); *La Première*, 1 acte en prose (1894); — *Aliénor*, opéra en 5 actes, musique de J. Hubay (1893) ; — *Don Juan de Manara*, 5 actes en vers (1897) ; — *Jean-Bart*, 5 actes en prose (1900) ; — *Les Oberlé*, 5 actes en prose d'après le roman de René Bazin (1905) ; — *Circé*, opéra en 5 actes, musique de P.-L. Hillemacher (1907).

Edmond Haraucourt est né à Bourmont (Haute-Marne) le 18 octobre 1856. Après avoir pris à Paris ses diplômes des lettres des Sciences et de Droit, il fut successivement clerc d'avoué, chef de cabinet du préfet de la Corse, ingénieur électricien à la Compagnie des Accumulateurs Faure, puis entra au ministère du Commerce, où il rédigeait le *Moniteur officiel du Commerce*. Il passa ensuite au ministère des Beaux-Arts et fut nommé en 1891 conservateur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro, puis directeur de ce même musée en 1896, et directeur du Musée de Cluny en 1903.

Edmond Haraucourt est ancien président de la Société des Gens de Lettres, président honoraire de la Société des poètes français, directeur honoraire des Musées nationaux et commandeur de la Légion d'honneur.

Il débuta dans les lettres avec deux recueils de poèmes, *L'Ame Nue* et *Seul*, dont les vers sont aujourd'hui classiques, notamment le fameux *Rondel de l'Adieu* :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

Prosateur, Edmond Haraucourt a écrit des œuvres vigoureuses et sobres : *Les Benoît*, *Trumaille et Pélisson*, *Amis*, *Dieu-*

donai, Dâdh le premier homme, etc. Et il a su créer dans quelques-uns de ses contes « la Peur... la fantastique peur, la peur universelle, peur de la mort et de la vie, celle des formes perceptibles et des visions irréelles, du monde ambiant et du mystère, la Peur divine, telle que la connurent les ancêtres préhistoriques, lâchés nus et sans armes dans la forêt sauvage, parmi l'hostilité de tout, et qui lancina si cruellement les premières pensées humaines qu'elles se tendirent vers le ciel, pour crier grâce contre la terre, et inventèrent des Dieux pour être secourus[1] ! »

L'AGENDA

8 septembre. — Je viens de voir le docteur : je n'étais pas sans appréhensions, mais il dit que mes nerfs sont en meilleur état et que les vacances m'ont fait du bien. Il n'exige pas que je reprenne les douches.

9 septembre. — La concierge m'a arrêté, ce matin, dans le corridor, pour me dire que je ferais bien de changer ma serrure, à mes frais : il paraît que le petit garçon boucher qui occupait une chambre au-dessus de mon appartement a été congédié par le propriétaire ; il vient d'être mêlé à des affaires de cambriolage, et condamné avec application de la loi de sursis ; je ne suis pas fâché de ne plus le rencontrer dans l'escalier, car il avait une mauvaise figure. La concierge n'a pas tort quand elle suppose qu'il a pu lever des plans dans la maison, et prendre des empreintes de serrures ou de clefs : il est bien évident que je suis le plus menacé de tous les locataires, moi qui ne rentre pas de la journée ; on peut me dévaliser pendant que je suis au ministère ; il faudra que j'achète un verrou de sûreté : voilà une dépense dont je me serais bien passé.

3 octobre. — Un drame affreux. Je rentrais rue des Plantes, dans le brouillard ; il était exactement minuit vingt. Tout à coup, près du pont, dans l'ombre, un cri déchirant ! Je l'entendrai toute ma vie. Il m'arrêta sur place, et je sentis une sueur froide à la racine de mes

1. Edmond Haraucourt : *La Peur.*

cheveux. J'ai voulu me sauver, et je n'ai pas pu. Je courais, pour ainsi dire, au dedans de moi, sans bouger : c'est une sensation atroce. Je ne l'avais jamais éprouvée qu'en rêve. Elle ne dura guère ; presque aussitôt, je vis sortir des ténèbres un homme qui fuyait dans ma direction, et, en même temps, trois autres hommes derrière lui. Le premier vint me tomber dans les jambes. Ceux qui le poursuivaient furent sans doute surpris de voir deux personnes au lieu d'une, et ils hésitèrent un moment ; puis, rassurés par mon air inoffensif, il se jetèrent sur nous. Un d'eux me cria dans la figure : « Qu'est-ce que tu veux ? Est-ce que ça te regarde ? » Et voilà que je reconnais le petit boucher. Les deux autres s'acharnaient à coups de couteau sur le blessé. Mais le petit boucher leur dit : « Nous sommes cuits. Je connais ce pante-là ! Il va jaspiner. » Il répondirent : « Surine-le. » Mais, au même moment, un d'eux cria : « La rousse ! » Aussitôt ils prirent la fuite. Je vis une lueur blanche, accompagnée d'une détonation : le petit boucher, avant de s'enfuir, avait tiré sur moi un coup de revolver. Il disparut dans le brouillard, et je me crus mort. Alors seulement j'entendis le pas des agents. Ils m'empoignèrent brutalement. J'ai eu le temps de crier : « Grâce ! ce n'est pas moi ! » Mais je fus tout de suite étourdi de coups. On m'enleva, et je n'eus presque pas à marcher : on ne croirait guère, à voir les sergents de ville, qu'ils sont si forts ; quand ils vous tiennent par le bras, ils vous soulèvent et vous font trotter, si bien que vous ne sentez plus le poids de votre corps. Arrivé au poste, j'ai raconté le drame du pont et comment j'avais reconnu, dans mon agresseur, le petit garçon boucher. On m'a tout de même gardé au poste. Pourvu que je ne passe pas en justice ! Je perdrais ma place. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

6 octobre. — Le commissaire est un bien honnête homme qui m'a cru tout de suite. Il m'a fait relâcher ; j'ai pu courir à ma chambre, me changer et arriver au bureau avant que le chef ait constaté mon retard. L'ennui, c'est que je vais sûrement être appelé comme témoin, au commissariat, au tribunal, et le chef dira que je ne suis jamais à mon poste. Nuit d'insomnie.

7 octobre. — Les journaux racontent l'affaire. On ne parle pas de moi, heureusement. La victime a succombé à ses blessures. La justice pense arrêter les assassins avant demain, et j'en serais bien aise, car je n'aimerais guère à les retrouver, la nuit, en rentrant chez moi. Par prudence, j'ai diné très tôt, hier et aujourd'hui, et regagné mon domicile dès sept heures du soir, quand il y a du monde dans les rues. Je n'ai rien remarqué de suspect. Très mauvaise nuit. Cauchemars. Je rêve que le petit boucher m'attaque près de la Morgue.

8 octobre. — Les assassins sont arrêtés. Au moins, je ne suis plus exposé à les rencontrer.

11 octobre. — Confrontation. J'ai reconnu le garçon boucher et ses deux complices. Il m'a regardé avec un mauvais œil : il voulait m'intimider, mais le juge s'en est aperçu et m'a fait approcher, pour que l'accusé fût derrière moi pendant ma déposition; alors, j'ai parlé plus librement. A la sortie, le petit boucher m'a dit : « J'aurai ta peau! » Il parait qu'il n'a que dix-huit ans. Je me suis mis une vilaine affaire sur les bras.

18 octobre. — Deuxième confrontation. Les assassins ont fait des aveux. Le petit boucher, au moment où je passais devant lui, m'a répété : « J'aurai ta peau! » Pourvu qu'il soit condamné à mort! Tout le monde me plaisante au bureau : mais je n'ai pas envie de rire, et je suis inquiet.

25 octobre. — Le médecin me trouve très agité. Il me conseille la campagne. Il en parle à son aise; et mon bureau?

28 octobre. — Toutes les nuits, je rêve d'assassinats et du petit boucher. Je me réveille en sursaut. Si ce misérable est acquitté, bien sûr il fera comme il a dit. J'aurais dû, au dernier terme, donner congé, afin de déménager en janvier et d'aller habiter dans un autre quartier. Ce serait plus prudent. Même en prison, le petit boucher a peut-être des amis qui me guettent.

2 novembre. — Je suis perdu : le petit boucher s'est échappé. On m'en a montré la nouvelle dans un journal, au bureau. Je me suis trouvé mal. Les camarades me plaignaient beaucoup et s'empressaient autour de moi. Avec un dévouement que je n'aurais pas espéré d'eux,

ils m'ont soigné, escorté, ramené chez moi. J'ai des frissons et une grosse fièvre.

5 novembre. — C'était une bien mauvaise farce : le petit boucher est toujours dans sa prison, qu'il n'a pas quittée. Les camarades ont inventé cette histoire pour se moquer de moi, et Lubert, qui écrit dans les journaux, a fait imprimer la petite note qu'on m'a montrée. Ils me traitent d'imbécile, mais qu'est-ce que je dirai d'eux, qui font de pareilles plaisanteries à un pauvre malade?

8 novembre. — Je vais un peu mieux. Je mange.

9 novembre. — Je retourne au bureau.

15 novembre. — L'affaire du petit boucher passe dans huit jours. L'instruction est terminée. Je suis convoqué comme témoin à charge. Il faudra revoir les yeux de cet assassin. J'en ai peur à l'avance.

22 novembre. — C'est demain. Je ferai mon devoir et je répéterai la vérité. Mais, si on ne le condamne pas, il me tuera.

23 novembre. — Aux assises. Pendant toute l'audience, chaque fois que mes regards ont rencontré ceux du petit boucher, j'ai lu ma mort dans ses yeux. Il remue les lèvres pour répéter : « Ta peau... J'aurai ta peau. » J'étais troublé tellement que je ne sais ce que j'ai dit dans ma déposition. Le président a dû me rassurer. Les assassins sont condamnés, l'un à perpétuité, l'autre à vingt ans; mais le petit boucher, qui débute, et qui n'a tué ni moi ni le passant, obtient seulement six mois. Voilà bien ma chance!

24 novembre. — Deux fois, cette nuit, la voix du petit boucher m'a réveillé : il criait : « Ta peau!... ta peau!... »

25 novembre. — Mauvaise nuit, insomnie; je compte les heures. Je n'en ai plus guère à vivre. Encore six mois et on me tuera. Pourtant, je n'ai rien fait de mal.

31 décembre. — J'ai beaucoup maigri. Les bureaux sont fermés; à trois heures, défilé chez le ministre. Je profite du congé pour aller voir le docteur. Il prétend que j'ai la monomanie de la persécution. Il me prescrit le repos et l'exercice, les douches et la campagne. Lubert me dit : « Pourquoi ne te prescrit-il pas d'avoir vingt mille francs de rente? » Lubert a raison.

1er janvier. — Aujourd'hui, je commence l'année de ma mort. Il neige pour la première fois : je n'aime pas la neige, mais c'est tout de même triste de penser que je ne verrai plus tomber la première neige.

8 janvier. — En plein bureau d'omnibus, dans la foule, la même voix a crié : « Ta peau ! » Je me suis retourné, je n'ai rien vu. A-t-il donc lancé des amis à ma poursuite ?

15 janvier. — J'ai donné congé de mon appartement. Je déménagerai au 15 avril. Le petit boucher ne découvrira peut-être pas mon nouveau domicile, puisque sa peine n'expire que le 23 juillet.

21 janvier. — Anniversaire de la mort de Louis XVI. Pourquoi n'a-t-on pas guillotiné le petit boucher ! Ce doit être affreux, le froid du fer qui vous entre dans le corps !

23 janvier. — Deux mois pleins aujourd'hui ! Dans six mois, je mourrai.

2 février. — Est-ce vrai ? Lubert affirme que la préventive compte pour la durée de la peine, et que, par conséquent le petit boucher sera libéré le 8 juin ; il dit aussi que, pour la première peine, il pourrait invoquer la prescription, et que, dans ce cas, il sortirait le 8 avril, une semaine avant le terme.

3 février. — La même voix toujours a crié derrière ma porte, très distinctement : « J'aurai ta peau ! »

4 février. — Lubert a pris des renseignements : le petit boucher sortira de prison le 8 juin ; j'aurai le temps de déménager. Tout de même, Lubert estime que, pour moi, il vaudrait encore mieux quitter Paris et permuter. Si cela se pouvait ! En province, on est tranquille. Je vais faire passer une annonce dans les journaux.

5 mars. — L'affaire de la permutation est manquée. Il faut, paraît-il, attendre l'automne. D'ici là, je serai mort. D'ailleurs, je ne vis plus.

8 mars. — Plus que trois mois ! Je refais mon testament.

15 mars. — J'ai trouvé un petit appartement à Montmartre : c'est un tout autre quartier, aussi loin que possible de Montrouge ; on ne viendra peut-être pas me chercher là. Autre avantage : l'appartement est libre et je pourrai déménager dès le 1er avril. Je signe.

1er avril. — J'emménage : c'est une grosse fatigue. Le soir, au moment de me coucher, je reçois une dépêche : « J'aurai ta peau. — Le Petit Boucher. »

Ainsi, ce départ n'a servi à rien : le bandit connaît ma nouvelle adresse.

2 avril. — Sur le conseil de Lubert, je porte ma dépêche au commissariat. On me rit au nez, on prétend que j'ai reçu un poisson d'avril.

31 avril. — Mon nouveau quartier ne me réussit pas : tout ce mois-ci, j'ai vécu comme dans un rêve. La menace du petit boucher me poursuit. Il pense à moi, là-bas, et je l'entends. Lubert m'a expliqué la télépathie. J'ai des élancements dans la tête, et je peux à peine me traîner au bureau : je prends l'omnibus, chaque fois. Mes appointements n'y suffiront pas. C'est presque une délivrance, de mourir.

8 mai. — Plus qu'un mois ! Je me suis promené, ce soir, sur les boulevards extérieurs, pour jouir un peu du beau temps et de ma liberté : car, dans un mois, je sens bien que je n'oserai plus. Je n'ai pas honte d'avoir peur : je suis fait ainsi, et ce n'est pas de ma faute. J'ai vu sur le boulevard des amoureux qui s'embrassaient. Moi, je suis tout seul.

13 mai. — Lubert me conseille d'acheter un revolver pour défendre ma vie.

16 mai. — J'apprends à tirer, dans ma chambre, sans cartouche. Mais cette arme m'épouvante. Au bruit qu'elle fait, il me semble que le petit boucher tire sur moi, comme dans la nuit du 6. Mais il me tuera avec son couteau. J'aimerais mieux une balle.

18 mai. — Il faut, décidément, que je me remette au bromure.

25 mai. — Scène violente du chef, qui menace de demander ma révocation, parce que je n'ai la tête à rien. Il faut que je cesse le bromure. Je suis très malade.

1er juin. — La semaine commence. Dans une semaine, il sortira de prison.

6 juin. — Après-demain, il sera libre.

7 juin. — Demain !

8 juin. — Il est libre ! Je le vois. Je l'ai vu toute la nuit. Il me cherche. Il a acheté un couteau neuf. J'ai mal dans

la tête. Impossible de quitter mon lit. Et le chef? J'essaye mon revolver. Jamais je n'oserai tirer sur lui. Il me fait trop peur.

9 juin. — Au lit. Il me cherche. Aller dans la rue? Non, Jamais plus! Sous mes fenêtres, dans l'escalier, à chaque instant, il crie : « Ta peau! Ta peau! »

10 juin. — Je voudrais en avoir fini. Je souffre trop. Je vais devenir fou. Mais je ne veux pas mourir d'un coup de couteau. Autrement! Autrement!

11 juin. — Par ma fenêtre, je l'ai vu, sur le trottoir d'en face! Je jurerais que c'est bien lui, et qu'il m'a reconnu lui aussi; il a mis ses mains aux coins de sa bouche et m'a crié, comme toujours : « ..... ».

12 juin. — Je...

13 juin. — . . . .

Journaux du 14 juin : « Hier, vers quatre heures du matin, les locataires du nº 87 de la rue des Abbesses étaient réveillés par le bruit d'une détonation. On pénétra dans l'appartement de M. D..., employé au ministère de...; l'infortuné gisait, à demi nu, devant sa fenêtre, la tempe trouée d'une balle et serrait un revolver dans sa main crispée. On attribue ce suicide à un dérangement d'esprit. »

(*La Peur*; Fasquelle, édit.)

PAUL HERVIEU

(1857-1915)

Bibliographie. — Romans et nouvelles : *Diogène-le-Chien* (1882); — *La Bêtise parisienne* (1883); — *L'Alpe homicide* (1885) — *Les Yeux verts et les Yeux bleus* (1886); — *L'Inconnu* (1887); — *Deux Plaisanteries* (1888); — *Flirt* (1890); — *L'Exorcisée* (1891); — *Peints par eux-mêmes* (1893); — *L'Armature* (1895); — *Le Petit Duc* (1896).

Théâtre : *Point de lendemain* (1890); — *Les Paroles restent* (1892); — *Les Tenailles* (1895); — *L'Enigme* (1901); — *La Course du Flambeau* (1901); — *Théroigne de Méricourt* (1902); — *Le Dédale* (1903); — *Le Réveil* (1905); — *Modestie* (1908); — *Connais-toi* (1909); — *Bagatelle* (1912); — *Le Destin est maître* (1914).

Paul Hervieu, né en 1857, appartenait à une famille de bonne bourgeoisie. Il fit ses études de droit et entra au barreau, puis il fut attaché au ministère des Affaires étrangères et, pendant quelques années, s'occupa exclusivement de politique. A vingt-quatre ans, il dirigeait le *Républicain de Seine-et-Marne*. A partir de 1882, il se consacre à la littérature. Il publie d'abord des chroniques amusantes, mais sans grande portée (*La Bêtise parisienne*), puis des nouvelles dramatiques (*L'Alpe homicide*); mais c'est avec *Flirt* qu'il découvre sa véritable vocation qui est de peindre, en satirique de grande classe, les mœurs de la société élégante.

Paul Hervieu avait abordé le théâtre dès 1890. Après quelques tâtonnements, il commence la série de ses pièces à thèse en donnant *Les Tenailles* à la Comédie-Française. C'est sur cette même scène que seront jouées presque toutes ses œuvres. Défenseur ardent des droits de la Femme, il n'a cessé de protester contre une législation d'après lui injuste et contre un état de choses qui tend à créer de graves iniquités. Et nous lui devons une des plus nobles œuvres du théâtre contemporain, *La Course du Flambeau*, drame humain et poignant où passe un grand souffle d'émotion et de pitié.

Paul Hervieu est mort en 1915. Il était membre de l'Académie française depuis 1898 et occupait le fauteuil d'Edouard Pailleron.

LE TAUREAU DU JOUVET

I

Sur la Grande-Côte où n'ont jamais pu croître les arbres, Hugues Barros garde deux cents moutons dont le quart lui appartient.

Depuis Pâques, cela fait déjà trois mois qu'il conduit ses bêtes transhumantes au milieu des pâturages isolés qu'il a loués pour la belle saison, entre le mont des Archets, Combelouve, les Bains de l'Ours et le lac du Jouvet.

Aujourd'hui il attend ses provisions de la semaine, — les dernières sont épuisées, — et il a faim.

Devant lui, la masse de son troupeau se meut lentement; et quelques toisons brunes se faufilent parmi tous les dos de laine blanche.

Hugues Barros est debout, appuyant sa haute taille sur une solide branche de houx dont il a bagué l'écorce avec son couteau. Ses épaules robustes garnissent l'ample manteau de cuirassier qu'il a acheté, l'hiver dernier, à un de ceux qui colportent des effets de réforme et « font le marchand » dans les foires. Quand la bise raccourcit cette bonne enveloppe de drap, en la lui plaquant dans le creux des reins, le bas du pantalon de velours marron se montre tirebouchonné dans les guêtres de gros cuir. La face inculte et dure du berger est abritée sous les larges bords d'un feutre roussi par le soleil, zébré par la poussière et la pluie.

Hugues consulte fréquemment l'heure du ciel, et s'impatiente d'entendre ainsi crier ses entrailles.

Enfin, ses deux chiens se rapprochent de lui, et grognent, en dardant leurs oreilles pointues.

Il pose, en abat-jour, sa main calleuse sur son front; et, par la combe du Nant-Gelé, il reconnait sa femme qui grimpe à petit pas.

La Barros porte un panier volumineux sous le bras gauche, et, du poignet droit, elle tire sur un taureau maigre, à jambes courtes, dont une corne est cassée et l'autre, plate, noire du bout.

Par instants, d'un simple mouvement de tête en arrière, le rude animal arrête sa conductrice et promène complaisamment sa langue violette sur ses flancs sombres.

« Arriv'ras-tu pas ? » s'écrie le berger.

Mais sa femme, dont la gorge est oppressée par l'ascension, ne réplique rien.

Il reprend :

« Qué q'tu m'amènes-là? Ousque t'as pris c'te bête? »

Lorsque la Barros l'a rejoint sur le sommet elle se dépêche de répondre, d'une voix haletante :

« C'est c't'écorné qui m'a mise en r'tard... Faut qu'tu l'gardes pour l'compte à Tayot, jusqu'à qu'sa chaleur soit passée... I' n'demeur' pas plus au pré qu'à l'étab...

— D'combien qu'Tayot s'ra généreux pour la peine?

— I' m'a dit, comm' ça, qu'on s'arrangerait toujours ensemb'.

— Ouais! ouais! tu y diras que j'veux pas moins d'vingt sous par s'maine. J'paie bien, moi, ici, quatre-vingt-dix francs de loyer!

— J'y dirai. »

Tandis que la femme déballe son panier, l'homme va querir un pieu et un mailiet dans sa hutte de pierres; et, à quelques mètres, il fixe au sol la corde du taureau, qui l'observe d'un œil injecté, immobile et sournois.

Quand Hugues revient s'asseoir contre un tertre, il a du plaisir à compter ses vivres étalés sur la terre chauve où le vent frise les rares touffes de gazon.

Bon! cette fois-ci, la miche de pain a la vraie taille; parfait aussi le fromage bleu en lait de vache et de chèvre... Et le lard? où donc est-il? on l'aura oublié; ces sacrées femmes!...

Mais patience! la Barros sourit : voici le lard, et le petit salé, et le tabac, et les deux litres du vin du pays qui procurera un goût aigre à l'eau crue des fontaines.

Sans retard, le pâtre calme son appétit et cause, la bouche pleine : les enfants vont bien? L'aîné a recommencé ses tours; c'en est un qui promet! Et le père? Il ne veut toujours pas se laisser opérer de sa glande au

gosier? Il étouffera un de ces bons matins; enfin, on lui a répété le conseil assez souvent! Ah! le garde champêtre s'est décidé à flanquer un procès-verbal contre les oies de Joseph Mabre. Il se faisait temps! Et cette poudre à fusil que le voiturier doit rapporter d'Albertville, quand est-ce? Justement un couple de vautours tourne, depuis la veille, autour du grand Rey, d'où un agneau a chu...

Hugues Barros a terminé son frugal repas. Il dévisse le bouchon en bois de l'outre qu'il porte en bandoulière; il lève, à deux mains, la peau de bouc, qu'il pressure en dirigeant sur sa langue un jet mince et frais de boisson...

II

Pendant que la Barros, allégée de son fardeau, redescend d'une allure leste et ferme les pentes qui mènent au village de Longefoy, son mari, allongé sur le ventre et repu, aspire d'épaisses bouffées dans sa pipe noire.

D'ici huit jours, sans doute, il n'apercevra plus figure humaine... Qu'importe!...

Sous ses paupières mi-closes, il voit miroiter, dans la vallée d'Aime, la raide lame de l'Isère qui perce les bois et les pierres. Les maisons de Centron, plantées au cœur d'une vieille forêt, lui apparaissent comme des papillons jaunes dans une haie d'églantiers; et les vignes de Bellentre, au loin, verdissent la terre comme un bas tapis de mousse.

Quand le berger tourne son visage sur l'oreiller de ses coudes, il distingue, au fond de l'autre versant, les lacs verts du val de Tignes, qui semblent d'étroits abreuvoirs où les cascades trempent ainsi que des crinières de chevaux blancs.

Il s'assoupit enfin, du sommeil de midi, lourd et sans rêve.

Soudain, les aboiements de ses chiens le réveillent: le taureau, d'un violent effort, a déplanté son piquet, qu'il traîne en répandant la panique parmi les béliers et les brebis.

« Sus au taure! Kss!... kss!... Mords-le!... » crie Hugues Barros, avec des gestes furieux.

Mais les chiens, inaccoutumés à ce service, hurlent sur place et refusent d'avancer.

« Attends, l'écorné, que j't'arrange! »

Et il marche au taureau.

Celui-ci s'arrête hardiment et baisse son front menaçant et mutilé.

Barros lui applique sur le mufle un coup de maillet; et, dès que l'autre se détourne en beuglant, il empoigne de près son lien. Puis, d'une seule main, il renfonce vigoureusement le pieu, va chercher des blocs pesants et en charge toute la longueur de la corde jusqu'à ce que les naseaux de la bête soient collés à la lisière du sol.

« Jeûne un peu, dit-il, ça t'calmera. »

Et il lui détache sur l'échine une volée de coups de bâton.

Ensuite il mène son troupeau vers une pâture nouvelle.

Les bestiaux serrés découvrent en s'éloignant les racines rases de l'herbe dévastée, et tandis que les chiens les harcèlent, leurs pieds fourchus fendent hâtivement la corolle rouge ou bleue des digitales, des aconits et de toutes les fleurs malsaines dont leur voracité se garde.

... Aux approches du soir, Hugues revient avec ses moutons, qu'il parque, les uns sautant sur les autres, entre une roche géante et trois petites claies.

Mais l'écorné a encore trouvé le moyen de se délivrer, et il rôde là-bas, reniflant la brise, poussant des mugissements espacés, fouettant ses cuisses avec la mèche hérissée des poils qui prolongent sa queue souple.

Le berger, stupéfait, gronde entre ses dents:

« Ah! t'en veux, carogne, t'en auras! »

Le voilà qui repart en courant, son gourdin pendu au cou par la martingale.

Le taureau, qui attend d'un air décidé, fouille la terre du sabot et projette des mottes. Puis, au moment de lutter, il remue son œil fourbe et, d'un élan oblique, se dérobe par le vallon d'Armène.

Hugues Barros le poursuit, et c'est une chasse enragée à travers les escarpements de schiste, les culots de neige, les éboulis de cailloux et les eaux vives.

Une seule fois, près de la grange ruinée des Blancs, l'homme a rattrapé la brute. Il a voulu la saisir derrière, par les cornes, et l'abattre, comme il avait appris, en lui tordant le cou. Mais, sur une des pentes, sa main n'a rencontré qu'un tronçon et une oreille. Il s'y est néanmoins suspendu, en lançant des coups de souliers ferrés dans les jarrets de son adversaire. Celui-ci, par l'avantage de sa corne absente, s'est dégagé d'un bond et a disparu au milieu de la nuit enfin montée des plaines.

Barros, qui a roulé dans une fondrière, maugrée en se redressant :

« Eh ! va-t'en au diable ! »

Ses paumes et ses genoux écorchés saignent et lui cuisent. Il s'oriente dans l'obscurité crépusculaire et découvre, sous un dernier reflet, le plateau où son gîte est perché. Il regagne péniblement la Grande-Côte, mais, dès qu'il a débouché, le bruit d'un galop puissant l'émotionne...

Une forme plus noire que le noir des ténèbres environnant se précipite à sa rencontre. Et, sans même avoir eu le temps de lâcher un cri, il tombe à la renverse, évanoui, la poitrine trouée par la corne unique du taureau.

II

Quand il reprend connaissance, la lune ronde plane dans le ciel. La chute de son humide et fine clarté baigne le cirque des glaciers alentour, et, depuis le col du Soufre jusqu'au Mont-Pourri, en passant par Gebroulaz, la Grande-Casse et l'Iseran, la surface des neiges brille comme si une flore d'étincelles s'épanouissait sur des parterres de cristaux.

Hugues Barros a très froid.

Il veut se lever, mais à ce mouvement une atroce douleur le mord au creux de l'estomac, et sa main, qu'il y met, en ressort toute poissée et, autant qu'il peut voir, rougie dans les pores.

Alors il se rappelle ce qui s'est accompli.

Il exhale un soupir qui lui arrache un gémissement. Il se sent touché à fond, et il lui vient, de la solitude, une peur qu'il n'a jamais connue. La fièvre fait frissonner tout son corps et hallucine ses yeux. En face, le Mont-Blanc lui paraît grandi jusqu'à la lune, et, sur ses flancs, dansent l'Allée Blanche et le Glacier des Glaciers.

Il appelle follement. Sa voix brisée, qui l'effraye, tombe dans le désert et le silence universel. Les moutons dorment, ainsi que les chiens.

Lentement la nuit s'écoule et se dissipe devant l'aurore.

Le soleil surgit sous son arc triomphal, dont les couleurs surnaturelles sont bleu d'or, rouge de perle, gris de feu.

Ebloui de lumière, Barros tâche, en coulant son regard, d'assouvir l'épouvantable curiosité qu'il a de sa blessure. Il souffre d'une souffrance horrible. Sa ressource est d'appuyer ses poings sur le bâillement de la plaie, et la dépense de force qu'il fait ainsi le soulage momentanément ; son sang, caillé sur la pelouse, scintille et se confond avec la gelée blanche. Une soif ardente le consume, mais il ne peut attirer sa gourde, que la chute a jetée sous son dos.

Cependant, les chiens, surpris de son retard insolite, aboient en chœur, et les moutons affamés, dérangeant leur fragile clôture, se sauvent, en foule bêlante, dans les gazons frais. Et tout à l'heure le troupeau ne sera plus qu'un point imperceptible se perdant vers les Frasses.

Bientôt le berger entend, à peu de distance, le taureau. Il n'est pas alarmé de ce retour ; au contraire, il voudrait que la bête se ruât de nouveau sur lui et l'achevât. Sans ça, combien de temps va-t-il mettre à mourir, en se tordant comme un damné ?

... Mais voilà qu'il est pris d'une subite anxiété, quelque chose se passe là-bas ?...

Une troupe d'individus descendent de mulets et gravissent à pied le cône terminal du Jouvet : quatre hommes et deux femmes en toilettes claires.

Barros voit nettement les silhouettes se profiler dans l'air vide, et les bras pointer des lorgnettes sur les grandes lignes du paysage.

Il s'exaspère qu'on ne « guette » point de son côté et il s'apitoie sur lui-même, tandis que l'ombre démesurée de ces gens qui l'avaient presque atteint s'éloigne.

Il les implore faiblement du geste et de la voix. Ses tentatives sont vaines. Les touristes repartent sans l'avoir aperçu et le taureau seul répond à sa plainte par les siennes.

Il murmure :

« Crève-les donc aussi, carogne ! »

Il réfléchit au malheur dont il est victime. La chance lui a toujours manqué. Ce n'est pourtant pas qu'il ait du mal à se reprocher... Et les circonstances de sa vie défilent devant sa mémoire. Il revoit surtout l'époque où on l'a empêché de rester soldat, et les heures durant lesquelles ses trois petits sont nés... Il se rappelle encore la physionomie tranquille d'un voisin que jadis il a regardé rendre l'esprit, entouré de ses proches.

... La journée s'avance ; le soleil est voilé.

Des brouillards compacts entrent en France par leur route familière du Petit-Saint-Bernard, où ils se condensent ; et, glissant à toute vitesse, ils abordent la Grande-Côte sur laquelle leur interminable procession commence avec les hymnes du vent.

Hugues Barros ne distingue plus rien sur terre. Une écume légère sourd aux coins des lèvres, des spasmes fréquents secouent ses membres. Par un suprême effort, il se soulève graduellement jusqu'à ce qu'il soit sur son séant.

Et il meurt assis, les yeux vagues, comme un être qui s'éveille.

(*L'Alpe homicide* : Lemerre, édit.)

CHARLES-HENRY HIRSCH

BIBLIOGRAPHIE. — Poèmes : *Légendes naïves ; Priscilla ; Yeelaine.*

Romans : *Marie Plaisir ; Une Belle Garce ; La Passion de Bouteclou ; Voyage de Noces ; Le Tigre et Coquelicot ; Éva Tumarche et ses amis ; Éva Tumarche, baronne ; Mimi Bigoudis ; L'Enchaînement ; La Chèvre aux pieds d'or ; Le Craquement ; Le Crime de Potru ; « Petit » Louis, boxeur ; Le Cœur de Poupette ; La Grande Capricieuse ; Chacun son devoir ; Mariée en 1914 ; L'Amour en Herbe ; Les Châteaux de sable ; Saint-Vallier ; Le Sang de Paris ; Dame Fortune ; Nini Godache ; Amaury d'Ornières ; Un Vieux Bougre ; Poupée Fragile ; Héros d'Afrique ; La Demoiselle de Comédie ; La Maricuse ; La Vierge aux Tulipes ; La Possession.*

Nouvelles et Contes : *Auprès de ma blonde ; Racaille et Parias ; Parfleu et Martin ; Des Hommes, des Femmes et des Bêtes ; Les Disparates ; Pantins et Ficelles.*

Théâtre : *Les Émigrants* (Odéon) ; *Le Crime de Potru* (Odéon) ; *Le Cœur de Lilas*, en collaboration avec Tristan Bernard (Théâtre de Paris) ; *Sur le banc* (Grand-Guignol) ; *La Danseuse Rouge* (Renaissance) ; *Le Tigre et Coquelicot* (Théâtre Mogador).

Charles-Henry Hirsch est né le 18 avril 1870 à Paris. Il y a fait ses études et ne l'a jamais quitté que pour quelques voyages. Sa première œuvre : *Légendes naïves*, a paru en 1894, et sa plus récente : *Marie Plaisir*, a été publiée en juin 1926.

Le cycle des travaux de Charles-Henry Hirsch comprend à cette date quarante volumes, outre six ouvrages dramatiques représentés à Paris d'abord et qui forment ensemble vingt actes, un millier environ de contes et de nouvelles qu'il a donnés dans la presse quotidienne et où s'avère la sobre et magistrale puissance de son talent. Enfin, depuis 1895, il écrit, de quinzaine en quinzaine, une *Revue des Revues* pour le *Mercure de France*.

UNE ÉPAVE

Tout ce que peuvent communiquer l'odorat et le toucher, le vieil Ambroise Cavreux le percevait comme nul des hommes qui jouissent de leurs cinq sens et parlent. Il était plein des pensées qu'il ne pouvait répandre et il n'avait de distraction que d'imaginer ou se souvenir.

Depuis une quinzaine de jours, ses jambes ne le portaient plus. Il attendait que ses bras fussent immobilisés, pour être un mort capable de ressentir la faim, la soif, et de se conter mentalement des histoires. La plus gaie n'était pas joyeuse; la plus sinistre eût moins effrayé autrui que la menace de perdre ensemble la vue, l'ouïe, la parole et le mouvement. Elles dépendaient d'une foule d'impressions très délicates où, par ses deux sens que prolongeaient d'invisibles antennes, le vieil Ambroise Cavreux distinguait des nuances extraordinaires.

Clairvoyant, il aurait surpris la condoléance hypocrite des étrangers et la lassitude de ses proches les meilleurs. La surdité l'empêchait de connaître que ceux-ci lui souhaitaient, par bonté d'âme, de disparaître au lieu de traîner misérablement ainsi qu'il faisait. C'est qu'ils ignoraient le prix d'une caresse du moindre rayon de soleil, l'odeur fine de l'air où tombe le soir, le goût d'une simple pomme, à quoi l'aveugle discerne que la pelure en était grise et mate comme une cendre d'ajoncs, ou d'un rouge brillant, d'un jaune lustré, avec des piqûres brunes. En vérité, il n'y a pas de petites satisfactions; il y a des satisfactions, et il faudrait être qui les éprouve, pour mesurer leur pouvoir sur les individus.

D'abord, Ambroise Cavreux avait cessé d'entendre. Les spécialistes s'étaient rencontrés sur cette opinion, que ses organes parfaits eussent dû le servir. Ils en attribuaient la paresse à une maladie de la volonté et ils déclaraient, à la moindre objection, ne rien comprendre à ce cas unique. Les oculistes, quand il perdit l'usage des yeux, ne découvrirent non plus aucune trace physique qui leur eût appris l'origine de cette seconde calamité. Lorsque l'embarras de sa langue l'émut lui-même, sa femme pensa qu'elle serait bientôt veuve. Elle céda, néanmoins, aux conseils de ses enfants; et d'autres médecins visitèrent son pauvre mari. Ils étaient convaincus de leur science. Entre eux, ils nommaient gravement le laboratoire de psychologie. Ils ne prévoyaient

ni la guérison ni la catastrophe envisagée par Mme Cavreux.

Celle-ci décéda, d'un mal brusque, peu après. Le veuf devina l'événement, à un très léger souffle qui lui frôla les paupières, une nuit. Lorsque l'effroi le fit se lever, il s'était écoulé assez d'heures pour que le front, les joues, les lèvres qu'il toucha, tâtonnant, fussent glacés.

Le froid des cadavres a une expression singulière. Le seul contact les distingue des choses que la vie animale n'a jamais émues de sa chaleur. Tel était, chez Cavreux, l'étonnement de survivre, qu'il palpait la morte, — insatiable. Où il cherchait une conviction, il trouva, par ses doigts, un plaisir horrible qui le pénétrait. Il en avait l'intérieur empli. C'était un amalgame étrange de stupeur et de quiétude, le doute avec des jalons mensongers, une mare mousseue où des pieux, solides en apparence, s'abîmeraient sous la moindre pesée.

Il demeura, les jambes nues, transi, auprès de la couche. L'effroi le tentait. Il cédait, après un violent débat intime, à l'envie de reconnaître l'état qui aurait dû être le sien. Effacés par la tension de la peau, les pores fuyaient sous l'extrémité plus sensible de ses doigts qu'il faisait glisser dessus, lentement, lentement. Il effleura les cils qui plièrent et le globe de l'œil, lisse, humide et mou. Alors, il songea qu'*elle* ne voyait plus. Cette découverte lui rendit familière la présence tragique de la mort. Plus maître de soi, il constata qu'elle arrête, et voilà tout. Mais, des effluves subtils, de puissants ensuite, lui révélèrent le travail méticuleux qu'elle fonde sur la destruction. L'orgueil de susciter, lui, tellement invalide, des peuples d'êtres parfaits, lui inspira un sourire. Il remua les lèvres, la langue, les mâchoires, comme pour parler. La nuit silencieuse absorbait chacune de ses pensées. Elle épousait la convexité de ses prunelles où la pupille inutile formait un petit cercle mat. Il éprouvait que l'ombre occupait le vide, entre la cambrure de ses reins et sa chemise flottante.

A la manière d'une révélation, il connut que la nuit, avec son silence prodigieux, distinct du plat silence où la surdité le retranchait des hommes, que cette nuit silencieuse cernait le contour de la morte, d'un fluide

enveloppement. Les passes de ses mains, plus rapides, sans rythme, produisirent une tiédeur moite. Une angoisse lui durcissait le cœur et barrait la route à l'haleine, dans sa gorge.

Il voulut prévenir quelqu'un des enfants du désastre de leur mère. Il ne pouvait s'orienter. Le cadavre aimantait ses mains. Elles revenaient à lui, si elles cherchaient un meuble, le fer du lit, une muraille, qui eussent guidé le vieil Ambroise.

On le surprit là, au matin, debout, les orteils crispés sur le parquet, le visage attentif au-dessus du visage de la défunte. On lui donna l'ardoise sur laquelle il écrivait pour demander, selon ses besoins. Il y traça des points... des points... rien de plus...

⁂

Des mois passèrent. La défunte inspirait la majeure part de ses souvenirs. Il n'oubliait point la nuit qu'elle était morte. Et cela nourrissait sa passion de vivre. Son espoir d'un impossible retour de sa vue, ou de l'ouïe, ou de la parole, cet espoir en était alimenté. Il écrivait, sur son ardoise, de sa belle écriture de comptable, pour savoir s'il avait bonne mine. On lui touchait la main droite, ce qui était le oui, dans le langage sommaire qu'il avait composé. Et les heures s'écoulaient, nulles, semblables, jusqu'à celle de son coucher et du sommeil. Celui-ci le prenait toujours doucement, l'entraînait, à peine plus loin, en apparence, qu'il ne l'avait surpris, de tout ce dont les sens de l'homme s'émeuvent; mais très loin, en réalité, des mondes où le rêve conduit ceux qui voient, entendent et parlent, — très loin, au centre d'un univers léger, comparable à une caresse, qui attirait aux bords de son être calamiteux son âme intacte.

Maintenant, les jambes paralysées aussi, il attendait, en stoïque, l'effet du mal implacable sur ses bras. Il faudrait donc que son fils, sa bru, ses petits-enfants eux-mêmes, prissent soin de lui, avec une continuelle vigilance. Il se réjouissait de chaque attention qu'ils auraient,

à son égard, de leur propre initiative. Parfois, afin de les exercer à le servir, il négligeait d'employer son ardoise ou d'appeler, en frappant le parquet, du bâton qu'une ancienne dragonne attachait à son fauteuil. La femme, le mari ou l'un des enfants, ils arrivaient, devinés par l'aïeul avant qu'ils lui eussent pris une main, en signe qu'ils se mettaient à sa discrétion. Et il en retirait une joie immense.

Qu'il en avait éprouvé d'extrêmes, de suaves, de surprenantes, à découvrir, peu à peu, du bout des doigts, la chambre qu'on lui avait choisie, au rez-de-chaussée de la villa, pour permettre qu'on roulât aisément son siège, de la maison au jardin, ou, si l'averse éclatait, du jardin à l'intérieur. La fenêtre ouvrait au sud, devant une pelouse. Le vieil Ambroise respirait l'herbe, les fleurs, avec extase. Il imaginait les nues, l'azur, entre les feuilles et les branches, et, dans les nids, les couvées écloses, les pépiements d'oiselets, la chanson des oiseaux. Il s'était peu soucié de ces manifestations de la vie, au temps que la sienne, normale, était celle d'un homme qui parle, entend, voit, d'un comptable ponctuel, pourvu de quelques rentes, d'un époux, d'un père qui aime et sait qu'on l'aime.

C'était un bienfait posthume de la morte, qu'on eût délogé de l'appartement parisien hanté de sa mémoire, pour habiter cette villa tapie dans les arbres, près de la Marne. Il sentait la rivière, au bas d'une prairie peu inclinée; il la devinait fraîche et assoupie, ou dégageant des vapeurs bleuâtres, ou miroitante sous le soleil intense, au gré des minutes, — d'après les parfums qu'il humait ou l'état de l'air. Son fauteuil à roues devenait une façon de trône d'où le pauvre homme recevait les hommages d'une belle journée, quoiqu'il eût les yeux éteints, les oreilles insensibles aux bruits, la bouche muette, les jambes percluses. Le mouvement des feuillages, basse du concert des choses et des bêtes, il le percevait, au bougement de l'ombre et de la clarté sur son visage, son cou et ses mains. S'il pleuvait, il aspirait avec délice l'odeur du gravier, et il la divisait en millions de gouttes qu'il entendait par la pensée, de sa chambre dont elles animaient la solitude. Ainsi, l'hymne continuel de la na-

ture emplissait le vieil Ambroise; et ceux qui le plaignaient ne se doutaient aucunement de ses découvertes.

* * *

La crue rapide, en une nuit, avait étendu la Marne sur les rives.

Par une fatalité, depuis une semaine, les hôtes valides de la maison l'avaient désertée. L'aïeul s'était refusé à les suivre, pour ne point obscurcir, du spectacle qu'on verrait en sa personne, les noces campagnardes à quoi ils étaient conviés en Bourgogne. Il avait fait comprendre que les soins de la servante lui suffiraient. Longtemps, il s'était rappelé le baiser d'adieu de chacun. Le dernier, comme une pastille tiède, avait été celui du tout petit qu'on portait, le corps frétillant, aux bras de la mère.

A cause de ce baiser, le vieil Ambroise avait remonté l'arc de ses jours jusqu'à ceux de l'enfance, délicieusement surpris par des détails oubliés reparus dans la fraiche miniature des féeries spirituelles.

Il ne se lassait point de revivre ces heures claires de sa vie ancienne, avec la sagesse de ne les comparer à nulle des autres qui l'avaient délabré, une à une...

Ainsi, il vivait chez ses parents, parmi ses condisciples, à l'école. Ensuite, il fut, au milieu de ses camarades, dans son escouade, sur le champ de manœuvres, au réfectoire ou à la chambrée. Et il se rappelait ses liaisons féminines, des aventures d'une nuit, ses fiançailles, son mariage qui, de leur poésie, avait tiré cet à peu près de bonheur d'où naissent l'adultère, l'irrémédiable satiété ou la résignation au mensonge. Tout, dans une embellie, lui apparaissait digne d'avoir été. Et parce qu'elle était morte, le laissant goûter cet horrible plaisir de la découverte du cadavre, à tâtons, à travers sa propre nuit continuelle d'aveugle, son très singulier et double silence de sourd-muet, dans la douce paix d'une nuit calme, — sa femme ressemblait prodigieusement à celle qu'il avait désiré qu'elle fût...

Si intense était le charme de sa songerie, le vieil

Ambroise n'aurait pas appelé la servante. Par l'imagination, il recouvrait ses sens atrophiés, et cela l'empêchait de rien désirer.

Cependant, il se palpa les mains et les joues. Une humidité bizarre en poissait la peau. C'était une impression si nouvelle, qu'elle attira l'esprit du vieil Ambroise à l'expliquer. Elle se répétait dans la saveur étrange de l'air, une sorte de pesée soulevant de bas en haut les couches aériennes. Celle-ci n'existait pas physiquement sans doute; mais, pour le vieil Ambroise, elle existait, puisqu'il la constatait. Afin de la vérifier, il demeurait immobile, des bras, du cou, de sa tête préoccupée. Certainement, quelque force continue, patiente, imperceptible d'être répartie, une puissance étrange, devait pousser l'atmosphère, s'entremettre, au ras du sol, la hausser en s'élevant elle-même. La curiosité du vieillard devint une inquiétude qui égara ses observations. Lorsqu'il eut, de son bâton, appelé la servante maintes fois, alors, l'angoisse le gagna. Il aurait voulu aller, entendre, voir, parler. Son gosier rendait un son rauque, bref, à mesure que sa canne frappait.

Il se prit à écrire sur son ardoise : « *Qu'est-ce qu'il y a ?* » à le répéter, aussi vite, presque, qu'il le pensait. Et les mots, par leurs lettres tracées en hâte, s'enchevêtraient, se biffaient les uns les autres, — pareils aux individus qui s'étouffent, se piétinent, dans une foule balayée contre un mur par le souffle de la panique, — pour n'être plus, sur l'ardoise, qu'un nuage gris, informe, constitué de courbes dont la dernière écrasa, en poudre granuleuse, le minuscule morceau de craie autour de quoi le vieil homme pressait ses ongles, dans la terreur qu'il lui échappât.

Une sueur le baignait, qui l'isola de l'espace. Son odorat, devenu l'intermédiaire unique entre son corps et le monde, flaira, autour de lui, de toutes parts, l'eau.

Il ne comprenait point et il ne pouvait se figurer le désastre. Son gosier ne cessait de bruire; ses paupières battaient, de même que s'il eût tenté, désespérément, de contraindre ses prunelles à voir; et il écoutait, avide, passionné, ainsi que s'il avait pu entendre quelque chose qui ne provînt pas de son imagination.

Tout à coup, il sentit que la fenêtre s'entr'ouvrait et il respira nettement l'odeur de la rivière. En étendant une main, il put toucher le bois concave à la gorge d'un battant de la croisée. Il tâta son fauteuil, pour s'assurer qu'il n'était pas, au lit, sujet à quelque cauchemar. Par un effort de toute sa volonté, il se pencha, avançant l'épaule. Ses doigts s'accrochèrent au bord inférieur de la fenêtre. Il parvint à les y maintenir. Ils partageaient la nappe d'eau qui venait, doucement, doucement, du dehors, se brisait mollement, et, pour entrer, suivait le plan vertical du mur, dessous la fenêtre. Le vieil Ambroise avait beaucoup réfléchi à la mort, sans jamais envisager qu'elle pût le surprendre par un tel détour. Il ramena son bras et, d'impuissance, il l'abandonna à son poids. Sa main trempa dans l'eau dont il avait ignoré la hausse progressive.

La terreur lui tirait une plainte gutturale, à chaque seconde. Déjà ses jambes insensibles étaient immergées à demi. La surface liquide montait. Il en appréciait l'élévation, à des différences infinitésimales, à mesure que sa main était gagnée. L'eau enveloppait les doigts, comme un gant fluide et d'une température excessivement froide. Le sang refluait, des extrémités. Le vieillard calculait la durée de son supplice : c'était un redoublement du martyre, une aggravation qui n'en rapprochait pas le terme. Quand l'eau lui cerna le poignet, le malheureux défaillit. Il recouvra la conscience lorsque, parvenue à son coude, l'eau lui ceignait déjà les reins, d'une ligne. L'effroi le fit hurler. Le gémissement cassa dans sa gorge, avec son souffle ; car il s'était porté les deux mains au cou, et il le serra, de toute l'énergie qu'il put rassembler pour commettre un suicide. Elles lâchèrent prise. Un nouvel évanouissement entraîna Ambroise Cavreux.

* * *

Les mariniers qui le mirent dans une barque crurent à un cadavre. Les docteurs surent qu'il respirait, après de multiples expériences. Il avait approché la mort tellement qu'il ne tenait à la vie par aucune de ses

habitudes d'infirme. Il ne se rappelait ni son ardoise pour écrire, ni sa canne, ni son fauteuil. Il avait très froid. Ce pouvait être la conséquence d'un rêve très mauvais. L'immense bonheur de vivre l'animait. Oui, il vivait, privé du mouvement, de l'ouïe, de la parole, de la vue ; mais, tout de même, il vivait, et vivre est toujours un précieux miracle.

(*Parfieu et Martin* ; Flammarion, édit.)

J. JOSEPH-RENAUD

BIBLIOGRAPHIE. — *Au-delà ; Les Barbonnes ; Le Chercheur de merveilleux ; Le Clavecin hanté ; Les Doigts qui parlent ; L'Enlizé du Mont Saint-Michel ; Le Meurtre de Miss Elliott ; Notre-Dame de Cythère ; Sur le ring ; Un Amateur de mystères ; Le Marquis tragique ; La Valse d'or ; Une Nuit tragique ; La Vivante Epingle ; Une Veillée ; Judith* ; etc.

Bien que le fécond romancier J. Joseph-Renaud — né à Paris en 1874 — ne se soit pas spécialisé dans le genre terrifiant, il a écrit un très grand nombre de contes et aussi quelques romans et pièces de théâtre qui y appartiennent.

Parmi les romans, notons : *La Vivante Epingle, Le Marquis tragique, Le Clavecin hanté.* — Comme pièces : *Le Roi de l'Étain*, au Grand-Guignol, et, surtout, *La Visionnaire*, jouée avec succès au Théâtre Antoine en 1914, puis interprétée en 1920 à Londres d'une façon retentissante par la grande tragédienne Sybil Thorndyke.

Le conte que l'on va lire est inspiré par une aventure qui survint à Paul Delmet, le fameux chansonnier du Chat-Noir.

LE VOYAGE AFFREUX

Une nuit glaciale et brumeuse de février, je revenais du Havre par le dernier train. Je n'en pouvais plus de fatigue. Seul dans un compartiment de seconde mal éclairé par le lumignon vacillant, je sommeillais au ronron monotone et brutal des roues sur les rails, quand, à Vernon, un homme colossal et sinistre monta. Il s'assit lourdement au plus loin de la portière d'entrée, qu'il guetta, immobile, penché en avant, jusqu'au départ du train... Son vieux veston informe, au collet relevé, bâillait sur un sale maillot bleu. La face touffue et sournoise dans l'ombre d'une casquette, puissant d'épaules, pieds nus dans des espadrilles boueuses, il paraissait un dangereux rôdeur de berges ; on l'imaginait vite entre

deux gardes, en cour d'assises, au banc des accusés. Et il répandait une odeur d'égout et de nicotine.

Le train roulant, il se détendit. Il respira longuement. Puis il se leva, jeta un coup d'œil à travers la petite glace ovale dans le compartiment voisin, que je savais vide, et se rassit, non plus dans le coin de gauche, mais dans celui de droite : en face de moi. Il me regardait, en dessous...

Je n'avais plus envie de dormir .... Mes vêtements, mes deux valises, mes gants, laissaient supposer ma bourse mieux garnie qu'elle ne se trouvait. Faible, épuisé de fatigue, j'étais une proie facile en ce train de nuit désert. Cet homme... que ferait-il ? La pluie flagellait les vitres et, en augmentant le tumulte du train, nous isolait davantage. Nul appel ne serait utile.

Il ralluma un ignoble tronçon de cigare. En fouillant dans sa poche, frottant l'allumette, crachant, il fut d'une crapulerie écœurante. Sans souci de mes jambes, il darda au hasard des jets de salive brunâtre... Je l'observais, avec la crainte et le dégoût que vous supposez. Je suivais ses mains surtout, ses énormes mains velues, terreuses. Soudain, il me dit d'une voix rauque, grasse :

« Ben, quoi, qu'est-ce qu'il a m'zieuter, c'lui-là ?... »

Je répondis sèchement :

« Laissez-moi tranquille ! »

Il fit : « Ah bon ! » en dirigeant vers moi un regard... je n'avais pas encore remarqué combien son regard était fixe, bestial... Non, la crainte ne m'abusait pas... ce regard avait quelque chose de spécial, d'épouvantable...

Enfin, il se rencogna comme quelqu'un qui veut dormir, jeta son mégot, cracha, et ferma les yeux...

Quel puéril amour-propre m'empêcha de changer de place ?... D'ailleurs, l'homme me parut bientôt endormi... Je m'étais trompé aux apparences... D'honnêtes gens ont parfois un aspect sinistre... Et je me plaisantais ! Quels nerfs débiles, les miens !...

Un temps s'écoula. Il ne pleuvait plus. Dans les vitres, le paysage un peu lunaire se ruait à contresens de l'élan du train. Parfois, des paquets de fumée le cachaient. Une gare surgit, éclairée et tintante, disparut. La se-

cousse du wagon, monotone, sans fin, peu à peu m'endormait... Je perdis conscience.

Soudain, comme averti, je quittai brusquement ce demi-sommeil.

L'homme avait légèrement changé de position, et il me regardait d'un seul de ses yeux, le droit, grand ouvert : l'autre était fermé... Et vous n'imaginez pas combien, dans le compartiment isolé par le tapage et la vitesse du train, et éclairé à peine, cet immobile regard me parut épouvantable...

Je me dressai, les sourcils froncés, en tâchant de me composer un air imposant. Dans l'ombre de la casquette l'œil conservait sa fixité. Qu'est-ce que cela signifiait?

Je fut bientôt édifié, car l'homme déplaça sa jambe, me frappa d'un violent coup de pied.

« Avez-vous fini... hein!... voyou!... » criai-je d'un ton résolu, malgré la peur qui m'envahissait.

L'homme se redressa, furieux, les mains écartées, la mâchoire en avant :

« Quoi qu'y lui prend, à c'mec-là ?... » hurla-t-il.

Et sous la vague clarté oscillante du lumignon, son mufle de gorille avait une expression telle que je balbutiai des excuses. En grommelant, il finit par se rencogner, et clore les yeux. Mais *j'étais sûr qu'il ne dormait pas*...

Le train venait de dépasser Mantes et ne s'arrêtait qu'à Paris. Sa vitesse, accrue, en augmentait le bruit... Qu'était cet homme ?... Un fou ?... Un criminel ?... M'avait-il choisi comme victime ?... Un pareil individu ne monte pas en seconde classe, sinon pour... Le signal d'alarme se trouvait à l'autre angle du compartiment : s'il ne voulait pas que je l'atteigne, je ne l'atteindrais pas. Et que dire aux employés accourus ?... Puis, s'il s'agissait d'un détraqué, mon geste l'exaspérerait peut-être ?... Plutôt attendre... mais quel supplice, cette attente! comment la supporter ?... Et pas d'armes, un simple petit couteau que, d'ailleurs, je tenais ouvert dans ma poche.

Je feignis aussi de dormir... mais, à travers les cils, je surveillais mon étrange voisin... Ah ! ce train, qu'il me semblait trainard!... Un siècle me séparait de l'arrivée, de la bonne foule, des agents...

L'œil, lentement, se rouvrit, et j'eus à subir la même effrayante contemplation, que les sursauts du wagon ne modifiaient pas...

J'étais en proie à un énervement atroce. Je pleurais. Mes jambes tremblaient. Mes doigts se meurtrissaient à étreindre le manche du couteau... Ah ! cet œil, je le revois avec la même horreur... J'entends encore le retentissement métallique et constant du train, et son crescendo d'onde qui monte, parfois... En vain cherchais-je à fixer mon attention sur le sale drap gris de la cloison, à en compter les losanges, je revenais à cet œil hallucinant... Plus qu'une demi-heure à peu près !... Quel repos, cette arrivée à la gare Saint-Lazare !... Mais trente minutes encore sous ce regard !... Je me rapetissais dans mon coin, je me meurtrissais le dos à l'angle; j'abritais ma tête entre mes épaules.

S'achèverait-elle, cette poursuite fantômatique des fourrés, sous la régulière montée et descente des fils télégraphiques !...

... L'homme changeait de position !... Sa tête se penchait peu à peu en avant et sa main droite se rapprochait sournoisement de la poche de son infâme veston où saillait un objet, poignard, casse-tête ou revolver... C'était le mouvement insensible et précis de quelqu'un qui s'apprête à une attaque...

La respiration me devint difficile, tant la crainte réagissait sur mon cœur. Quel fait-divers surgissait dans ma vie !... C'était donc vrai !... Pourtant, je me préparai au choc !... Mes doigts se meurtrissaient à étreindre le manche du couteau : je sentis qu'ils serraient malgré moi. Je tâchai de me rappeler les conseils qu'un ami expert en l'art de la défense m'avait donné une fois... oui, frapper à la carotide, bien de la pointe; peu de force suffit... Mais quand ?... Quand faudrait-il ?... Ah ! que ce soit vite ! La mort, mais que cette attente cesse !...

Je parvins cependant à me dominer. Je gardai les yeux presque fermés et l'attitude de quelqu'un qui dort, afin que la riposte imprévue surprît plus. Reverrai-je mes amis, le soleil ?... Pourquoi cet homme me tuerait-il? Après tout j'aurai peut-être la victoire !... On a vu plus

étonnant. Mais mon Dieu, que cela cesse... Je ne veux plus!

Je rassemblais tant mes forces que dans mes muscles tendus des crampes me torturèrent...

Il ébaucha un geste. Incapable d'attendre davantage, je me précipitai sur lui avec désespoir. J'étreignis sa barbe et lui lardai frénétiquement le cou en poussant un long cri. Je vis l'autre œil s'ouvrir, effaré, stupide. Un jet chaud me frappa la face, m'aveugla, mit dans ma bouche hurlante un goût âcre. Et je m'évanouis...

. . . .

Un plafond, un mur, dans un cadre noir, un Mont-Saint-Michel enluminé, des visages attentifs, une âcre brûlure d'éther aux narines; je revenais à moi dans une salle de la gare Saint-Lazare...

On répondit avec empressement à mes faibles questions.

L'homme était mort. D'où venait-il? On ne sait; ses poches ne contenaient aucun billet, mais ses papiers établissaient qu'il s'agissait d'un chemineau, et un extrait de casier judiciaire *vierge*. On avait conclu, en me voyant bien mis, à une agression victorieusement repoussée.

On me félicitait.

« Quelle sale tête avec son œil de verre! » dit quelqu'un, alors que le jeu de ma mémoire se rétablissait.

L'épouvante qui, à ces mots, me défigura, je la lus sur tous les visages...

« Calmez-vous!... » dit le médecin.

Et il ajouta, bas, pour un sous-chef de gare :

« C'est la réaction!... »

Je fermai les yeux et vécus d'atroces minutes. La lumière s'était faite dans mon esprit. Ce malheureux chemineau, monté en fraude, voulait simplement aller gratis à Paris. Dès qu'il dormait, sa paupière se relevait sur son œil de verre, ainsi qu'il arrive, je l'ai su depuis, à beaucoup de borgnes. Quoique profondément dans le sommeil, il semblait regarder. Son coup de pied, ses mouvements, étaient des gestes instinctifs de dormeur. Par impatience, j'avais tué dans son repos un être inoffensif!...

JOSEPH KESSEL

BIBLIOGRAPHIE. — *La Steppe rouge* (1922); — *L'Equipage* (1923); — *Le Onze Mai*, avec G. Suarès (1924); *Au Camp des Vaincus*, avec G. Suarès (1924); — *Rencontre au restaurant* (1925); — *Les Rois aveugles*, avec Hélène Iswolsky (1925); — *Mary de Cork* (1925); — *Makhno et sa Juive* (1926); — *Les Sept Péchés capitaux : La Paresse* (1926); — *Le Thé du Capitaine Soghoub* (1926); — *Les Captifs* (1926).

Joseph Kessel, fils du docteur Kessel, est né à Odessa en 1897. Tout jeune, il va au Brésil, puis, son père s'étant fixé à Nice, fait ses études au lycée de cette ville, où il a pour professeur M. Hubert Morand. En 1916, après avoir conquis ses diplômes universitaires, il vient à Paris, et se voit confier par M. de Nalèche une chronique au *Journal des Débats*. Sitôt l'âge de dix-huit ans atteint, J. Kessel s'engage et fait campagne dans l'aviation de combat. Le jour de l'armistice, il s'embarque à Brest pour l'Amérique, afin de rejoindre en Sibérie la mission française du général Janet auprès de l'amiral Koltchak, et fait provision, durant cette randonnée, d'impressions vécues. De retour à Paris, en 1919, il publie au *Mercure de France* des notes de voyage très remarquées. C'est alors que le regretté Jacques Rivière s'assure sa collaboration, et J. Kessel fait paraître dans la *Nouvelle Revue Française* ses premières nouvelles, réunies en volume sous le titre de *La Steppe rouge* en 1922. L'année suivante, le succès de *L'Equipage* achève de consacrer la réputation du jeune auteur.

Sa vigueur, sa puissance d'évocation, son style sobre et imagé mettent Joseph Kessel au premier rang des auteurs qui se sont révélés depuis la guerre.

LES DEUX FOUS

Pour soustraire son ami l'ingénieur Nicolaï Petrovitch aux poursuites de la Tchéka, le docteur Aniasine l'a fait entrer en qualité d'infirmier dans l'asile d'aliénés qu'il dirige à Odessa. Sous le nom d'Erchof, Nicolaï Petrovitch exerce ses nouvelles fonctions.

Nicolaï Petrovitch était vêtu maintenant de la blouse des infirmiers, qu'Anissine avait jugé être pour son ami la meilleure des sauvegardes, et, afin de ne point attirer des soupçons chez le personnel, le docteur l'avait chargé de surveiller un maniaque jeune, intelligent et triste, dont les yeux misérables étaient décolorés par une angoisse inapaisable, car ils voyaient partout la mort. Elle était dans sa chambre, cachant derrière les rideaux son rictus; ses mains flétrissaient les fleurs du parc; elle guettait à l'ombre des arbres, dans l'éveil du matin, dans les mornes nuits, et souvent le jeune homme apercevait sa silhouette figurée par les branches que pétrifiait le clair de lune.

L'ingénieur conversait un soir avec lui lorsque Anissine entra dans la chambre. Sa lèvre inférieure frémissait et les gouttes de sueur qui tremblaient toujours sur son front étaient plus nombreuses et plus grosses.

Sans se préoccuper du malade, il dit :

« Nicolaï Petrovitch, ils viennent. »

L'ingénieur comprit et murmura :

« Pourquoi ?

— Il doivent se méfier. Un commissaire et vingt gardes seront là cette nuit ou demain matin. Je l'ai su par une indiscrétion. Vous ne pouvez rester ainsi, vous seriez reconnu sûrement et ce serait le poteau pour nous deux. »

A ce moment, le maniaque poussa une plainte stridente qui tordit nerveusement la bouche de l'ingénieur.

« *Elle* approche, cria-t-il. Docteur, chassez-la, elle me serre la gorge !

— Taisez-vous, » fit Erchof d'une voix rude.

Et ses yeux luisaient d'une telle haine que le malheureux se tut.

La menace de la mort qui enveloppait de nouveau l'ingénieur lui avait d'un coup rendu odieux celui qu'elle hantait sans cesse.

Anissine conclut :

« Je ne vois qu'un moyen : vous enfermer dans le pavillon des fous furieux. Mais tenez bien le rôle. Il y va de votre vie. »

. . . .

Dans la cellule où le docteur avait poussé Nicolaï Petrovitch régnait une obscurité complète. La fenêtre seule faisait une tache claire rayée par l'épaisseur des barreaux. Erchof instinctivement s'approcha d'elle et l'ouvrit. La fraîcheur nocturne caressa ses lèvres sèches ; peu à peu les battements de son cœur se ralentirent et une espèce de tranquillité instable lui vint. Il rêva quelque temps, puis voulut examiner la pièce qui devait l'abriter jusqu'à l'arrivée du commissaire. Mais, fouillant dans ses poches, il s'aperçut que le désarroi lui avait fait oublier ses allumettes. Il décida alors de faire le tour de la cellule. Les mains tendues, tâtant les murs, il avançait, lorsqu'une épouvante l'arrêta.

Un étrange bruit venait du coin de la cellule vers lequel il marchait. Grondement d'animal ou plainte d'homme, Erchof n'avait pu s'en rendre compte, mais de l'entendre subitement dans cette ombre épaisse, il s'était senti défaillir. Il recula en chancelant jusqu'au mur opposé et, écrasé contre lui, il écouta. Le silence de nouveau s'était fait dans la cellule. Il voulut croire que ses nerfs affaiblis avaient provoqué une hallucination, mais le doute lui était insupportable, et il marcha vers le coin d'où le son mystérieux lui avait semblé venir. Il n'avait pas fait un pas qu'un râle farouche s'élevait, le clouant sur place. Il écarquilla les yeux pour essayer de percer la nuit qui noyait la pièce d'un flot immobile et noir, mais il n'y parvint pas. Et le râle ne cessait point; rauque, grinçant, brisé, il emplissait la cellule noire, assiégeait Erchof de sa menace.

Nicolaï Petrovitch pensa : « Un fou furieux ! Anissine s'est trompé, il m'a enfermé avec un furieux ! » Et sa terreur était telle que s'il n'avait craint de déchaîner la rage du dément, il se serait rué vers la porte et aurait appelé, au risque de tomber sur les gardes rouges. La mort, la torture, tout valait mieux que cette présence invisible, que le voisinage du fou, que ce râle qui faisait sombrer la raison, brisait les jambes et serrait la gorge d'une odieuse étreinte.

Soudain, il parut à Erchof que le furieux venait à lui. Nicolaï Petrovitch perdit tout contrôle sur lui et une clameur s'arracha de sa bouche :

« Arrière, arrière, ou je te tue ! » cria-t-il.

Pour toute réponse, il obtint un ricanement. Mais ce ricanement était plus lugubre que la nuit, que la peur elle-même. Il y avait en lui du sarcasme, de la haine, de la plainte et de la terreur. Il semblait sortir à la fois d'une bouche édentée de vieillard et de la gorge hystérique d'une femme. C'était la folie qui riait. Et, comme s'il avait la fièvre, Erchof se mit à grelotter.

Oubliant où il était et à qui il parlait, il supplia :

« Tais-toi, pour l'amour de Dieu, tais-toi! »

Mais l'autre continuait et Nicolaï Petrovitch avait l'impression que ce ricanement lui fendait le crâne, entrait dans son cerveau et le sciait en lamelles étroites. Un instant même, il s'arrêta de trembler pour suivre ce travail. Mais, aussitôt, il pensa :

« Je deviens fou, je veux que cela cesse. »

Il n'y avait qu'un moyen : se jeter sur le furieux, le maitriser, étouffer dans sa bouche ce bruit maudit.

Alors commença dans les ténèbres une chasse fantastique. Erchof, étouffant ses pas, roidi contre la répulsion, se dirigea vers le fou. Au moment où il allait le toucher, un souffle chaud lui frôla le visage et il sentit qu'un corps passait rapidement devant lui. Il s'élança, mais se heurta avec violence contre un mur matelassé, tandis que le dément lui échappait encore. Longtemps il le poursuivit ainsi. Le silence s'était fait et l'on n'entendait dans la cellule que le halètement des deux hommes. Parfois les contours de leurs têtes se dessinaient sur l'écran pâle de la fenêtre, mais disparaissaient aussitôt. Et dans la pièce obscure, la chasse reprenait, privée de points de repère, démente et sans merci.

Enfin, l'ingénieur s'accroupit, le dos tendu, prêt à bondir. L'autre, décontenancé par cette manœuvre, marcha vers la fenêtre. Erchof, avec un cri étouffé, le saisit, l'étreignit, voulut le mordre à la gorge. Mais sa bouche n'arrivait qu'à l'épaule du furieux.

Nicolaï Petrovitch eut à peine le temps de penser : « C'est un géant, » qu'un coup de poing le jeta par terre. Le choc fut si rude que l'ingenieur resta longtemps étendu, à demi conscient. Mais après les minutes d'épouvante qu'il venait de vivre, cet état lui procurait

une sensation agréable de détente et de calme fataliste.

Il entendait vaguement le fou remuer dans la cellule et n'en avait plus peur.

« Qu'il m'achève, pensait-il, je voudrais mourir. »

Mais l'autre, comme si sa fureur avait été apaisée par la lutte, ne cherchait plus à attaquer, ne ricanait même plus. Une étrange sécurité s'empara de Nicolaï Petrovitch. Bientôt ses yeux se fermèrent... Il ne sut jamais s'il s'était endormi ou évanoui cette nuit-là...

Quand il reprit connaissance, il eut le sentiment pénible que quelqu'un le regardait fixement et se releva à demi. Il faisait clair dans la cellule ; le soleil, avec la justesse d'un archer merveilleux, envoyait à travers les barreaux de la fenêtre une flèche d'or qui s'émoussait contre les parois. Et l'ingénieur vit que son compagnon dément se tenait près de lui. Aussitôt, il se rappela les événements de la nuit, et, avec une crainte d'enfant, épia le fou. Celui-ci était d'une taille vraiment gigantesque que sa maigreur faisait paraitre plus haute encore. Il avait le corps souple des hommes que les exercices violents protègent longtemps contre l'épuisement nerveux. Son crâne rasé, son visage ferme et une cicatrice qui lui labourait le menton, firent supposer à l'ingénieur que c'était un ancien officier rendu fou par quelque blessure.

Erchof aurait voulu deviner l'humeur du dément dans ses yeux, mais il n'osait les regarder par crainte d'éveiller sa rage. C'est pourquoi il demeura immobile sous les prunelles qu'il devinait rivées sur lui.

Une autre pensée naissait cependant dans la pensée de Nicolaï Petrovitch. Les gardes rouges étaient-ils venus pendant son sommeil? Anissine ne l'avait-il pas oublié dans sa cellule, ou — hypothèse plus atroce encore — n'avait-il pas été arrêté lui-même ?

Cette crainte étourdit Nicolaï Petrovitch, sa respiration s'arrêta et des cercles noirs dansèrent devant ses yeux. Qu'allait-il devenir si son ami était empêché de le délivrer? Lui faudrait-il passer une nuit encore avec ce colosse? Et combien d'autres jours, combien d'autres nuits? Son angoisse lui faisait déjà envisager l'hypothèse comme une réalité et il ne voyait plus de terme à cet infernal voisinage. Il sentit qu'il ne pourrait pas

supporter cette incertitude plus longtemps et se redressant sur les poignets, fouillant le regard du furieux, il demanda :

« Sont-ils venus ? »

La voix rauque de l'ingénieur sembla effrayer le dément. Il recula d'un pas, ses mâchoires se contractèrent, le sillon de sa cicatrice devint violet et il esquissa un mouvement d'attaque. Bien qu'il connût sa faiblesse, Erchof se ramassa dans une pose de bête qui se met en défense, décidée à livrer son dernier combat. Ses lèvres se retroussèrent et ses dents, qui étaient régulières et fortes, reluirent vaguement. Un sourire féroce ravagea le visage du furieux.

Ils restèrent ainsi face à face à s'épier, l'un accroupi, l'autre immense et dédaigneux.

Peu à peu, sous le regard du fou, Erchof sentait sa raison chavirer ; il lui semblait que son corps devenait vide et flasque. Quelques bribes de pensée qu'il tâchait désespérément de lier le défendaient encore contre la folie.

Mais la serrure de la porte grinça.

« *Eux*, » balbutia Erchof.

Comme un écho à ce réflexe retentit le hurlement par lequel le fou saluait les arrivants. Puis une convulsion le tordit et, crachant de l'écume, il lança son énorme corps à travers la cellule dans un tourbillonnement frénétique.

Alors, dans cette atmosphère de démence, travaillé depuis la veille par une double épouvante, Erchof n'eut presque pas besoin de simuler. Il se roula sur le sol, mordit les parois matelassées : ses bras désarticulés frappaient le vide et de sa bouche tordue s'échappa en cris discordants son angoisse. Il clama sa plainte d'animal aux abois, la plainte de la vie menacée qui désespère et pleure et supplie.

Dans le corridor, flanqué d'une douzaine de gardes rouges, le commissaire immobile contemplait les deux fous.

C'était un jeune homme maigre, blafard, dont les yeux, embusqués derrière des lunettes, avaient un éclat froid, et qui portait un revolver en bandoulière... Au bout de quelques instants, il dit doctoralement à Anissine qui l'accompagnait :

« J'espère que bientôt nous aurons l'ordre de nettoyer ces déchets bourgeois. C'est une économie nécessaire. »

La porte se referma et longtemps encore retentirent les gémissements des fous.

. . . .

Des mois s'écoulèrent. Erchof, déguisé en moujik, avait pu gagner Sébastopol.

Dans la ville chaude que léchait doucement la mer, sa santé s'était raffermie et ses nerfs que l'épouvante d'Odessa avait ébranlés reprenaient leur jeu normal. Il flânait un jour sur la côte, la pensée absente, engourdi par la tiédeur amie du crépuscule. Le soleil disparaissait dans une chute insensible, brochant de carmin le velours violet du ciel.

Erchof laissait errer ses yeux sur les dalles de la promenade, lorsqu'il sentit un malaise le gagner. Il n'y prêta point attention d'abord. Mais l'inquiétude était tenace et chassait sa béatitude diffuse. Comme il s'en demandait la raison, il remarqua que ses yeux fixaient obstinément une ombre parmi les autres ombres que le soleil mourant allongeait sur le sol, une ombre immense et dégingandée. Sans savoir pourquoi, Erchof frémit et se retourna.

Derrière lui, à grands pas souples, marchait un homme dont le visage lui était terriblement familier. Il avait beau être tranquille, ce visage, l'ingénieur le reconnaissait. Il savait que ces lèvres paisibles pouvaient se déchirer dans un rictus sauvage et hurler des plaintes insensées, que ces yeux clairs celaient des flammes démentes, que ce corps d'apparence saine était voué aux convulsions. C'était le furieux de l'asile d'Odessa. Il avait dû s'échapper, venir à Sébastopol, où l'on ignorait son mal, et errait maintenant en liberté.

Toutes ces pensées chevauchèrent ensemble dans le cerveau de l'ingénieur tandis qu'il restait interdit devant cette apparition. Mais l'autre s'était arrêté aussi et dans ses yeux passait une épouvante qui semblait le reflet de celle d'Erchof. Et comme dans la cellule démente, face à face, il se dévisageaient.

Pourtant la mer mêlait son apaisante mélodie au

bruissement protecteur de la ville et dissipait l'angoisse des deux hommes. Une curiosité saine brillait dans leurs prunelles et leur étonnement mutuel était si visible que soudain ils comprirent. Ils n'étaient fous ni l'un ni l'autre, mais à tous deux la cellule de l'asile avait sauvé la vie. Et dans la détente commune de leur émotion, sans dire un mot, les deux « furieux » s'étreignirent avec des larmes et des balbutiements.

(*La Steppe rouge ;* **Editions** de la *Nouvelle Revue Française.*)

RUDYARD KIPLING

BIBLIOGRAPHIE. — *Actions et réactions ; — Au Blanc et Noir ; — Les Bâtisseurs de ponts ; — Capitaines courageux ; — Le Chat malais ; — Chez les Américains ; — La Cité de l'épouvantable nuit ; — Diverses créatures ; — Histoire des Gadsby ; — L'Homme qui voulut être Roi ; — Kim ; — La plus belle histoire du monde ; — Les Enfants du Zodiaque ; — Lettres de voyage ; — Le Livre de la Jungle ; — Le Second Livre de la Jungle. — La Lumière qui s'éteint ; — Simples Contes des collines ; Nouveaux Contes des collines ; — Le Retour d'Imray ; — Sa Majesté le Roi ; — Sous les déodars ; — Stalky et Cie ; — Sur le mur de la ville ; — Les Trois Troupiers ; — Autres Troupiers ; Le Naulahka* ; etc.

Rudyard Kipling est né à Bombay en 1865. Il est le fils de John-Lockwood Kipling, directeur de l'Ecole d'Art de Lahore, et le neveu du célèbre peintre Burne-Jones. Il passa une grande partie de sa jeunesse en Angleterre, et revint ensuite à Lahore. Il débuta comme journaliste et donna ses premiers contes dans la *Civil and Military Gazette.*

Rudyard Kipling a voyagé dans toutes les parties de monde et publié un nombre considérable de contes dont la plupart ont l'Inde pour cadre. C'est presque uniquement des recueils de ces contes que se compose son œuvre ; il n'a écrit que peu de romans : *Kim, Le Naulahka* et ce douloureux chef-d'œuvre, *La Lumière qui s'éteint.*

Quant au *Livre de la Jungle*, comment le définir ? C'est tout à la fois un roman, une légende, un poème et un drame... et c'est une œuvre prodigieuse qui s'égale aux plus hautes créations de l'esprit humain.

HORS DU CERCLE

Il faut, quoi qu'il puisse arriver, rester dans sa caste, sa race, son milieu. Que les Blancs aillent aux Blancs, que les Noirs aillent aux Noirs !

Alors, si l'on a des ennuis, ils ne sortent pas du cours ordinaire des événements. Ils n'ont rien de soudain, d'étrange, d'insoupçonné.

Ceci est l'histoire d'un homme qui franchit, de son plein gré, les limites salutaires de la société comme il faut de tous les jours, et qui en fut cruellement châtié.

Dans le premier cas, il en sut trop; dans le second, il en vit trop. Il s'intéressa de trop près aux détails de la vie indigène, mais il ne recommencera jamais plus.

Bien avant dans le cœur de la cité; derrière le *bustee*[1] de Jitha Megji, s'étend le fossé d'Amir Nath, qui se termine en impasse par un mur percé d'une seule fenêtre grillée.

Au commencement de cette ruelle est une grande étable à vaches, et les murs qui donnent sur les deux côtés de l'impasse n'ont aucune fenêtre.

Ni Suchet-Singh ni Gaur-Chand ne sont d'avis que leur personnel féminin jette un coup d'œil sur le monde.

Si Durga Charan avait été de leur opinion, il serait plus heureux aujourd'hui, et la petite Bisesa serait en état de pétrir son pain elle-même.

De sa chambre, elle pouvait regarder par la fenêtre grillée dans l'étroite et sombre ruelle, où le soleil ne pénétrait jamais, où les buffles se roulaient dans la boue bleue.

Elle était veuve, âgée d'environ quinze ans.

Nuit et jour elle priait les Dieux de lui envoyer un amant, car elle ne trouvait pas bon qu'on vécût seul.

Un jour, l'homme — il se nommait Tréjago — vint dans l'impasse d'Amir Nath, en se promenant sans but, et après qu'il eut dépassé les buffles, il trébucha contre un gros tas d'herbages pour les bestiaux.

Alors il vit que la ruelle finissait en piège et il entendit un petit rire derrière la fenêtre grillée. C'était un joli petit rire, et Tréjago, sachant que, pour tous les usages pratiques, les antiques *Mille et une nuits* sont de bons guides, s'avança vers la fenêtre, et murmura ces vers du *Chant d'amour de Har Dyal* qui commencent ainsi :

Un homme peut-il se tenir debout devant la face du soleil, ou un amant en présence de sa bien-aimée ?

1. Faubourg, en hindou *basti*. (*Note du traducteur.*)

Si mes pieds se dérobent sous moi, ô Cœur de mon Cœur, dois-je être blâmé, parce que la splendeur de ta beauté m'aveugle !

Alors s'entendit un léger tintement de bracelets féminins derrière la grille, et une voix menue continua par le cinquième vers :

Hélas ! Hélas ! la lune peut-elle parler au lotus de son amour, quand la porte des cieux est fermée, et que se rassemblent les nuages chargés de pluie ?

On a pris ma bien-aimée, et on l'a poussée avec les chevaux de bât vers le nord.

Il y a des chaînes de fer à ces pieds qui étaient posés sur mon cœur.

Avertis les archers de se tenir prêts.

La voix se tut soudain, et Tréjago sortit de l'impasse d'Amir Nath, en se demandant qui donc au monde avait su trouver une suite si exacte au *Chant d'amour de Har Dyal*.

Le lendemain, comme il se rendait en voiture à son bureau, une vieille femme mit un paquet dans son dog-cart.

Le paquet contenait la moitié d'une pendeloque de verre, brisée, une fleur de dhak rouge-sang, une pincée de bhusa ou foin pour les bestiaux, et onze cardamômes.

Ce paquet était une lettre, — non point une lettre grossièrement compromettante, — mais une innocente, une intelligible lettre d'amour.

Tréjago en savait beaucoup trop long là-dessus, comme je l'ai dit.

Il serait préférable qu'aucun Anglais ne sût traduire les lettres faites d'objets. Mais Tréjago étala tous les bibelots sur le couvercle de son pupitre de bureau et se mit à les interpréter.

Dans l'Inde entière, une pendeloque brisée en verre signifie une veuve, parce que, à la mort de son mari, on brise les bracelets que sa femme porte à son poignet.

Tréjago comprit le sens de ce petit morceau de verre.

La fleur de dhak s'interprète diversement : *désirer*,

venir, écrire, danger, suivant les objets dont elle est accompagnée.

Une cardamôme signifie *jalousie;* mais quand un objet quelconque est en double dans une lettre d'amour, il perd son sens symbolique et ne représente plus qu'un nombre indiquant le temps, ou bien, s'il y est joint de l'encens, du caillé, du safran, cela indique un endroit.

Dès lors le message s'interprétait ainsi : « Une veuve, — fleur de dhak, et *bhusa*, — à onze heures. »

La pincée de *bhusa* mit Tréjago sur la piste.

Il sentit — cette sorte de lettre comporte une bonne dose de flair — que le bhusa faisait allusion aux gros tas d'herbages à bestiaux sur lequel il avait trébuché dans la ruelle d'Amir Nath, que le message devait venir de la personne qu'il avait entendue derrière le grillage, et qu'elle était veuve.

En somme, le message était ainsi conçu :

« Une veuve, dans la ruelle où se trouve le tas de bhusa, vous prie de venir à onze heures. »

Tréjago jeta tous les débris dans l'âtre et se mit à rire.

Il savait qu'en Orient les hommes ne font point leur cour sous des fenêtres à onze heures du matin, et que les femmes ne donnent pas leur rendez-vous une semaine à l'avance.

Aussi cette nuit même, à onze heures, alla-t-il dans la ruelle d'Amir Nath, enveloppé d'un boorka, qui sert de manteau aux hommes comme aux femmes.

Dès que les gongs de la cité sonnèrent cette heure, la petite voix de derrière le grillage reprit le *Chant d'amour de Har Dyal* à l'endroit où la jeune fille Panthan implore le retour de Har.

Dans la langue parlée du pays, c'est une romance vraiment jolie; en anglais vous ne retrouverez pas son accent plaintif.

En voici la traduction approximative :

Seule, sur les toits, je me tourne vers le nord, et j'épie l'éclair dans le ciel, l'éclat de ta marche dans le nord; reviens à moi, ô bien-aimé, où je meurs!

Au-dessous de moi s'étend le bazar endormi; bien loin, s'allongent les chameaux fatigués, les chameaux et les captifs de ton invasion. Reviens à moi, bien-aimé, ou je meurs!

La femme de mon père est vieille, aigrie par les années, et je suis la servante à tout faire dans la maison de mon père; mon pain est le chagrin, et ma boisson ce sont des larmes. Reviens à moi, mon bien-aimé, ou je meurs!

Quand la chanson s'arrêta, Tréjago s'avança jusque sous le grillage et murmura :

« Me voici. »

Bisesa était agréable à voir.

Cette nuit fut le début d'une foule de choses étranges, et d'une vie en partie double si compliquée, qu'aujourd'hui Tréjago se demande s'il n'a pas été le jouet d'un rêve.

Bisesa, ou bien la bonne vieille qui avait jeté la lettre symbolique, avait détaché le lourd grillage d'entre les briques du mur, de façon que la fenêtre glissât en dedans, ne laissant plus qu'une ouverture carrée de simple maçonnerie par où pouvait grimper un homme de quelque agilité.

Pendant la journée, Tréjago allait en voiture à son bureau d'une manière régulière, ou bien il faisait sa toilette et rendait visite aux dames de la station, en se demandant pendant combien de temps elles consentiraient à le connaître, si elles apprenaient l'existence de la pauvre petite Bisesa.

Le soir, quand la ville était endormie, il partait en aventure sous le boorka à l'odeur déplaisante. Il arpentait le quartier qui est derrière le *bustee* de Jitha Megji, tournait brusquement pour entrer dans l'impasse d'Amir Nath, entre les bestiaux endormis et les murs nus. Et alors, enfin, c'était Bisesa, et le bruit de la respiration profonde et régulière de la vieille femme.

Celle-ci couchait devant la porte de la chambrette pauvrement meublée que Durga Charan avait réservée à la fille de sa sœur.

Qui était Durga Charan, et que faisait-il?

Tréjago ne s'en informa jamais.

Comment il réussit à n'être point surpris et lardé de coups de couteau? Il ne songea à se le demander que quand sa folie fut passée, et quand Bisesa...

Mais ceci viendra plus loin.

Bisesa avait un charme infini pour Tréjago.

Elle était aussi ignorante qu'un oiseau, et les idées biscornues qu'elle se faisait des choses du monde extérieur telles que des bruits divers les apportaient dans sa chambre, amusaient Tréjago presque autant que les efforts qu'elle faisait, en zézayant, pour prononcer son nom de Christophe.

La première syllabe était déjà au-dessus de ses moyens.

Elle faisait de jolis et drôles petits gestes avec ses mains en pétales de roses, comme si elle eût voulu jeter ce nom.

Puis, s'agenouillant devant Tréjago, elle lui demandait, exactement de la même façon qu'eût fait une Anglaise, s'il l'aimait, si c'était bien sûr.

Tréjago jurait qu'il l'aimait plus que tout au monde.

Et c'était vrai.

Après un mois de cette folie, les exigences de son autre vie obligèrent Tréjago à témoigner des attentions particulières à une dame de ses connaissances.

Vous pouvez être certain que n'importe quel fait de ce genre est relevé et discuté, non seulement par les gens de votre race, mais encore par cent cinquante indigènes.

Tréjago était tenu de se promener avec cette dame et de causer avec elle à la musique.

Il dut faire une ou deux promenades en voiture avec elle. Il n'eut pas un instant l'idée que cela pût avoir quelque influence sur son autre vie, qui lui était chère, sur sa vie secrète.

Mais les nouvelles volèrent de la façon mystérieuse que l'on connait, de bouche en bouche, et jusqu'à ce qu'enfin la duègne de Bisesa l'apprit et en parla à Bisesa.

La petite fut si troublée qu'elle fit tout de travers sa besogne domestique et qu'en conséquence, la femme de Durga Charan la battit.

Elle n'entendait rien aux nuances et parlait à cœur ouvert.

Tréjago en rit. Et Bisesa battit le sol de ses petits pieds, de ses petits pieds aussi légers que des marguerites, et qui auraient tenu dans une main d'homme.

La plus grande partie de ce qu'on a écrit sur la passion et l'élan impulsif chez la femme orientale est exagéré et compilé de seconde main ; mais il y a là un peu de vérité, et quand un Anglais découvre ce jeu-là, cela le stupéfait autant que pourrait le faire une passion dans sa propre existence.

Bisesa eut des crises de rage. Elle tempêta, et finalement menaça de se tuer si Tréjago ne renonçait pas sur-le-champ à la Memsahib qui était venue se mettre entre eux.

Tréjago voulut s'expliquer, lui montrer qu'elle ne comprenait point la situation à un point de vue accidental.

Bisesa se redressa et dit tout simplement :

« Je ne comprends pas : tout ce que je sais, le voici : c'est qu'il n'est pas bien que je vous aie aimé plus que mon propre cœur, Sahib. Vous êtes un Anglais. Je ne suis qu'une fille noire (elle avait le teint plus clair que l'or en barre de monnaie) et veuve d'un homme noir. »

Alors elle sanglota et ajouta :

« Mais, sur mon âme et sur l'âme de ma mère, je vous aime. Il ne vous arrivera jamais malheur, quoi qu'il puisse advenir de moi. »

Tréjago raisonna la fillette, et fit de son mieux pour la câliner ; mais elle paraissait troublée au delà des limites raisonnables. La seule chose qui pût la satisfaire, c'était la rupture de toutes les relations entre eux.

Il fallait qu'il la quittât sur-le-champ.

Et il partit.

Comme il se laissait tomber par la fenêtre, elle lui baisa deux fois le front, et il s'en retourna chez lui tout rêveur.

Une semaine, puis trois autres se passèrent, sans qu'il entendit parler de Bisesa.

Tréjago, trouvant que la rupture avait déjà trop duré, retourna pour la cinquième fois à la ruelle d'Amir Nath, espérant que ses coups frappés au grillage mobile amèneraient une réponse.

Il ne fut pas déçu.

La lune était nouvelle.

Un rayon de lumière tomba dans la ruelle d'Amir

Nath et rencontra le grillage, qui fut retiré dès qu'il eut frappé.

Bisesa lui tendait, à travers les noires ténèbres, ses bras qu'éclaira en plein le clair de lune.

Les deux mains avaient été tranchées aux poignets et les moignons étaient presque cicatrisés.

Puis, comme Bisesa penchait sa tête entre ses bras et sanglotait, quelqu'un qui se trouvait dans sa chambre poussa un grognement pareil à celui d'une bête fauve, et une arme — couteau, épée ou lance — fit un mouvement rapide vers le boorka de Tréjago.

Le coup manqua son corps, mais il entama un des muscles de l'aine, blessure qui le fit boiter légèrement pendant toute sa vie.

Le grillage revint à sa place. Et aucun signe ne partit de la maison.

Il ne restait plus que la bande de lumière lunaire sur la haute muraille, et en arrière la noirceur des ténèbres dans la ruelle d'Amir Nath.

Le premier souvenir de Tréjago, quand il eut exhalé sa fureur à grands cris entre ces murs impitoyables, c'est qu'au moment de l'aurore, il se trouvait près du fleuve; qu'il jeta son boorka et rentra tête nue chez lui. Quelle tragédie s'était passée ?

Bisesa avait-elle, dans un moment de désespoir sans motif, tout raconté ? Ou bien l'intrigue avait-elle été découverte ? Lui avait-on arraché des aveux par la torture ?

Durga Charan connaissait-il son nom ?

Qu'advint-il de Bisesa ?

Tout cela, Tréjago l'ignore encore aujourd'hui.

Il était arrivé quelque chose d'horrible, et l'idée de ce qu'avait pu être cette chose-là revient de temps à autre dans l'esprit de Tréjago la nuit et lui tient compagnie jusqu'au matin.

Une particularité de l'histoire, c'est qu'il ne sait pas où se trouve la façade de la maison de Durga Charan.

Elle peut donner sur une cour commune à deux ou trois autres maisons ; elle peut également se trouver derrière une quelconque des portes du quartier de Jitha Megji.

Tréjago ne saurait le dire.

Il lui est impossible de recouvrer Bisesa, la pauvre petite Bisesa. Il l'a perdue dans cette cité où chaque maison est aussi gardée, aussi impénétrable que la tombe, et l'ouverture grillée qui donne sur la ruelle d'Amir Nath a été murée.

Mais Tréjago va régulièrement dans le monde, et il y est regardé comme un homme respectable.

Il ne présente aucun trait particulier, si ce n'est une certaine raideur dans la jambe droite, qu'il explique par un déplacement de tendon qui s'est produit en montant à cheval.

(Traduction Albert Savine : Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, édit.)

TABLE DES MATIÈRES

5-37

IMPRIMERIE DELAGRAVE

MAURICE LARROUY

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Nostalgiques* (1909) ; — *La Mère et la Maîtresse* (1911) ; — *La Race immortelle* (1913) ; — *Les Vagabonds de la Gloire* (1916) ; — *Trois Etapes* (1917) ; — *L'Odyssée d'un transport torpillé* (1917) ; — *Matelots aériens* (1918) ; — *L'Esclave triomphante* (1918) ; — *Rafaël Gatouna, Français d'occasion* (1921) ; — *Gatouna et l'Amour* (1922) ; — *Le Révolté* (1924) ; — *Coups de roulis* (1925) ; — *La Caravane sur l'Atlantique* (1926) ; — *Leurs Petites Majestés* (1926).

Né en 1882 à Oran, Maurice Larrouy eut une enfance voyageuse, au hasard des déplacements de son père, commissaire de la marine, et ancien gouverneur de colonies. Entré premier à l'Ecole Navale, il fait sur le *Duguay-Trouin*, en 1902-1903, le voyage d'instruction (Atlantique, Amérique du Sud, Pacifique, Méditerranée). De 1903 à 1905, il est officier d'ordonnance de l'amiral commandant l'escadre de la Méditerranée. De 1905 à 1907, il fait la campagne d'Extrême-Orient.

Maurice Larrouy, dès cette époque, écrit un grand nombre de nouvelles, dont quelques-unes forment le recueil *Les Nostalgiques*. En 1911, il aborde le roman, et donne successivement : *La Mère et la Maîtresse* et *La Race immortelle*. Entre temps, il commande des sous-marins, puis un torpilleur, il embarque sur le *Vergniaud* et passe en 1913 à l'Ecole Supérieure d'Aéronautique.

Durant la guerre, il prend part, sur le *Waldeck-Rousseau*, au blocus de l'Adriatique, dont il conte les épisodes dans *Les Vagabonds de la Gloire*. Il commande ensuite l'aviation maritime de Salonique, puis de Corfou, puis le centre de dirigeables de Marquise (Pas-de-Calais) et enfin l'aviation franco-portugaise à Aveiro.

Entre temps, Maurice Larrouy écrit *L'Odyssée d'un transport torpillé*, que la *Revue de Paris* publie sous le voile de l'anonymat. Ce livre, qui eut un succès considérable, et qui obtint le prix de Femina-Vie Heureuse en 1917, tendait à éclairer l'opinion publique sur les dangers de la guerre sous-marine allemande.

Ayant vu le monde entier, Maurice Larrouy démissionne en 1919 et se consacre pendant plusieurs années aux affaires. Il en rapporte deux nouveaux romans : *Rafaël Gatouna, Français d'occasion*, et *Gatouna et l'Amour*. Il publie enfin, de 1924 à

1926, *Le Révolté*, *Coups de Roulis*, et *La Caravane sur l'Atlantique*, romans maritimes qui contiennent des pages de satire magistrale.

LA DERNIÈRE PARTIE

« Bon sang de bonsoir ! maugréa Lardy. Quand se décideront-ils à répondre ? »

Pour la millième fois depuis vingt jours, le télégraphiste Lardy manœuvra le manipulateur. Il était seul Européen, dans le village de Ouardoughou, à mille kilomètres au nord de Dakar, près de la côte Atlantique.

Ni courrier ni caravane depuis deux mois ! Pas de télégrammes depuis trois semaines ! Autant vaut être mort !

Sans espoir, il vérifia les piles électriques, le vissage du timbre, appela le poste d'Irgui, premier relais du télégraphe vers Dakar.

« Ah ! ouat ! Je peux bien me fouler le poignet ! »

Lardy s'affala sur son fauteuil de rotin.

« Et pas de tabac ! Pourvu que les copains en apportent ce soir !... »

Chaque samedi, le télégraphiste attendait trois voisins de bled, Français égarés à une, à deux journées de marche, en plein désert. Ils venaient à Ouardoughou, l'aboutissement des courriers, pour y prendre plus tôt leurs lettres. N'ayant rien à se dire, ils tuaient le temps au jeu de poker.

« Ils vont encore se payer ma tête, parce que je n'ai pas de nouvelles ! bougonna Lardy. Que va-t-il me passer, le vieux Kraps, lui qui fait du cafard quand il ne reçoit pas de sa femme son télégramme hebdomadaire ? »

A cinquante kilomètres, l'Alsacien Kraps pourchassait les quadrupèdes du désert et les oiseaux aux plumages éblouissants. A la dernière partie de poker, il avait juré de passer en France le réveillon de Noël.

« Et moi aussi, je devais la passer en Beauce, ma Noël... Mais il faut croire que mon remplaçant se trouve

Le capitaine Cervione commandait une harka de méharistes dont le bordj séchait au nord, à vingt heures de marche de chameau. Corse maigre aux yeux caves, une olive et une croûte trempée d'huile lui suffisaient. Mais, aux jours de nostalgie, son courage s'émoussait aux tristesses infinies engendrées par le sable.

« Cervione est beau joueur, songeait Lardy, tirant sur sa pipe vide. C'est un autre coco que ce pingre de Fourchard. »

Le pingre de Fourchard connaissait vingt-sept idiomes usités par les innombrables tribus de foi mahométane. Depuis plusieurs mois, dans un gourbi à trente kilomètres d'Ouardoughou, il collationnait les éléments de la syntaxe usitée dans ce canton de sable. Redoutant les maladies du pays où il oubliait la langue française, Fourchard n'ingérait que breuvages et légumes bouillis.

« Je n'ai même plus de thé pour sa gastrite, constata Lardy. Bah! s'il gagne au poker, il ne s'en apercevra pas. Voilà le soleil qui descend. Fichtre! je grelotte. »

Lardy voulut se dresser. Robuste Beauceron, il dut s'y reprendre à deux fois.

« Eh là! Me voilà en caoutchouc!... Il serait temps de rentrer au pays... Trois ans d'affilée... Plus les huit années d'avant... J'en ai ma claque... Allons prendre l'air. »

Il écarta le store en fil d'archal qui séparait la case du désert. Le ciel était rouge et violet. Vers le sud et le Sénégal n'existait que la file rectiligne des poteaux télégraphiques, lien qui joignait Ouardoughou au monde immense.

« Dire que j'ai vécu trois ans dans ce purgatoire... C'est bien la dernière fois... Et maintenant, je plante mes choux en Beauce, et je me marie... Mais que fabriquent-ils? Auraient-ils la fièvre, comme moi? Rentrons allumer la lampe. »

* * *

« Voyons, Fourchard! conseilla Lardy. Vous n'avalez rien. Buvez un coup de ce vin du Rhin que Kraps vient d'apporter.

— Vous êtes sinistres! dit l'Alsacien Kraps, entonnant une timbale de vin et enfournant le couscous. Moi, je déclare la guerre au cafard! J'ai fait ma pelote... Le temps de réaliser mes peaux et mes plumes, et en route pour le paquebot... Je vous invite tous à la Noël, au pied des Vosges.

— La Noël! La Noël! dit le capitaine Cervione. J'en ai plein le dos d'attendre mon remplaçant. Et ce n'est pas Lardy, avec son télégraphe déclinqué, qui me tirera du plancher des chameaux. Je n'ai pas tant de fafiots que Kraps! Tout juste ma solde de deux ans! Mais quelle bombe! mes enfants! si je fais la Noël à Paris!

— Ne parlez pas du retour, dit Fourchard. Ça porte la guigne.

— Au fait, reprit Cervione. Je ne sais pas ce qu'ils avaient hier, mes nègres, quand j'ai quitté ma harka. Ils hurlaient tous : « Pas partir! Capitaine! Pas partir! Beaucoup pourri là-bas... Blancs tous mourir! » Je ne suis pas superstitieux, mais ça m'a fichu la pastille... Passez-moi le vin, Kraps.

— Les nègres en savent plus long que nous, appuya Fourchard. Moi, je les comprends. En un mot comme en cent, ils disent que le désert sent la mort.

— Des blagues! coupa Lardy. Gardez ces âneries, Fourchard! Tout ça parce qu'un Touareg aura coupé deux mètres de fil télégraphique pour amarrer ses ballots sur son dromadaire.

— Si je savais ça, grogna Cervione, j'irais lui faire avaler son fil, à votre Touareg.

— Ce sont les petits ennuis du bled, insista Lardy. Finissons notre vin... et au poker!... Il n'y a que ça pour oublier la famille, la France et le cafard.

— Je ne veux pas jouer, dit Fourchard. J'ai mal aux reins. J'ai deux boules de plomb sous les yeux. Ça m'a pris hier pendant la nuit. Aujourd'hui, ça s'était arrêté. Voilà que ça recommence.

— Avalez-moi ce cachet de quinine, coupa Lardy.

— Eh bien! et moi! dit Kraps; j'ai l'estomac qui me tire comme un câble de caoutchouc. Voyez comme je traite ça. Je remplis le trou, et ça ne tire plus.

— En tous cas, reprit Fourchard, je demande à mou-

rir sans douleur. Si vous voyez que ça tourne mal, Cervione, tirez-moi une balle dans la nuque.

— Sûr! Vous êtes à tuer! cria Cervione. Vous mériteriez...

— Eh bien! quoi? interrompit Fourchard. Elle est là qui flotte... qui nous empoisonne...

— Qui? Elle? crièrent les trois autres.

— Eh! la saleté des pays chauds! Peste! Typhus! Choléra! Fièvre jaune! Est-ce que je sais? Il n'en manque pas! Demandez aux noirs. Elle rôde sur la côte! Nous y passerons tous, chacun dans notre coin... comme des chiens... On ne retrouvera même pas nos os... Moi, j'ai peur... oui... j'ai peur de mourir...

— Vous êtes maboul, mon pauvre Fourchard, annonça Lardy se raidissant. Le soleil vous a tapé sur le crâne... Débarrassons la table! Et en avant la partie! L'argent sur table, messieurs. La cave à cinq cents francs... Et la relance du tapis. » Chacun sortit vingt-cinq louis. C'était au temps où il y avait de l'or.

« Je ne sais pas si je jouerai, prononça Fourchard. S'il ne faisait pas si noir, je serais parti.

— Avez-vous fini, vieux hibou! dit Kraps distribuant les cartes. Vous allez tout nous rafler, selon votre habitude.

— Pour ce que ça m'avancera! » répondit Fourchard prenant son jeu, d'un air lassé.

Des ouvertures molles suivirent. On relança. Cervione fut le gagnant.

« Qui gagne en premier, c'est du fumier, dit Kraps, bon enfant.

— Le fumier du tombeau, ajouta Fourchard d'une voix creuse. Lardy! baissez donc la lampe. Elle m'éblouit! Je ne distingue pas mon jeu. »

Les autres n'y voyaient plus guère, et jouaient le nez sur leurs cartes. L'on n'entendait que les mots essentiels : « Combien? — Plus vingt! — Je n'y vais pas! — Brelan de rois! »

Leurs yeux cherchaient derrière les cartes des hasards étrangers au poker. Par le store, arrivaient des émanations affreuses. Ils le croyaient du moins. La sueur de leur front coulait sur la table. Sauf Fourchard, ils lam-

paient des alcools presque purs. Devant celui-ci s'arrondissait le tas d'or. Cette passe de chance lui faisait oublier le coup de barre de ses reins et la lourdeur de ses yeux. Monotone, le jeu s'écoulait.

« Entendez-vous? Entendez-vous? dit soudain Cervione.

— Quoi? demandèrent les autres, dressés.

— Un frémissement! J'ai entendu un frémissement! Quelque chose qui palpite. »

Cartes jetées, ils restèrent là, l'oreille tendue... Rien... C'était minuit... Du désert silencieux n'émanaient qu'odeurs morbides.

« Vous rêvez, Cervione! dit enfin Lardy. Il n'y a rien. Il ne peut rien y avoir... C'est Fourchard avec ses inepties... et cette lampe mortuaire... Levez la mèche, Kraps.

— J'ai bien entendu, bon Dieu! gronda Cervione.

— Bien sûr! insista Fourchard! Le désert sent la mort. Voilà les glas qui tintent. Cervione, qui a gagné le premier, les entend le premier.

— Taisez-vous! hurla Cervione. Si vous redites ça, je vous assomme... Reprenons le jeu... Non! écoutez! ça recommence. »

Au-dessus de la table télégraphique, ils entendirent le battement du grelot, mais celui-ci ne sonnait pas. Cervione se précipita.

« Eh parbleu! Lardy! Vous avez trop tripoté votre mécanique. Vous avez oublié de revisser le timbre. Votre grelot tape dans le vide... »

Lardy manœuvra la clef de mise en marche et, de l'invisible lointain, du relais d'Irgui, les points et les traits s'inscrivirent sur la bande bleue. Fourchard tenait la lampe au-dessus des têtes, et il tremblait dans l'attente du mystérieux message.

« Qu'est-ce qu'ils disent? demanda-t-il défaillant. Oh! mes reins!

— Taisez-vous donc! dit Lardy. Je vais traduire. »

Le ruban s'étira. Après dix secondes infinies, Lardy commença d'épeler :

« Epid...émie... fiév...re jaune... sur toute... la côte... quatre... vingts... pour cent... Européens... morts... Elle... remonte... vers vous... Je suis votre... rempla-

çant... me suis arrêté ici... pour remplacer... chef de poste Irgui... mort... Envoyez... nouvelles... »

La grande certitude s'accroupissait sur les épaules des quatre hommes obscurs. Fourchard laissa choir la lampe, qui s'éteignit.

« C'est moi qui l'ai, gémit-il. Je vous l'avais bien dit!..» Mes yeux, mes reins!...

— Taisez-vous, idiot! cria Cervione... Si vous l'aviez, vous ne hurleriez pas... Des bougies, Lardy!... Des allumettes!... »

Lardy fit la lumière.

« Cachez cette bougie, geignit aussitôt Fourchard. Elle me cuit les yeux... Vous ne me laisserez pas manger par les vautours! n'est-ce pas? Vous m'enterrerez profond... Mon gain... Je vous laisse tout ce que j'ai... et les quelques billets que j'ai dans la poche... Venez les prendre... Et puis tenez-moi les mains, pour que je ne parte pas comme une bête.

— Mais non! dit Lardy très doucement, serrant les mains de Fourchard. Ce n'est qu'un brin de fièvre, n'est-ce pas, Cervione? Croyez-moi, j'en ai vu d'autres. Si tout le monde y passait, il y a longtemps que l'Afrique serait vide... Nous ne voulons pas de vos quatre sous... Dans huit jours, vous nous en gagnerez le double, n'est-ce pas, Kraps?

— Si! Si! dit Fourchard. Gardez-les. Vous me les rendrez si je reviens!

— Recommençons la partie, ça chassera les idées noires. »

Malgré le courage qui les raidissait, les autres n'approchaient point de la table. Soudain, sur le timbre que Lardy avait revissé, le grelot fit entendre son battement.

« Et moi qui oubliais d'envoyer les nouvelles! dit Lardy.

— Qu'allez-vous répondre? soupira Fourchard.

— La vérité! Ecoutez! »

Lardy, martelant le manipulateur, énonça à voix haute:

« Merci... La... fièvre... jaune... n'est pas... arrivée... à Ouardoughou... Fin du signal. »

— Vous, vous avez du cran, dit Kraps, lui serrant la main.

— Je dis ce qui est, répondit Lardy.

— C'est pour me rendre courage, gémit Fourchard. Mais je sais bien ce que je sens. »

Ils se rassirent et aucun n'osait cependant reprendre l'initiative du jeu. A ce moment, par le store, entra la clarté soudaine du soleil levant. En une seconde, la bougie devint pâle, et par grands effluves éblouissants, l'immense lumière tropicale balaya les sortilèges. Les têtes se relevèrent, les sourires s'esquissèrent, les poitrines s'ouvrirent mieux aux baumes du désert qui ne semblait plus dangereux. Très vite, une chaleur saine envahit la case... Fourchard parla le premier :

« Je ne sens plus mes reins; mes yeux ne me font plus mal... Je crois que j'ai dit des bêtises... Qu'est-ce que je vous ai raconté?

— Rien, mon petit, rien! dirent ensemble Kraps et Lardy.

— Nous aussi, dit Cervione, nous avons fait les enfants. Mais il n'y avait rien.

— Voilà votre tas de louis, Fourchard, dit Lardy. Doublez-le! A qui la main?

— A moi, » dit Fourchard, réunissant les cartes éparses.

Le jour, le soleil venaient de leur rendre la rémission de l'épouvante, et peut-etre du mal. Vers neuf heures, ils quittèrent Lardy. Fourchard riait aux éclats, parce qu'il avait encore gagné.

— A samedi! Je laisse mon argent ici, dit-il. Il ne peut s'envoler.

— A samedi, vous tous! » conclut Lardy.

⁂

« Que dit le télégraphe? demanda Kraps écartant le store de fil d'archal, la semaine suivante. J'ai cru y passer! La tête, l'estomac et le ventre jusqu'à hier! Oh! être seul!, sans pouvoir parler à quiconque!... Que dit le télégraphe, Lardy?

— La même histoire. Ils claquent comme des mouches à Dakar, et le long de la côte... On brule les cadavres... Presque tous les médecins sont morts...

— Et... la fièvre jaune continue à remonter ? demanda Kraps à voix sourde...

— Oui ! elle suit le chemin des caravanes !... Tout le monde n'en meurt pas...

— Vous êtes brave, vous... En tout cas, voyez ces deux sacs... Il y a de l'or dans celui-ci ! Des écus dans celui-là ! Si je crève, je ne veux pas que mes nègres le pillent... Ça vaut cinq cent mille francs !

— Voyons, Kraps ! vous avez peur aussi.

— J'ai femme et enfants... Et justement, cet air empoisonné pousse vers mes filets des oiseaux, des oiseaux... On n'a qu'à se baisser... Un mois de plus j'étais millionnaire... Mais je vais bazarder tout mon stock, et la semaine prochaine je ne vous quitte plus, mon vieux Lardy. Et tenez, voici mon testament. Oui ! Mettez-le dans le tiroir du télégraphe... Mais si !

— Buvez, Kraps ! ne faites pas votre Fourchard ! Vous, un colosse !

— Je me vide, Lardy... Et les autres, pourquoi n'arrivent-ils pas ?...

— Il est trop tôt. Buvez !

— Que dit le télégraphe ? dit Cervione ouvrant le store de fil d'archal... Oh ! je devine à vos têtes... Tout le monde y passe... Mes nègres me le cornent aux oreilles... Au fait, Lardy, voici mon testament... Ça m'est venu, comme ça, de l'écrire.

— Vous aussi ? dit Lardy.

— Je n'en mène pas plus large que Kraps ! Passez-moi l'absinthe... Vous me promettez, Lardy, de porter l'enveloppe en Corse ?

— Et pourquoi moi ? Ça peut aussi bien me ficher par terre.

— Vous avez la foi, reprit Kraps. Mais vous promettez ?

— Bien sûr ! bien sûr ! Celui qui restera portera le testament aux familles des autres, et l'argent... C'est juré ! Et maintenant, mangeons le couscous. Ça fera venir Fourchard.

— Je n'ai pas faim, dit Cervione.

— Moi non plus, dit Kraps.

— Eh bien ! buvons, » proposa Lardy.

Pour tuer le temps, Lardy mêla les cartes. Les autres buvaient, indifférents.

« Jouons-nous quelques coups ? suggéra Lardy.

— Oh ! à trois ! c'est assommant, dit Cervione. Moi aussi j'ai les yeux qui me font mal.

— Prenez vos cartes. Ça vous fera oublier.

— Et moi, mes reins s'écroulent, dit Kraps... Tiens, j'a du jeu ! J'ouvre de cent francs.

— Plus cent, » dit Cervione.

Ils jouèrent et burent, machinalement. Le hasard voulait qu'il y eût du jeu dans toutes les mains. La partie devint terrible. Lardy gagnait tout. Kraps ouvrit un de ses sacs d'or; les louis coulèrent. Cervione sortit ses billets de banque, sa solde accumulée depuis deux ans.

« Ils ont dit que quatre-vingts pour cent meurent à Dakar, murmura soudain Cervione...

— Nous étions quatre ! dit Kraps.

— Ça fait trois à claquer ici ! reprit Cervione. Fourchard aura été numéro un...

— Plus mille ! relança Lardy pour chasser le spectre.

— Je tiens sec ! dit Cervione.

— Poker d'as ! annonça Lardy.

— Et moi de valets ! dit Cervione. Bah ! que vaut l'argent ? S'il nous reste quelques heures à vivre, vivons fous ! »

La démence s'accrut. Le vin et le jeu faisaient vaciller les têtes, et ils croyaient chasser les spectres; mais la fièvre jaune, invisible et vivante, frappait à la porte de leur désespoir.

« Sur mon méhari, dit soudain Cervione, je passerai au gourbi de Fourchard. Je ferai enterrer ses os... C'était son désir, au pauvre bougre !

— Mais il va arriver ! crâna Lardy.

La nuit s'avançait. On n'entendit que des ricanements lointains d'hyènes.

« J'ai tout perdu, dit Cervione. Tant mieux ! Comme ça, je claquerai sans regrets.

— Jouez sur parole, dit Kraps. Lardy ! passez-lui un cahier de formules télégraphiques. Il inscrira ses mises.

— La belle affaire ! Je n'ai plus un sou, dit Cervione.

— Jouons ! cria Lardy ! Il faut jouer ! Il ne faut penser à rien. »

Leurs yeux clignotaient sous la lampe fumeuse. Ils étaient ivres de terreur, de boisson, et n'osaient pas regarder la place du quatrième absent. Plus rien n'existait que la grande épouvante. En une relance, ils se ruinaient, devenaient riches, et cela n'avait aucune importance.

— Je tombe de sommeil! Puissé-je ne jamais me réveiller! » dit Cervione. Et sa tête se posa sur ses louis. Il dormit d'un sommeil tourmenté. Quelques minutes plus tard, les deux autres s'enfoncèrent dans la même torpeur.

A tour de rôle, Kraps et Cervione se réveillèrent, vers midi. Langue sèche et paupières brûlantes. Ils quittèrent la case, l'un sur son chameau, l'autre sur son cheval, et laissèrent Lardy qui, lorsqu'il reprit connaissance, trouva la lampe brûlant encore, et les louis, les billets abandonnés sur la table.

* * *

« Vous arrivez bien tard, Kraps! dit Lardy anxieux à la porte de sa case, le samedi suivant. Il est minuit, et la lune est pleine.

— Elle m'a fait peur sur la piste, Lardy. Je suis fichu.

— Venez vous asseoir.

— Tâtez-moi. Plus que des os. Je les sens qui cognent. Je n'ai rien avalé depuis huit jours... Je ne retourne plus là-bas! Prenez ce dernier sac! J'ai tout vendu à un nègre! Je veux rester près de vous, et je me confesserai à vous avant de mourir! Si! Si!

— Vous m'embêtez, dit Lardy très affectueusement. Moi non plus je ne tiens pas debout! C'est vous qui retournerez aux Vosges... Et puis, l'épidémie est finie à Dakar...

— Mais elle n'est pas finie ici... Où est Cervione?

— N'y pensons pas.

— Vous avez des nouvelles? hurla Kraps. Lui aussi?...

— Il est en retard et voilà tout! J'ai une bouteille de rhum! Tapons dedans. »

Kraps vida un grand verre.

« Faisons quelque chose! reprit-il, ranimé. N'importe quoi!

— Oui, mais à deux, il n'y a pas grand'chose.

— L'écarté! Le piquet! Pile ou face! Ce que vous voudrez! »

Ils jouèrent l'écarté. Leurs poings posaient, prenaient des tas d'or. Un doigt, deux doigts, trois doigts levés annonçaient le roi, les gains, les écarts. Et ils buvaient.

« Je perds cent mille! dit Kraps. Quitte ou double! Et vous savez! Cet argent est à vous! Vous l'avez gagné.

— Taisez-vous! Votre famille...

— Non! cria Kraps se dressant... Vous l'avez gagné! Jurez-moi que vous le garderez! Le jeu, c'est sacré!

— Eh bien! oui! j'en garderai la moitié... Et j'irai rendre le reste... Voilà... Fichez-moi la paix!

— C'est ça, dit Kraps. Vous êtes un frère! Vous achèterez votre ferme en Beauce! Ce sera la dot de votre femme. Tenez, je vous embrasse.

— Et moi aussi, je vous aime bien! dit Lardy. Mais, grand Dieu! il y a quelque chose à travers le store. »

Kraps tourna la tête. Ses yeux n'y voyaient plus guère...

« Mais non! Lardy! Vous délirez.

— Je vous dis que ça remue à l'horizon.

— C'est l'air qui vibre.

— Je vous le jure! » cria Lardy, tirant Kraps au dehors. Très loin, un fantôme suivait la ligne télégraphique. Et ce n'était point une illusion, car sur le sable du désert, une ombre accompagnait ce fantôme.

« C'est un méhari! C'est Cervione! » cria Lardy.

Le méhari suivait les poteaux, comme pour ne pas se perdre. Une forme humaine ballottait sur sa bosse.

« Cervione s'est endormi, dit Lardy.

— Il est mort, dit Kraps.

— Pas de bêtises. »

Kraps avait raison. Devant le seuil, le chameau s'agenouilla, et le corps de Cervione s'écroula sur le sable. La lune éblouissante montra qu'il n'était plus. Quelque part, entre sa harka et Ouardoughou, son âme indomptable s'était enfuie vers le ciel dévorateur, et le fidèle animal l'avait conduit jusqu'à ses amis de France.

« Laissons-le, dit Kraps terrifié. Il sent déjà.

— Il tient une lettre à la main.

— Allez la chercher. Je sens qu'il m'attire. »

Lardy arracha la lettre des doigts durcis de Cervione.

Ils n'osaient point l'ouvrir, fascinés par la suscription griffonnée d'un crayon débile :

Au survivant de Ouardoughou.

Ce mot venu d'outre-tombe galvanisa leur espoir. Ils y lurent l'arrêt du destin. Celui qui ouvrirait la lettre vivrait. Ce sont là vertiges d'extrême épouvante. Leurs doigts saisirent ensemble la lettre.

— Je suis le chef de poste! cria Lardy. Je dois l'ouvrir.

— Je suis le plus âgé! » tonna Kraps.

Ils se regardèrent, enragés de haine et de terreur. A travers leur ivresse, ils devinaient qu'un seul survivrait. Le meurtre aux yeux troubles passa. Kraps laissa choir son corps énorme sur Lardy, pour l'étrangler et ouvrir la lettre. Lardy colleta Kraps. Ce fut une lutte d'hommes, de moribonds, ivres et sans forces. Mais ils n'eurent pas le temps de commettre un crime. Soudain, Kraps s'écroula sur la table. Un jet noir, semblable à du marc de café, sortit de sa gorge.

Hoquetant, il entra dans la dernière phase, foudroyante, de la fièvre; plus un mot ne sortit de son corps gigantesque.

Terrorisé, Lardy ouvrit la lettre, destinée au survivant.

« J'ai enterré Fourchard, avait écrit Cervione. Je pars pour Ouardoughou. Si je reste en route, plantez une croix sur ma tête. »

Mais la peur serrait Lardy aux moelles. Sans regarder Kraps qui finissait de vivre, il rafla, dans les sacs, l'or, l'argent et les billets.

« J'en garderai la moitié. Et j'irai rendre le reste aux familles. Mais plus une seconde ici! »

Hagard, sans prendre de valise, il bondit dehors, poussa du pied Cervione raidi, amarra les sacs, à gauche et à droite, sur le chameau agenouillé, sauta sur son cou, et le lança vers les pays où la fièvre cessait d'assassiner, vers la France et la vie.

***

« En somme, mon cher Monsieur Lardy, vous voudriez partir par le premier paquebot? demanda M. Moboumé, commis du service des passages à l'Agence maritime de Dakar.

— Voici ma feuille de route. La Direction des Télégraphes me l'a remise hier, à Saint-Louis... On a même ajouté à l'encre rouge : « A rapatrier sans délai. »

— Je vois bien, mon cher Monsieur Lardy. Le paquebot ne passera que dans huit jours. Il peut prendre trois cents passagers, et j'ai là sept cents feuilles de route, toutes apostillées : « A rapatrier sans délai. » Il m'en arrive de partout... mon cher Monsieur Lardy... Ils sont tous très pressés.

— J'ai trois ans de séjour... J'arrive d'Ouardoughou.

— Je sais, mon cher Monsieur Lardy. C'est vous celui d'Ouardoughou, où ils ont tous fait couic. »

Ce « couic » traduisait la joie féroce du métis qui n'a guère à craindre de la fièvre jaune. A cette ignoble oraison funèbre, Lardy devint pourpre, et se dressa :

« Veuillez m'annoncer au directeur de la Compagnie, et nous verrons si...

— Le directeur? mon bon Monsieur Lardy... Couic!... Les sous-directeurs, inspecteurs, employés blancs... Couic! C'est moi le patron ici. Certains de vos concurrents m'ont offert de l'argent... des mille et des cents...

— Si c'est cela! dit Lardy honteux. Combien? »

Il tira son portefeuille, gonflé des billets contre lesquels, la veille, à la banque de Saint-Louis, il avait échangé sa nouvelle fortune, les sacs de Kraps, ses économies, ses gains. Les prunelles de M. Moboumé pétillèrent, mais de la pointe du cigare, il éloigna la tentation.

« On ne m'achète point. Mais comme vous me plaisez...

— Merci de l'honneur!

— Mais si, mon cher Monsieur Lardy, vous me plaisez. On ne parle à Dakar que du poker de la mort. Votre remplaçant, celui qui s'est arrêté à Irgui, l'a télégraphié... Ah! vous êtes un rude homme. Et vous devez être une fière mascotte au jeu, n'est-ce pas?

— Où voulez-vous en venir?

— Moi, je ne joue jamais! Ce n'est pas avec ma pauvre solde!... Mais je mettrais bien mon saint-frusquin sur vous... et si vous voulez que je vous prête mille francs..

part à deux... je pourrais vous conduire dans un endroit où les pépettes peuvent faire des petits...

— Jouer! moi! Jamais plus... jamais!... jamais! »

M. Moboumé quitta sa pose languide :

« Ne faites pas l'enfant! Il ne me reste plus qu'un titre de passage, un seul!... Le voilà dans ma poche. Il est à vous. Vous n'avez qu'à venir ce soir au Bar Mauritanien. Je vous présenterai à de bons compagnons, qui ont de l'argent à perdre... Vous gagnerez... Demain matin vous me donnez ma part. Je mettrai votre nom sur le titre de passage. Hé! hé! mon cher Monsieur Lardy? »

Lardy oscillait entre la volupté d'abattre l'homme d'un revers du coude, et la délicieuse espérance de partir vite, vite.

— Sinon, insista M. Moboumé, vous partirez dans deux, quatre ou six mois, vous sept centième... Allons! C'est conclu?

— Oui! gronda Lardy.

— Arrivez vers dix heures. Et puis, vous savez, rien à craindre. Plus de police, plus de surveillance et je...

— C'est bon! c'est bon! » murmura Lardy s'échappant.

Il ne put pas dîner. La seule idée de toucher une carte ressuscitait les fantômes de Cervione, de Fourchard, de Kraps. Mais ses pas incertains le conduisirent jusqu'au port. L'immense Atlantique miroitait, au bout duquel, accessibles, vivaient la France et la Beauce. Leur appel véhément rendait haïssables l'Afrique, et Dakar, et tout ce qui n'était pas la fuite... à tout prix.

« A Dieu vat! Quelques billets de mille, et j'en verrai la farce! Si je gagne, je laisserai tout à ce bandit. Si je perds, je lui payerai mon passage au prix de l'or. Mais je serai en France à la Noël. Et j'aurai ma ferme à Pâques. »

Au premier étage du Bar Mauritanien, M. Moboumé l'accueillit à grands bras :

« Salut au rescapé d'Ouardoughou! » annonça-t-il.

Lardy se trouva dans un cercle d'amis soudains, souriants, enthousiastes.

« Du champagne! » cria Moboumé.

L'orchestre nègre fit tonner des tambours. L'aveuglante électricité remit à la mémoire de Lardy le spectre de Fourchard qu'éblouissait la lampe fuligineuse. Mélancolique, il rendit les santés. Chaque coupe avalée évoquait Kraps au profond gosier. M. Moboumé reprit possession de Lardy.

« Je vous ai gardé une place au premier tableau du baccara, mon vieux. Voilà mes mille francs. Je vais me mettre derrière vous, pour voir comment vous vous y prenez. »

La sinistre partie commença. Peut-être les paquets de cartes étaient-ils soigneusement arrangés. Peut-être encore un clignement d'œil, une caresse de la moustache, esquissés opportunément par M. Moboumé, indiquaient-ils au banquier les tirages ou l'abstention nécessaires.. En un quart d'heure, les deux mille francs de premières mises, et bien d'autres, avaient abandonné Lardy.

« Continuez, chuchotait M. Moboumé. Cette banque rasoir ne durera pas... Et n'oubliez pas que je veux gagner, » ajoutait-il, non sans un soupçon de menace.

M. Moboumé pouvait se taire. Le démon du jeu étreignait à nouveau Lardy. Vexé d'abord, et puis rageur, et puis acharné à reconquérir sa perte, il vit s'enfuir, parcelle à parcelle, la ferme beauceronne. Le dépôt sacré de Cervione, celui de Kraps s'écornèrent. A deux heures du matin, l'honneur n'était plus sauf. M. Moboumé chuchota :

« Puisque la banque gagne, prenez-la donc!

— Parbleu, oui! Et nous allons bien voir! »

Il demanda la banque, posa son matelas de billets et dit :

« Je taille à banque ouverte! Faites vos jeux!

— Je vous reconnais là! » dit M. Moboumé, penché sur son épaule.

Mais apparemment la veine frivole préférait désormais les pontes. La télégraphie de M. Moboumé aida ses caprices, car aussitôt les deux tableaux firent des tirages inattendus et gagnants.

Quelques-uns des bons compagnons quittèrent la table, leur poches pleines de billets froissés La salle se vida. Un ponte demanda le banco de ce qui restait à Lardy. Lardy ne gagna point.

« Mon pauvre vieux, chuchota M. Moboumé, je n'ai jamais vu de guigne pareille. Mais plaie d'argent n'est

pas mortelle. Au revoir, cher! Au fait, n'oubliez pas que vous me devez mille francs? Je les attends ce matin. »

Le jour se levait, plus éblouissant que celui du poker mortel, à Ouardoughou. Seul, devant l'éparpillement des cartes, un homme abandonné, les tempes entre les poings, pleurait.

Pourquoi retourner en France? Comment affronter, déshonoré, les familles des disparus? Comment même vivre, ruiné, endetté? Avoir échappé à l'atrocité de la fièvre jaune, être au port, et sombrer! Oh! Afrique maudite!

Alors, Lardy comprit l'inévitable. Il sécha ses larmes, sourit presque, et chercha au fumoir du papier, de l'encre. Ecrasant le désespoir d'avoir brisé sa vie, il traça les quelques lignes d'expiation, que la poste suivante porta jusqu'à Saint-Louis :

« Monsieur le Directeur Général
des Postes et Télégraphes,

« J'ai l'honneur de solliciter de retourner immédiatement, pour une nouvelle période de trois années, au poste de télégraphie d'Ouardoughou.

GASTON LEROUX

BIBLIOGRAPHIE. — *Sur mon chemin* (1901); — *La Double Vie de Théophraste Longuet* (1903); — *La Maison des Juges*, pièce en trois actes, représentée au Théâtre de l'Odéon (1907); — *Le Mystère de la Chambre jaune* (1909); — *Le Lys*, pièce en quatre actes, en collaboration avec Pierre Wolff, représentée au Théâtre du Vaudeville (1910); — *Le Parfum de la Dame en noir* (1910); — *Le Fantôme de l'Opéra* (1911); — *Rouletabille chez le Tsar* (1912); — *L'Homme qui a vu le Diable*, pièce en deux actes et trois tableaux représentée au Théâtre du Grand-Guignol (1912); — *Alsace*, pièce en trois actes, en collaboration avec Camille Dreyfus, représentée au Théâtre Réjane (1913); — *La Gare régulatrice*, pièce en trois actes, en collaboration avec Yves Mirande, représentée au Théâtre de la Scala (1916); — *Confitou* (1917); — puis toute la série des *Rouletabille*, des *Chéri-Bibi*, *Balaoo* et autres romans d'aventures et d'épouvante.

Né à Paris le 3 mai 1872, Gaston Leroux fit ses études au collège d'Eu et son droit à Paris, s'inscrivit au barreau, plaida, mais, entrepris par le démon du journalisme, donna bientôt tout son temps à la chronique judiciaire, puis quitta le Palais pour connaître d'autres coulisses, criminelles, mondaines, artistiques, théâtrales, parlementaires. Il tint tour à tour toutes les rubriques, particulièrement dans le *Matin*, et enfin s'adonna entièrement au grand reportage mondial pendant dix ans.

Ayant assisté à tous les drames, à tous les conflits, revenant en France chargé de documents, il se met à écrire des pièces, des romans. *La Maison des Juges*, montée par Antoine à l'Odéon, est qualifiée par Catulle Mendès de « hugolienne ». L'année suivante, son premier roman d'aventure publié par l'*Illustration*, *Le Mystère de la Chambre jaune*, obtient un succès foudroyant. Et depuis, il ne cesse de se renouveler. « Toutes les œuvres de Gaston Leroux, nourries quelquefois du plus audacieux humour, a écrit Ernest Lajeunesse, ont un relief, un sang, une âme qui se communiquent et saisissent parce qu'il a l'autorité la plus profonde, la plus persuasive, la plus ingénue, la plus littéraire aussi. »

UNE HISTOIRE ÉPOUVANTABLE

Le capitaine Michel n'avait plus qu'un bras, qui lui servait à fumer sa pipe. C'était un vieux loup de mer dont j'avais fait la connaissance en même temps que celle de quatre autres loups de mer, un soir, sur la terrasse d'un café de la Vieille Darse, à Toulon. Ils avaient naturellement navigué sur toutes les mers, avaient connu mille aventures : et, maintenant qu'ils étaient à la retraite, passaient leur temps à se raconter des histoires épouvantables !

Seul, le capitaine Michel ne racontait jamais rien. Et comme il ne paraissait nullement étonné de ce qu'il entendait, cette attitude finit par exaspérer les autres, qui lui dirent :

« Ah çà ! capitaine Michel, il ne vous est donc jamais arrivé d'histoires épouvantables ?

— Si, répondit le capitaine, en ôtant sa pipe de sa bouche, si, il m'en est arrivé une... une seule !

« Mais elle est trop épouvantable. Vous ne pourriez pas l'entendre, j'ai essayé plusieurs fois de la raconter, mais tout le monde s'en allait avant la fin. »

Les quatre vieux loups de mer s'esclaffèrent, croyant qu'il se moquait d'eux, mais l'autre, se décidant tout à coup, posa, d'un mouvement nerveux de son unique bras, sa pipe sur la table. Ce geste rare était déjà, par lui-même, effrayant.

« Messieurs, annonça solennellement le capitaine Michel, je vais vous raconter comment j'ai perdu mon bras.

« A cette époque, il y a de cela une vingtaine d'années, je possédais au Mourillon une petite villa qui m'était venue par héritage, car ma famille a habité longtemps ce pays et moi-même j'y suis né. Je me plaisais à prendre quelque repos entre deux voyages au long cours, dans cette bicoque. J'aimais du reste ce quartier où je vivais en paix, dans le voisinage peu encombrant de gens de mer et de coloniaux qu'on apercevait rarement, occupés qu'ils étaient le plus souvent à fumer bien tran-

quillement l'opium ou bien encore à d'autres besognes qui ne me regardaient pas... Mais, n'est-ce pas ? chacun a ses habitudes et, pourvu qu'on ne dérange point les miennes, c'est tout ce que je demande, moi...

« Justement une nuit on dérangea l'habitude que j'avais de dormir. Un tumulte singulier, de la nature duquel il était impossible de me rendre compte, me réveilla en sursaut. Ma fenêtre, comme toujours, était restée ouverte. J'écoutai tout hébété un espèce de prodigieux bruit qui tenait le milieu entre le roulement du tonnerre et le roulement du tambour, mais de quel tambour ! On eût dit que deux cents enragées baguettes frappaient non point la peau d'âne, mais un tambour de bois...

« Et cela venait de la villa d'en face qui était inhabitée depuis cinq ans et sur laquelle la veille encore j'avais remarqué l'écriteau : « A vendre. »

« De la fenêtre de ma chambre, placée au premier étage, mon regard passait par-dessus le mur du jardinet qui entourait cette villa. J'en découvrais toutes les portes et fenêtres, même celles du rez-de-chaussée. Elles étaient encore closes comme je les avais vues dans la journée. Seulement, par les interstices des volets du rez-de-chaussée, j'apercevais de la lumière. Qui donc, quels gens, s'étaient introduits dans cette demeure isolée, à l'extrémité du Mourillon, quelle société avait pénétré dans cette propriété abandonnée pour y mener quel sabbat ?

« Le singulier bruit de tonnerre de tambour de bois ne cessait pas. Il dura bien une heure encore, et puis, comme l'aurore allait venir, la porte de la villa s'ouvrit et debout sur le seuil, apparut, nu-tête, la plus radieuse créature que j'aie jamais rencontrée de ma vie. Elle était en toilette de soirée et, avec une grâce parfaite, tenait une lampe dont l'éclat faisait rayonner des épaules de déesse. Elle avait un bon et tranquille sourire pendant qu'elle disait ces mots que j'entendis parfaitement dans la nuit sonore :

« — Au revoir, cher ami, à l'année prochaine !...

« Mais à qui disait-elle cela ? Il me fut impossible de le savoir, car je ne vis personne auprès d'elle. Elle resta

qu'au moment où la porte du jardin s'ouvrit toute seule et se referma toute seule. Puis la porte de la villa fut fermée à son tour et je ne vis plus rien.

« Je crus que je devenais fou ou que je rêvais, car je me rendais parfaitement compte qu'il était impossible que quelqu'un traversât le jardin sans que je pusse l'apercevoir!

« J'étais encore là, planté devant ma fenêtre, incapable d'un mouvement et d'une pensée, quand la porte de la villa s'ouvrit une seconde fois et la même radieuse créature apparut, toujours avec sa lampe et toujours seule.

« — Chut! dit-elle, taisez-vous tous!... Il ne faut pas réveiller le voisin d'en face... je vais vous accompagner.

« Et, silencieuse et solitaire, elle traversa le jardin, s'arrêta à la porte sur laquelle donnait la pleine lumière de la lampe, et si bien que je vis distinctement le bouton de cette porte tourner de lui-même sans qu'aucune main se fût posée dessus. Enfin la porte s'ouvrit une fois encore toute seule devant cette femme, qui n'en marqua, du reste, aucun étonnement. Ai-je besoin d'expliquer que j'étais placé de telle sorte que je voyais à la fois devant et derrière cette porte, c'est-à-dire que je l'apercevais de biais?

« La magnifique apparition eut un charmant signe de tête à l'adresse du vide de la Nuit qu'illuminait la clarté éblouissante de la lampe; puis elle sourit et dit encore:

« — Allons! Au revoir! à l'année prochaine... Mon mari est bien content. Pas un de vous ne manquait à l'appel... adieu, Messieurs!

« Aussitôt j'entendis plusieurs voix qui répétaient:

« — Adieu, Madame!... Adieu, chère Madame!.., à l'année prochaine...

« Et comme la mystérieure hôtesse se disposait à fermer la porte elle-même, j'entendis encore:

« — Je vous en prie, Madame, ne vous dérangez pas!..

« Et la porte se referma encore toute seule...

« Tranquillement, l'hôtesse revint chez elle. Les lumières du rez-de-chaussée s'étaient alors éteintes, mais j'apercevais maintenant une lueur aux fenêtres du premier étage.

« En arrivant à la villa, la dame dit:

« — Tu es déjà monté, Gérard?

« Je n'entendis point la réponse, mais la porte de la villa fut à nouveau refermée... et quelques instants plus tard, la lueur elle-même du premier étage s'éteignit.

« J'étais encore là à sept heures du matin, à ma fenêtre, regardant stupidement ce jardin, cette villa qui m'avaient fait voir des choses si singulières dans les ténèbres et qui, maintenant, dans le jour éblouissant, se présentaient à moi sous leur aspect accoutumé. Le jardin était désert et la villa paraissait tout aussi abandonnée que la veille...

« Or, ce jour-là, je n'avais que le temps de faire mon paquet, mes courses, dire adieu à quelques amis et prendre le train pour Le Havre, où un nouvel engagement avec la Transatlantique allait me tenir absent de Toulon onze ou douze mois durant.

« Quand je revins au Mourillon, je n'avais parlé de mon aventure à personne, mais je n'avais pas cessé d'y penser. La vision de la dame à la lampe m'avait poursuivi partout, et les dernières paroles qu'elle avait adressées à ses amis invisibles n'avaient cessé de résonner à mes oreilles: « Allons, au revoir! à l'année prochaine! »

« Et je ne songeais qu'à ce rendez-vous-là. J'avais résolu moi aussi de m'y trouver et de découvrir coûte que coûte la clef d'un mystère qui devait intriguer jusqu'à la folie une honnête cervelle comme la mienne, laquelle ne croyait ni aux revenants ni aux histoires de vaisseaux fantômes.

« Hélas! je devais bientôt découvrir que le ciel ni l'enfer n'étaient pour rien dans cette histoire épouvantable.

« Il était six heures du soir quand je pénétrai dans ma villa du Mourillon. C'était la veille de l'anniversaire de la fameuse nuit.

« La première chose que je fis en entrant chez moi fut de courir à ma fenêtre du premier étage et de l'ouvrir. J'aperçus aussitôt (car nous étions en été et il faisait encore grand jour) une femme d'une grande beauté qui se promenait tranquillement dans le jardin de la villa d'en face, en cueillant des fleurs. Au bruit que je fis, elle leva les yeux. C'était la dame à la lampe! Je la reconnais-

sais; elle était aussi belle le jour que la nuit. Elle avait la peau aussi blanche que les dents d'un nègre du Congo, des yeux plus bleus que la rade de Tamaris et une chevelure blonde et douce comme la plus fine étoupe! Pourquoi ne l'avouerai-je pas? En apercevant cette femme à laquelle je n'avais fait que rêver depuis un an, j'eus le cœur comme chaviré! Ah! ce n'était pas une ombre de mon imagination malade! Elle était bien là devant moi, en chair et en os! Derrière elle, toutes les fenêtres de la petite villa étaient ouvertes, fleuries par ses soins. Il n'y avait dans tout cela rien de fantastique.

« Elle m'avait donc aperçu et elle en marqua aussitôt du désagrément. Elle avait continué à faire quelques pas dans l'allée du milieu de son jardinet, et puis, haussant les épaules comme si elle était désappointée, elle dit :

« — Rentrons, Gérard!... La fraîcheur du soir commence à se faire sentir...

« Je regardai partout dans le jardin. Personne!... A qui parlait-elle?... à personne!...

« Alors, elle était folle?... Elle ne le paraissait guère.

« Je la vis s'acheminer vers sa maison. Elle en franchit le seuil, la porte se referma et toutes les fenêtres furent fermées par elle, aussitôt.

« Je ne vis ni n'entendis rien de particulier, cette nuit-là. Le lendemain matin à dix heures, j'aperçus ma voisine, qui, en toilette de ville, traversait son jardin. Elle en ferma la porte à clef et prit aussitôt le chemin de Toulon. Je descendis à mon tour. Au premier fournisseur que je rencontrai, je lui montrai cette silhouette élégante et lui demandai s'il connaissait le nom de cette femme et il me répondit :

« — Mais parfaitement, c'est votre voisine; elle habite avec son mari la villa Makoko. Ils sont venus s'y installer il y a un an, au moment de votre départ. Ce sont des ours, ils n'adressent jamais la parole à personne « en dehors du n cessaire », mais, vous savez, au Mourillon, chacun vit à sa guise et l'on ne s'étonne de rien. Ainsi, le capitaine...

« — Quel capitaine?

« — Le capitaine Gérard... oui, à ce qu'il paraît que le mari est un ancien capitaine d'infanterie de marine, eh bien! on ne le voit jamais... Quelquefois, quand on a des provisions à déposer chez eux et que la « dame » n'est pas là, on l'entend qui vous crie derrière la porte de les aisser sur le seuil, et il attend que vous soyez loin pour les prendre.

« Vous pensez bien que j'étais de plus en plus intrigué. Je descendis à Toulon pour interroger l'architecte-gérant qui avait loué la villa à ces gens-là. Lui non plus n'avait jamais vu le mari, mais il m'apprit qu'il s'appelait Gérard Beauvisage. A ce nom, je poussai un cri. Gérard Beauvisage, mais je le connaissais! J'avais un vieil ami de ce nom-là que je n'avais pas revu depuis plus de vingt-cinq ans et qui, officier de l'infanterie coloniale, avait quitté Toulon, à cette époque, pour le Tonkin! Comment douter que ce fût lui? En tout cas, j'avais toutes les raisons naturelles possibles pour aller frapper à sa porte; et, pas plus tard que ce soir même, qui était le fameux soir anniversaire où il attendait ses amis, j'étais décidé à aller lui serrer la main.

« En rentrant au Mourillon, j'aperçus devant moi dans le chemin creux qui conduisait à la villa Makoko la silhouette de ma voisine. Je n'hésitai pas, je hâtai le pas et la saluai :

« — Madame, lui dis-je, j'ai l'honneur de parler à Madame la Capitaine Gérard Beauvisage?

« Elle rougit et voulut passer son chemin sans répondre.

« — Madame, insistai-je, je suis votre voisin, le capitaine Michel Alban...

« — Ah! fit-elle aussitôt, excusez-moi, Monsieur... le capitaine Michel Alban, mon mari m'a beaucoup parlé de vous...

« Elle paraissait horriblement gênée, et, dans ce désarroi, elle était plus belle encore si possible. Je continuai, malgré le désir certain qu'elle avait de s'évader :

« — Madame, comment se fait-il que le capitaine Beauvisage soit revenu en France, à Toulon, sans le faire savoir à son plus vieil ami? Madame, je vous serais particulièrement obligé de faire savoir à Gérard que j'irai l'embrasser pas plus tard que ce soir.

« Et, voyant qu'elle hâtait le pas, je la saluai, mais, à

mes derniers mots, elle se retourna dans une agitation de plus en plus inexplicable.

« — Impossible! fit-elle... impossible, ce soir... je... je vous promets de parler de votre rencontre à Gérard...

« Et elle ajouta, sur un ton singulièrement triste :

« — Il faut excuser Gérard, Monsieur... Nous ne voyons personne... personne... Adieu, Monsieur...

« — Madame, fis-je, très énervé, le capitaine Gérard et Madame Gérard reçoivent quelquefois des amis..., ainsi, ce soir, ils attendent ceux à qui ils ont donné rendez-vous l'année dernière...

« Elle jeta un cri :

« — Ah! fit-elle... ça, c'est exceptionnel!... c'est tout à fait exceptionnel!... Ce sont *des amis exceptionnels!*

« Là-dessus, elle s'enfuit, mais elle s'arrêta soudain dans sa fuite et se retourna de nouveau vers moi, plus pâle qu'une morte :

« — Surtout! supplia-t-elle... *surtout ne venez pas ce soir!*

« Elle disparut derrière le mur. Moi, je rentrai chez moi. Je n'eus garde de me montrer à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Mais tout de même, je surveillai mes voisins. Ils ne se montrèrent point. Bien avant la nuit, les volets étaient fermés; mais quand tomba le soir, j'aperçus, dans leurs interstices, des lumières, des lueurs, comme j'en avais vu lors de la très singulière nuit, un an auparavant. Seulement, je n'entendais pas encore le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois.

« Ma résolution était prise. Me rappelant la toilette de soirée de la dame à la lampe, je passai mon habit et je descendis.

« Sur le seuil de la villa Makoko, je tournai à tout hasard le bouton de la porte, ce bouton que j'avais vu naguère tourner tout seul. La porte s'ouvrit. *On attendait donc quelqu'un...*

« Je traversai le jardinet entre les deux bordures de verveines en fleur. Arrivé à la porte de la villa, je frappai.

« — Entrez! cria une voix.

« Je reconnus la voix de Gérard. Joyeusement j'entrai donc dans la maison. Ce fut d'abord le vestibule, et puis, comme la porte d'un petit salon se trouvait ouverte, et que ce salon était éclairé, j'y pénétrai en appelant :

« — Gérard! c'est moi!... c'est moi Michel Alban, ton vieux camarade!...

« — Ah! ah! ah... tu t'es donc décidé à venir! mon vieux, mon bon Michel!... Je le disais justement tantôt à ma femme... Celui-là, ça me fera plaisir de le revoir!... mais c'est le seul *avec nos amis exceptionnels!*... Sais-tu que tu n'as pas beaucoup changé... mon vieux Michel!...

« Il me serait impossible de vous décrire ma stupéfaction. J'entendais Gérard, mais je ne le voyais pas! Sa voix résonnait à mes côtés, et il y avait personne à mes côtés. Je n'apercevais personne dans le salon!...

« La voix reprit :

« — Assieds-toi! ma femme va venir, car elle va se rappeler qu'elle m'a oublié sur la cheminée...

« Je levai la tête... et alors, je découvris... tout en haut.., tout en haut d'une haute cheminée, un buste.

« C'était ce buste qui parlait. Il ressemblait à Gérard. C'était le buste de Gérard. Il était placé là, comme on a coutume de placer des bustes sur des cheminées...C'était un buste comme en font les sculpteurs, c'est-à-dire sans bras :

« Le buste me dit :

« — Je ne pourrai pas te serrer dans mes bras, mon vieux Michel, car, comme tu le vois, je n'en ai plus, mais tu peux me prendre, en te haussant un peu, dans les tiens, et me descendre sur la table. Ma femme m'avait posé là dans un mouvement d'humeur, parce que, disait-elle, je la gênais pour ranger le salon...

« Et le buste éclata de rire.

« Je crus encore être victime de quelque illusion d'optique comme il arrive dans les foires où l'on voit ainsi, grâce au jeu des glaces, des bustes bien vivants qui ne sont attachés à rien; mais je dus, après avoir déposé mon ami sur la table comme il me le demandait, constater que cette tête et ce tronc sans jambes et sans bras étaient bien tout ce qui restait de l'admirable officier que j'avais connu autrefois. Le tronc reposait directement sur un petit chariot en usage chez les culs-de-jatte, mais mon ami n'avait même plus le commencement des jambes qu'on voit encore aux culs-de-jatte. Quand je vous dis que mon ami n'était plus qu'un buste!...

« Les bras avaient été remplacés par des crochets et je ne pourrais vous dire comment il s'y prenait pour, tantôt appuyé sur un crochet, tantôt sur l'autre, bondir, sauter, reculer, accomplir cent mouvements rapides qui le précipitaient de la table sur une chaise, d'une chaise sur le parquet et puis tout à coup le faisaient réapparaître sur la table, où il me riait dans la barbe. Il paraissait très gai.

« Quant à moi, j'étais consterné, je ne prononçais pas une parole, je regardais cet avorton faire ses pirouette et me dire avec son ricanement inquiétant :

« — J'ai bien changé, hein ? Avoue que tu ne me reconnais plus, mon vieux Michel !... Tu as bien fait de venir ce soir... Nous allons nous amuser... *nous recevons nos amis exceptionnels*... parce que tu sais, en dehors d'eux... je ne veux plus voir personne... non, personne... histoire d'amour-propre... Nous n'avons même pas de domestique... attends-moi ici... je vais passer un smoking...

« Il s'en alla, et aussitôt la dame à la lampe apparut. Elle avait la même toilette de gala que l'année précédente. Dès qu'elle me vit, elle pâlit comme je l'avais vue pâlir tantôt au milieu du chemin, et elle me dit d'une voix sourde :

« — Ah ! vous êtes venu... Vous avez eu tort, capitaine Michel... j'avais fait votre commission à mon mari... mais je vous avais défendu de venir ce soir... Si je vous disais que lorsqu'il a su que vous étiez là, il m'avait chargé de vous inviter pour ce soir... je n'en ai rien fait... c'est que, ajouta-t-elle, très gênée, j'avais mes raisons pour cela... nous avons *des amis exceptionnels* qui sont quelquefois gênants... oui... ils aiment le bruit, le tapage. Vous avez dû entendre l'an dernier... ajouta-t-elle, en glissant vers moi un regard sournois... Eh bien ! promettez-moi de partir de bonne heure...

« — Je vous le promets, Madame, fis-je, cependant qu'une inquiétude étrange commençait à s'emparer de moi devant ces propos dont je ne parvenais pas à saisir tout le sens... Je vous promets cela, mais pourriez-vous me dire comment il se fait que je retrouve aujourd'hui mon ami « dans un état pareil » ? Quel affreux accident lui est-il donc arrivé ?...

« — Aucun, Monsieur, aucun... Il ne lui est arrivé aucun accident... J'ai épousé le capitaine comme ça ! Mais excusez-moi, Monsieur, nos invités vont arriver et il faut que j'aide mon mari à passer son smoking...

« Elle me laissa seul, affalé dans cette unique abrutissante pensée : *Elle avait épousé le capitaine comme ça !* Et presque aussitôt j'entendis du bruit dans le vestibule, un curieux bruit qui me rappelait, en sourdine, le bruit du tonnerre de tambour de bois. Presque aussitôt ce bruit fut suivi de l'apparition sur leurs petits chariots de quatre culs-de-jatte, sans jambes et sans bras, qui me regardèrent avec ébahissement. Ils étaient tous en tenue de soirée, très corrects, avec des plastrons éblouissants. L'un avait un pince-nez en or, l'autre — un vieillard — une paire de bésicles, le troisième un monocle et le quatrième se contentait de ses yeux fins et intelligents pour me considérer avec ennui. Tous quatre cependant me saluèrent de leurs petits crochets, puis, tournant sur leurs planchettes, tinrent un conciliabule dans un coin.

« Dieu ! qu'ils étaient bizarres, ces gnômes !... Il en arriva d'autres, par deux, par trois... et tous me considéraient avec surprise, inquiétude ou ironie...

« Moi, j'étais intérieurement affolé devant tant de culs-de-jatte... Car enfin, si je commençais à voir clair dans la plupart des phénomènes qui m'avaient tant remué la cervelle, et si les culs-de-jatte expliquaient, par leur présence, bien des choses, la présence des culs-de-jatte, elle, restait à expliquer, et aussi la monstrueuse union de cette magnifique créature avec cet affreux morceau réduit d'humanité !...

« Certes, je comprenais maintenant que les petits troncs ambulants devaient passer inaperçus de moi dans l'étroite allée du jardinet bordée des buissons de verveine, et sur le chemin encaissé entre deux courtes haies, et, en vérité, quand alors je me disais qu'il était impossible que je ne visse point passer quelqu'un dans ces sentiers, je ne pouvais penser qu'à quelqu'un qui serait passé sur ses deux jambes !...

« Le bouton de la porte lui-même n'avait plus pour moi de mystère, et j'apercevais maintenant dans ma pensée l'invisible crochet qui le faisait tourner...

« Enfin le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois ne devait être que celui de tous ces petits chars et de tous ces crochets battant le parquet, à l'heure sans doute où, après un excellent dîner, MM. les culs-de-jatte s'offraient un petit bal...

« Oui, oui, tout cela s'expliquait... mais je sentais bien en regardant leurs étranges yeux ardents et en écoutant leurs bruits singuliers de pincettes qu'il y avait quelque chose de terrible encore à expliquer et que tout le reste, qui m'avait étonné, ne comptait pas.

« Sur ces entrefaites, Mme Gérard Beauvisage ne tarda pas à arriver, suivie de son mari. Le couple fut accueilli par des cris de joie... Les petits crochets leur adressèrent un « ban » infernal. J'en étais tout étourdi. Il y avait des culs-de-jatte partout... sur la table, sur les chaises, sur des sellettes, à la place des potiches absentes, sur une desserte. On fit les présentations. C'étaient pour la plupart des gens très bien... avec des titres et des particules... Lord Vilmore était celui qui se tenait certainement le mieux, avec sa belle barbe dorée dans laquelle il passait tout le temps son crochet. Il ne sautait point de meuble en meuble comme les autres et n'avait point l'air de s'envoler comme une grosse chauve-souris.

« — Nous n'attendons plus que le docteur, fit entendre la maîtresse de la maison qui, de temps à autre, me regardait avec une tristesse évidente et qui vite se reprenait à sourire à ses invités.

« Le docteur arriva. Celui-là était encore un cul-de-jatte, mais il avait conservé ses deux bras !

« Il en offrit un à Mme Gérard pour passer dans la salle à manger. Je veux dire que celle-ci lui prit le bout des doigts.

« Le service était dressé dans une salle aux volets bien clos. De grands candélabres éclairaient une table qui était couverte de fleurs et de hors-d'œuvre. Pas un fruit. Les douze culs-de-jatte sautèrent aussitôt sur leurs chaises et commencèrent à « pignocher », de leurs crochets, dans les raviers.

« Et puis, subitement, les crochets restèrent en place et il me parut que s'établissait chez les convives ce qu'on qualifie à l'ordinaire de *silence pénible*.

« Tous les yeux étaient tournés vers Mme Gérard, à côté de laquelle le capitaine m'avait placé, et je vis que celle-ci baissait le nez dans son assiette, d'un air très embarrassé. Alors, mon ami Gérard dit, en frappant avec ostentation ses crochets l'un contre l'autre :

« — Eh bien ! mes pauvres amis, que voulez-vous ?... On n'a pas, tous les jours, la chance de l'année dernière !... Ne vous désolez pas !... Avec un peu d'imagination, nous arriverons tout de même à être aussi gais...

« Et se tournant vers moi tandis qu'il soulevait par une petite anse le verre qu'il avait devant lui :

« — A ta santé ! mon vieux Michel !... A notre santé à tous !

« Et tous soulevèrent leurs verres avec leurs petites anses du bout de leurs crochets. Ces verres se balançaient au-dessus de la table d'une façon très bizarre. Mon amphytrion continuait :

« — Tu n'as pas l'air très « à la hauteur », mon vieux Michel ! Je t'ai connu plus gai, plus en train. Est-ce parce que nous sommes « comme ça » que ça te rend triste ? Que veux-tu ? On est comme on peut, mais il faut rire. Nous sommes réunis tous ici, *des amis exceptionnels*, pour rire et pour fêter le bon temps où nous sommes tous devenus « comme ça » ... Pas vrai, Messieurs de la *Daphné ?*

« Alors, continua de raconter le capitaine Michel, avec un soupir des plus lugubres ; alors, mon vieux camarade m'expliqua qu'autrefois sur la *Daphné*, un paquebot qui faisait les mers de l'Extrême-Orient, tous ces gens-là avaient fait naufrage ; que l'équipage s'était enfui sur les chaloupes et que ces malheureux s'étaient trouvés, eux, sur un radeau de fortune. Une jeune Anglaise, admirablement belle, qui avait perdu un parent dans la catastrophe, avait été recueillie également sur le radeau. Ils se trouvèrent sur ces planches treize en tout qui, au bout de trois jours, avaient épuisé toutes leurs provisions de bouche et au bout de huit jours mouraient de faim. C'est alors que, comme il arrive dans la chanson, on s'était entendu pour « tirer au sort qui serait mangé »...

« Messieurs, ajouta le capitaine Michel, de plus en plus sinistre, ce sont des choses qui sont arrivées plus

souvent peut-être qu'on n'a eu l'occasion de le raconter, car la grande Bleue a dû passer quelquefois sur ces digestions-là...

« Donc, on allait tirer au sort sur le radeau de la *Daphné* quand une voix, celle du docteur, s'éleva : « — Madame et Messieurs, disait le docteur, dans le naufrage qui a emporté tous vos biens, j'ai conservé, moi, ma trousse et mes pinces hémostatiques. Voici ce que je vous propose : il est inutile que l'un de nous coure le risque d'être mangé tout entier. Tirons au sort, d'abord un bras ou une jambe, à volonté... et puis on verra demain comment le jour est fait et si une voile ne se montre pas à l'horizon !... »

A cet endroit du récit du capitaine Michel, les quatre vieux loups de mer commencèrent à se taper sur les cuisses :

— Elle est très drôle, ton histoire ! bouffonna cet imbécile de Zinzin... Ils vont se couper les bras et les jambes à tour de rôle...Elle est très drôle, mais elle n'est pas épouvantable du tout !...

— Elle n'est pas épouvantable *parce qu'elle est logique !*... surenchérit le capitaine Chaulieu (ce bougre de Chaulieu) ! Veux-tu que je te la raconte, moi, la fin de ton histoire ? Tu me diras si ce n'est pas ça !... Sur leur radeau, ils tirent donc à la courte paille. Le sort tombe sur la plus belle !... Oui, sur une jambe de la miss... Ton ami, le capitaine Gérard, qui est un galant homme, offre la sienne à la place et puis il se fait couper les autres membres pour que la miss reste tout entière !...

— Oui ! mon vieux !... Oui, mon vieux !... Tu y es ! glapit le capitaine Michel, qui avait envie de casser la figure à ces quatre brutes qui trouvaient son histoire « drôle »... Oui !... et ce qu'il faut ajouter... c'est que lorsque le sort tomba sur les membres du capitaine Gérard, *qui n'en avait plus*, et qu'il fut question de couper les membres de Miss Madge parce qu'il ne restait plus dans toute la société que ceux-là, exception faite des deux bras si utiles du docteur, le capitaine Gérard eut le courage de se faire couper encore, à ras du tronc, les pauvres pilons qu'une première opération lui avait laissés !

— Et la miss ne pouvait mieux faire, éclata Zinzin qui

étouffait de rigolade, que d'offrir au capitaine Gérard cette main qu'il lui avait si héroïquement conservée ?

— Parfaitement ! rugit le capitaine Michel, parfaitement ! et si vous trouvez ça drôle !...

— Et est-ce qu'ils ont mangé tout ça tout cru ? » questionna ce grand niais de Bagatelle.

Le capitaine Michel donna un si lourd coup de poing sur la table que les soucoupes sautèrent comme des balles élastiques.

Vos gueules !!... Je ne vous ai encore rien dit ! *C'est maintenant que ça va devenir épouvantable !*

Et comme les quatre autres se regardaient encore en pouffant, le capitaine Michel pâlit. Alors ils comprirent que ça allait se gâter et ils se remirent à fumer en silence.

« Oui, l'épouvantable, Messieurs, reprit Michel, de son air le plus sombre, l'épouvantable était que ces gens, qui furent sauvés un mois plus tard par une tartane chinoise qui les déposa aux rives du Yang-tsé-Kiang où ils se dispersèrent, *l'épouvantable était que ces gens avaient gardé le goût de la chair humaine* et que, revenus en Europe, ils avaient décidé de se réunir une fois l'an pour renouveler *autant que possible* leur abominable festin !... Ah ! Messieurs, je ne fus point longtemps à comprendre cela !... D'abord, il y eut l'accueil peu enthousiaste fait à de certains plats que Mme Gérard apportait elle-même sur la table. En vain osait-elle prétendre, du reste assez timidement, que « *c'était à peu près ça* » ; les convives se trouvaient d'accord pour ne l'en point féliciter. Seules, les tranches de thon grillées furent acceptées sans trop grande défaveur, parce qu'elles étaient, selon l'expression terrible du docteur, « bien sectionnées » et que, « si le goût n'était pas complètement satisfait, l'œil au moins était trompé... » Mais le tronc à bésicles eut un succès général en déclarant que *ça ne valait pas le couvreur !*

« En entendant cela, je sentis que mon sang se retirait de mon cœur, gronda sourdement le capitaine Michel, car je me rappelai que l'année précédente, à pareille époque, un couvreur s'était tué en tombant d'un toit, dans le quartier de l'Arsenal, et qu'on avait retrouvé son corps *moins les bras !*...

« Alors !... oh ! alors !... je ne pus m'empêcher de songer au rôle qu'avait dû nécessairement jouer ma belle voisine dans ce drame horrible et culinaire !... Je tournai les yeux du côté de Mme Gérard et je remarquai qu'elle venait de remettre ses gants, des gants qui lui montaient jusqu'aux épaules... et aussi qu'elle avait, sur ses épaules, hâtivement jeté un fichu qui les cachait à tous entièrement. Mon voisin de droite, qui était le docteur, et qui était le seul de tous ces hommes-troncs à avoir des mains, avait également remis ses gants.

« Au lieu de chercher, sans la trouver d'ailleurs, la raison de cette bizarrerie nouvelle, j'aurais certes mieux fait de suivre le conseil de ne pas m'attarder en ce lieu, conseil que m'avait donné, au commencement de cette soirée maudite, Mme Gérard, *conseil que, du reste, elle ne me renouvelait plus !*

« Après m'avoir manifesté pendant la première partie de ces étonnantes agapes un intérêt où je démêlais (je ne savais pourquoi) un peu de compassion, Mme Gérard évitait maintenant de me regarder et prenait une part qui m'attrista beaucoup à la plus effroyable conversation que j'eusse entendue de ma vie. Ces petits quarts d'hommes, fort activement et avec mille bruits de pincettes et en choquant leurs petits verres à anses, se faisaient d'amers reproches ou s'adressaient de vives congratulations à propos « *du goût qu'ils avaient !* » Horreur ! Lord Vilmore qui, jusqu'alors, avait été si correct, faillit en venir aux crochets avec le cul-de-jatte à monocle parce que celui-ci l'avait trouvé coriace, et la maîtresse de céans eut toutes les peines du monde à mettre les choses au point en répliquant au tronc-monocle — lequel devait être au moment du naufrage un bel adolescent — *qu'il n'était guère agréable non plus de tomber « sur une bête trop jeune ».*

— Ça ! ne put s'empêcher d'interrompre le vieux loup de mer Dorat, ça, c'est encore rigolo ! »

Je crus que le capitaine Michel allait lui sauter à la gorge ; d'autant plus que les autres semblaient se gargariser d'une joie tout intime et faisaient entendre de petits gloussements fantaisistes. Ce fut tout juste si ce brave capitaine parvint à se maîtriser.

Après avoir soufflé comme un phoque, il dit à l'imprudent Dorat :

« Mon vieux, vous avez encore vos deux bras et je ne vous souhaite point, pour que vous trouviez cette histoire épouvantable, que vous en perdiez un comme il m'est arrivé de perdre le mien, cette nuit-là...

« Les troncs, messieurs, avaient beaucoup bu. Quelques-uns avaient sauté sur la table, devant moi, et regardaient mes bras de telle sorte que, gêné, je finis par les dissimuler autant que possible en enfonçant mes mains jusqu'au fond de mes poches...

« Je compris alors — pensée foudroyante — pourquoi le docteur et Mme Gérard *avaient remis leurs gants !* Je compris cela à la férocité soudaine qui s'alluma dans certains regards... Et, dans le moment même, le malheur ayant voulu que j'eusse envie de me moucher, et que je fisse un geste instinctif qui découvrit, sous ma manchette, la blancheur de ma peau, trois terribles crochets s'abattirent aussitôt sur mon poignet et m'entrèrent dans les chairs ! Je poussai un cri horrible...

— Assez, capitaine ! assez ! m'écriai-je en interrompant le récit du capitaine Michel (jusqu'alors je n'avais encore rien dit)... Assez ! C'est vous qui avez raison, je m'enfuis... je ne peux plus en entendre davantage...

— Restez, Monsieur, ordonna le capitaine. Restez, parce que je vais vite terminer cette histoire épouvantable qui fait rire quatre imbéciles... Quand on a du sang phocéen dans les veines, déclara-t-il avec un accent d'indicible mépris en se tournant vers les quatre loups de mer, qui visiblement étouffaient de l'effort qu'ils faisaient pour se retenir de rire... Quand on a du sang phocéen dans les veines, c'est pour longtemps ! *Et quand on est de Marseille, on est condamné à ne plus croire à rien !* C'est donc pour vous, monsieur, né natif de Toulon, c'est-à-dire d'une ville *où l'on n'a pas besoin d'inventer,* pour vous seul que je parle, et, n'ayez crainte, je passerai les plus horribles détails, sachant ce que peut supporter le cœur d'un galant homme. La scène de mon martyre se passa si rapidement que je ne me rappelle que des cris de sauvages, la protestation de quelques-uns, la ruée des autres, pendant que Mme Gérard se levait

en gémissant : « Surtout, ne lui faites pas de mal! » J'avais voulu me lever d'un bond, mais j'avais tout autour de moi une ronde de troncs-fous qui me fit trébucher, tomber, et je sentis leurs affreux crochets qui faisaient ma chair prisonnière comme est prisonnière la viande de boucherie au croc de l'étal!... Oui, oui, monsieur, pas de détails!... Je vous l'ai promis!... D'autant mieux que je ne pourrais plus vous en donner... car je n'assistai point à l'opération. Le docteur, en guise de bâillon, m'avait mis un tampon d'ouate chloroformée sur la bouche. Quand je revins à moi, monsieur, j'étais seul, solidement ficelé sur la table de la cuisine, et j'avais un bras de moins.

« Rassurez-vous!... J'ai fini ou à peu près... Ces horribles troncs, leur passion satisfaite, avaient dû comprendre toute l'étendue de leur forfait, et ils étaient allés me digérer ailleurs...

« Derrière eux, il avaient laissé les portes ouvertes... mais on ne vint me délivrer que deux jours plus tard... à moitié mourant de faim...

« *Car les misérables ne m'avaient laissé que l'os!* »

(*Le Cœur cambriolé;* Pierre Lafitte, édit.)

ANDRÉ DE LORDE

BIBLIOGRAPHIE. — Théâtre complet : *Théâtre d'Épouvante* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre de la Peur* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre Rouge* (Figuière); — *Théâtre de la Mort* (Librairie Théâtrale); — *Théâtre de la Folie* (De Boccard); — *Drames mystérieux* (Tallandier); — *Drames célèbres du Grand-Guignol* (Stock); etc.

ROMANS, NOUVELLES : *Rosette ou l'amoureuse conspiration;* — *Cauchemars;* — *L'Etrange Amant du Mal;* — *Le Mari malgré lui;* — *Frissons;* — *Aloyse;* — *Forfaiture;* etc.

Né à Toulouse, le 11 juillet 1871, fils d'un médecin renommé et par la suite beau-fils de Mounet-Sully, l'illustre tragédien, doyen de la Comédie française, André de Lorde fit ses études à l'Ecole Alsacienne et au lycée Louis-le-Grand.

Après avoir obtenu le diplôme de licencié en droit, il fit un court stage au barreau de Paris comme avocat et un stage plus long au ministère des Finances comme secrétaire particulier du ministre d'alors, M. Burdeau. Il entra ensuite à la Bibliothèque de l'Arsenal, puis à Sainte-Geneviève.

La production littéraire d'André de Lorde est considérable, mais on connaît surtout ses œuvres dramatiques, — plus de deux cents pièces représentées sur les principales scènes de Paris, et notamment au Grand-Guignol : *Au Téléphone; Le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume; La Dormeuse; Au Rat Mort, cabinet 6; Un Drame à la Salpêtrière; L'Obsession; L'Horrible Expérience; L'Enfant mort; Mme Blanchard; L'Idiot; Le Cœur de Floria; La Maffia; La Dernière Torture; La Nuit rouge; Un Concert chez les Fous; L'Homme mystérieux; La Petite Roque; Les Invisibles; L'Homme de la Nuit; Bagnes d'Enfants; Terre d'épouvante; Les Damnés; Un Crime dans une maison de Fous; Figures de cire;* etc. L'éloquence sobre de son dialogue, la puissance et l'originalité de ses sujets ont fait de lui le créateur d'un genre, le chef d'une école, et lui ont valu du grand historien Albert Sorel ce surnom qui lui est resté : le *Prince de la Terreur.*

D'illustres savants, le professeur Gilbert Ballet, de l'Académie de Médecine, Alfred Binet, l'éminent chef du Laboratoire de Psychologie à la Sorbonne, ont apprécié en experts la valeur de son théâtre médical.

Et le fondateur du Théâtre-Libre, André Antoine, écrivait

recemment : « Vous faites surgir des spectres dans les milieux familiers; votre épouvante à vous est une génération spontanée dans l'âme même de vos personnages... Vous avez créé une psychologie de l'épouvante, toute une horlogerie subtile de la peur.

« Ce don, évidemment, d'autres en furent pourvus. Notre grand Maupassant, si vivant, si sain, mourut en distinguant, de ses yeux dilatés et enfiévrés par le mal qui allait l'emporter, des régions inaccessibles; mais ce fut par accident physiologique. D'autres de vos confrères touchèrent parfois le mystérieux rivage en nous entraînant ailleurs, vers des horizons inaccoutumés. Vous, vous êtes resté à côté de nous... Vous préparez, vous disposez la terreur indéfinissable autour de la réalité la plus formelle. Enfin, un autre mérite, infiniment rare, qui vous a permis de réaliser presque toujours intégralement votre ambition, c'est d'avoir été un homme de théâtre accompli, un maître ouvrier, un observateur lucide et équilibré. »

(*Biographies Contemporaines*, par Albert Dubeux.)

LA DERNIÈRE TORTURE

Résolu à rétablir par le travail une fortune compromise par des spéculations malheureuses, Morard avait accepté le poste de directeur des exploitations d'Agzeff au nom de la Société française des pétroles du Caucase.

Les immenses gisements de naphte concédés à cette compagnie étaient situés sur la rive de la mer Caspienne, à cent cinquante verstes au nord de Bakou.

C'était donc l'exil pour un homme habitué à la vie facile et aux plaisirs du monde.

Sa femme était morte depuis deux ans déjà, mais, de son mariage, était née une fille qui entrait dans sa dix-huitième année. Morard avait reporté sur elle toute la tendresse dont il avait entouré, jusqu'à la dernière heure, la chère défunte.

Elle était pour lui tout ce qui subsistait de son bonheur et, s'il avait décidé de s'expatrier, c'était surtout pour lui gagner rapidement une fortune qui faciliterait son avenir. Car il la voulait riche et heureuse.

Craignant pour elle la rigueur du climat et la nostalgie du sol natal, il eût voulu la confier à une de ses

parentes; mais Suzanne s'était refusée à quitter son père qu'elle adorait, et tous deux avaient entrepris ensemble ce long et fatigant voyage.

* * *

En arrivant à l'exploitation, il trouvèrent des ouvriers indigènes dont ils ne comprenaient pas la langue et qui nourrirent bientôt contre Morard et sa fille une sourde défiance. Seuls, quelques ingénieurs français et allemands adoucirent pour eux l'ennui de cette solitude. Le centre le plus rapproché se trouvait à trois journées de cheval, au moins, et cette poignée d'Européens se sentait retranchée du monde et comme perdue dans ce pays hostile à leur domination.

Des difficultés ne tardèrent point à s'élever entre le directeur et les ouvriers. Des meneurs envenimèrent la querelle et les popes prêchèrent la révolte.

Morard, qui ne pouvait haranguer son personnel que par l'intermédiaire d'un interprète, se trouva impuissant à enrayer le mouvement.

En trois jours, la situation devint si grave que Morard voulut faire appel à la force armée. Mais les grévistes avaient déjà coupé les fils télégraphiques qui reliaient l'exploitation au chef-lieu du district.

Un serviteur fidèle partit à cheval, pendant la nuit, pour prévenir le gouverneur et lui demander deux sotnias de gendarmes.

* * *

Le lendemain matin, des groupes se formèrent autour de l'isba directoriale. Les menaces et les injures, à l'adresse de Morard et des siens, devenaient de plus en plus violentes.

Même des pierres furent lancées. Les vitres volèrent en éclats et Suzanne fut blessée au front. On ferma hâtivement les volets; la porte fut barricadée et on s'apprêta à se défendre.

Vers midi, une grande agitation se dessina parmi les grévistes. Ils s'avançaient à l'assaut de l'isba avec

cris de haine et des gestes furieux. Quelques-uns d'entre eux traînaient un tronc d'arbre qui devait servir de bélier.

Ils allaient porter le premier coup lorsque, de l'intérieur, un feu de salve fit reculer les assaillants.

Quatre hommes avaient été tués, le reste fuyait en désordre avec des hurlements de colère et d'épouvante.

Derrière les murs de la maison, les défenseurs rechargeaient leurs armes, décidés à tenir en respect cette horde sanguinaire jusqu'à l'arrivée des secours.

Morard avait conduit sa fille dans la chambre la plus reculée de l'habitation, afin de lui épargner les émotions de la bataille. Six ingénieurs et trois moujiks formaient, sous ses ordres, la garnison de la forteresse improvisée.

Un des moujiks se dévoua, la nuit venue, pour se glisser jusqu'aux entrepôts alimentaires afin d'en rapporter des provisions, car les grévistes semblaient avoir renoncé à toute nouvelle attaque, dans l'espoir de réduire les assiégés par la famine.

Mais les heures s'écoulaient dans l'attente et l'angoisse sans que le moujik fût de retour.

Chacun veillait derrière une fenêtre, afin de donner l'alerte en cas de danger. Une rumeur confuse grandissait au loin. Des bandes de grévistes s'encourageaient sans doute à la lutte, après s'être enivrés de vin et d'alcool pillé dans les caves...

Vers l'aube, l'un des veilleurs entendit un gémissement près de la maison, puis un grattement à la porte.

C'était le moujik qui revenait, se traînant, épuisé, sur le sol.

On le porta rapidement dans l'intérieur de la maison.

Mais tous reculèrent d'horreur à son aspect.

Il était tombé entre les mains des révoltés qui avaient assouvi sur lui leur barbare cruauté. Il offrait aux regards un visage horriblement mutilé, sans nez et sans oreilles. Ses mains et ses pieds avaient été entourés d'étoupes imbibées de pétrole et on y avait mis le feu...

« Je souffre, gémissait-il... tuez-moi... il faut m'achever... Par pitié !... Ce sont des bêtes féroces... Ne vous laissez pas prendre... ils vous tortureront comme moi... »

Et comme Morard se penchait vers le moribond pour

lui donner des soins, l'homme fit un effort et, dominant sa douleur, murmura dans un demi-souffle :

« Maître, prends garde... Ils m'ont envoyé pour te dire qu'ils veulent te saisir vivant, toi et ta fille... Toi pour la torture... ta fille pour eux... Ils sont... »

Mais sa phrase s'acheva dans un râle.

Il était mort.

On l'étendit sur un lit, et, devant ce pauvre cadavre mutilé, tous jurèrent de ne pas tomber vivants aux mains de ces bourreaux.

***

Le jour se passa sans incident.

Si le cavalier envoyé au gouverneur avait fait diligence, si rien n'avait entravé sa course, on pouvait espérer que les troupes ne tarderaient point à arriver.

Morard, stoïque, encourageait ses compagnons en leur affirmant proche l'heure de la délivrance, et il avait fini par leur communiquer une confiance qu'il ne partageait pas lui-même.

Son angoisse s'augmentait des inquiétudes que lui faisait concevoir la présence de sa fille. Il se reprochait d'avoir eu la faiblesse de lui céder quand elle avait voulu le suivre dans ce voyage périlleux :

« Au lieu de résister à sa volonté comme c'était mon devoir, j'ai lâchement accepté l'offre qu'elle me faisait. J'étais trop heureux d'adoucir la dureté de mon exil. Je suis un égoïste et un fou. Si les secours tardent, j'aurai été la cause de sa perte. »

Il fut tiré de sa rêverie par une lueur qui éclaira la chambre comme une flamme de Bengale. Des cris s'élevèrent dans la maison : « Ils ont mis le feu aux réservoirs de pétrole ! »

En effet, de véritables lacs de naphte brûlaient dans la nuit. Les flammes s'élevaient tantôt rouges, tantôt bleues, à des hauteurs prodigieuses...

Autour de ces brasiers, on voyait s'agiter des ombres gesticulantes et toute la campagne semblait incendiée par les reflets.

Les assiégés contemplaient douloureusement ce dé-

sastre, serrés les uns contre les autres, les yeux dilatés par l'épouvante.

Tout à coup on entendit une clameur sauvage qui montait vers le ciel en feu. Une masse compacte d'hommes et de femmes s'avançait en poussant des rugissements de fauves. La clameur se rapprochait, menaçante. Le cercle semblait se rétrécir autour de la maison.

« Mes amis, s'écria Morard en s'adressant à ses compagnons, ménagez vos cartouches. Ne tirez qu'à bout portant et gardez la dernière balle pour vous. »

Puis il courut à la chambre où il avait enfermé sa fille afin de l'empêcher de prendre un fusil et de combattre avec les hommes. Ils barricadèrent la porte, dernier obstacle — bien illusoire — à la fureur des grévistes.

Il prit ensuite sa fille dans ses bras :

« Ma petite Suzanne, ma chérie, murmura-t-il, n'aie pas peur... je suis là... près de toi... n'aie pas peur... »

A ce moment, des coups de feu éclatèrent au dehors.

Les cris, les vociférations redoublèrent. On entendit le fracas d'une foule qui faisait irruption dans la maison et se répandait dans les chambres.

Des pas lourds et des voix retentirent derrière la porte qu'on essayait en vain d'ouvrir...

Affolé, Morard serra plus fort sa fille contre lui. Il se représenta, pendant une seconde, Suzanne livrée à ces brutes sauvages, et, comme la porte cédait sous les coups dont on l'ébranlait, il plaça doucement son revolver sur la tempe de sa fille et, sans qu'elle s'aperçût de rien, il pressa deux fois la gâchette.

Suzanne s'écroula contre la poitrine de son père, sans un cri...

Morard ne tenait plus dans ses bras qu'un cadavre...

La porte, à ce moment, s'ouvrit, à moitié démolie.

Braquant son arme contre ceux qui se précipitaient sur lui, il leur cria :

« Misérables ! Vous ne l'aurez pas vivante ! Je l'ai tuée... je l'ai tuée... »

Mais il s'arrêta brusquement ; ses jambes fléchirent sous lui et il poussa un long hurlement de douleur...

A la lueur des torches, il venait de reconnaître l'uniforme des gendarmes russes qui arrivaient en hâte les délivrer.

(*Cauchemars ; La Renaissance du Livre*, édit.)

UN CRIME DANS UNE MAISON DE FOUS

C'était l'heure de la visite quotidienne du docteur Rémond à l'asile d'aliénées de Saint-Léger, près de Rouen.

Derrière les vitres, des visages calmes de sœurs et des masques tourmentés de folles, guettaient l'arrivée du médecin.

Bientôt la grille de la cour s'ouvrit et une voiture s'arrêta devant le perron.

Le docteur Rémond en descendit avec une autre personne — un docteur aussi, auquel il voulait montrer l'asile. — Auparavant, il présenta ses internes à son confrère, et la visite commença.

Le docteur Rémond signalait, en passant, les cas extraordinaires ou simplement curieux. Il prenait des nouvelles des aliénés, les faisait causer, entrait dans leur folie et leur promettait une prompte guérison.

Tout en parlant, le docteur Rémond était arrivé jusqu'à la salle Sainte-Philomène. C'était une salle plus petite que les autres, où deux lits seulement se trouvaient occupés, l'un par une vieille femme décrépite, l'autre par une jeune fille de seize ans dont les yeux brillaient étrangement.

« Eh bien, petite, demanda-t-il en entrant, comment va-t-on ce matin ? »

L'enfant allait parler, quand la sœur répondit pour elle : « La nuit a été calme, monsieur le docteur.

— Allons, tant mieux, nous allons bientôt te renvoyer. Tu es contente de partir ?

— Oh ! oui. Je voudrais partir tout de suite.

— Tu partiras après-demain, si la nuit prochaine est aussi calme.

— Oh ! tout de suite, je vous en supplie, monsieur le

docteur! Je ne peux pas vous dire, mais ici, je ne me sens pas en sûreté! J'ai peur...

— Peur de qui ?

— Peur de la Boscotte, de la paralytique et surtout de la Borgnesse, ajouta-t-elle en baissant la voix et en désignant la vieille qui cherchait à écouter à l'autre bout de la chambre.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas... Elles complotent quelque chose contre moi. Elles chuchotent toutes les trois en me regardant en dessous. Les yeux de la Boscotte deviennent terribles quand ils se rencontrent avec les miens...

— Allons, allons, si tu es nerveuse comme ça, c'est que tu n'es pas guérie; alors il faudra te garder encore ici.

— Mais non, monsieur le docteur, je ne suis plus malade... Mes nerfs vont bien... je serai calme... Mais de grâce, écoutez-moi... j'ai des raisons d'avoir peur...

— Voyons, explique-toi, mon enfant, je t'écoute. Tu peux parler devant ce monsieur; c'est un docteur aussi.

— Eh bien, voilà, monsieur le docteur, cette nuit, quand la sœur a été se coucher dans son alcôve, la porte qui donne dans la salle à côté s'est ouverte sans bruit. Elle a tourné doucement sur ses gonds, démasquant la tête de la Boscotte. Alors la vieille Borgnesse qui couche près de moi s'est redressée dans son lit, et je l'ai vue qui lui faisait signe d'entrer. La Boscotte s'est avancée la première sans faire de bruit, et puis la paralytique l'a suivie.

— Voyons, tu as rêvé !... la paralytique ne peut pas faire un pas hors de son lit; elle est couchée depuis onze mois...

— Non, monsieur le docteur, je les ai reconnues. Elles se sont approchées toutes les deux du lit de la Borgnesse et elles ont causé à voix basse. J'ai entendu qu'elles parlaient de moi.

— Monsieur le docteur, ce sont des inventions de cette petite, intervint la sœur, la porte de communication entre les deux salles est fermée tous les soirs à clef; et c'est moi qui ai cette clef. D'ailleurs, quand j'ai fait mes rondes, je n'ai rien remarqué de suspect. Tout le monde dormait.

— Tu vois ce que dit la sœur. Tu as eu un cauchemar...

— Oh! que non, ma sœur. Quand elles vous ont entendue venir, elles ont disparu comme par enchantement et la porte s'est refermée sans bruit. Moi-même, je me suis demandé si j'avais rêvé.

— Allons, ma sœur, vous lui donnerez ce soir une potion calmante... Nous verrons demain comment elle aura passé la nuit, dit le docteur, en se levant et en échangeant avec la sœur un regard qui voulait dire : « Elle n'est pas guérie. »

Ce regard fut surpris par la jeune fille, qui s'écria aussitôt : « Non, monsieur le docteur, ce ne sont pas mes visions qui me reprennent. Si vous saviez ce qu'elles ont dit, vous ne me laisseriez pas ici en leur pouvoir.

— Qu'ont-elles dit de si terrible ?

— La Borgnesse disait : « Elle va partir bientôt. Il « faut nous presser. Tout est prêt. Demain nous pour« rons faire notre coup.

« — Est-ce qu'elle souffrira ? » a demandé la Boscotte.

« Et la paralytique lui a assuré que non.

« Alors elles sont venues toutes les trois autour de mon lit; j'ai fait semblant de dormir. J'ai senti leur souffle sur ma figure.

« La Boscotte a dit : « Elle dort... on ne voit pas ses « yeux... c'est dommage! — Patience! » a répondu la paralytique.

« Quand j'ai ouvert les yeux, elles avaient disparu et la sœur est arrivée quelques minutes après faire sa ronde avec sa lanterne.

— Voyons, ma petite fille, reprit affectueusement le docteur, en serrant les deux mains de l'enfant dans les siennes, réfléchis un peu et tu conviendras avec moi que tu nous racontes une histoire à dormir debout... D'abord, la Boscotte n'a pas pu ouvrir cette porte, dont la sœur a seule la clef... Ensuite, la paralytique n'a pas pu venir jusqu'à ton lit .. elle qui ne peut pas se soutenir sur ses jambes. Tu vois donc que ta vision a tous les caractères d'une hallucination.

— Oh! monsieur le docteur, j'ai peur, j'ai peur! Laissez-moi partir, supplia-t-elle.

— Ecoute, mon petit, reprit paternellement le doc-

teur, bien que je ne croie pas un mot de ton récit, je vais demander à la sœur — pour te tranquilliser — de laisser la porte de sa chambre ouverte. A la moindre alerte, tu n'auras qu'à l'appeler.

— Oh! merci bien, monsieur le docteur.

— N'est-ce pas, ma sœur, que vous voudrez bien veiller cette enfant ?

— Mais certainement, monsieur le docteur, à l'exception d'une heure que je dois passer à la chapelle.

— Pourquoi donc?

— Nous avons une de nos sœurs qui est morte hier, et nous nous relayons chacune auprès de son corps, toute la nuit. C'est notre règle. »

Sans répondre, le docteur entra dans la salle suivante.

« Tenez, fit-il en passant devant un lit, voilà la femme que cette petite s'imagine avoir vue marcher jusqu'à son lit. »

Le groupe des internes s'arrêta devant une paralytique d'une cinquantaine d'années, figée dans une complète immobilité, qui les regardait d'un œil hébété et craintif.

« Elle est presque en enfance, ajouta le docteur Rémond. C'est une amie qui la soigne : cette vieille accroupie près d'elle et qu'on appelle la Boscotte. »

Puis la visite continua sans incident.

⁂

Tout dort dans l'asile Saint-Léger.

Les vitraux de la chapelle seuls sont illuminés. On entend monter des voix psalmodiantes qu'aucun orgue n'accompagne.

Ce sont les sœurs qui, à tour de rôle, prient auprès du catafalque de leur compagne décédée.

Dans la salle Sainte-Philomène, une petite veilleuse luit, éclairant la blancheur des draps, où passe et repasse l'ombre errante de la sœur garde-malade.

Onze heures sonnent lentement à l'horloge de l'asile. La sœur s'approche du lit où la jeune fille veille, les yeux grands ouverts, toute frissonnante d'angoisse.

« Comment! vous ne dormez pas encore, mon enfant?

— Non, ma sœur, j'ai peur.

— Dites un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, et vous n'aurez plus peur... Quant à moi, je vais prier à la chapelle.

— Ma sœur, ne me quittez pas!

— Mon devoir est d'aller prier là-haut, et le vôtre, de dormir ici. Obéissez. Je reviendrai dans une heure. »

En disant cela, elle se pencha, effleura le front de l'enfant et s'éloigna sans faire de bruit, tandis que la petite murmurait les prières prescrites en tremblant d'effroi sous ses couvertures.

Elle avait à peine terminé qu'elle aperçut la vieille Borgnesse se dresser sur son séant. Une sueur glacée couvrit ses membres et ses yeux démesurément ouverts fouillèrent la pénombre.

La Borgnesse fit entendre un signal : une sorte de sifflement à peine perceptible : « Psst! Psst! »

Des voix lui répondirent derrière la porte : « Psst! Psst! »

Puis, tout d'un coup, la jeune fille vit cette porte tourner silencieusement sur ses gonds et deux têtes hideuses apparurent : celle de la Boscotte et celle de la paralytique. La paralytique avait abandonné sa rigidité simulée et elle marchait courbée en deux comme une sorcière.

Dans son lit, la pauvre petite voulut crier, mais sa gorge, contractée par l'épouvante, ne laissait passer aucun son.

Les trois vieilles entourèrent le lit de l'enfant, qui ferma les yeux. « Elle ne dort pas, elle tremble de peur! » dit la Boscotte.

— N'aie donc pas peur, on ne veut pas te faire de mal, dit la paralytique, on vient guérir tes yeux qui rendent malade la Borgnesse...

— Oui, ajouta la Borgnesse, elle a des yeux qui brûlent. Il faut les éteindre.

— Donnez-moi la grande aiguille, » reprit la Boscotte.

La petite, par un dernier effort de sa volonté, voulut regarder... Elle vit une longue aiguille à tricoter maniée au-dessus de sa tête par des doigts crochus. Elle poussa un cri de terreur et s'enfouit sous ses couvertures.

« Tenez-la, vous autres, ordonna la Boscotte, puisqu'elle ne veut pas se laisser faire gentiment! »

. . . .

De la chapelle, les sœurs, qui veillaient leur morte, entendirent d'horribles hurlements de douleur, qui semblaient venir de la salle Sainte-Philomène.

Elles accoururent, étreintes par un pressentiment sinistre.

Et elles virent cette chose atroce, épouvantable : la jeune fille courait çà et là dans la chambre, poussant des cris sauvages, se heurtant la tête contre les murs, et deux jets de sang ruisselaient de ses yeux crevés...

Et, sur son lit, la vieille Borgnesse ricanait : « Ils ne brûleront plus, ses yeux! Ils sont éteints! »

(*Frissons; La Renaissance du Livre*, édit.)

MAURICE LEVEL

(1875-1926)

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Epouvante*, roman; — *Les Portes de l'Enfer*, contes; — *Les Oiseaux de nuit*, contes; — *Mado ou les mille joies du ménage;* — *Mado ou la guerre à Paris ;* — *L'Ile sans nom*, roman ; — *Barrabas*, avec Louis Feuillade, roman; — *Vivre pour la patrie*, roman ; — *L'Alouette*, roman; — *Les Morts étranges*, nouvelles ; — *L'Ombre*, roman ; — *Le Manteau L'Arlequin*, roman; — *La Cité des Voleurs*, roman ; — *Lady Harrington*, roman.

Théâtre : *Lady Madeleine*, avec J.-J. Renaud (1907) ; — *Sous la lumière rouge*, avec Etienne Rey (1911) ; — *Le Baiser dans la nuit* (1912); — *S. O. S.*, avec Charles Muller (1913); — *Taïaut* (1917); — *Le Crime* (1918); — *Le Sorcier* (1920); — *Mado* (1921).

Fils de médecin, Maurice Level embrassa d'abord la carrière médicale. Mais bientôt — à l'exemple de son cousin Marcel Schwob — il se sentit attiré par les lettres; José-Maria de Heredia le fit entrer au *Journal*, où il donna ses premiers contes ; il collabora ensuite au *Matin*, au *Figaro*, à la *Vie Parisienne*, et publia plusieurs romans qui lui valurent à la fois l'estime des lettrés et la faveur du grand public. Au théâtre, ses drames d'épouvante, représentés au Grand-Guignol, connurent aussi le succès. Esprit divers, Maurice Level excellait dans l'ironie et il a créé, avec sa *Mado*, un type charmant de Parisienne frivole; mais ce sont ses deux recueils de contes : *Les Portes de l'Enfer* et *Les Oiseaux de nuit*, qui offrent sans doute ce qu'il écrivit de plus achevé. On y retrouve cette imagination puissante et aussi cette inquiétude, cette curiosité douloureuse qui donnent une marque si particulière au talent de ce grand écrivain mort trop jeune.

LA NUIT ET LE SILENCE

Ils étaient vieux, cassés, horribles.

La femme se traînait sur deux béquilles; l'un des hommes marchait les mains tendues, les doigts ouverts et les yeux clos : l'aveugle; l'autre, le front baissé, la figure

immobile, le regard inquiet, avec quelque chose de douloureux et de sournois dans tout son être, suivait sans que jamais un mot sortît de ses lèvres : le sourd-muet.

On disait qu'ils étaient les deux frères et la sœur, et s'aimaient d'un amour farouche. Jamais on ne voyait l'un sans les autres; jamais, aux porches des églises, ils n'approchaient ces mendiants cossus qui guettent la pitié et l'implorent au grand jour pour qu'on n'ose leur refuser. Ils ne demandaient rien. Leur seul aspect était une prière. Ils passaient par les allées sombres, trio mystérieux : La Vieillesse. La Nuit. Le Silence. C'était tout.

Un soir, aux portes de la ville, dans leur taudis, la femme s'éteignit doucement entre leurs bras, sans un cri, avec seulement un long regard de détresse que vit le muet, une violente crispation dont l'aveugle sentit l'étreinte sur son poignet : silencieuse, elle entra dans l'éternel silence.

Le lendemain, pour la première fois, on rencontra les deux hommes sans elle. Ils se traînèrent tout le jour, sans même s'arrêter devant les boulangeries où, d'habitude, on leur faisait l'aumône d'un peu de pain. Vers le crépuscule, quand aux carrefours sombres des lueurs commencèrent de briller, quand, derrière les persiennes closes, le reflet des lampes fit sourire les maisons, ils achetèrent avec les sous récoltés deux pauvres cierges et s'en revinrent, à pas lents, jusqu'au logis désormais solitaire où, sur son grabat, la vieille sœur reposait sans que nul priât pour elle.

Ils embrassèrent la morte. Ensuite, des hommes vinrent pour la mettre en bière. On referma les planches de sapin, on plaça le cercueil sur deux tréteaux de bois, et, seuls de nouveau, ils placèrent dans une assiette un brin de buis, allumèrent leurs maigres cierges et s'assirent pour la dernière, pour la bien trop courte veillée.

Dehors, la bise s'amusait aux fentes de la porte mal jointe. Dedans, deux flammes courtes et qui tremblaient piquaient l'obscurité de leurs deux taches jaunes... Plus un bruit...

Ils restèrent ainsi, longtemps, priant, se souvenant, rêvant.

Las enfin de pleurer, ils s'assoupirent.

Quand ils s'éveillèrent, il faisait toujours nuit. Les lueurs des deux cierges scintillaient encore, mais plus basses. Le froid du matin prêt à poindre les fit frissonner. Or, dans le même instant, ils tressaillirent et se penchèrent, guettant une vision, un bruit. Ils demeurèrent immobiles, puis ce qui les avait tirés de leur torpeur ne se reproduisit pas sans doute, car ils s'étendirent de nouveau sur leurs couches, et se remirent à prier.

Soudain, pour la seconde fois, ils se dressèrent. Si chacun d'eux eût été seul, il se serait cru le jouet de quelque hallucination fugitive. Lorsqu'on voit sans entendre ou qu'on entend sans voir, l'illusion est trop aisée. Mais il se passait, à n'en point douter, une chose anormale, puisqu'elle les agitait tous deux, puisqu'elle attirait à la fois les yeux et les oreilles : ils s'en rendaient bien compte, mais ne comprenaient pas.

A eux deux, ils tenaient la vérité entière. Séparément, ils n'en avaient que la notion incomplète, angoissante.

Le muet se leva et se mit à marcher. Alors, l'aveugle, oubliant l'infirmité de son frère, interrogea, la voix étranglée par la peur :

« Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce qu'il y a?... Pourquoi te lèves-tu ? »

Il l'entendait aller, venir, s'arrêter, repartir et s'arrêter encore, et, de n'avoir pour guider sa raison que ce que percevaient ses oreilles, sa frayeur grandit et il claqua des dents. Il voulut encore parler, et, cette fois, se souvint :

« Qu'est-ce qu'il y a ? A quoi bon ! il ne m'entend pas... Mais que voit-il ? »

Le muet fit encore quelques pas, frotta ses yeux, puis, rassuré sans doute, retourna jusqu'à son grabat et se rendormit.

Alors, tout bruit ayant cessé, l'aveugle respira largement et reprit sa prière. Il murmurait les psaumes d'une voix monotone, l'âme engourdie, attendant que le sommeil vînt illuminer ses ténèbres.

Il rêvait presque, lorsque le murmure qui, tout à l'heure, l'avait fait tressaillir, le tira de son demi-sommeil.

On eût dit un grattement coupé de petits coups légers frappés sur une planche, de trottements bizarres et de murmures étouffés.

Il sursauta. Le muet n'avait pas bougé. Alors sentant la peur, la vraie peur le gagner, il essaya de réfléchir :

« Pourquoi m'affoler pour ce bruit ?... L'ombre est toute remplie de murmures... Mon frère doit rêver... Oui, c'est cela... Tout à l'heure, pourtant, je l'entendais marcher près de moi, je sentais la chaleur de son souffle ; donc, il s'était levé... Et le même bruit résonnait déjà... Si c'était le vent ?... le vent, tout simplement ?... Mais non ! je connais sa chanson et, ce bruit-là, je ne l'ai jamais entendu... Je ne le reconnais pas... bien que... »

Il mordit ses poings, effleuré d'un soupçon.

« Si c'était ?... Ce n'est pas possible !... Si c'était ?... Le voilà... encore... il grandit... j'en suis sûr à présent... On gratte... on gratte... on tape... Mon Dieu !... on gémit... on appelle... une voix... Sa voix ! Elle pleure !... Au secours !... »

Il se jeta à bas de son lit et hurla :

« François !... Debout !... Au secours !... Regarde !... »

La peur l'avait pris à pleins bras. Il s'arrachait les cheveux, criant :

« Regarde !... Tu as des yeux, toi, tu verras !... »

Les gémissements devenaient plus nets, les coups plus rudes. A tâtons, battant les murs, cognant les débris de caisses qui leur servaient de meubles, butant aux trous du sol mal aplani, il se mit à marcher, essayant de se diriger vers son frère.

Il tombait, se relevait, saignant, meurtri, pleurant :

« Je n'ai pas d'yeux ! Je n'ai pas d'yeux ! »

Dans ses gestes désordonnés, il renversa l'assiette où baignait le buis, et le claquement de la faïence sur le sol acheva de l'affoler.

« Au secours ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Au secours ! »

Le bruit montait, plus net, plus effrayant, et comme un grand cri traversait le silence, ses derniers doutes s'évanouirent. Derrière ses yeux vides, il devina l'horrible chose, il la vit !

Il vit la vieille sœur ensevelie essayant de rompre les barrières de sa prison. Il vit son épouvante surhumaine, son agonie mille fois plus atroce que toutes les morts... Elle était là, vivante, oui, vivante, à quelques pas de lui... mais où ?... Elle entendait ses pas, elle percevait

sa voix, et lui, l'aveugle, ne pouvait rien pour elle, rien que supplier.

« Attends !... Je viens !... Courage !... Mon Dieu ! rends-moi mes yeux, une minute, une seconde, le temps de voir et de savoir, puis, après, rejette-moi dans la nuit... ou bien, si j'ai péché, fais que mon frère s'éveille... Mon Dieu ! as-tu voulu que le muet soit plus infirme que l'aveugle ? »

En jetant ses bras de droite et de gauche, il fit tomber les cierges ; la cire coula sur ses mains, chaude comme du sang. Et le bruit grandissait, désespéré, et la voix hurlait, disait des mots, et s'épuisait, devenait plus étranglée, plus courte...

Il se traînait sur les genoux :

« Courage !... Je suis là !... Je viens ! »

Il n'entendait que l'appel déchirant, scandé par la respiration du dormeur, et, tout à coup, à force de tourner sur lui-même, il se cogna à un lit, tendit les bras, sentit un corps, le prit aux épaules, et le secoua de toute la force de ses bras.

Le muet, éveillé en sursaut, bondit, essayant de voir, et se dressa avec d'horribles cris, car, les cierges éteints, il était dans la nuit, lui aussi, la nuit impénétrable et peuplée de fantômes, la nuit plus vide encore pour lui que pour l'aveugle. Ne sachant plus rien, à demi fou, il abattit ses mains au hasard, et, comme son frère, dans l'étau de ses doigts crispés, râlait :

« A l'aide !... Regarde !... Regar... »

Il le prit à la gorge. Ils roulèrent sur le sol, culbutant tout sur leur passage, et, cramponnés l'un à l'autre, noués, hideux, féroces, se déchirèrent des ongles et des dents. Puis, leurs râles s'éteignirent. La voix lointaine et proche eut un hoquet... un craquement se fit entendre... le corps se détendait dans un suprême effort... quelque chose grinça... sanglota... grinça encore... Plus rien...

Dans la campagne, les arbres sifflaient et ployaient sous la rafale ; la pluie dansait le long des murs. Le jour d'hiver, lent à venir, attendait, accroupi au bord de l'horizon. Entre les murs du taudis, plus un souffle :

La Nuit et le Silence...

(*Les Oiseaux de Nuit* ; Flammarion, édit.)

MARCEL PRIOLLET

BIBLIOGRAPHIE. — Environ quatre-vingts romans édités, parmi lesquels : *Femme éternelle victime ; — Pour être Comtesse ; — Mère douloureuse ; — Fini l'amour ; — Olga la Cosaque ; — La Fille d'Alsace ; — Une Femme du Monde ; — Le Roman d'une petite bonne ; — Mariée sans amour ; — Rivale de sa mère ; — Le Dernier baiser ; — Amour de Roi ; — L'Amour triomphe ; — Chassée de la maison maternelle ; — Cœur lorrain ; — Petite Polonaise ; — Petite Marquise ; — Amour sans lendemain ; — Sans mère ; — Le Pardon d'amour ; — Petite Mère ; — La Rançon des baisers ; — Ecoute ton cœur ; — Trompée au seuil de la chambre nuptiale ; — Nervoso ; — Les Epoux ennemis ; — Le Roi des cuistots ; — Les Fiancés de Louvain ; — Miss « Petite France » ; — La Petite Mobilisée ; — Soupçon injuste ; — Les Veuves blanches* ; etc.

Théâtre : *Napoléon III.* — Quelques pièces en un acte.

Une Anthologie des Maîtres de la Peur ne serait pas complète si le roman populaire contemporain n'y était pas représenté.

Marcel Priollet, l'un des maîtres du genre, est né en 1884 à Ivry-sur-Seine. Il aborde la littérature dès la fin de ses études et débute en faisant jouer des pièces en un acte et un drame historique, *Napoléon III* (en collaboration avec Julien Priollet), qui soulève de vives polémiques. Marcel Priollet écrit ensuite des nouvelles, des romans pour la jeunesse et se spécialise bientôt dans le roman populaire, qu'il tend à apparenter, par la forme, au roman littéraire. Il puise ses sujets dans la vie et affirme la puissance de son imagination en publiant plus de quatre-vingts romans.

La guerre, lui inspire plusieurs ouvrages : *La Petite Mobilisée, Soupçon injuste, Les Epoux ennemis* et le légendaire *Roi des Cuistots*. Depuis 1919, il s'est classé parmi les auteurs de romans populaires en livraisons les plus appréciés du public.

Il est membre du Comité de l'Association des Ecrivains combattants.

Le récit que l'on va lire s'apparente, par sa couleur et son imagination pittoresque, aux *Romans noirs* qui connurent en Angleterre une si grande vogue au cours du dix-huitième siècle.

UNE NUIT D'ORAGE

— Vous êtes arrivée, mademoiselle ! fit le cocher en arrêtant son cheval.

Du doigt, il désignait à l'unique occupante de la voiture une sombre allée bordée de cyprès, à l'extrémité de laquelle apparaissait une grille de fer que soutenaient deux piliers couverts de lierre.

La voyageuse — une jeune et jolie fille, aux yeux clairs, au teint rose, aux cheveux d'or pâle, à la mise modeste et de bon goût — sauta lestement à terre.

— Vous m'attendez ici ?

— Impossible, mademoiselle...

— Cependant, vous m'aviez promis de me ramener à Pontcharrat...

— J'avais promis... j'avais promis... parce que, quand vous m'avez pris, le ciel était clair. Mais voyez... l'orage approche... Je ne me soucie pas de rester plus longtemps dans la montagne. Dès que les nuages auront crevé, toutes les routes seront transformées en torrents... Libre à vous, cependant, de revenir avec moi, mais tout de suite alors !...

La jeune fille réfléchit un instant, puis décida :

— Partez seul ! je saurai bien retrouver ma route...

Le cocher ne se fit pas répéter l'invitation. On eût dit que sa peur de l'orage, encore lointain, était renforcée par une sorte de frayeur mystique qui lui faisait souvent regarder du côté de la vieille grille.

Il fouetta son cheval et reprit la route rocailleuse et accidentée qui l'avait amené à cet endroit sauvage de l'immense forêt de pins, au-dessus de la vallée du Grésivaudan, l'un des coins les plus pittoresques des Alpes Dauphinoises.

Demeurée seule, la jeune voyageuse s'engagea sous la voûte des noirs cyprès. Elle arriva à la grille et contempla un instant le spectacle qui s'offrait à elle.

Au milieu d'un parc, dont les allées disparaissaient sous les herbes sauvages, s'élevait une grande bâtisse, de style ogival. Toutes les fenêtres devaient être closes

depuis longtemps, car les glycines et le lierre envahissaient les persiennes.

Dans cette étrange demeure, tout sentait l'abandon.

Cependant, la jeune fille n'hésita pas à faire retomber sur le panneau inférieur de la grille un lourd marteau qui résonna lugubrement.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis quelque chose remua dans un petit pavillon de briques situé à droite de l'entrée et qui semblait constituer les communs de la propriété.

Des pas traînèrent sur l'herbe des allées ; un miaulement se fit entendre, puis apparut une affreuse vieille femme, difforme et vêtue de haillons, qu'escortait un chat pelé.

Cette apparition semblait appartenir au domaine des contes de fées dont notre enfance fut bercée...

La jolie jeune fille s'était légèrement rejetée en arrière, comme prise de frayeur.

Elle n'avait pas été sans remarquer le hideux aspect de la vieille. Elle avait vu aussi que le chat était aveugle. Une main cruelle avait dû lui crever les yeux. Ses paupières refermées privaient sa tête de toute expression

Il se frottait aux jupes de la vieille femme en poussant des miaulements pareils aux cris d'un enfant qui souffre.

La sorcière — on aurait pu donner ce nom à l'habitante de la maison de briques — était arrivée de l'autre côté de la grille.

Elle dardait sur la visiteuse son regard qui émanait de petits yeux gris, vifs et perçants.

— C'est bien ici le château des Louves ? s'informa la jeune fille.

La vieille répondit d'un signe affirmatif.

— Et vous en êtes sans doute la gardienne?

Nouveau signe de la femme.

— En ce cas, madame, vous devez être au courant de ce qui m'amène ici. Me Ricard, notaire à Grenoble, a dû vous écrire pour vous annoncer la visite de Mlle Suzy Demours. Je suis cette personne...

Toujours sans prononcer le moindre mot, la vieille fit comprendre qu'elle avait bien reçu une lettre, mais que, ne sachant pas lire, elle ignorait la venue de la jeune

fille. Intriguée de ne pas avoir encore entendu le son de la voix de la femme, Suzy Demours s'enquit :

— Seriez-vous muette, ma pauvre dame ?

L'horrible vieille inclina la tête en signe d'affirmation.

La jeune fille ne put réprimer un léger tressaillement. Ce château abandonné, ce chat aveugle, cette femme muette, et aussi cette immense solitude dont elle était entourée, tout cela l'impressionnait fort désagréablement.

Cependant, aussi aimablement que le lui permettait sa laideur, la gardienne ouvrait la grille et invitait Suzy à pénétrer dans la propriété.

La jeune fille maîtrisa son trouble et entra. Elle suivit la femme muette et le chat aveugle jusqu'au pavillon de briques. Elle en franchit la porte et se trouva dans une pièce basse, d'une malpropreté repoussante, qui servait à la fois de chambre et de cuisine à la gardienne du château.

Cette dernière, à présent, semblait anxieuse d'entendre les explications de la jeune fille.

Suzy Demours, qui avait repris pleinement possession de son sang-froid, se décida à dire les raisons de sa visite au château.

Orpheline dès son jeune âge, élevée par une charitable parente, Suzy vivait à Grenoble, où elle gagnait sa vie en exerçant le métier de couturière.

Elle venait d'atteindre sa vingtième année, lorsqu'une lettre d'un certain Me Ricard, notaire, était venue bouleverser sa modeste et laborieuse existence.

Elle se rendit à l'étude du tabellion et apprit que Robert Demours, son père, mort dix années auparavant au cours d'un voyage en Amérique, s'était rendu acquéreur, à l'insu de tous, d'un château des environs de Pontcharrat.

Le notaire se perdit en explications confuses auxquelles Suzy ne comprit qu'une seule chose : Elle devenait, par héritage, la propriétaire du château des Louves.

Elle n'avait plus, lui disait-on, qu'à entrer en possession de son bien.

Cette opération ne devait souffrir aucune difficulté, car

le château, ajouta le notaire, était abandonné. Seule, une vieille femme y vivait, s'étant érigée la gardienne de la propriété.

Tels étaient les renseignements que Me Ricard avait recueillis, avant même d'apprendre à Suzy Demours son heureuse fortune.

Le notaire termina en conseillant à la jeune fille de se rendre sans tarder au château des Louves, afin d'y faire valoir ses droits. Il se tiendrait ensuite à sa disposition au cas où, par son intermédiaire, elle serait désireuse de trouver un acquéreur, car il doutait qu'elle voulût habiter elle-même ce vieux manoir, triste et solitaire, que les gens superstitieux du pays disaient même hanté.

Suzy n'avait pas tardé à prendre le train pour Pontcharrat. De cette ville, une voiture l'avait conduite au château des Louves. Et maintenant, elle attendait que la gardienne voulût bien lui faire visiter la maison.

Telles furent les explications que la jeune fille donna à la muette, laquelle semblait vivement intéressée, apeurée aussi.

Sur les derniers mots de Suzy, la vieille femme prit un énorme trousseau de clefs, mais elle tremblait si fort que l'objet lui échappa des mains.

La jeune fille crut deviner la raison de cet émoi.

— Rassurez-vous, dit-elle avec bienveillance. Lorsque je serai la maîtresse de ce château, je n'oublierai pas que vous en avez été la fidèle gardienne. Vous continuerez à habiter ici !

La vieille sembla ne faire que peu de cas de cette promesse, car elle persistait à montrer un grand trouble.

A ce moment, le ciel ayant achevé de s'assombrir, un éclair sillonna la nue. Le coup de tonnerre suivit, très rapproché.

La gardienne se signa dévotement.

En bourrasque, le vent courbait les grands pins qui entouraient le château. Des ardoises voletaient, détachées du toit à l'armature vermoulue.

Le vacarme grandit. Les éclairs et les roulements de tonnerre, répétés par l'écho, se succédaient maintenant sans interruption.

Puis ce fut la pluie, en gouttes larges et serrées. En quelques minutes, le parc ressembla à un vaste marécage.

Le cocher qui avait amené Suzy s'était montré bon prophète.

La vieille ne semblait plus du tout disposée à traverser, dans ce déluge, la partie du parc qui séparait les « communs » du château.

— Attendons l'accalmie ! décida la jeune fille, qui se sentait elle-même indiciblement incommodée par cet orage d'une violence inouïe.

Cependant, une inquiétude était en elle. La nuit venait. Dans une heure, sous le ciel lourd de nuages, l'obscurité serait complète.

Suzy Demours se demandait comment elle pourrait regagner Pontcharrat dans ces conditions. Elle s'effrayait un peu à l'idée de partir seule, sous l'orage, par des chemins à peu près inconnus d'elle.

Une inspiration lui vint.

— Si le mauvais temps persiste, demanda-t-elle, pourrai-je passer la nuit au château ?

La gardienne ébaucha un geste qui semblait signifier que le jeune fille était ici chez elle, et qu'elle avait le droit d'exprimer sa volonté.

Rassurée à la pensée d'avoir un toit pour abriter sa tête jusqu'au lendemain, Suzy demeura en compagnie de la muette, qui, étant allée querir une brassée de bois mort, raviva le foyer, à la grande satisfaction du chat aveugle qui vint se roussir les poils auprès de l'âtre.

La nuit tomba sans amener l'accalmie espérée.

Suzy, à présent, était moins pressée de visiter « son » château. Puisqu'elle demeurait là jusqu'au lendemain, elle aurait tout le temps d'explorer la vieille demeure.

Elle accepta de partager le frugal repas de la vieille : fromage de chèvre, lait caillé et pain bis.

Le dîner achevé, elle vit que son hôtesse allumait une lanterne et reprenait le gros trousseau de clefs.

Par une mimique expressive, la gardienne fit comprendre qu'elle allait montrer à la jeune fille la chambre où elle pourrait passer la nuit.

Les deux femmes traversèrent le parc, véritable

cloaque où leurs pieds s'enlisaient, bien que la pluie eût cessé de tomber.

Quelques minutes plus tard, Suzy demeurait seule dans une vaste pièce du château.

Elle avait monté un escalier, suivi un long couloir et avait pénétré dans cette grande chambre qui sentait le moisi. C'était tout ce qu'elle avait pu voir de la maison.

La vieille l'avait quittée précipitamment, en lui laissant la lanterne, dont la lueur était si faible qu'elle n'arrivait pas à éclairer les coins les plus reculés de la pièce.

Suzy n'était pas d'un naturel craintif. Aussi prit-elle la résolution de rire de l'aventure.

— Je me souviendrai de ma première nuit dans « mon » château! murmura-t-elle gaiement.

Le lit à baldaquin s'élevait dans une alcôve. Suzy posa la lanterne sur un guéridon, tout près d'elle. Elle se coucha sans se dévêtir, car, outre que la pièce était humide et froide, la vieille gardienne avait expliqué, à grand renfort de gestes, qu'elle ne possédait pas le moindre drap à offrir à sa nouvelle maîtresse.

Là encore, la jeune fille prit philosophiquement son parti de la chose. Et comme elle avait vingt ans, une conscience tranquille, une santé robuste, et qu'elle venait de vivre une journée fatigante, Suzy Demours ne tarda pas à s'endormir, bercée par les grondements de l'orage qui s'attardait au-dessus de la forêt.

Depuis combien de temps était-elle plongée dans le sommeil lorsqu'elle fut réveillée par une étrange impression d'étouffement? Elle n'aurait su le dire.

Elle ne se posa d'ailleurs pas cette question, sa seule préoccupation consistant à rechercher la nature de l'étrange malaise qu'elle ressentait.

Elle posa ses mains sur sa poitrine et frémit au contact d'un corps tiède, palpitant...

Elle comprit... L'affreux chat aveugle l'avait suivie. Au milieu de la nuit, il était venu se coucher sur elle.

Prise de répugnance, Suzy chassa la bête, qui fit entendre à nouveau son sinistre miaulement.

A moitié somnolente, la jeune fille n'eut pas le courage de se lever pour mettre hors de la chambre ce peu

agréable compagnon. Elle chercha à se rendormir, car un coup d'œil sur sa montre lui avait appris que l'aube était encore lointaine.

Déjà une douce torpeur s'emparait d'elle quand elle perçut, tout près du lit, du côté de la muraille, une sorte de grincement assez semblable au bruit d'un meuble qu'on déplace.

Intriguée, Suzy souleva les paupières. A la lueur falote de la lanterne posée à son côté, il lui sembla alors que *la cloison s'entr'ouvrait...*

Le mur semblait s'être *fendu* pour laisser place à une ouverture rappelant l'entre-bâillement d'une porte...

« Je rêve, pensa la jeune fille. A moins que tous ces événements n'aient surexcité mon cerveau au point de faire apparaître devant mes yeux des choses qui n'existent pas en réalité... »

Elle se frotta les paupières et regarda mieux. L'étrange ouverture était toujours là, mystérieuse et noire, coupant le mur, du plancher aux solives du plafond, mais si peu large qu'un enfant n'y eût pas trouvé son passage.

Doutant encore d'elle-même, Suzy avança la main vers l'étrange fente. Elle put reconnaître qu'elle n'était la victime d'aucune illusion. Mais, aussitôt, elle se rejeta en arrière, avec un léger cri d'effroi.

Ses doigts avaient touché quelque chose de froid, de lisse... *et qui bougeait...*

Il n'est pas de courage qui ne s'émousse dans certaines circonstances et surtout lorsqu'un être, fût-il parmi les mieux trempés, se heurte à des événements surnaturels.

Suzy tremblait de tous ses membres. La peur la faisait demeurer étendue sur le lit, alors qu'elle eût voulu fuir cette chambre à l'étrange et inquiétant voisinage.

Son regard ne pouvait plus se détacher de cette ouverture mystérieuse.

On eût dit qu'elle pressentait que la minute qui allait suivre devait mettre le comble à sa terreur.

En effet, quelques secondes s'écoulèrent, puis, par la fente obscure, apparut lentement l'objet que les doigts de Suzy avaient touché...

C'était une bouteille, une de ces vulgaires bouteilles dites « bordelaises »...

Elle était cachetée de cire rouge...

Autour de son goulot, une main se crispait. Cette main, une main d'homme, à en juger par les dimensions, était recouverte d'un gant écarlate, couleur de sang.

Rien d'autre n'apparut. La main gantée balançait doucement la bouteille, comme pour mieux attirer sur elle l'attention de la jeune fille.

Précaution superflue... Haletante, Suzy fixait éperdument cette main, cette bouteille...

La terreur la rendait muette. Elle ne trouvait pas la force de crier, ni d'interroger le personnage toujours invisible qui lui infligeait cet hallucinant spectacle.

La bouteille tourna doucement entre les doigts rouges.

Suzy eut l'impression que tout son sang se glaçait, car elle avait fait, en ce même instant, une nouvelle découverte.

La bouteille n'était pas vide... Un liquide jaunâtre la remplissait entièrement. Mais là n'était pas le motif du suprême effroi de la jeune fille...

Celle-ci avait fait une affolante constatation. Elle avait aperçu, à l'intérieur de la bouteille, au milieu du liquide jaunâtre... deux yeux, deux grands yeux sombres, fort beaux...

Et les deux yeux, humains, expressifs, comme vivants... les deux yeux dans la bouteille, fixaient Suzy de leur regard à la fois tendre et douloureux...

Au ciel, l'orage grondait toujours...

(*Les Yeux dans la bouteille;* Ferenczi, édit.)

JEAN RAY

BIBLIOGRAPHIE. — *Terre d'Aventures; — Les Contes du Whisky; Rum-Row.*

Jean Ray est né en Belgique, à Gand, en 1887. Il écrit ses premiers contes en langue néerlandaise dans des revues de Flandre et de Hollande.

Il collabore ensuite en français à plusieurs journaux et revues : *Journal de Gand, Vingtième Siècle, Revue franco-belge, Ami du Livre, Mercure de Flandre,* etc.

Après un premier roman, *Terre d'Aventures,* il publie en 1925 *Les Contes du Whisky,* dont la puissance et l'originalité suffiraient à lui assurer un rang enviable parmi les écrivains du « genre terrifiant ».

IRISH WHISKY

Le riche armateur Gilchrist a disparu mystérieusement. Dans un bar, son comptable, Tom Wade, révèle à un journaliste les circonstances de cette disparition.

Où en étions-nous ? Ah ! oui, j'entendis que Murray repoussait la chaise.

« Gilchrist, dit-il d'une voix douce, mais très nette, assez de crimes, le *Waverley* ne partira pas.

— Capitaine Murray, répondit Gilchrist, vous plairait-il alors de me rendre les quatre mille deux cents livres qui sont votre part dans l'équitable affaire du *Waverley* et que j'eus la faiblesse de vous avancer ?

— Je ne pourrais le faire maintenant, dit Murray très bas, mais...

— Voyons, Murray, ni maintenant ni jamais vous ne pourrez le faire, le temple de Ghur a besoin de ce pauvre argent !

— Ah ! »

Ce *ah !* terrible, Murray venait de le pousser.

L'oreille collée à la porte du bureau de Gilchrist, j'é-

coutais ce colloque entre mon patron et Murray, le capitaine du *Waverley*, un de nos cargos faisant le service de Londres à Calcutta.

Murray était un grand garçon maigre d'une humeur morose; son teint sombre dénotait une origine hindoue. C'était un marin intelligent, sobre et estimé de tous.

« Alors, continua Murray, vous savez que...

— Mais oui, mon garçon, je sais que vous avez besoin d'un argent fou pour entretenir un tas de futurs révoltés qu'abrite le couvent de Ghur dans la montagne, là-bas...

— Si... gronda le marin.

— Soyez tranquille, cela n'est pas mon affaire, je n'aime pas plus la corde de New-Gate que vous n'avez de l'affection pour le peloton d'exécution dans la cour d'une caserne de Simla. Vous ferez donc comme pour le *Delaware*. »

J'eus un frisson désagréable dans le dos.

Le *Delaware* était un minable cargo que Murray commandait et qui se perdit corps et biens dans l'Atlantique, il y a une dizaine de mois. Trois ou quatre hommes, dont Murray, échappèrent au naufrage.

« Et si cette fois-ci je n'en échappe pas? dit Murray.

— Mais vous en échapperez, mon bon! clama la voix métallique de Gilchrist, et vous toucherez comme l'autre fois, en plus des quatre mille....

— Suffit, grogna le marin.

— Ah! Murray, vous ne vous imaginez pas la peine que j'ai eue pour faire doubler l'assurance de mer. Ils se méfiaient de moi! Mais qui sera bien attrapé quand le *Waverley* ira danser dans les brisants d'Ouessant, hein, mon petit Murray?

— Taisez-vous! gronda Murray, moi je fais cela pour mon peuple et pour mon Dieu. Quand le moment sera venu de payer mes crimes, je payerai, et peut-être que Dieu aura pitié de son indigne serviteur. Mais vous, Gilchrist, que direz-vous sous l'Œil Formidable?

— Je dirai d'abord que nous n'avons pas le même Dieu; le vôtre s'appelle Vichnou ou Brahma, ou Bouddha, cela m'est bien égal, et je lui tire mon humble révérence par estime pour vous.

« Mais mon Dieu à moi est là, Murray, derrière l'acier

chromé et les serrures Lips de mon coffre-fort. Chapeau bas! Il s'appelle livre sterling, compte en banque, il s'appelle Argent. Et c'est un Dieu qui excuse tout, à condition de l'avoir à soi. Ah! ah!...

— Gilchrist, s'écria le capitaine, vous êtes une créature immonde!

— Murray, répondit Gilchrist, vous êtes un âne damné et un insolent.

— Craignez...

— Je n'ai peur de rien. »

Alors se passa une chose curieuse.

Ce dernier mot fut suivi d'une exclamation de terreur aiguë.

J'approchai vivement l'œil de la serrure, fourmi lumineuse dans le panneau noir de la porte, et je vis Gilchrist faire de grands gestes de répulsion. La voix de Murray s'éleva alors, ironique et méprisante :

« Vous n'avez peur de rien, Gilchrist, et cela vous fait blémir et trembler comme un enfant!

— Tuez-la, Murray, je vous en supplie! Je ne peux pas en voir une ou je deviens comme fou d'horreur. »

Je vis s'avancer alors sur la blancheur du mur la pelote velue d'une grosse araignée. Une règle siffla dans l'air et écrasa la bestiole. J'eus tout juste le temps de me réfugier dans un coin obscur quand la porte du bureau s'ouvrit pour livrer passage au capitaine.

Un sourire singulier éclairait sa face naguère sévère et fermée.

. . . .

Je veux bien encore du whisky, merci.

Et puis ne laissez plus mon verre vide à présent, il me faut un peu de courage pour vous raconter ce qui va suivre.

. . . .

Huit jours plus tard, le *Waverley* se perdit en large d'Ouessant par une nuit sans lune et par gros temps.

Comme tout l'équipage, Murray y laissa la vie. On trouva sa dépouille déchiquetée, dans une crique de la côte, il serrait dans ses bras le cadavre d'un jeune garçon...

Et ce garçon, Monsieur, c'était Herbert, mon fils!...

Oui, mon Herbert, mon petit enfant!

Je l'ai élevé comme l'aurait fait une maman, car la sienne était morte très jeune; j'ai couvert de baisers ses petits pieds roses quand ils avaient mal de leurs premiers pas, je lui ai conté de si belles histoires, j'ai pleuré quand il pleurait et j'ai ri quand il avait le cœur en joie.

Je ne voulais pas en faire un marin, Monsieur, mais le voisinage des docks, quelques romans d'aventures, la grande chanson des départs que le triple appel des sirènes affolées lance dans l'air marin, ont tout fait.

S'étant enfui de chez nous, il s'est adressé à ce chien de Gilchrist... et Gilchrist l'a embarqué sur le navire de mort!

Pardonnez-moi les larmes d'un pauvre vieux papa, qui troublent la sérénité grande de ce whisky.

. . . .

Pourquoi je n'ai pas tué Gilchrist?

Cela c'est le secret du brouillard, cela c'est l'ordre de Dieu.

Car j'avais en poche le couteau qui devait trancher la gorge du misérable. Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi, et il envoya l'Horreur punir Gilchrist.

Je marchais donc, palpant mon arme fraichement aiguisée, quand brusquement le *Fog*[1] enfuma la rue.

Jamais je ne lui avais connu des volutes plus lourdes, il bourrait littéralement les rues de son étoupe humide et malodorante.

Soudain une voix sortit de la brume, tout près de moi :

« Tu ne tueras pas Gilchrist! »

Je me tournai de tous côtés, je ne voyais que les murs mouvants du *fog*.

« Ecoute, Thomas Wade, sur l'ordre de Dieu, je punirai Gilchrist et je vengerai Herbert! »

Je crus alors voir dans le brouillard une haute et maigre silhouette piquée d'une double flamme verte à l'endroit des yeux.

« Murray! » m'écriai-je.

La voix plaintive s'éleva :

1. Brouillard.

« Pardonne-moi, Wade, comme ton fils m'a pardonné en mourant.

— Murray, où es-tu? »

La voix s'éloigna, se morcelant étrangement.

« Là où est la... vengeance. Ne tue... pas Gil... christ...

« Son châtiment sera... horrible... horrible... ho... ho... »

Et la grand ombre se fondit parmi les millions de monstres de fumée dont se compose le *fog* de Londres.

. . . .

Ce fut un soir que la *chose* se manifesta.

Je travaillais en face de Gilchrist dans le petit bureau.

Les employés, enfermés toute la journée dans la soupente appelée pompeusement « bureau de réception générale », venaient de sortir en claquant joyeusement les portes.

Tout à coup un pas résonna dans l'escalier en spirale. Je vis une expression d'étonnement glisser sur la face ridée de Gilchrist, et comme les pas montaient toujours, cette expression se mua en stupeur, puis en véritable effroi.

Moi, j'avais du soleil au cœur et je remerciais Dieu.

Nous venions tous les deux de reconnaitre le pas de Murray.

. . . .

Un coup sec fut frappé à la porte.

« Entrez, » râla Gilchrist.

La porte s'ouvrit, lentement, lentement... sur l'obscurité de l'escalier à peine trouée par l'étoile d'une veilleuse, mais personne n'était là.

Je dis : *personne*.

Un souffle de glace entra avec une terrible odeur de marée, un effluve de toutes les pourritures du jusant.

« C'est le vent, déclara Gilchrist rasséréné, il apporte toutes les mauvaises odeurs du port. »

Mais son optimisme cessa aussitôt, car les pas traversèrent la pièce, et l'unique fauteuil gémit sous le poids d'une présence invisible.

« Dites... Wade... hoqueta Gilchrist, on dirait qu'il y a quelqu'un... dans le fauteuil. »

Je haussai les épaules avec une pitié affectée.

« Monsieur Gilchrist rêve ! »

Mon dédain l'encouragea, il se pencha de nouveau sur son livre de comptes ; mais je vis son œil inquiet interroger peureusement le coin où se trouvait le fauteuil.

A la fin, il n'y tint plus et s'en approcha.

C'était un meuble bien honnête, rendu luisant par un constant usage ; ses formes désuètes et bonasses ne justifiaient aucun effroi.

C'est ce que Gilchrist pensa sans doute, car il étendit vers lui une main assez ferme et...

Bien qu'averti par une influence mystérieuse, j'ai poussé un cri de terreur.

Cette main fut saisie furieusement par une poigne invisible, meurtrie, retournée, déchirée, broyée ; ensuite Gilchrist fut jeté brutalement à travers la pièce.

Puis le gaz pâlit soudain, siffla et s'éteignit en une note grave.

Gilchrist hurla encore une longue minute sous d'invisibles et abominables tortures.

Je parvins à allumer un bout de chandelle qui servait à fondre nos bâtons de cire à cacheter. Mon patron gisait inerte contre le pupitre, il avait du sang aux narines et sa bouche était drôlement tordue.

Je l'ai reconduit jusqu'à la porte ; il parlait d'araignées.

Pourquoi ?

. . . .

Il resta huit jours au lit.

Quand il revint, il cachait sa main gauche dans un gros gant de laine noire, et un bandeau couvrait sa bouche.

Il parlait difficilement, émettant d'étranges consonnes sifflantes en se donnant un mal inouï.

Ses yeux avaient une expression fixe, cruelle, pas humaine. La pensée de la vengeance prochaine me donnait tout juste le courage de supporter ce regard plein d'une singulière et sanglante convoitise.

Les journées passèrent, semblables, quand un soir, la *chose* revint.

Ce fut Gilchrist qui l'entendit le premier.

Il poussa un cri aigu et tâcha de se lever...

Je vis avec stupéfaction que cela lui était impossible. Il semblait rivé sur sa haute chaise.

Un bruit singulier montait des sous-sols vers les bureaux. C'étaient des pas de personnes nombreuses ; des pas, dis-je, c'étaient plutôt des raclements très longs, osseux, frappant le bois des marches avec une certaine cadence, accompagnés d'un grand frôlement soyeux sur les murailles.

La porte fut plutôt arrachée qu'ouverte.

Il n'y avait comme la première fois que l'ombre vide de toute présence.

« Ar... Ar... Ar... »

C'était Gilchrist qui tâchait de parler ; un flot de sueur rose coulait à grosses gouttes de son front sur ses livres.

Quelque chose rabota le plancher, puis le misérable fut tiré de sa chaise, flotta quelque temps en l'air, puis fut collé au plafond.

Oui, collé au plafond !

Une bizarre frénésie secouait à présent son corps, ses os craquèrent, ses joues flasques furent étirées ; par les étoffes déchirées je vis la chair jaune de son ventre s'ensanglanter.

On aurait dit des mitrons d'enfer pétrissant une hideuse pâte de chair humaine.

Et malgré mon désir de vengeance, je m'enfuis, criant de peur et de dégoût.

. . . .

Non ! il ne mourut pas !

Six semaines plus tard, il avait repris sa place à son bureau devant moi.

Mais cet être enroulé de châles et de couvertures, à la calotte de velours enfoncée profondément sur le front, un mouchoir remontant jusque sous les yeux, comme un haïk de femme arabe, de gros gants cachant les mains, cette créature est-ce encore Gilchrist? !

Il ne parle plus, il émet de temps en temps un sifflement impétueux que je ne saurais reproduire. Et puis il est plus petit, il est beaucoup plus petit. Les jambes,

s'il en a encore, sont emmaillotées comme celles d'un baby.

Peg, sa vieille servante, qui lui est toute dévouée, le conduit au bureau dans une petite chaise roulante et vient le chercher le soir. Elle ne veut rien dire, mais sa figure revêche et méchante est toute bouleversée e comme ravagée par une peur abjecte.

Les mouvements de Gilchrist sont drôles, saccadés, je remarque qu'il bondit avec une légèreté surprenante pour son âge, et, tenez, si peu humaine!

Malgré tout, il surveille encore âprement ses livres, son coffre-fort; l'éclat rouge, presque insoutenable, de son regard les couve jalousement avec une fureur muette, désespérée.

Chose inquiétante et invraisemblable, son ombre n'a plus rien de celle que nous connaissons aux hommes.

Un soir qu'il se pencha vers la lampe, elle s'étala sur la muraille, monstrueuse et difforme.

Oui, Monsieur, c'était bien cela : une pâte devant laquelle un mystérieux modeleur hésite, qu'il étire, laboure, pétrit, gonfle et aplatit avant de lui donner sa forme définitive!

. . . .

Un jour, je vis ses yeux se lever sur un point du mur d'en face et s'y fixer avec un regard d'une férocité bestiale. Et comme je suivais leur direction, je vis... une grosse mouche, qui s'y brossait tranquillement les ailes. Qu'est-ce qui m'a fait quitter le bureau, pour coller, brusquement mon œil à la serrure?

Gilchrist se tourna vers la porte pour voir si j'étais parti, puis d'un seul bond il fut sur l'insecte.

La calotte et le mouchoir tombèrent.

Ah! Monsieur...

A la place de la bouche, une dégoûtante trompe hérissée de crochets et de poils bâillait, et autour de la tête, atrocement déformée, de nombreux yeux jetaient leur regard de flamme et de sang.

Et puis... pouah! il croqua la mouche avec délices.

. . . .

C'est fait.

La « chose » est revenue.

Je ne l'ai pas entendue venir, Gilchrist non plus, car était immobile sur sa haute chaise.

Tout à coup, une voix claire s'éleva :

« Gilchrist! »

Ses yeux s'ouvrirent, fous, démesurés.

« Gilchrist, dit la voix, il faut payer! »

Et ce fut rapide.

Calotte, mouchoir, châles et couvertures volèrent en lambeaux à travers le bureau, et une série de coups mats frappèrent une boule de chair rose, gluante et pantelante.

Et je vis... Ce ne fut qu'un éclair, mais je vis :

Une gigantesque araignée modelait de ses pattes horriblement griffues ce qui restait de Gilchrist, et lorsque la vision d'horreur s'évanouit, il ne resta plus qu'un affreux petit monstre rougeâtre fuyant à petits bonds gauches vers le coin le plus obscur de la chambre.

. . . .

Gilchrist a disparu.

C'est ce que dit le monde, et ce que vous direz aussi.

Cela n'est pas vrai.

Il est toujours là, dans le coin du bureau, seulement il a pris les proportions d'une araignée ordinaire, bien que très grosse et particulièrement repoussante.

Dès que j'ouvre le coffre-fort, elle sort de sa cachette et me regarde, me surveille.

Et voici où ma vengeance commence :

Dans les livres, je commets faux sur faux; je la saisis alors avec les pincettes du foyer et je la jette sur les pages malmenées.

Elle constate le délit, court affolée sur le papier blanc et fait d'horribles gestes de ses pattes velues. Car Dieu lui a laissé toute son intelligence d'homme dans sa minuscule enveloppe d'insecte immonde.

J'ouvre alors le coffre-fort et je prends son cher argent.

Ne croyez pas que je le vole, Monsieur! Quoi, prendre des bank-notes encore rouges et chaudes du sang de mon enfant?

son ventre gonflé, puis je brûle les livres sterling à la flamme de la bougie.

C'est alors qu'il faut voir la bête!

Elle fait des bonds, escalade les encriers, tâche de me mordre.

Elle a bien failli réussir l'autre jour, mais d'un coup de règle je l'ai amputée d'une patte. Il fallait la voir se tordre en une hideuse souffrance!

Mais là ne s'arrête pas sa juste persécution. Chaque matin je détruis la toile qu'elle tisse maladroitement dans son coin.

J'ai épuré le bureau d'insectes ; vingt attrape-mouches glanent au plafond les bestioles ailées. L'araignée souffre lamentablement de la faim. De temps en temps je lui abandonne quelques maigres moustiques, car je ne veux pas qu'elle meure.

Et lorsque à mes faux continuels elle a des velléités de révolte, il suffit que je lui crie :

« Gilchrist, tu seras privé de mouches aujourd'hui, » pour la voir se rouler de désespoir.

Hier encore, je lui ai signifié qu'elle serait amputée d'une seconde patte.

Je l'avais emprisonnée sous une cloche de verre, et comme je m'approchais avec les ciseaux pour l'exécution projetée, je vis sous elle, immobile, une petite poussière liquide qui brillait.

Gilchrist pleurait!

Voilà, Monsieur, versez-moi le whisky que le barman a mis à fraîchir dans la cour pleine de brouillard, froide comme une nuit de pôle.

Irish Whisky, Whisky d'Irlande au goût de sang et de larmes, rafraîchis ma bouche amère, ampoulée de fièvre, et réchauffe mon cœur, mon pauvre cœur...

(*Les Contes du Whisky ;*
La Renaissance du Livre, édit.)

MAURICE RENARD

BIBLIOGRAPHIE. — *Fantômes et Fantoches* (1905); — *Le Docteur Lerne, sous-Dieu* (1908); — *Le Voyage immobile* (1909) ; — *Le Péril bleu* (1912); — *Suite fantastique* (*Monsieur d'Outremort* (1913); — *Les Mains d'Orlac* (1920); — *L'Homme truqué* (1921); — *Deux Contes à la plume d'oie* (1923) ; — *Le Singe*, avec Albert-Jean (1925); — *L'Amant de la Morte* (1926); — *L'Invitation à la Peur* (1926); — *Notre-Dame Royale* (1927); — *?Lui?* (1927).

Né à Châlons-sur-Marne le 28 février 1875, Maurice Renard, fils et petit-fils de magistrats, fut destiné par son père à porter la toge. Mais, dès l'enfance, la lecture des contes d'Edgar Poe lui avait révélé sa véritable vocation. Après quelques essais poétiques, il publia, en 1905, sous le pseudonyme de Vincent Saint-Vincent, son premier recueil d'*Histoires singulières*, suivi de nombreuses nouvelles et de romans : *Le Docteur Lerne, sous-Dieu, Le Péril bleu, Les Mains d'Orlac, Le Singe, ?Lui?*. Dans tous ces ouvrages s'affirme l'originalité d'un talent qui sait unir l'imagination la plus puissante à une impeccable logique. Avec Wells et Rosny aîné, Maurice Renard demeure le maître incontesté du roman scientifique qu'il a défini lui-même : « Une fiction qui a pour base un sophisme; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain. »

La peur à laquelle Maurice Renard nous convie n'est pas l'épouvante brutale ; ce ne sont point des scènes d'horreur qui l'engendrent ; la source en est plus profonde, la qualité plus subtile. C'est une peur qui affecte moins les nerfs que l'entendement. Le mystère, l'équivoque en sont inséparables. Elle n'en est que plus aiguë en son étrangeté.

LE RAIL SANGLANT

Harding buvait, affalé sur la table, l'œil mauvais. Sa main rude, enfouie dans sa chevelure rousse, griffait le cuir jusqu'au sang.

Simonson était encore parti!

Un calme de mort régnait sur la prairie déserte.

Harding prêta l'oreille. — Quelqu'un?

L'homme s'empressa de faire disparaître dans une armoire la bouteille de brandy. Puis il écouta, sortit à pas de loup, et s'arrêta, aux aguets.

La nuit obscure laissait à peine entrevoir les bâtiments de la petite gare du railway, perdue dans l'immensité d'herbages, à cette bifurcation qui, seule, lui donnait quelque importance. L'ombre de Harding se projeta sur les rails, encadrée dans le rectangle lumineux de la porte.

Il rentra, pour éteindre la lampe, puis ressortit comme un voleur. Rasant la façade de planches, il se coulait furtivement dans les ténèbres.

Tout à coup, le galop étouffé d'un cheval se fit entendre à une certaine distance, vers le nord. Le bruit sourd décrût peu à peu. Le cheval s'éloignait.

Avec un grognement de rage, Harding, d'un poing crispé, boxa le vide.

— Lucy! murmura-t-il. Cette fois, c'est elle qui est venue le rejoindre!

Et il jura tout bas, pris de fureur, empoigné par une détresse coléreuse.

Un pas s'approchait sans hâte.

Quand Simonson entra dans le bureau, il trouva son compagnon qui buvait, sous la lampe.

— Déjà revenu? fit Harding avec un sourire faux.

L'autre ne répondit pas.

— 22 heures, observa-t-il en regardant l'horloge. C'est vous qui veillez, n'est-ce pas?

— Vous le savez bien.

— Bonne nuit, Harding.

— Meilleure pour vous, Simonson, qui dormirez votre content!

Il entendit le jeune homme se déshabiller derrière la cloison, et perçut le froissement des draps contre les voliges.

Harding, resté seul, songeait dans la nuit. « Lucy galopait sur son mustang, vers la ferme paternelle!... Lucy, toute grisée des baisers de Simonson!... »

Il se leva de sa chaise, ébloui par un vertige noir.

Une force de haine le dressait, sous le coup de lanière d'une souffrance atroce.

Un murmure métallique s'enflait au lointain. Une sonnerie se mit à trembloter, comme une présence surgie. Harding, rappelé au sentiment de ses fonctions, alla se poster sur le quai, pour le passage du convoi 28.

Le train retentissant chargeait l'obscurité. Il passa, dans un élan formidable qui semblait dévastateur, et s'enfonça vers l'est.

Le veilleur resta debout au bord de la voie, hébété, l'œil fixé sur le néant.

Le silence, alors, fut caressé par un appel très doux. Harding, en sursaut, tourna la tête... Simonson parlait en rêvant... Collé à la cloison, Harding discerna des mots sans suite :

— Lucy... Mon cher cœur...

Il y a des douleurs qui semblent refroidir tout votre sang, puis l'embraser. Harding serra les mâchoires pour ne pas rugir.

Mais, du levant, l'express 39 arrivait, précédant d'un quart d'heure le rapide 25, qu'il fallait faire bifurquer. Harding, une fois encore, sortit, machinalement.

Quand la bourrasque du train eut balayé la paix de la station solitaire, il s'approcha du levier d'aiguillage.

Il suffisait de le basculer, et là-bas, cent mètres plus loin, les rails obéissants se rejoignaient.

Harding avait saisi la poignée, fait jouer la clavette à ressort... Il s'arrêta brusquement.

Oh! Cette idée! Cette idée!... Il avait un quart d'heure pour agir!... Pardieu! Tout le monde croirait à un accident! Oh! oh! Cette idée!...

Il se mit à courir, dans l'herbe, le long de la voie, vers l'aiguille. Il disparut...

Un peu plus tard, il revenait; et, faisant irruption dans la chambre de Simonson :

— Debout! Vite! L'aiguille est détraquée!

Simonson, sans un mot, sauta du lit.

— Quelle heure est-il?

— 23 heures 9. Le rapide passe dans six minutes. Courez vite à l'aiguille, Simonson!

— Vous êtes sûr que le levier est en bon état?

— Sûr! Courez à l'aiguille! Le levier, je reste ici, moi, pour le manœuvrer. Cela vous aidera. Mais vite, vite!

Simonson lui cria, tout en s'éloignant au pas de course :

— Le projecteur! Eclairez-moi avec le projecteur!

— C'était bien mon intention, grogna Harding.

Le projecteur à acétylène lança dans l'ombre son tube de plein jour. Harding le braqua sur Simonson, qu'il vit courir de toutes ses forces, faire halte enfin, et se pencher sur l'aiguille.

Harding, invisible au sein des ténèbres, l'observait. Il cria :

— Qu'y a-t-il?

— Des pierres! répondit Simonson. On a introduit des pierres entre les rails.

Il s'activait à les enlever. L'opération terminée d'un côté de la voie, il passa de l'autre, et recommença.

— Ça y est? fit Harding.

— Ça y est! annonça Simonson.

Harding répliqua, toujours criant :

— Le levier ne fonctionne pas davantage! Il y a autre chose!

— Je ne vois rien!

— Regardez mieux, par le diable! Nous n'avons plus que deux minutes!... Le levier ne bouge pas!

Mais quelqu'un qui se serait trouvé derrière Harding aurait vu qu'il n'exerçait aucun effort sur l'appareil.

— Regardez mieux, Simonson! Dans le fond, il doit y avoir quelque chose qui coince! Tâtez sous le rail mobile!

La sonnerie se prit à tinter. Un grondement naissait au bord du silence...

Simonson, nerveux, plongea ses deux mains dans l'entre-rails.

Alors Harding manœuvra le levier, qui bascula promptement. Et l'air fut déchiré par le cri abominable d'une bête humaine prise au piège.

Harding frissonna et, d'un geste brutal, supprima la lumière. Il n'avait vu qu'à peine l'horrible spectacle : Simonson hurlant, les deux mains saisies dans l'étau, et broyées, Simonson fou de souffrance, immobilisé dans

l'attente du train, qui le mutilerait mortellement, s'il ne l'écrasait pas!.. Et cela, il valait mieux ne pas le voir.

Cependant, les hurlements du supplicié ne cessaient de s'élever. Harding n'avait pas prévu cette effroyable conséquence. Il s'était imaginé que tout se déroulerait dans l'obscurité, sans bruit... Ah! Ce train, ce rapide, — quelle tortue! On l'entendait venir; on voyait une lueur roussâtre, deux points de lumière; mais tout cela semblait figé au fond du noir... Et les cris, les appels se succédaient affreusement, — inutiles, — bons, tout au plus, à inquiéter les chiens de prairie...

Harding se boucha les oreilles... Etrangeté! Rien n'étouffait les cris de Simonson...

Le train se rua sur la station. Son vacarme foudroyant tonitrua. Une gifle formidable fit chanceler l'atmosphère.

Le criminel desserra craintivement l'étreinte de ses paumes...

Simonson hurlait toujours, n'est-ce pas?

Oui, toujours.

Les dents grincèrent. La nuit se balançait comme une mer houleuse. Harding revint vers la chambre. Le quai, sous ses pas, semblait se soulever, puis s'abîmer, par l'effet d'un roulis inconcevable.

Il empoigna la hache d'incendie, fixée bien proprement auprès des extincteurs; et il l'arracha si violemment que les crochets sautèrent.

Les cris de Simonson redoublaient.

Harding, lourd comme une statue en marche, se dirigea de leur côté, titubant d'un rail à l'autre. Il étreignait le manche de la cognée avec une force qui lui engourdissait les doigts. Puis il s'aperçut que, de l'autre main, il portait le falot, et que le falot oscillait en tous sens.

Courir! Ah! bon Dieu! Courir! Terminer tout cela sans délai!... Pourtant, une éternité s'écoula; un infini fut franchi. La voie prenait l'apparence d'une échelle gigantesque dont il fallait gravir les traverses une à une.

Harding, les yeux rivés sur les ténèbres, guettait l'apparition de Simonson, la bouche ouverte et criant.

Il le vit enfin, rejeté à l'écart, couché sur le dos et parfaitement immobile. Tout son sang avait coulé de ses poignets tranchés. Nul cadavre plus muet que celui-

là... Mais Harding continuait à l'entendre crier. Debout auprès de la dépouille, et terrifié, le vivant écoutait le mort hurler dans sa tête!... Ses doigts sans force laissèrent tomber la hache, il sentit ses jambes se vider de toute chaleur, et tout à coup sa sueur, d'une poussée, le couvrit d'une eau glaciale.

Il secoua la tête, à la manière d'un cheval harcelé par une guêpe. Il fouilla cruellement ses oreilles, pour en faire sortir l'atroce clameur. Bast! Simonson hurlait de plus belle, en plein cerveau.

Boire! Boire! Boire! C'est cela! Une bonne soûlée, et demain il n'y paraîtrait plus!

Harding revint en arrière, à toute vitesse, portant les cris sous son crâne, comme Sindbad portait sur ses épaules le Vieux de la Montagne.

Et il but, à la régalade, un demi-litre de brandy.

Simonson, loin de se taire, cria plus fort.

L'autre but davantage. Il voulait s'assommer d'alcool et tomber, ivre-mort, sous le poids d'un sommeil écrasant.

Mais rien ne pouvait tuer la voix du fantôme sonore. Attachée au bourreau devenu victime, elle le ravageait... Il fuyait, à présent. Il allait de-ci de-là, trébuchant, tournant, affolé, bondissant, blessé dans des chutes nombreuses...

Tout fut perdu lorsque Harding commença de crier lui-même, pour tâcher de couvrir la voix du mort. Son supplice le lança dans une ronde terrible, parmi les obstacles du quai et du ballast, jetant une plainte ininterrompue, douloureuse et forcenée.

A quoi bon! Toujours et toujours l'agonie de Simonson trouvait en lui mille échos qui l'éternisaient. Il fallait, pour s'en délivrer, un remède plus puissant que le brandy, — plus puissant que la vengeance satisfaite et l'assouvissement de la passion jalouse, — un moyen plus efficace que de hurler soi-même en errant au hasard...

Il fallait l'express de 4 heures, sous lequel Harding se précipita, pour mourir à son tour et rentrer dans le silence.

AUBE D'EFFROI

Deux moyens s'offrent à l'auteur pour créer la terreur : il peut la provoquer par la description de scenes horribles, ou — tâche plus malaisée — faire naître progressivement l'effroi dans l'esprit du lecteur en évoquant autour de lui une atmosphère de mystère et d'angoisse. C'est cette dernière méthode que Maurice Renard a employée dans le passage suivant, un des plus caractéristiques de son roman : *Le Singe*.

Il s'éveilla brusquement, hypnotisé par une tache rouge, les yeux rivés sur la grille où des braises, de loin en loin, crépitaient, chantant la brisure subtile d'un cristal qui se fêle.

Un fantôme livide dressait sa forme entre les rideaux. Le jour, sournoisement, apparaissait.

La pensée d'Eric lui faisait mal, au sortir du sommeil, comme une douleur du corps après l'anesthésie.

— Richard et Charlotte! pensa-t-il. Oh!

La lampe s'était éteinte. Eric, assommé, vivait de méchantes minutes. Il ne bougeait pas. Il écoutait, pareil au condamné qui prête l'oreille aux bruits de l'aube, et qui sait que *c'est aujourd'hui*.

— Il est rentré! murmura-t-il. Et je n'ai pas parlé! Quelle sottise!

Le froid lui raidissait le masque. Il épiait les craquements, les souffles.

Mais la rumeur sourde de l'humanité commençait à s'enfler au fond du silence. Et, avec le jour, le vent naissait. Qui frappait au carreau? La corde de la jalousie, comme une qui a peur dans la rue et qui veut entrer, pour se mettre à l'abri.

Oui, c'était bien la corde. Eric se sentait las, énervé... Les lames de cette jalousie cliquetaient au vent, à l'imitation des ossements dans une danse macabre.

Il se mit debout, et releva la jalousie.

Le froid pinçait. Eric gratta le givre qui dépolissait une vitre. Les rues étaient vides, les maisons hermétiques. Mais, à l'aurore misérable de ce jour d'hiver, alors

que les humains sortaient à peine du sommeil, les choses, elles, semblaient tourmentées d'on ne sait quelle angoisse. On voyait, aux fenêtres closes, s'agiter des stores et des lambeaux, tels des enchaînés qui s'efforcent de fuir. Des persiennes battaient de droite à gauche, à sauter de leurs gonds. L'herbe des Arènes, couchée par des remous de-ci de-là, faisait les mouvements d'une foule en panique, qui ne sait par où s'échapper. Un linge se débattait au balcon d'un « troisième », si désespérément qu'on croyait l'entendre hurler parmi toutes les infimes clameurs qui passaient dans la bise. Il y avait, au ciel, des fumées qui fuyaient comme des signaux d'alarme hissés au faite des maisons. Et tandis que le vent faisait hurler des sirènes plaintives dans un au-delà inexplicable, on pouvait remarquer sur les toits l'étrange attitude des cheminées pivotantes. Postées là en troupes, comme des observateurs casqués, dressées dans leur cuirasse tubulaire, elles ne cessaient de tourner vers les différents lointains de l'horizon leur chef au cimier de tôle, comme si un mystérieux sans-fil les eût averties d'un danger incompréhensible, qu'elles cherchaient à repérer en interrogeant l'espace. On eût dit, à voir l'ensemble de leurs volte-face, qu'à toute seconde quelque chose de suspect, là-bas, attirait leur attention énervée, puis qu'une autre alerte la fixait sur un autre point. Et elles avaient, sous leur visière levée, une manière de visage béant, dont l'obscurité semblait anxieuse et vigilante.

Dans l'aube terrifiée, parcourue de poussières en fuite, une cloche inconnue tinta, présage funèbre emporté par la bourrasque.

Eric tâcha de sourire.

— Littérature! dit-il tout haut.

C'était bien, en effet, son état d'esprit qu'il prêtait aux choses et dont il animait le spectacle du dehors. Il subissait une crainte irraisonnée. La proximité de Richard et de Charlotte lui était insupportable. Il avait peur de sa souffrance portée au paroxysme, peur de lui-même, de ce qui lui arriverait s'il demeurait là, aux écoutes de la muraille. Il s'inquiétait de se sentir hors de lui, au comble de l'agacement, déprimé par la faim, la mauvaise nuit, l'inaction et la contention forcenée des jours précédents. Marcher, éprouver sur sa figure le frottement de l'air vif, aller au hasard, mais faire jouer ses muscles et se laisser un peu assainir par l'haleine de la Nature! Fuir, lui aussi, fuir le voisinage intolérable! Au retour, il aviserait. Car il était temps que cela finit; un instinct l'en avertissait, et le miroir de la cheminée le lui confirma, en reflétant sa face cave et défaite.

Il s'enveloppa de sa pelisse, mit son chapeau, mangea quelques gaufrettes, et, sortant, referma la porte sans bruit.

Trois pas sur le palier, et, tout de suite, arrêt.

Une masse sombre encombrait les dernières marches

Un homme affalé au seuil des Cirugue.

Immobile. Couché...

Richard!

Mort.

(*Le Singe* ; Éditions G. Crès et Cie.)

JEAN RICHEPIN

(1849-1926)

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Etapes d'un réfractaire* (1872); — *L'Étoile* (1873); — *La Chanson des Gueux* (1876); — *Les Caresses* (1877); — *Madame André* (1877); — *Les Morts bizarres* (1877); *La Glu* (1881); — *Quatre petits romans* (1882); — *Nana Sahib* (1883); — *Le Pavé* (1883); — *Miarka, la fille à l'ourse* (1883); — *Les Blasphèmes* (1884); — *La Mer* (1886); — *Monsieur Scapin* (Comédie-Française, 1886); — *Braves Gens* (1886); — *Le Flibustier* (Comédie-Française, 1888); — *Césarine* (1888); — *Le Chien de garde* (1889); — *Truandailles* (1890); — *Le Cadet* (1890); — *Le Mage* (Opéra, 1891); — *Par le Glaive* (Comédie-Française, 1891); — *Cauchemars* (1892); — *La Miseloque* (1893); — *L'Aimé* (1893); — *Mes Paradis* (1894); — *Vers la joie* (Comédie-Française, 1894); — *Flamboche* (1895); — *Theâtre chimérique* (1896); — *Les Grandes Amoureuses* (1896); — *Le Chemineau* (Odéon, 1897); — *La Martyre* (Comédie-Française, 1897); — *Contes de la décadence romaine* (1898); — *La Bombarde* (1899); — *Les Truands* (1899); — *La Gitane* (1899); — *Lagibasse* (1900); — *Impératrice* (1901); — *Contes espagnols* (1901); — *La Du Barry* (1905); — *Don Quichotte* (Comédie-Française, 1905); — *Miarka* (Opéra-Comique (1905); — *Le Chemineau* (Opéra-Comique, 1905); — *La Belle au bois dormant* (Théâtre Sarah-Bernhardt, 1907); — *La Route d'émeraude* (Vaudeville, 1909); — *Macbeth* (Comédie-Française, 1914); — *A travers Shakespeare* (1914); — *Proses de guerre* (1915); — *Poèmes durant la guerre* (1918); — *Contes sans morale* (1920); — *Le Coin des Fous* (1921).

Poete, romancier, dramaturge, conteur, journaliste, traducteur, conférencier, Jean Richepin fut assurément l'une des figures les plus vivantes de la littérature contemporaine.

Il était né le 4 février 1849 à Médéa. Après de brillantes études, il entra à l'Ecole Normale, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer à la littérature. Son premier livre de vers, publié en 1876, *La Chanson des Gueux*, lui valut la célébrité, mais aussi une condamnation en justice. Depuis lors, sa verve fougueuse s'assagit et ses romans : *La Glu*, *Miarka*; son beau recueil de poèmes : *La Mer*, ses drames : *Le Flibustier*, *Par le Glaive*, *La Martyre*, *Le Chemineau* (où s'exprimait sa nostalgie d'éternel nomade) lui ouvrirent les portes de l'Académie. Il occupait depuis 1908 le fauteuil d'André Theuriet.

Les contrastes ne lui déplaisaient pas. Ce grand romantique était aussi un réaliste; et s'il s'est révélé humoriste à ses heures, Jean Richepin sut, quand il lui plaisait, évoquer le sombre génie de l'Epouvante : Des *Morts bizarres*, qu'il publia au début de sa carriere, au *Coin des Fous*, l'un de ses derniers livres, il a prouvé sa maîtrise dans le genre où s'illustra Edgar Poe.

LA MACHINE A MÉTAPHYSIQUE

Pourquoi dit-on que je suis fou ?

Parce que je ne vis pas absolument comme tout le monde, parce que je ne joue pas mon rôle de mouton de Panurge, parce que je reste enfermé des semaines, des mois entiers, est-ce une raison pour m'appeler fou ? Sait-on pourquoi je vis ainsi ? Quelqu'un s'est-il demandé ce que je faisais dans ma solitude ? Et si quelqu'un a voulu le savoir, et si je n'ai point voulu le dire, est-ce une raison pour m'appeler fou ?

Je crois au contraire être un sage, grâce à la vie que j'ai toujours menée, grâce surtout à l'idée que j'ai conçue dans cette vie. Certes, quand cette idée commença de naître en moi, je n'étais point fou.

J'avais beaucoup lu, beaucoup étudié. Les philosophes m'attiraient particulièrement. Mais je n'aime pas les philosophes de nos jours; car ils ne sauraient être vraiment philosophes. Pour concevoir un système, il faut la vie contemplative, solitaire, absorbée. Or, comment voulez-vous trouver ces conditions d'étude dans notre monde remuant, où l'on respire par tous les pores la distraction ? Je me plaisais donc au commerce des philosophes anciens. Par un raffinement d'étude, je recherchais ceux dont les œuvres mutilées ne nous sont arrivées que par fragments, ou à travers des traductions, Leucippe, Démocrite, Empédocle, Héraclite, Parménide. J'éprouvais une joie singulière à reconstruire ces vieux systèmes à l'aide des débris qui en restent, comme Cuvier a reconstruit avec quelques os les espèces antédiluviennes. Les hommes qui s'occupent de ces choses pourront seuls comprendre le bonheur que j'eus à retrou-

ver ainsi la théorie des Homéoméries d'Anaxagore, et quelques autres. A côté de ces fragments, je chérissais aussi les systèmes complets, mais si obscurs, des mystiques et des théologiens, subtiles profondeurs où plonge avec délices un esprit rompu aux exercices métaphysiques. Les Alexandrins, Plotin, Porphyre et Jamblique, m'ont ravi ; et j'ai goûté des voluptés ineffables avec saint Anselme et saint Thomas d'Aquin.

Si je parle de toutes ces lectures, dont la moindre suffit à prouver un savant, ce n'est pas pour en tirer vanité ; c'est d'abord pour montrer que j'étais simplement un travailleur et non un fou ; et c'est surtout pour expliquer comment naquit en moi l'idée dont je parlais tout à l'heure. Voici !

Dans toutes ces lectures je remarquai une chose, qui est le point de départ de mon système : à savoir qu'au milieu des hypothèses cosmogoniques et théologiques, l'esprit humain se meut moins par raisonnement que par intuition. Il ne s'agit point ici de syllogismes, puisqu'on ne va pas du *connu contenant* à l'*inconnu contenu*. Il s'agit de poser l'*inconnu contenant*, c'est-à-dire, en d'autres termes, de voir l'absolu. Prouver ne signifie rien ; il faut voir. On voit ou on ne voit pas. Je l'expérimentais à chaque instant sur moi-même. Telle affirmation, où jusqu'alors je n'avais pu saisir aucun sens, s'illuminait tout à coup pour moi après une longue méditation. L'absurde devenait une vérité évidente. J'éprouvais ce que devrait ressentir un aveugle à qui l'on aurait longuement expliqué les couleurs sans pouvoir lui rien faire entendre, et dont les yeux s'ouvriraient soudainement.

Si je comprenais par ce procédé les vérités métaphysiques, c'est donc qu'elles avaient aussi été découvertes par ce procédé : tel fut mon premier pas. J'en inférai que l'absolu était pour nous non une conclusion, mais une apparition. Un fait, au premier abord bizarre et déraisonnable, me donna raison : je veux parler du sens extra-humain que prennent parfois les mots. Un mot, un assemblage de mots, une phrase, est là, devant moi ; cela fait une absurdité ; on dirait des hiéroglyphes ; je répète le mot, la phrase, sans plus y attacher aucun

sens ; je cloue en quelque sorte mon esprit à la forme matérielle du mot, à l'image des signes alphabétiques, au son des syllabes ; une semaine, un mois, plusieurs mois de suite, il m'arriva de me faire ainsi volontairement hanter par une absurdité incompréhensible ; un beau jour, le sens humain de cette absurdité s'oblitérait, la forme et le son du mot se faisaient symboles, et je comprenais l'incompréhensible.

J'avais trouvé la clef de la métaphysique.

Je ne raconterai pas comment peu à peu l'idée se précisa, au point de se condenser en théorie. Outre que cela serait trop long, il y a dans les lentes et ténébreuses transformations d'une idée tout un labyrinthe de réflexions dont on perd le fil quand on en est sorti. Après avoir montré comment je fus conduit à la porte de ce labyrinthe, je dirai seulement ce que j'ai trouvé à la sortie : mon système de la *Métaphysique sensible*.

Jusqu'ici, dans l'homme, on n'a considéré que trois choses : les sens, la conscience et la raison. Pour rendre plus claire la suite de mon discours, j'appellerai les sens proprement dits sens externes, en tant qu'ils s'appliquent aux objets extérieurs, et je réunirai la conscience et la raison sous le nom de sens internes, en tant qu'ils s'appliquent l'un et l'autre au moi et à ses modifications.

L'erreur métaphysique qui pèse encore sur nous devient ainsi palpable : les matérialistes appliquent les sens externes, et les spiritualistes les sens internes, à l'absolu. Or, l'absolu n'est ni dans les objets extérieurs ni dans le moi. De là l'impuissance des recherches humaines sur l'absolu, impuissance qui a été constatée de tout temps. Les sceptiques ont tranché la question en niant la métaphysique. Les chercheurs sincères ont essayé de sortir de l'erreur, les mystiques par l'extase, et les théologiens par la foi. Mystiques et théologiens étaient dans le vrai en cherchant un moyen nouveau ; mais les uns et les autres retombaient dans l'erreur en soumettant l'extase et la foi aux procédés de la raison.

Un seul homme, avant moi, a soupçonné le procédé infaillible qui mène à l'Absolu. C'est le théologien Thomassin, qui a écrit ces mots :

Mens, sola sibi reddita, naturæ suæ ingenium et præstantiam totam obtinens, naturaliter ominatur SENTIT*que summum aliquid et* INEXCOGITABILE *principium.*

L'âme, rendue à elle-même, seule, en possession de tout son être et de toute sa puissance, perçoit naturellement et SENT *ce quelque chose, ce principe souverain* INACCESSIBLE A LA RAISON.

Les mots sont précis, et je crois que l'intelligence la plus vulgaire les peut comprendre. Cette phrase rendra tout à fait simple ce qui me reste à dire pour compléter ma théorie, qui peut maintenant s'exposer dans une seule affirmation :

A côté des sens externes et des sens internes, il y a un autre sens, à la fois interne et externe, saisissant son objet comme les sens externes, immatériel comme les sens internes, n'ayant absolument rien de commun avec les uns et les autres, et qui est le SENS DE L'ABSOLU.

Mais que dis-je? qu'ai-je écrit là? En vérité, la peur me prend. J'ai tenu mon esprit aussi calme que j'ai pu, pour expliquer simplement ma découverte. Maintenant que cela est fait, je suis terrifié. Ai-je bien lu ce que je viens d'énoncer? C'est comme si j'écrivais que l'homme a un troisième œil! C'est pis encore! j'ai écrit que l'homme avait un nouveau sens. Monstruosité! Il me semble que j'entends rire autour de moi. On dit fou, fou, fou! Je suis bien lucide, cependant. Mon cerveau est sain, j'en suis sûr. Non, je ne suis pas fou, ce n'est pas vrai. Je vois. Je vois, vous dis-je. Mais ils ne voudront pas croire que je vois, puisqu'ils sont aveugles. Malheur! malheur! qui donc m'écoutera sans rire? Comment montrer *cela? Cela* est néant pour eux. Les yeux ne le voient point. Les oreilles ne l'entendent point. Les mains ne le touchent point. La conscience n'en parle point. Horreur! la raison elle-même ne le peut point comprendre. Ah! tu vois bien, tu avoues que tu es sorti de la raison, tu es fou! Non, non, mille fois non. Qui donc m'appelle fou? Vous mentez! tout le monde rit, n'est-ce pas? Eh bien! si je suis fou, je le serai jusqu'au bout; j'en mourrai s'il le faut; mais, ce que je vois, vous le verrez aussi. Mon sens de l'absolu est là, il vit, il est. Ce sens nouveau, je l'exercerai, je lui sacrifierai tout, j'écrirai les choses

qu'il me révélera, et ces choses seront si prodigieuses, si resplendissantes, si vraies, que le monde en sera ébloui. Il faudra bien qu'on m'écoute, quand on entendra l'*Apocalypse évidente*.

L'analogie m'offrit immédiatement le moyen d'exercer vigoureusement ce nouveau sens. Je remarquai que les aveugles ont le sens du toucher extrêmement délicat et que les sourds en revanche arrivent à comprendre par les yeux, au mouvement des lèvres, les mots qu'ils n'entendent pas. Il devenait facile d'en conclure que l'atrophie d'un sens profitait aux autres.

Je compris alors pourquoi les prêtres de Bouddha s'astreignent à l'immobilité solitaire et silencieuse, et je ne trouvai plus ridicule la position de ces voyants absorbés par leur nombril. Ils cherchent dans l'extase contemplative l'oubli du monde sensible. Malheureusement l'extase ne dure pas : et, malgré leur héroïsme, ces immobiles ont des sensations dans l'intervalle des accès cataleptiques. Puis n'eussent-ils même que des sensations indistinctes et confuses, ils ont toujours à l'intérieur la Conscience et la Raison qui travaillent, et ainsi ils sont perpétuellement distraits, sinon par les sens externes, au moins par les sens internes.

Il fallait donc trouver un état dans lequel l'esprit ne serait occupé ni de sensations ni de pensées.

Était-ce possible?

Pour les sensations, oui. Rien de plus facile, avec une volonté ferme et résolue, que de se rendre aveugle, sourd et muet. C'est une affaire de nerfs à paralyser, rien de plus. Le jour où je voudrais, je pourrais me priver de mes sens, en ne conservant du toucher que ce qu'il en faut pour écrire dans l'ombre mes visions. Ainsi j'arriverais à n'avoir plus que des souvenirs de sensations qui s'effaceraient peu à peu dans une mémoire laissée sans culture de ce côté.

Pour les pensées, la chose devenait moins facile. Cesser de penser, n'est-ce point cesser d'être? Oui, au sens vulgaire du mot; mais non au mien. Qu'avais-je besoin des modes de penser en usage? Que m'importait le raisonnement sous toutes ses formes? Donc il fallait cesser de penser, ou du moins penser le moins possible. Pour

cela, pour me guérir de cette maladie, j'avais le remède tout prêt dans l'idée fixe. L'idée fixe, c'est l'atrophie de toutes les idées au profit d'une seule. Cela rentrait dans mon régime d'atrophie des sens.

Ce régime, qui allait devenir le mien, se réduisait donc à ceci : annihiler, autant que faire se pourrait, tous mes sens internes ou externes, pour laisser le jeu libre et pour donner une excessive acuité au sens de l'absolu.

Restait, avant d'entreprendre le grand œuvre, à préciser les circonstances où ce sens avait le plus de vigueur et le plus de commodité à s'exercer. Mes réflexions et mes recherches furent longues sur ce point. Un souvenir de ma jeunesse me mit sur la voie de ce que je désirais trouver. Quelque délicate que soit la matière de ce souvenir, j'ose y insister dans l'intérêt de la science, et pour bien faire comprendre le moyen que je crus devoir employer.

Tout le monde sait qu'il y a dans la jouissance nerveuse un instant très court, et par conséquent très peu étudié, pendant lequel l'être tout entier se fond comme un fil de métal dans un courant électrique. Il y a là comme un éclair où l'homme s'abîme dans la substance, dont il est à ce moment en quelque sorte le conducteur. La création tout entière vit dans cet éclair; et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, le microcosme de l'absolu. Je trouvai cette subtile explication en me rappelant la sensation elle-même.

D'autre part, je considérai que cet instant est, comme je l'ai dit, un éclair, et qu'il n'y a aucun moyen de faire durer cette espèce d'éclair. Mais je fis attention que la jouissance nerveuse a cette propriété étrange, non en tant qu'elle est jouissance, mais en tant qu'elle est nerveuse. Les Orientaux ont bien saisi cela, eux qui se mettent dans l'extase par la douleur. Dans la douleur nerveuse, en effet, si l'éclair est moins vif, il est plus durable. On peut produire ainsi un ébranlement dans lequel tout s'annihile, une sorte de courant qui fond tout l'homme. C'est alors précisément le cas où l'esprit effaré peut être tout à l'absolu.

Je n'avais plus qu'à imaginer un genre de douleur nerveuse continue, assez puissante pour me jeter dans cet état, et un appareil qui, tout en m'empêchant d'échapper à cette douleur, me permît d'écrire mes visions. Le genre de douleur auquel j'arrêtai mon choix fut l'agacement prolongé des nerfs dentaires, et ce choix m'inspira en peu de temps l'appareil ingénieux dans lequel je vais m'asseoir tout à l'heure.

Ainsi, maintenant, voilà qui est bien décidé : je vais me livrer à l'absolu. Depuis quinze ans que j'ai conçu mon système et mis à exécution mon régime, je crois que je suis enfin dans l'état nécessaire pour tenter les dernières et grandes expériences. Je me suis fait toutes les mutilations qu'il fallait. Je suis aveugle et sourd. Je n'ai point dit un mot depuis quinze années. J'ai renoncé à l'usage des sens grossiers et imparfaits, y compris la Conscience et la Raison, qui pouvaient gêner mon sens nouveau. Je n'ai gardé du vieil homme que l'attention et la volonté. Je sais écrire dans l'ombre. J'y écrirai les mots de lumière.

Ma première expérience durera environ une heure. Il est à présent sept heures du matin. Mon vieux domestique arrivera dans ma chambre à huit heures. Là, il trouvera écrits mes ordres, ainsi qu'il en a l'habitude tous les jours. Dans ces ordres, je lui dis de descendre à cette salle basse de mon château, où il n'est jamais entré, et je lui indique le moyen de me faire sortir de l'appareil, s'il me trouvait évanoui. J'écris tous ces détails afin de bien constater que j'agis en pleine liberté et sachant parfaitement ce que je fais.

Comme je pourrais mourir aussi pendant l'expérience, j'ai tenu à relater brièvement et clairement l'histoire de ma théorie. C'est par la même raison que je vais maintenant décrire mon appareil métaphysique, ne voulant en aucun cas laisser de mystère après moi.

C'est un fauteuil machiné dont j'ai agencé moi-même toutes les parties. Mes jambes seront tenues immobiles par une gaine dans laquelle je les introduirai en m'asseyant. Une fois assis, je passerai mon bras gauche sur le bras du fauteuil, et ma tête le long de l'oreillette de droite. Dans cette position, j'ouvrirai la bouche, qui sera maintenue ouverte par un solide tampon de fonte recouvert de gomme élastique où je puisse mordre sans me

briser les mâchoires. Du côté de l'oreillette, dans l'interstice que fera l'ouverture de ma bouche, je placerai le petit mécanisme qui doit produire la douleur, et qui est composé d'une vrille à mouvement rapide et continu. Cette vrille devra s'enfoncer dans une dent creuse, dont je souffre, de façon à faire un demi-centimètre de chemin pendant l'heure. Un autre mécanisme fera courir lentement sous ma main droite, libre à partir du poignet, un rouleau de parchemin sur lequel j'écrirai au fur et à mesure ce que je verrai. Pour éviter la lâcheté naturelle à l'homme, et qui pourrait m'inciter à arrêter le mécanisme de la vrille, j'ai arrangé le tout de la manière suivante : Un bouton est situé à portée de ma main gauche. A une pression que j'exercerai, la machine obéira. Je serai soudain rivé au fauteuil par des attaches de fer qui entoureront mes bras et fixeront ma tête, et en même temps les deux mécanismes fonctionneront. Une fois partis, il me devient impossible de les arrêter. Le mouvement est monté pour une heure.

. . . .

... J'y suis. — Tout va bien...

... J'écris ceci sur le rouleau, pour essayer...

... Douleur atroce. — Bon. — Commencement. —

... J'attends...

... Joie. — Horreur. — Absolu. — Absolu. — Des mots ? Je vois enfin. — Inexcogitabile. — Fou. — Fou. — Fou. ... Joie. — Joie...

Des mots pour dire ? — Evident. — Parbleu. — Oui.

. . . .

. . . .

... Assez. — Triangle. — Assez...

... Absolu. — Voici. — Enfin. — Voici. — Voici...

. . . .

. . . .

II

A huit heures, le vieux domestique entra dans la chambre de son maître, y trouva les ordres écrits et descendit dans la salle basse.

Le fou était dans son fauteuil. Il était mort. Ses jambes

convulsées avaient tordu la gaine sans pouvoir en sortir. Le poignet de sa main gauche était tout déchiqueté par le gantelet de fer qu'il avait secoué en vain. On voyait les tendons à nu, raides comme des cordes à violon. Le bras droit était retenu de l'épaule au coude, mais s'était dégagé du coude au poignet ; et la main, ne pouvant arriver jusqu'à la tête, s'était collée à la poitrine, qu'elle avait labourée à coups d'ongles, et dans laquelle deux doigts tordus étaient entrés jusqu'à la première phalange. La tête, renversée et maintenue par l'oreillette, était hideusement grimaçante. Une écume sanglante coulait des gencives. Les dents avaient traversé le caoutchouc et s'étaient cassées en mordant la poire d'angoisse.

Le rouleau marchait encore, et la vrille continuait dans la dent trouée à faire implacablement son grincement imperceptible : *bzi, bzi, bzi.*

C'était le rire de l'absolu.

(*Les Morts bizarres ;* Fasquelle, édit.)

J.-H. ROSNY AINÉ

BIBLIOGRAPHIE. — *Nell Horn*; — *Les Xipéhuz*; — *Le Termite*; — *L'Aube du Futur*; — *Dans les rues*; — *La Vague rouge*; — *La Guerre du feu*; — *Perdus*; — *Les Trois Rivales*; — *L'Enigme de Givreuse*; — *La Force mystérieuse*; — *Marthe Baraquin*; — *Les Rafales*; — *La Mort de la Terre*; — *Amour étrusque*; — *L'Appel du bonheur*; — *Dans les étoiles*; — *La Comtesse Ghislaine*; — *Les Pures et les impures*; — *Dans la nuit des cœurs*; — *L'Amoureuse Aventure*; — *L'Assassin surnaturel*; — *La Juive (Rachel et l'amour)*; — *Torches et lumignons*; — *L'Etonnant Voyage de Hareton Ironcastle*; — *Et l'Amour ensuite*; — *Une jeune fille à la page*; etc.

En collaboration avec J.-H. Rosny jeune, et sous le pseudonyme collectif J.-H. Rosny : *Le Bilatéral*; — *L'Impérieuse bonté*; — *Daniel Valgraive*; — *Résurrection*; — *Vamireh*; — *Eryrnah*; — *Un autre monde*; — *L'Indomptée*; — *Le Docteur Harambour*; — *Le Fauve*; — *Marc Fane*. — *Le Testament volé*; etc.

J.-H. Rosny aîné (Joseph-Henry Boëx) est né en 1856 à Bruxelles, d'une famille française, belge, hollandaise et espagnole. Il écrivit d'abord des ouvrages en collaboration avec son frère Seraphin-Justin (né en 1859). Après avoir publié *Nell Horn*, il fait la connaissance d'Edmond de Goncourt et devient un des familiers du « Grenier » d'Auteuil. En 1897, Goncourt le désigne pour faire partie de sa future Académie; il en est le président depuis la mort de Gustave Geffroy.

Il est difficile d'enfermer dans une formule toute faite l'œuvre de J.-H. Rosny, une des plus riches et des plus diverses qui soient. Ce grand créateur a traité presque tous les sujets, depuis l'étude de l'homme primitif jusqu'à celle de nos contemporains. Il a, chemin faisant, écrit quelques romans « merveilleux-scientifiques » : *La Force mystérieuse*, *Les Xipéhuz*, *Le Cataclysme*, *Un autre monde*, *La Mort de la Terre*, qui ne le cèdent en rien aux plus originales inventions de Wells.

LA MANGEUSE D'HOMMES

Le crépuscule venait de mourir sur les collines; la lune géante se levait dans l'échancrure de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise,

les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre insoumise à l'homme après des millénaires de civilisation, une fécondité implacable, farouche, vaste comme l'éther, invincible comme l'Océan, poignait, dominait, surprenait le cœur de James Mc Carthy, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poème.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Bavadjee le Coureur, grêle, les épaules hautes et timides, taillé dans un minimum de matière, mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. Devant lui, Djoûna, le guide donné par le village de Nardonarès pour indiquer le gîte de la tigresse, de la Mangeuse d'hommes qui venait d'enlever un laboureur. A mesure qu'ils avançaient, la nuit murmura plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongea sur la plaine; de grandes chauves-souris nagèrent dans la lumière orange.

Bavadjee se rapprocha de Mc Carthy : son effroi se compensait d'un intime orgueil à servir l'Irlandais trapu, aux prunelles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse.

« Approchons-nous ? demanda James.

— Oui, maître. »

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna fit halte en tremblant. La main tendue, il soupira :

« C'est là !

— C'est là ? demanda Mc Carthy. Connais-tu la position exacte ?

— Un jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une génisse égarée... j'ai vu la « Mangeuse d'hommes » au bord de sa caverne... »

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres :

« Elle achevait de dévorer une jeune femme !... Depuis, Chandranahour, le même qui a été emporté ce soir, a été lui aussi témoin, au même endroit, d'une scène semblable...

— C'est bien, dit Mc Carthy... Alors tu peux me con-

— Je le puis, répliqua l'Hindou avec une résignation douce...

— En marche, alors ! »

Ils contournèrent un fourré, ils trouvèrent un sentier naturel, creusé par le passage des eaux hivernales. La lune, à mi-route du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, avec des regards aigus vers les pénombres. Le frôlement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol, se confondait à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et dans la tremblerie légère des figuiers. Une délicatesse funèbre, une sinistre et velouteuse fraîcheur, émanait de toutes les indécisions de l'entour. Comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djoûna, à l'approche inévitable de la péripétie, tombaient dans une sorte d'hypnose, source de la passive bravoure de tant d'Orientaux, de ces résistances doucement têtues devant lesquelles l'Occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée mi-éteinte, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en Mc Carthy, la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille ; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas douteuse sa conduite; il croyait en la fermeté de son bras, la lucidité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide, il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électrique allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminait ces choses, à la manière peu analytique des hommes d'action, il vit Djoûna tressaillir et se tourner vers lui.

« Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierres... »

Ils s'arrêtèrent. James prit un des rifles qu'il avait laissé porter à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent. Une broussaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles; mais en

avançant la face, on pouvait apercevoir les moindres détails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de lueurs aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, Mc Carthy se pencha par-dessus la pierre et approcha le front de la broussaille.

Son âme s'emplit d'horreur innommable.

Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au bord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souveraine, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le laboureur Chandranabour. Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même, ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses paupières s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs, et sa poitrine palpiter comme une poitrine de passereau pris au piège. La tigresse le regardait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte épiant la souris. Et, comme une chatte, il vint un moment où elle lâcha sa proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormeuse.

L'Irlandais, le rifle à l'épaule, n'osa tirer; une révulsion de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal sûre. Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, lentement, Chandranabour bougea, étendit les mains, se souleva sur les coudes. La lune éclairait en plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense ; l'attouchement de la mort avait raidi sa bouche, empli de stupeur et agrandi démesurément ses pupilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillée. Alors, Chandranabour se mit à ramper, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. Mc Carthy voyait approcher le visage livide du misérable et de nouveau remit le rifle en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranabour rendit impossible toute intervention : sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

« *Dam' it all!* » murmura James.

Cependant, encouragé pas la persistante indifférence de la « Mangeuse d'hommes », le laboureur se mit à ramper plus vite. Une navrante espérance éclaira ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit la bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

« Elle joue! murmura Djoûna, qui s'était avancé auprès de Mc Carthy.

— Oui, dit l'autre... elle joue, la damnée brute! »

Des ténèbres étaient sur son âme. Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan; qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore, jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la « Mangeuse d'hommes » sans la tuer, de la tourmenter, de l'insulter, et de lui faire subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans : — Du calme!

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de brouiller ses pupilles. Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait âprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquevillé, semblait quelque infime herbivore, maigre et frêle et sans défense sous la reine des jungles et des forêts. Elle, blasée, bientôt voulut reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi des forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards, elle se tint immobile, ses prunelles d'ambre s'entre-fermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ce repas vivant que bientôt elle se résoudrait à faire, la sinistre magnificence du muscle triomphant.

Pourtant le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de sa prunelle, et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il se redressa, il recommença sa fuite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

Mc Carthy, cette fois, avait reconquis tout son sangfroid. Il laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésitant une seconde entre la prudence qui voulait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête... Enfin la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

« Courage! » hurla l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eut pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable emblème de la force. Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuya au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. Mc Carthy prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen : elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages, ou tout au moins qu'elle tuerait hâtivement, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

— Maître, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer?

— Non, je la veux prisonnière !... Chandranahour, êtes-vous blessé?

« Non, monsieur, un peu faible seulement! »

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude et une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

« Bien... bien ! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester avec moi pendant que Bavadjee et Djoùna iront chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ?

— Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

— En ce cas, Bavadjee, tu peux partir... Ton rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va !... »

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entrelaçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pressaient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une grandeur de déité souveraine, de déité pareille aux forces meurtrières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont l'Inde a fait d'innombrables Entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient ; toutefois, ils se rassuraient surtout de la présence de l'Européen, et, au moment où les porteurs s'apprêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

« Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te voilà courbée et captive... Un homme t'a vaincue! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta fureur ! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des chariots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais les délices !... Ta vie sera une humiliation profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que tu t'es jouée de leurs angoisses !... »

La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce, elle reconnaissait la suprématie de l'homme.

ALPHONSE SÉCHE

BIBLIOGRAPHIE. — *Emile Faguet*, biographie critique (1904) ; — *Contes des yeux fermés* (1905) ; — *Alfred de Musset anecdotique* (1907) ; — *Les « Poètes-Misère »* (1907) ; — *Les Muses françaises*, anthologie des femmes poètes (1908) ; — *Stendhal* (1912) ; — *Les Accents de la satire dans la Poésie contemporaine* (1912) ; — *Les Caractères de la Poésie contemporaine* (1913) ; — *Le Miroir des Ténèbres* (1914) ; — *Le Désarroi de la Conscience française* (1914) ; — *Les Guerres d'Enfer* (1915) ; — *Le Général Joffre* (1916) ; — *L'Oreille sur le Cœur* (1916) ; — *Quatre Poèmes pour la France* (1916) ; — *Les Noirs* (1919) ; — *Seul, un homme...* (1921) ; — *Paroles pour notre bonheur* (1922) ; — *Dans toute cage il y a deux oiseaux* (1923) ; — *Le Dictateur* (1924) ; — *Le Jardin de consolation* (1925) ; — *Histoire merveilleuse de Jésus* (1926).

En collaboration avec Jules Bertaut : *L'Évolution du Théâtre contemporain* ; — *Au temps du Romantisme* ; — *George Sand* ; — *Baudelaire* ; — *Tolstoï* ; — *Diderot* ; — *Lord Byron* ; — *Verlaine* ; — *Balzac* ; — *Goethe* (Collection de *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains* ; — *Un Sans-Patrie*, pièce en trois actes (1912).

Alphonse Séché — fils de l'historien Léon Séché, qui a laissé des ouvrages si appréciés sur le Romantisme, — est né à Nantes le 29 janvier 1876. Son service militaire achevé, il entre dans le journalisme et devient rédacteur au *Siècle*. En 1902, il fonde une revue, *La Critique indépendante* ; puis il collabore, avec Lucien Besnard, Romain Rolland, Maurice Pottecher et Gabriel Trarieux, à la *Revue d'Art dramatique et musical*. En 1905, avec Jules Bertaut, il fait paraître dans la collection de *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains* une série de biographies. Depuis lors, il a publié des essais de critique et de philosophie, des poèmes, et une *Histoire merveilleuse de Jésus*, qui attestent chez lui une rare diversité de dons.

Pendant la guerre, Alphonse Séché fonde et dirige le *Théâtre aux Armées*. Il est aujourd'hui lecteur à la Comédie-Française.

Il faut faire une place à part dans son œuvre à deux recueils de contes : *Les Contes des yeux fermés* et *Le Miroir des Ténèbres*. Dans ces ouvrages Alphonse Séché a recréé en quelque sorte, avec une exactitude photographique, les rêves et les cauchemars absurdes et terrifiants qui peuplent notre sommeil, et il a réussi, — avant Freud, — une troublante étude du subconscient.

DANS L'ESCALIER

Dans la nuit, péniblement, mon pied butant contre chaque marche, je montais l'escalier. J'atteignais presque au palier du second étage, quand un léger bruit me fit tressaillir. Je m'arrêtai pour écouter ; c'était un petit tic tic monotone et régulier. Je n'aurais pu dire d'où cela venait ; une inquiétude grandissait en moi.

Je montai une marche... Le bruit se fit plus distinct. Je tendis l'oreille : tic, tic, tic, tic... le battement d'une montre.

Une montre !

Quelle idée !

J'écoutai encore... Ce ne pouvait être que le tic tac d'une montre... Mais alors ?...

Je ne pensais pas à crier, et puis je n'aurais pas pu, j'avais la gorge serrée comme par une main.

Sans remuer, je fixais l'ombre, cherchant à pénétrer l'effrayant mystère de la nuit. Je ne distinguais rien et, cependant, je savais qu'un homme était là, je le devinais blotti dans l'angle d'une porte, prêt à me frapper.

Comment fuir ?

Je me mis à descendre à reculons, coulant une jambe, puis l'autre, sans bruit, — espérant me soustraire à l'homme sans qu'il s'en doutât. Mais, tout à coup, mon pied manqua la marche... Ce fut une brisure... J'étais précipité dans le vide, dans le noir, dans l'infini. Je fis une chute si longue, si longue, qu'il me parut que jamais plus je ne ferais autre chose que de tomber ! Et, pourtant, comme je ne voyais ni ne touchais rien, petit à petit, je perdis la notion du temps et de l'espace, et, quoique sans doute je fusse toujours précipité dans le vide éternel, j'eus l'impression de l'immobilité. Je ne reposais sur rien, je n'étais suspendu à rien et, malgré cela, il me semblait être un point fixe dans l'éternité.

A peine m'étais-je fait cette réflexion que je me retrouvais dans l'escalier. L'homme m'y attendait toujours, — j'entendais le tic tac de sa montre.

Cette fois, je voulus lui échapper en passant rapidement devant lui. Je pris mon élan...

... Les marches se dérobèrent sous mes pieds...

Et soudain je sentis le poids d'une main sur mon épaule, cependant que, tout bas, une voix murmurait à mon oreille :

« Chut ! taisez-vous,... ne bougez pas ; d'ailleurs, j'ai l'habitude, vous ne sentirez rien !

— Soyez tranquille, dis-je, je serai courageux. »

Et, avant que j'eusse le temps de faire un mouvement, de dire *ouf*, il me plongea son couteau dans le cœur !...

(*Contes des yeux fermés ;* Editions Sansot, L.-H. Alexandre, édit.)

A LA FOIRE

Il y avait la foire, à Nice. La place Masséna, le quai Mac-Mahon étaient couverts de baraques. Je baguenaudais...

Sur un tréteau, un gugusse sale débitait un boniment. Bien que la nuit fût riche d'étoiles, il tenait un énorme parapluie au-dessus de sa tête. J'approche. Il disait :

« Entrez, entrez, venez voir la pluie mystérieuse ; entrez, entrez, vous serez trempés jusqu'à la rate, sans cesser d'être secs comme de l'amadou ; entrez, entrez, venez voir la pluie mystérieuse ! »

Ça coûtait deux sous. J'entre. Me voilà au plus épais d'un bois. On étouffait.

« Il y a de l'orage dans l'air, dit un loustic.

— Ça sent le soufre, fait un autre, le diable n'est pas loin ! »

Un roulement lointain, un zigzag bleu... La foudre pulvérise quelque chose quelque part. La pluie crépite sur les feuilles.

Les arbres nous protégeaient. Mais, soudain, il fallut traverser une clairière. Un pont rustique enjambait un torrent.

« Avancez, avancez ! » criait le patron de la baraque, le maître de la pluie.

Deux bonds : je suis de l'autre côté du pont, à l'abri des arbres. Mais, déjà, une pluie diluvienne m'avait percé jusqu'aux os.

L'orage cessa. Les branches s'égouttaient. On était enveloppé d'une fraîcheur céleste. La bonne odeur du sable mouillé saturait l'air.

C'est fini. On sort. Mes vêtements ne portent aucune trace de pluie. Cependant, comme j'examinais mon chapeau, la foule se mit bruyamment à rire et Auguste me salua en me tirant la langue.

Continuant ma promenade, j'arrivai bientôt devant une étrange installation. Cela ressemblait à un manège de chevaux de bois, en ce sens qu'il y avait, un peu au-dessus de terre, un plancher circulaire et, plus haut, à deux mètres environ, un second plancher formant toiture. A celui-ci pendaient des squelettes. Ce n'étaient pas à proprement parler des squelettes, mais c'en avait l'aspect au premier abord. Imaginez des cages en lames d'acier très minces, très souples, affectant parfaitement la forme humaine.

Je demande à quoi cela sert. Une jeune fille me dit :

« Ce sont des conformateurs.

— Mais quelle utilité? »

La jeune fille m'explique :

« Vous vous mettez dans un de ces appareils, il vous serre, il vous moule, il se conforme exactement à votre personne et, ainsi, empêche que vous ne soyez déformé après l'écrasement.

— Après l'écrasement?

— Oui, puisque c'est ici un autocompresseur.

— Et c'est amusant?

— On éprouve une sensation. »

Je donne vingt centimes et monte sur le plateau. Un garçon m'enferme dans un conformateur. Un casque d'acier me prit le cerveau, des lames d'acier m'encerclèrent le front, les joues, le menton; mes bras furent serrés dans des spirales d'acier, et aussi mes jambes. Puis, tout autour des reins, du ventre, de la poitrine, de nouvelles spires s'entortillèrent. Je ne pouvais bouger.

d'autres amateurs de sensations dans des conformateurs. Quand tout fut plein, les garçons se retirèrent sur une petite plate-forme, en criant : « En avant pour la catastrophe! » L'appareil entier s'ébranla, les planchers se mirent à tourner avec un fracas d'enfer. Ils se rapprochaient l'un de l'autre : nous allions être écrasés...

La peur m'enfonçait ses doigts dans la gorge. Mon cœur frappait de grands coups dans sa cage.

Des femmes affolées hurlaient : « Assez! assez! »

Une pression formidable pesait sur nous de toutes parts. Les femmes appelaient désespérément au secours.

Autour du manège, le public se tordait de rire.

La conscience de tout ce qui m'était extérieur m'échappait; seule une impression terrible d'étouffement et de compression, à chaque instant plus forte, me dominait. J'avais des bourdonnements d'oreilles, une chaleur interne infernale; je sentais mon sang prêt à gicler de mes yeux, de mes lèvres; mes veines allaient exploser; mes os se briseraient en mille éclats.

Je perdis connaissance...

Quand je m'éveillai, Kita, ma chatte noire, était couchée sur ma poitrine.

(*Le Miroir des Ténèbres;* Editions Sansot, L. H. Alexandre, édit.)

JÉROME ET JEAN THARAUD

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Coltineur débile* (1899); — *La Lumière* (1900); — *Dingley, l'illustre écrivain* (1902); — *Contes de la Vierge* (1902-1904); — *Contes magyars*, traduits par Jérôme Tharaud (1903); — *Les Hobereaux* (1904); — *L'Ami de l'ordre* (1905); — *Les Frères ennemis* (1906); — *Bar-Cochebas* (1907); — *La Ville et les Champs* (1907); — *La Maîtresse servante* (1911); — *La Fête arabe* (1912); — *Hommage au général Charette* (1912); — *La Bataille à Scutari d'Albanie* (1913); — *La Tragédie de Ravaillac* (1913); — *Paul Déroulède* (1914); — *La Mort de Paul Déroulède* (1914); — *L'Ombre de la Croix* (1917); — *Rabat ou les heures marocaines* (1918); — *Une Relève* (1919); — *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* (1920); — *Un Royaume de Dieu* (1920); — *Quand Israël est roi* (1921); — *La Randonnée de Samba Diouf* (1922); — *Le Chemin de Damas* (1923); — *Un Drame de l'automne* (1923); — *La Maison des Mirabeau* (1923); — *Un Grand Maître n'est plus* (1923); — *L'An prochain à Jérusalem* (1924); — *Monsieur France, Bergeret et Frère Léon* (1924); — *Rendez-vous espagnols* (1925); — *Notre cher Péguy* (1926). — *Causerie sur Israël* (1926).

Jérôme et Jean Tharaud, ou, plus exactement, Ernest Tharaud (né le 2 mai 1874) et Charles Tharaud (né le 7 mai 1877), sont originaires du Limousin. Ils naquirent tous deux à Saint-Junien (Haute-Vienne) et firent leurs études au lycée d'Angoulême, où leur grand-père avait été proviseur, puis à Paris, au collège Sainte-Barbe, où ils eurent pour condisciple Charles Péguy, dont ils ont fait revivre la haute figure dans un livre admirable.

En 1895, Jérôme Tharaud entre à l'Ecole Normale, puis, ses diplômes conquis, part comme lecteur à l'université de Budapest et visite l'Europe centrale et l'Orient. De retour à Paris, il collabore avec son cadet, qui durant ce temps avait poursuivi ses études de droit. Les deux frères retrouvent Péguy qui venait de fonder la fameuse librairie de la rue Cujas. Ils publient chez lui *Le Coltineur débile* (1898) et *La Lumière* (1900), essais de jeunesse où domine l'influence symboliste et qui n'annoncent guère la pureté classique de leur œuvres postérieures. En 1902 paraît dans les *Cahiers de la quinzaine* la première version de *Dingley, l'illustre écrivain*, qui, complètement remanié, obtiendra en 1906 sous sa nouvelle forme le

prix Goncourt et marquera pour eux la première étape sur le chemin de la gloire.

L'œuvre des Tharaud est infiniment variée. Qu'ils nous initient aux mystères des ghettos de Pologne, qu'ils nous entraînent avec leur héros dans la randonnée tragi-comique de Samba-Diouf, ou qu'ils déroulent à nos yeux les paysages éclatants de l'Orient, ils savent, sans effort apparent, nous émouvoir et nous charmer. Ils ont — comme l'a écrit un de ceux qui les connaissent le mieux, Louis Gillet — « ramassé les dernières fleurs encore fraîches du bouquet de la vie, ils sont des conteurs toujours jeunes, toujours émus, toujours amusés » ; et, par leur puissance d'évocateurs, par la fraîcheur de leur imagination, par les mille ressources de leur style tout mêlé de poésie, ils sont, avec Pierre Loti, les plus grands peintres de la littérature contemporaine.

LE MEURTRE DE M. DE VIVANT

(HISTOIRE VRAIE DE LA GUERRE DE 1870)

Les départs, les défaites, plus que tout l'annonce des premières morts bouleversaient la placidité paysanne. L'imagination est vive dans ce triste Périgord. En 1790 il avait suffi qu'un postillon ivre, passant sous les murs de Périgueux, criât, dans un tourbillon de poussière, que dix mille brigands s'avançaient par la Guyenne, pour que le bruit en courût aussitôt, à travers la province, avec la rapidité qu'ont les nouvelles à se répandre dans un pays primitif. Des réminiscences de la domination anglaise, qu'on eût pu croire effacées, les souvenirs, plus vieux encore, des invasions sarrasines renforçaient ces brigands imaginaires de vingt mille Anglais et d'autant de Maures, auxquels il fallait joindre les galériens de Toulon, qui, disait-on, avaient rompu leurs chaînes. On se réfugiait dans les bois; on y cachait les objets de prix; les enfants, aux aguets à la cime des arbres, voyaient déjà monter les flammes au-dessus de Périgueux...

En ces premiers jours de septembre 1870, sous l'émotion des désastres, une panique aussi furibonde s'empara de tout le pays. On vit les manteaux des uhlans

mystérieux passants, aperçus à la nuit, furent reconnus pour des émissaires envoyés par les Allemands, et l'on racontait que, le jour, ces espions trouvaient un refuge dans les cachettes des maisons nobles. On en voulait aux hobereaux qui n'étaient pas partis à l'armée. Leur prudence servait de thème à ces brocards outrageants où triomphe l'esprit villageois. Une quête qu'ils avaient faite entre eux pour la Croix-Rouge, accrédita la fable qu'ils voulaient renverser l'Empire et qu'ils passaient de l'argent aux Prussiens pour ramener en France les Rois.

Mille autre bruits circulaient encore, d'autant mieux accueillis qu'ils étaient plus insensés. Pas de maison, si isolée fût-elle, d'où ne sortît, comme la fumée de son toit, quelqu'un de ces contes absurdes; pas un champ, où travaille un homme, qui n'exhalât une de ces folies avec les vapeurs du soir; pas une châtaigneraie qui ne se peuplât de ces fantômes, comme on voit naître en été, après une journée de pluie, les innombrables champignons bruns. Cela montait des profondeurs de la conscience populaire, de cette émotivité contagieuse qui donne toujours à la campagne son caractère inquiétant. Des souvenirs de la Révolution et de 1815 alimentaient sans doute ces légendes; mais sait-on jamais les pensées qui s'accumulent dans la mémoire des paysans, comme la poussière dans les toiles d'araignées des granges?

Tout paraît vraisemblable à leurs imaginations vierges. Un rien suffit pour exalter jusqu'au délire ces esprits ébranlés sur lesquels sont toutes-puissantes la crédulité et la peur. Ils perdent vite, dès qu'ils sont en nombre, cette apparente possession d'eux-mêmes qui est leur dignité quand ils sont seuls; et comme on voit, dans le chaud de l'été, le feu éclater mystérieusement dans leurs greniers, parfois aussi on les voit s'affoler sans raison avec la soudaineté d'un bétail.

M. Bernard de Vivant en fit l'effroyable épreuve.

. . . .

M. de Vivant s'attarda un moment à causer avec le curé, puis il le quitta vers quatre heures, pour aller faire seller son cheval à l'auberge où il dételait d'habitude, et qui se trouvait à l'entrée du bourg. Comme il approchait de l'écurie, il aperçut des Borgnes qui courait à travers champs et que les paysans semblaient poursuivre. Très intrigué et un peu inquiet, il se porta de leur côté.

Les paysans ne sont ni lestes ni bons coureurs. Désespérant sans doute d'atteindre le fuyard, ils abandonnèrent la poursuite, et ils s'en revenaient par la route quand M. de Vivant les aborda pour leur demander les raisons qu'ils avaient de donner la chasse à son ami.

Tous ensemble, ils lui répondirent que M. des Borgnes s'était réjoui de savoir qu'on était battu, et qu'on l'avait entendu dire que bientôt les Prussiens ramèneraient en France les Rois.

« Monsieur des Borgnes est mon ami, leur repartit M. de Vivant. Il n'a pu tenir de pareils propos, et je m'en porte garant. Mais les Prussiens ont un fusil qui tire cinq coups pendant que le nôtre n'en tire que trois, et malheureusement on peut craindre...»

Il n'avait pas achevé ces mots que des gourdins s'abattirent sur sa tête et son échine, et que la colère paysanne, soulevée sans doute par quelque parole imprudente de M. des Borgnes, se retournait contre lui.

Il fut traîné, roulé, emporté dans la rue du village, où le tumulte attira aussitôt les deux ou trois cents paysans qui se trouvaient encore au marché.

En quelques minutes, à tous les gens rassemblés dans le bourg, aux femmes, aux enfants même, il apparut avec la dernière évidence que M. de Vivant était un traître et qu'il envoyait de l'argent aux Prussiens pour ramener en France les Rois.

On débattait à grands cris ce qu'il convenait d'en faire. Les uns voulaient le conduire chez le maire, les autres le remettre à la gendarmerie de Nontron, mais la plupart vociféraient :

« C'est un royaliste! c'est un curé! il faut faire nous-mêmes la loi! »

De la chambre d'une auberge, où ils étaient montés pour jouer une dernière partie de piquet, du Landier et Montcharmin l'aperçurent. Sa tête n'était plus qu'un boulet rouge. Du même mouvement ils se rejetèrent

dans la chambre, dont ils poussèrent la fenêtre pour n'être pas reconnus ; puis des yeux ils s'interrogèrent, pris entre la velléité de lui porter secours et la crainte de partager son destin. Enfin du Landier s'élança. Montcharmin le retint à bras le corps en lui soufflant dans l'oreille :

« Es-tu fou ? Ils vont t'écharper. »

Alors cachés derrière les rideaux de guipure, ils restèrent là à suivre avec angoisse les progrès de cette fureur soudaine dont ils ne faisaient qu'entrevoir obscurément la raison.

Aux cris poussés devant son logis, Dagoury, ceint de son écharpe de maire, s'avança sur les marches qui distinguaient sa demeure. On le somma aussitôt de désigner l'endroit où le traitre serait enfermé jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Lui, craignait-il que sa maison ne fût mise au pillage ? ou bien sa femme et sa servante avaient-elles sur son dos barricadé la porte ? il n'offrit pour refuge à M. de Vivant qu'une étable accolée à son logis.

On l'y précipita sous les coups.

A cette vue, saisis de panique, du Landier et Montcharmin, s'arrachant à leur fenêtre, descendirent sans bruit l'escalier, passèrent à l'écurie, attelèrent précipitamment leurs cabriolets et s'enfuirent.

Le bruit se répandit alors que le curé donnait à boire. L'ecclésiastique, dans l'espoir insensé de noyer sous le vin cette folie de meurtre qui s'était abattue sur son village, avait imaginé de défoncer un tonneau dans sa cour.

Les forcenés y coururent. Abandonnant un moment leur victime à la garde de deux ou trois d'entre eux, ils envahirent la cour du presbytère, puis, le tonneau vidé, ils retournèrent plus déchaînés à l'étable. Et Boucille les conduisait en criant :

« Quiconque défendra M. de Vivant, qu'il soit seigneur ou métayer, ses guenilles resteront sur la place, ou bien les miennes ! »

Sous le toit où il étouffait, le malheureux criait :

« A boire !

— Tu as pris ton café dans des chambres cirées, lui répondit un plaisant ; tu le prendras aujourd'hui dans une étable. »

Mais deux garçons s'étant hissés sur le toit, dont ils arrachèrent les tuiles, le sortirent par ce trou hors de son abri.

Il apparut alors affreux, horrible à voir, le visage barbouillé de sang, du jus et de la peau de figues qu'il avait arrachées, pour se désaltérer, à la branche d'un figuier qui entrait dans l'étable par une lézarde du mur.

Aveuglé par la lumière et l'éclat de la route, il regarda d'un air hébété les paysans qui formaient le cercle autour de lui, et il finit par se jeter (peut-être pour y trouver de l'ombre), sous un *travail*, appareil de sangles et de bois qui sert à ferrer les bœufs.

Ce fut à ce moment que le chiffonnier Piarrouty, s'étant glissé sous le *travail*, vint le frapper à la nuque avec le crochet de sa balance romaine.

A ce coup on le crut mort.

Un paysan s'approcha de lui, le palpa de la main. Sous ce contact il fit trois bonds, trois véritables sauts de grenouille, et s'en alla tomber dans les orties du fossé.

Au milieu des éclats de rire, le paysan l'y suivit, l'empoigna par les pieds et se prit à vociférer :

« Qui s'associe avec moi ? Qui s'associe avec moi ? »

On se bouscula pour l'aider. De tous côtés montaient les cris :

« C'est un traitre ! Il faut le brûler ! On va rôtir un fameux cochon ! »

Alternativement, sur le dos et sur le ventre, on le traîna par les jambes jusqu'à une mare toujours à sec en été, et que désigne encore un grand peuplier.

Des fagots séchaient là, en attendant l'hiver. On y jeta M. de Vivant. Mais, pour mettre le feu à la paille, personne n'avait d'allumettes, car les fumeurs, à la campagne, se servaient encore de briquets. Un enfant — il s'appelait Bru — reçut un sou et la commission de courir chez l'épicier.

Les premières flammes furent accueillies avec des cris frénétiques. Les femmes regrettaient bien haut que de si bonne graisse fût perdue ; les garçons sautaient par-

dessus le bûcher, comme c'est la coutume à la Saint-Jean; une des jambes du malheureux s'étant raidie sous l'action du feu, laissa croire qu'il vivait encore; on le repoussa plus avant dans le brasier.

La nuit vint. Les paysans, abandonnant le corps à demi calciné, quittèrent enfin le bourg. Beaucoup, en traversant les villages, racontaient qu'ils venaient de brûler un traître et qu'ils espéraient bien recevoir une paye du gouvernement.

(*La Ville et les Champs, 1870-1871*; Pelletan édit.)

GEORGES G.-TOUDOUZE

Bibliographie. — Romans : *Le Sang d'Aréthuse* (1905); — *La Sorcière du Vésuve* (1906); — *La Dernière des Spartiates* (1907); — *Le Renard de la Mer* (1908); — *Le Trésor maudit du Palais Rouge* (1909); — *Une Mystérieuse Affaire* (1910); — *Le Voltigeur Hollandais* (1911); — *Le Petit Roi d'Ys* (1912); — *Filleule de Merlin* (1913); — *Le Secret de la Trahison* (1914); — *Fille de Proscrit* (1920); — *Paris sur l'eau* (1922); — *Les Compagnons de l'Iceberg en feu* (1924); — *L'Homme qui volait le Gulf-Stream* (1925); — *L'Eveilleur de Volcans* (1927).

Ouvrages d'art : *La Grèce au visage d'énigme* (1924); — *La Sicile île d'or, île de feu* (1927).

Théâtre : *Les Derniers Fâcheux* (1924); — *Les Rayons du Soleil* (1925); — *Parmi les Loups* (1926).

Georges G.-Toudouze est né le 22 juin 1877. Fils du romancier Gustave Toudouze, petit-fils de l'architecte et graveur Gabriel Toudouze, il est un descendant direct du peintre Greuze. Après avoir conquis ses grades en Sorbonne, il est nommé membre de l'Ecole Française d'Athènes, et, à ce titre, fait un stage à la Villa Médicis avec les prix de Rome, puis un séjour en Orient. Rentré en France, il se consacre uniquement à la littérature, publiant divers ouvrages historiques, de nombreux romans, et faisant jouer à l'Odéon plusieurs pièces. Il est en même temps professeur de littérature dramatique au Conservatoire National.

Georges G.-Toudouze s'est attaché plus particulièrement au roman historique, puis au roman et au théâtre de grande aventure scientifique. Il a écrit de nombreux ouvrages dans lesquels la pittoresque vie des marins est retracée avec un relief et une couleur remarquables. *La Tour d'Epouvante* en offre un exemple caractéristique : ce n'est pas seulement par le tragique de la situation que vaut cet impressionnant récit; il émeut aussi par une impression de réalité due à la parfaite connaissance des choses de la mer et à la saveur d'un style qui sent le vent du large et les embruns.

LA TOUR D'ÉPOUVANTE

Mes souvenirs ? Bien sûr que j'en ai depuis trente-cinq années que je suis dans les phares, et ça, sans jamais une faute dans le service, sans jamais un blâme de personne non plus... Et pourtant, le service, il y a des jours où il fut dur, car vous pensez bien que j'ai eu quelques coups à la redresse, vu que sur mes trente-cinq années, j'en compte vingt-neuf, avec sept mois et deux semaines en sus, dans les « Isolés ». Autrement dit, les phares qui sont bâtis dessus des cailloux en pleine mer, là où il n'y a que la base de la roche, la tour, le ciel et l'eau autour. Et la vie là dedans n'est pas tous les jours couleur de beau fixe !...

Aussi, vous pensez bien que mon plus mauvais souvenir, c'est, comme de juste, d'un Isolé qu'il me reste...

Oh! un vieux, vieux souvenir... du temps où j'étais tout jeune gardien, tout nouveau dans le métier.

Ça vous intéresse ?... Eh bien, alors, faut vous dire, que sous prétexte que j'avais du plaisir à courir le pays, et puis aussi parce qu'il y avait avantage dans la solde et que j'étais fier d'augmenter mon magot aux fins d'épouser plus vite ma promise, bref pour un tas de raisons, voilà que j'eus l'idée de faire volontaire pour un phare neuf que les Ponts et Chaussées venaient de bâtir en Guyane.

Fichu pays, fichu climat. Et puis fichu coin aussi, ce phare-là. La Roche-aux-Trois-Squelettes, qu'on appelait le méchant caillou sur lequel était dressée la tour. Et ce nom-là venait d'une histoire de trois forçats de Cayenne qui s'étaient évadés en volant un canot du pénitencier, dans les temps, et qui étaient venus se jeter de nuit sur cette roche, où ils étaient morts de faim et de soif, dans l'attente d'un navire. On les y avait retrouvés mangés par les oiseaux de mer. Une affaire pas gaie, bien sûr... Et les gens disaient que, par les nuits de tempête, les trois squelettes revenaient tout phosphorescents pour se plaindre... Des histoires, vous pensez bien... Et quoique chez moi, à l'Ile de Sein, il y eût des vieux qui me disaient que c'était mauvais présage, me

v'là qui donne mon nom, ma signature à l'ingénieur, et puis, en route.

Un mois après, j'étais parti, arrivé et installé. Et bien content d'être là, parce que c'était un joli phare, et puis de bons collègues.

Figurez-vous une tour cylindrique en granit, assise à force de béton et de barres de fer sur un petit plateau de roches à vingt-deux milles de la terre, quarante kilomètres et quelque chose, quoi ! Et ce plateau était fait de pierres aiguës, découpées en lames de couteaux et dents de scie, sur soixante mètres de long et sept ou huit de large. Juste la place pour se dégourdir un peu les jambes, de basse mer, quand le plateau découvrait. Et vous savez, c'est un avantage qu'on n'a pas dans tous les Isolés : il en est où le pied de la tour plonge droit dans l'eau. Seulement, fallait faire attention à ne pas glisser, non seulement parce qu'il y avait cent et des brasses d'eau au pied de ces roches-là, mais aussi parce que, au ras du caillou, il se tenait toujours en permanence des requins occupés à faire la cavalcade.

Et vous savez, nous n'étions pas malheureux du tout là dedans. On avait des provisions en suffisance pour des mois, au cas qu'il y aurait eu trop grosse mer pour venir à nous. On nettoyait le jour, et, la nuit, on surveillait la marche du fanal, un feu de vingt mille bougies, tournant, produit par l'incandescence de pétrole et dominant la mer de quarante-cinq mètres de haut. Un de ces outils propres qu'on a de l'agrément à servir et que, pendant les quarts de nuit, on regarde avec orgueil promener son pinceau lumineux dessus la mer.

Durant la journée, quand il faisait clair, très clair, on apercevait la côte tout au bord de l'horizon, comme un petit fil mince...

Evidemment, vous autres, les gens de la terre, vous auriez eu l'ennui à être là, comme ça, immobiles au large de la Guyane, pendant dix-huit semaines de rang, en attendant votre tour de permission. Mais nous, on se plaisait bien, les collègues et moi.

De sorte que pendant vingt-deux mois, avec les inter-

valles de mes permissions à terre, j'ai été tout à fait heureux aux Trois-Squelettes.

Et c'est au vingt-troisième mois qu'est arrivée l'histoire.

Justement, je venais de reprendre le service après repos, en fin juin, qu'est le fort de l'hiver là-bas, et pour cette fois-là, je faisais compagnie avec un autre Breton, Le Gléo, mais de Lannion, celui-là, et un Basque qu'on nommait Itchoua, et qui, plus vieux que nous de douze ans, était gardien chef.

Les huit premiers jours, ce fut pareil à l'habitude, mais la neuvième nuit, sur les deux heures du matin, nous, les deux de Bretagne dormant sur nos lits dans nos chambres, au milieu de la tour, le Basque, qu'était de quart au fanal, nous appelle...

D'un coup, Le Gléo et moi, nous sommes debout et, les trente marches qui nous séparaient du chef grimpées au galop, nous sommes rendus dans la lanterne.

Alors Itchoua nous montre un bateau, un grand trois-mâts, toutes voiles dehors, qui faisait route à plein sur le phare. Une drôle de route, vraiment, parce que ce bateau devait nous voir pourtant : notre pinceau de lumière du fanal l'éclairait en grand comme d'un coup de projecteur, chaque fois qu'il passait dessus en tournant...

Des bateaux, il en circulait, à vrai, dire, pas bien souvent. Et comme notre banc de cailloux avait mauvaise réputation, à cause qu'il s'étendait loin sous l'eau, comme aussi nous étions là perchés dessus avec notre tête de lumière pour dire : « Passez au large; ici, c'est malsain... » les bateaux se tenaient le plus loin possible, surtout les voiliers, parce que moins sûrs de leur manœuvre que les vapeurs.

Aussi était-ce très bizarre que de voir ce trois-mâts venir sur nous, à telle heure de la nuit. Au premier coup d'œil, j'avais bien reconnu que c'était un beau navire, un de ces grands long-courriers dans les quatre mille tonnes qui, à fond de cale, mènent des marchandises lourdes d'un bout du monde à l'autre bout, sans s'arrêter jamais. Et ses formes, très reconnaissables à la distance d'un mille à peine qu'il était, disaient le gros marchand de Hollande, chose bien compréhensible, vu le voisinage de Paramaribo et de la Guyane hollandaise toute proche...

Le voyant ainsi venir droit à nous sous petite brise d'est, Le Gléo s'écrie :

« Sont fous ou sont bus, ceux qui mènent cette barque-là : nous sommes pourtant visibles, maler'doué... »

Alors, Itchoua, hochant la tête, réplique :

« Visibles, visibles... sans doute... A condition qu'il y aurait quelqu'un à bord pour nous voir... »

Le Gléo a un haut-le-corps, et riposte :

« Quoi que tu veux dire, chef? Le Vaisseau-Fantôme que tu penserais ?... »

Le collègue a un tel sursaut pour dire cela, que le Basque part à rire :

« Non, mon gars, je ne vais pas jusque-là... Si je dis que celui-là n'a personne à bord pour nous regarder, c'est que c'est un bateau fou, un *derelict*, quoi... »

Et le v'là qui nous explique que, depuis près d'une heure, ce trois-mâts est apparu là, tout près, allant, venant, virant et dérivant, tirant des bords au hasard, et que c'est par conséquent ce que les Anglais nomment en effet un *derelict*, autrement dit, un abandonné que, pour une cause quelconque, son équipage a cru perdu, prêt à couler bas, et qu'il a évacué en vitesse pour se sauver. Après quoi, le bateau s'est relevé tout seul, et est parti au hasard sur la mer, droit devant lui. Un errant, quoi, et qui va au vent, au courant, sans plus personne à sa barre ni à ses écoutes. Un promeneur à son gré qui circule jusqu'à ce qu'un accident lui fasse faire son trou dans la mer. C'est dangereux tout plein, ces êtres-là, vu que ça aborde les autres dans la nuit. Et ça va loin, loin, car on en connaît qui ont trotté de la sorte des semaines, des mois sur l'Océan et qui ont fait des malheurs en route.

Donc celui qui nous arrivait là était un abandonné de la sorte, et si, après avoir viré tout autour de nous, comme l'avait vu Itchoua, il s'en venait droit sur notre caillou, c'était pas sa faute, vu que, somme toute, il n'avait pas sa raison. Mais le chef, voyant cela, avait jugé meilleur de nous appeler...

Au bout de dix minutes, le trois-mâts était à nous toucher, quand il y eut une saute de vent, les vergues virèrent, — on les entendit grincer, tellement qu'il était proche, — et voilà le *derelict* reparti grand largue comme pour nous fuir.

Et dans le rayon de lumière, il nous apparait si net, si propre, que Itchoua s'exclame :

« Mais pourquoi diable qu'ils l'ont abandonné?... Il y a ni casse, ni trace de feu à bord... »

C'est en effet généralement pour une de ces raisons-là que les équipages s'ensauvent, crainte de couler ou de flamber...

« Bon voyage! crie alors Le Gléo. Le v'là parti : on saura plus jamais rien de lui maintenant...

— Pas prouvé! » répond Itchoua.

Et alors, tout comme si c'était lui, le Basque, qui eût commandé la manœuvre à distance, le trois-mâts fou stoppe, hésite, vire et revient vers nous...

Quatre heures d'affilée, ce navire du diable resta ainsi à jouer autour de nous, allant, venant, s'éloignant et se rapprochant avec ces mouvements brusques, et ces courses en zigzags qu'ils ont tous, ces navires abandonnés, et qui les font ressembler à des hommes saouls. Et, à dire le vrai, celui-là était sans doute retenu par une manière de remous dont notre roche était, à l'accoutumée, le centre.

Enfin, brusquement, avec la soudaineté normale sous les tropiques, v'là le jour qui se lève, et le soleil monte, éclairant à plein le trois-mâts qui tirait un grand bord, par le travers à nous. Si proche maintenant, que, le feu éteint suivant la règle, nous nous mettons tous les trois en batterie sur le balcon du fanal, avec jumelles et longues-vues, pour essayer de comprendre quelque chose au paroissien.

Du premier coup, ce que nous voyons, c'est une bouée accrochée aux galhaubans de bâbord et qui nous montre, en lettres noires sur fond blanc, cette inscription : *Cornélis-de-Witt, Rotterdam*. C'était bien un de Hollande, comme nous avions pensé d'après sa construction.

A ce moment, risée, les vergues virent à nouveau sur

les mâts, le *Cornélis-de-Witt* obéit, change de cap, s'incline sur tribord, et vient droit à nous comme il avait déjà fait plusieurs fois. Mais ce coup-ci, il est si proche des Trois-Squelettes qu'il ne peut plus ne pas nous aborder :

« Tonnerre, crie Le Gléo, il nous accoste!...

— Alors il est fichu, rétorque Itchoua; il va se mettre en loques sur nos pointes de cailloux...

— Et ce sera dommage, vu que c'est un fier bateau, » que je fais à mon tour.

C'est tout ce que nous pouvions dire. Dans notre position, il y avait rien à faire qu'à regarder. Et vous savez, c'est beau à voir un trois-mâts, toutes voiles dehors, qui taille sa route devant lui. Mais, dans le cas, c'était triste à pleurer, de penser à ce qui allait se passer...

Et nos trois lunettes se braquent sur ce pauvre navire qu'allait ainsi se suicider comme un bateau fou qu'il était... Alors, à tous les trois ensemble, le même cri nous échappe :

« Les rats!... »

Nous avions à la fois compris et le pourquoi du départ en fuite de l'équipage hollandais, et la terrible histoire qui nous arrivait dessus grand largue.

Oui, les rats, à vous ça ne vous dit rien, ou si peu!... En fait de rats, vous ne connaissez que les rats de terre... vos pauvres rats de la ville et de la campagne! des avortons, des nains, des ratés, des riens du tout, autant dire!... Des malheureuses bêtes qui ne sont pas seulement capables d'attraper leurs trente centimètres depuis le petit bout de leur museau jusqu'à la fine pointe de leur queue... Ils vous dégoûtent, parce qu'ils sentent un peu mauvais, et que la nuit, ils couicouinent comme des petits cochons en goguette... Mais vos rats de terriens, c'est des miniatures et de la plaisanterie...

Les vrais rats qui comptent, c'est les rats de marine, ceux-là qui vivent à bord des bateaux où ils naissent, ils travaillent et ils meurent, des bêtes qui rougiraient de mettre tant seulement une patte sur le plancher des vaches. Et il y a tout juste autant de différence entre vos rats et ceux-là qu'entre un bateau de pêche et un cuirassé.

Les rats de marine, c'est des fiers animaux. Grands, gros et larges à proportion... Des petits bestiaux râblés, bâtis en force, tout nerfs et tout muscles, intelligents plus que bien des hommes, savants comme si ils seraient passés par les écoles de navigation, disciplinés à faire honte au meilleur équipage. Des gaillards pleins d'endurance et de fierté, matelots finis tenant la mer par n'importe quel temps et flairant les coups de vent mieux qu'un baromètre. Par ailleurs, méchants comme la teigne, entêtés comme une ventouse, et se tenant les coudes à miracle : le moindrement que vous faites du mal à un, il jette son cri, avec la voix aiguë qu'ils ont, et, de suite, vous avez sur le dos et sur les bras plus d'un cent de ses collègues si tellement enragés qu'ils ne vous lâcheront pas avant que vos os soient à nu.

Et justement, les meilleurs de la race, c'est ceux de Hollande. Des terribles, vous savez. Car c'est chose connue sur tous les bateaux que l'histoire de ce capitaine d'Amsterdam qui, pour protéger sa cargaison, eut l'idée d'embarquer, non point des chats, — les chats ne sont pas de taille à jouter avec ces rats-là, — mais un couple de bouledogues dressés à faire cette guerre... Le temps de passer du Zuyderzée au large d'Ostende, et personne à bord n'entendit plus jamais parler de la paire de chiens : ils avaient été nettoyés, croqués, gobés à la régalade en vingt-quatre heures de mer, par les rats du bord...

Pourquoi les hommes ne sont pas mangés aussi ?...

Mais, pardon excuse... ils le sont quelquefois, quand la cargaison ne suffit pas, ou que le supplément des rats nés au cours du voyage n'a pas eu le loisir, durant la dernière escale, de passer sur un autre bateau moins chargé.

Et c'est même cela qui avait dû arriver aux gens du *Cornélis-de-Witt* : attaqués, ils avaient sans doute fui, abandonnant le navire aux rats reconnus les plus forts...

Ils avaient fui... ou ils avaient été mangés, car les canots étaient en place, tous...

Et sur le pont, sur la dunette, sur les pavois, sur les bastingages, sur les vergues même, sur tout le navire vu ainsi d'avant à l'arrière en enfilade, il y avait des

taches noires par centaines qui grouillaient... Et c'était une armée d'affamés que le bateau, devenu fou, nous amenait en vitesse.

Seulement nous, nous n'avions pas de canot pour essayer de nous enfuir.

Et ce ne fut pas long, je vous prie de le croire.

Le satané trois-mâts aurait pu passer à raser notre roche par tribord ou par bâbord, et s'en aller se perdre au loin dans le large avec sa meute d'enragés... Non, il s'en vint tout droit dessus notre caillou, comme le fer sur l'aimant, tout droit, à toute vitesse, avec du vent plein ses voiles, comme s'il aurait voulu gagner une régate, et il s'empala net et raide, sur la pointe la plus aiguë de la roche...

Ça fit un grand choc sourd : la coque qui s'éventrait, et puis un craquement terrible : les trois mâts brisés au ras de leur emplanture qui venaient en bas tous les trois ensemble, comme fauchés d'un même revers de hache ; et puis il y eut un plouf ! énorme : la coque qui s'ouvrait en deux comme on ouvre un merlan, et qui, dans une grande vague d'eau et d'écume, coulait à pic, une moitié à droite, une moitié à gauche de la roche dans le grand fond...

Vous dites que ça dut noyer les rats ?... Vous ne connaissez pas ces bêtes-là !... Ça nage encore mieux que ça ne court, et c'est agile à battre un écureuil dans son arbre et un poisson dans la mer...

Aussi, de toute l'armée des rats, il y en eut la moitié qui bondit comme un éclair sur la roche, le long de la passerelle que leur offrit, pendant une minute, le gréement tombé en avant, et l'autre moitié alla à l'eau. Sans plus s'inquiéter, cette seconde moitié dans l'eau se reforma en rangs, têtes dressées, queues droites, pattes battantes, puis nagea rapidement au rocher.

Nous n'avions pas eu le temps de bouger, que du trois-mâts, il restait une centaine de bouts de bois, grands comme des allumettes, dansant sur la houle, et une armée de rats, installée au grand complet sur notre rocher, pour l'instant découvert à demi par la marée basse...

Un millier de museaux se lèvent en l'air, et nous sommes vus, humés, repérés : de la chair fraîche !...

Alors, il y a un cri, fait de mille cris unis, un cri plus aigre que celui d'une scie qui mord une barre de fer, et tous les rats, à la fois, se lancent à l'assaut.

Si je vous disais que nous avons eu juste le temps de nous rejeter en arrière, de fermer la baie de glaces de la lanterne, de courir assurer la clôture des fenêtres de l'escalier et de nos chambres !... Heureusement que la porte d'accès au bas de la colonne était demeurée close, et qu'en outre, elle était en bronze plein !...

En moins de rien l'immonde bande avait grimpé après le granit du phare, comme elle eût grimpé après un arbre... et, de la base au faîte, notre tour était vêtue d'un manteau de rats...

Épaule contre épaule, tête contre queue se poussant, se serrant, se cramponnant, ils avaient escaladé le fût, ils s'entassaient sur les embrasures des fenêtres, ils grattaient les vitres des ongles, et la tête de l'armée s'empilait sur la galerie du phare, sur le balcon, sur la calotte de la lanterne.

Grinçant des dents, ils s'acharnaient contre les glaces épaisses du fanal, derrière lesquelles ils nous voyaient, sans pouvoir nous atteindre...

Quelques millimètres de verre, heureusement très solide, séparaient nos visages de leurs yeux étincelants, de leurs griffes acérées, de leurs dents aiguës. Et l'odeur de leur multitude était tellement forte et tellement infecte, qu'elle pénétrait jusqu'à nous et nous écœurait...

Et voilà comment, dans notre phare, en vase clos, nous nous trouvions les prisonniers d'une légion de rats affamés. De sorte que, après avoir ri au premier abord, nous nous sentîmes tout de suite angoissés, malgré que nous fussions en sûreté sous notre armure faite de granit, d'acier, de bronze et de cristal...

Il nous fallut des heures pour nous habituer à cette invraisemblable chose. Et la tension nerveuse fut telle, la première nuit, qu'aucun de nous trois ne put dormir... A chaque instant, nous avions la sensation qu'une ouverture cédait et que l'immonde populace se ruait par la brèche.

La montée de la marée, en chassant ceux des rats qui étaient restés en bas sur le caillou alors découvert, avait surchargé nos murs et notre balcon. Si bien que, par endroits, c'étaient des grappes de rats accrochés les uns aux autres qui pendaient tout autour de la lanterne. L'allumage du feu, le tournoiement du fanal rendit ces bêtes complètement folles. Quand le pinceau virait sur son axe, il aveuglait successivement les centaines et les centaines de rats dressés contre les glaces, tandis que dans le secteur momentanément plongé dans l'ombre, des myriades d'yeux flamboyaient comme des yeux de fauves dans une forêt. Et, en même temps, on entendait le travail enragé des griffes et des dents contre la pierre, le métal et le verre, tandis que le vacarme des cris était si perçant que, pour nous entendre, nous étions obligés nous aussi de crier.

De temps en temps, il y avait bataille entre eux : alors, une grappe se détachait, tombait à la mer comme un fruit mûr, et en bas, dans une traînée phosphorescente, on voyait passer des ailerons triangulaires à la surface : c'étaient les requins qui, toujours à l'affût au pied de la tour, faisaient bombance...

Ce que fut cette première nuit, vous pouvez l'imaginer.

Le lendemain, nous étions plus calmes, et nous trouvions drôle d'exciter les rats, en mettant notre figure contre la glace qui nous séparait d'eux et à la résistance de laquelle ils ne comprenaient rien.

Le surlendemain, il y eut une chose qui commença de nous gêner : l'impossibilité de renouveler l'air à l'intérieur de notre carapace, dans laquelle l'odeur du pétrole n'arrivait pas à dominer la senteur fétide de ces bêtes entassées autour de nous.

Le quatrième jour, au petit matin, je m'aperçus que le châssis de bois de ma fenêtre, attaqué à l'extérieur, commençait de céder. J'appelai les collègues, et nous trois, on posa à l'intérieur une feuille de tôle, pour faire blindage.

Et Itchoua dit posément :

« Le vapeur des Ponts est venu il y a treize jours, il

reviendra plus maintenant que dans vingt-neuf jours... Si ce panneau cède avant le vingt-neuvième jour, on pourra changer le nom de notre tour : ça ne sera plus les Trois-Squelettes qu'il faudra dire, mais bien le phare des Six-Squelettes ! »

C'était rien, ce mot-là, n'est-ce pas ? Mais, ça nous fit un petit frisson tout de même.

Sept jours et sept nuits que ça dura, avec, comme unique distraction, la vue des rats mal accrochés qui tombaient de cinquante mètres de haut dans la gueule des requins... Mais il y en avait tellement, de ces sales bêtes, que leur nombre ne paraissait guère diminuer... Pour nous calmer les nerfs, nous avions essayé de les compter : pas moyen de s'y retrouver, ils bougeaient trop. Alors, on avait tâché de les reconnaître les uns des autres, en leur donnant des noms : il y en avait un gros énorme, un chef, qu'on avait appelé Isidore, et puis d'autres encore, reconnaissables à une particularité.

Mais toujours cette idée des Six-Squelettes — les nôtres ajoutés à ceux des forçats d'autrefois — nous travaillait la cervelle... Et il avait fallu blinder, de même que la mienne, toutes les fenêtres, de qui le bois cédait peu à peu. Et on vivait maintenant dans l'obscurité, sauf tout en haut, autour du fanal. Si bien que Le Gléo avait des cauchemars, et que la nuit, en dormant, il voyait les trois forçats mangés qui dansaient autour de lui, avec leurs os phophorescents, et qui cherchaient à l'embrasser.

Et ce pauvre Gléo, il racontait si bien ça que Itchous et moi, nous commencions à les voir aussi.

Vous me direz que nous pouvions appeler au secours ?... Mais non, c'était impossible. Les phares ont un mâtereau pour hisser le signal quand il y a un accroc à bord. Mais ce diable de mâtereau est à l'extérieur, fixé contre le balcon... Et sur le balcon, on pouvait pas y aller, puisque c'est là qu'était la plus grande masse des rats...

Aussi ça devenait une hallucination à la fin, ces cris, cette rage, cette carapace de rats fous de faim, cette odeur infecte...

Et après avoir ruminé toute la journée ensemble,

voilà que le soir du neuvième jour, nous décidons de ne pas allumer le feu.

C'était une idée de désespoir, le plus grave des manquements au service, celui qu'on ne commet jamais, tant qu'il vous reste un souffle d'existence dans la poitrine. Parce que le feu, c'est la chose sacrée : un quart d'heure après soleil couché, il doit s'allumer, ou alors, c'est que tous les gardiens sont morts...

Eh bien, ce soir-là, le feu des Trois-Squelettes ne s'alluma point, et les gardiens étaient en vie.

Et de toute la nuit, il ne s'alluma point, au risque de causer des catastrophes ; mais nous ne pouvions plus y tenir : nous devenions fous.

Cette nuit-là, sur les deux heures du matin, la fenêtre de la chambre d'Itchous vint à céder. Le chef, qui sommeillait sur son lit, tant bien que mal, n'eut que le temps de se lever, de nous appeler : les rats étaient déjà sur lui, par la brèche...

Mais nous aussi, nous étions là ; et ce fut la bataille de nous trois contre la bande qui coulait en force, à travers le trou. Ils mordaient ; nous tapions à coups de barres de fer... Et il fallut reculer.

Sur eux, nous avons fermé la porte de la chambre... Mais nous n'avions pas eu le temps de panser nos blessures, que la porte, rongée à vif, cédait à son tour.

Et alors il fallut fuir, en remontant l'escalier de pierre qui tourne, comme vous savez, ainsi qu'un colimaçon.

Il fallut fuir, avec des rats plein les jambes et qui couraient plus vite que nous...

Comment nous avons fait, j'en sais encore rien à l'heure présente.

Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous nous retrouvâmes tous les trois saignants, courbatus, déchirés, les vêtements en loques, la chair à vif, sans une miette de nourriture et sans une goutte d'eau, affalés sur le plancher en béton de la chambre à feu, avec le panneau d'accès de l'escalier, — en tôle vissée dans le béton heureusement ! — rabattu et fermé pour nous séparer des rats qui avaient envahi le phare entièrement du

haut en bas... Et sur le carreau de béton, il y avait une vingtaine de rats qui étaient passés en même temps que nous, et qu'il avait fallu écraser au talon, à la barre, au couteau pour s'en débarrasser... Et dedans le phare, avec la sonorité de l'escalier, on entendait un vacarme de tempête de cris auxquels répondaient, au dehors, les hurlements des rats restés à l'air et qui nous examinaient à travers les vitres...

Itchoua ne disait rien : il se regardait saigner de la poitrine, de la tête, des jambes, des bras, et ça coulait rouge, en filets minces, autour de lui.

Et Le Gléo, qui saignait tout pareillement, répétait sans arrêt comme s'il avait bourdonné :

« Les Trois-Squelettes sont les Six-Squelettes, hi, hi, hi !... Les Six-Squelettes... les Six-Squelettes... hi, hi, hi, hi !... »

Si bien que, pour le faire taire, je dus lui dire que j'allais lui mettre mon poing sur la figure. Alors, il se mit à pleurer tout bas, tout bas, comme un enfant.

Heureusement qu'on avait eu cette idée de ne pas allumer le feu, car dès le tout petit matin, vous pensez bien que le vapeur des Ponts et Chaussées était là, par le travers de la tour, afin de savoir le pourquoi de ce manquement au service...

Et moi qui le guettais à travers les vitres par ma longue-vue, je vis la mine effarée des officiers et de l'équipage quand, lumière venante, ils aperçurent devant eux ce phare tout entier vêtu de rats vivants...

Ils nous crurent mangés : et aussi bien, il ne s'en fallait pas de beaucoup, c'est vrai.

Mais les rats aussi le virent, le bateau. Et aussitôt, comme il était tout près, voilà qu'une bande d'eux se jette à l'eau en colonne serrée et veut monter à l'abordage...

Bien sûr que ces saletés de bêtes seraient venues à leurs fins, vu que le petit vapeur avait stoppé ; mais le mécanicien eut idée de leur lâcher un jet de vapeur par le travers du museau, ce qui échauda net la tête de colonne, et fit un temps d'arrêt, pendant lequel le bateau remit en route. Et comme une hélice ça va plus vite que des pattes de rat, les gaillards restèrent à la traîne.

Là-dessus, les requins se mirent de la partie : couchés sur le dos, à leur coutume, la gueule ouverte, ils arrivèrent à une douzaine et gobèrent des rats, en taillant dedans comme une langue d'âne taille dans l'herbe d'un pré... Si bien que, ce jour-là, les requins servirent à quelque chose d'utile...

Ce qui restait de rats, déconcertés, fit demi-tour, rappliqua sur nous et, tout ruisselants, se hissa de retour après le phare, où les camarades les accueillirent par un concert de cris auxquels les retournants répondirent de belle manière. Sans doute qu'ils se chamaillaient pour le fait de l'abordage manqué. Et je vous prie de croire que ce fut une belle querelle : on se serait cru parmi les hommes...

Mais ça n'arrangeait point nos affaires, car le petit vapeur n'osait plus approcher ; il tournait en rond autour de nous, à bonne distance, et le phare, tout hérissé de corps, de têtes et de queues, devait lui sembler une manière de bête fantastique qui, par mille gueules, jurait, sifflait, criait et glapissait après lui.

En fin finale, ne pouvant pas penser que nous étions restés vivants là-dessous, voyant les rats entrer et sortir par les fenêtres du bas, ceux du bateau allaient s'en aller, quand Itchoua, revenant à lui, eut idée de se servir du phare lui-même pour faire télégraphie optique, par le moyen d'un panneau de bois mis et retiré devant le fanal pour dessiner des brèves et des longues...

Ah ! ce fut vite fait... Et si vous aviez vu comme, du vapeur, on nous répondit par des signaux à bras !

Toute une conversation, quoi ! L'ingénieur, qui, naturellement, était à bord, sut bien vite toute l'histoire, et comme quoi il n'y avait pas de raisons pour que cette bande de féroces s'en aille de là où elle était venue se loger, avant le jour du Jugement dernier, et comme quoi encore Le Gléo avait le cerveau qui chavirait, Itchoua et moi le corps tout couvert de morsures, et comme quoi enfin nous étions bloqués dans le dernier retranchement de la cage à feu, en passe d'être mangés, et n'ayant nous-mêmes rien à manger ni à boire...

Là-dessus, l'ingénieur, par le moyen d'un timonier qui gesticulait ses signaux à bras, tel un moulin à vent.

nous répond : « Courage, et tenez bon : on va régler cette affaire-là... »

Sur quoi, le vapeur fait demi-tour à toute allure vers la terre, nous laissant un peu pantois et à demi rassurés seulement...

A midi clochant, il était de retour, accompagné du stationnaire, de deux petites vedettes, d'un chaland et d'un bateau-pompe : toute une escadre, quoi.

Et à midi et demi, la bataille commençait contre les rats...

Ah! pour une bataille, ça fut un combat, et un sérieux. On essaya de tout, y compris le jet d'eau pointé par le bateau-pompe sur les murailles du phare. Ce fut même cela le plus comique, parce que la force du jet arrachait les rats et les jetait à l'eau, où les requins les gobaient, mais sur dix qui tombaient de la sorte, il en remontait bien sept à chaque coup, et puis, ça ne sortait pas ceux qui occupaient l'intérieur de la tour. Et puis aussi, il y en eut de ces satanées bêtes qui abordèrent carrément le bateau-pompe, dont les hommes durent se prendre corps à corps avec eux... Bref, ils firent comme ils devaient, en rudes rats de Hollande qui ne craignent rien de l'homme, et qui défendent leur peau...

Aussi, le soir venant, c'était à peu près comme si on n'avait rien fait, et nous dûmes passer encore une nuit dans notre prison : Le Gléo parlait toujours sans raison et comptait des squelettes, Itchoua était tombé avec la fièvre de ses blessures, et moi, je valais pas beaucoup mieux...

Ce ne fut que le lendemain après-midi qu'on nous délivra, grâce à un second maître de manœuvre qui eut l'idée de se servir d'un chaland, en mettant dedans des quartiers de viande amenés de terre, et de faire passer ce chaland par un câble au long de la roche... Attirés par l'odeur, toute l'armée des rats, sans excepter un seul, embarqua dessus, et un remorqueur entraîna le chaland par le travers du bateau-pompe qui l'inonda de pétrole, auquel une fusée mit le feu à distance... Si bien que tout grilla, le chaland et les rats... Ceux qui se jetèrent à l'eau reçurent une volée de schrapnells des canons du stationnaire, et les requins firent choux gras de ce qui échappa...

Et c'est ainsi que nous fûmes délivrés... le onzième jour après que nous avions été attaqués par cette armée de rats de Hollande...

Ce que sont devenus les collègues? Eh bien! Le Gléo est parti fou, et comme il devenait mauvais, on l'a ramené en France, pour l'enfermer. Itchoua est mort de ses blessures, au bout de huit jours; c'est dangereux, les morsures de rat, surtout dans les pays où il fait chaud comme cela.

Et moi, j'ai repris mon service aux Trois-Squelettes, aussitôt la tour remise en état. C'était pas une raison parce qu'il y avait eu cette histoire-là pour que je n'achève pas mon temps régulier, n'est-ce pas? D'autant que, comme je vous l'ai dit, dans ce phare-là, moi, je me plaisais beaucoup, et même, pour dire vrai, nulle part, jamais, je ne me suis plu autant que dans celui-là, si bien que, quand il a fallu le quitter, eh bien, ça m'a fait gros cœur, vous savez...

H. G. WELLS

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Amour et M. Lewisham ; — Anne Véronique ; — Au temps de la Comète ; — Anticipations ; — Les Bâtisseurs de ponts ; — Bealby ; — La Burlesque Equipée du cycliste ; — La Découverte de l'avenir ; — Douze Histoires et un rêve ; — Effrois et Fantasmagories ; — L'Europe de demain ; — La Guerre des Mondes ; — La Guerre et l'Avenir ; — L'Homme invisible ; — L'Ile du docteur Moreau ; — La Guerre qui tuera la Guerre ; — L'Histoire de Monsieur Polly ; — Kipps ; — L'Ile de l'Aepyornis ; — La Machine à explorer le temps ; — La Merveilleuse Visite ; — M. Brittling commence à y voir clair ; — Miss Waters ; — Le Nouveau Machiavel ; — Le Pays des aveugles ; — Les Pirates de la Mer ; — Place aux Géants ; — Les Premiers Hommes dans la lune ; — Quand le dormeur s'éveillera ; — Le Trésor dans la forêt ; — Une Utopie moderne* ; etc.

Herbert-Georges Wells naquit à Bromley (comté de Kent), le 21 septembre 1866. Il étudia les sciences à l'Université de Londres et assuma pendant quelque temps la direction du *Student's Magazine*. Ses examens terminés avec succès, il entra dans l'enseignement et collabora à divers journaux d'éducation. En 1892, il publia un *Text Book of Biology*, manuel de préparation aux examens.

Il collabora ensuite à plusieurs revues : *Saturday Review, Pall Mall Magazine, Globe, Fortnightly Review*, etc. A partir de 1895, il commence la publication des romans scientifiques qui lui ont assuré une place à part dans la littérature contemporaine.

C'est bien à tort qu'on a voulu le rapprocher de Jules Verne. Tandis que l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers* s'est toujours borné à anticiper — et de très peu — sur les découvertes réalisées par les inventeurs de son époque, Wells, lui, se lance hardiment en plein inconnu. Ses romans nous montrent non pas ce qui *doit* arriver, mais ce qui *pourrait* arriver : il nous présente l'aventure d'une science poussée jusqu'à la merveille ou d'une merveille envisagée scientifiquement ».

A L'OBSERVATOIRE D'AVU

L'observatoire d'Avu, à Bornéo, se dresse sur la pointe de la montagne. Au nord, un vieux cratère qui, le soir, profile sa silhouette sombre sur le bleu infini du ciel. Du pied du petit bâtiment circulaire, à calotte en forme de champignon, les pentes dévalent, abruptes, et se perdent dans les profondeurs mystérieuses et noires de la forêt tropicale.

La petite maison qu'habitent l'astronome et son second est à environ cinquante mètres de l'observatoire, et plus loin sont les huttes des domestiques indigènes.

Thaddy, l'astronome était alité avec une fièvre légère. Son aide Woodhouse s'était attardé un moment à contempler, sans rien dire, la nuit des tropiques, avant de commencer sa garde solitaire. L'atmosphère était très calme. De temps à autre, des cases des indigènes partaient des voix et des rires, ou, des profondeurs de la forêt, montait le cri de quelque animal étrange. Des insectes de nuit surgissaient, vagues fantômes, au milieu des ténèbres et venaient voltiger autour de la lumière. Peut-être Woodhouse pensait-il à toutes les découvertes qu'il pourrait faire dans la jungle sombre qui dormait à ses pieds. Pour un naturaliste, les forêts vierges de Bornéo sont toujours un pays enchanté, fertile en mystères troublants et en découvertes imprévues. Woodhouse portait à la main une petite lanterne dont la clarté jaunâtre s'enlevait avec vigueur sur le fond aux mille nuances, allant du bleu-lavande au noir, où se noyait le paysage.

Le lecteur connaît sans doute l'aménagement d'un observatoire ordinaire. Le bâtiment est le plus souvent rond, surmonté d'un toit léger, de forme hémisphérique, mobile autour d'un axe et facile à manœuvrer de l'intérieur. Le télescope est placé au centre, sur une colonne de pierre ; un mouvement d'horlogerie lui fait suivre la rotation de la terre et, une étoile une fois trouvée, permet de l'étudier d'une façon continue. En outre, il y a tout un système de rouages et de vis, au moyen desquels on « met au point ». Une trappe ménagée dans le toit

mobile suit le mouvement de l'objectif pendant la durée du travail.

L'astronome est assis ou couché sur un appareil incliné, en bois, qu'il peut rouler dans tous les sens selon que l'exige la position de l'instrument. Il est recommandé de maintenir à l'intérieur une obscurité aussi complète que possible pour rehausser l'éclat des étoiles en observation.

La flamme de la lanterne jeta une lueur plus vive quand Woodhouse entra dans son réduit circulaire. Les ténèbres, qui enveloppaient tout, semblèrent s'épaissir derrière la grosse machine pour envahir à nouveau toute la pièce lorsque la lueur passagère se régla. La baie du toit s'ouvrait sur la profondeur transparente du firmament. Woodhouse déplaça la coupole; se dirigeant vers le télescope, il tourna d'abord une roue, puis une autre, et le grand cylindre prit lentement une nouvelle position. Il regarda par le « chercheur », petite lunette annexée à la grande, déplaça encore le toit d'une fraction de tour, prit quelques autres précautions et mit en route le mouvement d'horlogerie. Il enleva son veston, car la nuit était très chaude, poussa à sa place le siège incommode sur lequel il était condamné à passer les quatre heures suivantes. Puis, avec un soupir, il se résigna à monter sa garde devant les mystères de l'espace.

Plus de bruit maintenant dans l'observatoire; et pas d'autre lumière que la lueur falote de la lanterne. Au dehors, de temps en temps, le cri d'un animal effrayé ou blessé, l'appel d'un fauve à sa compagne, ou la voix des domestiques malais ou dyaks. Bientôt l'un de ces hommes entonna une mélopée étrange et monotone dont, par moments, les camarades reprenaient en chœur le refrain. Après quoi ils semblèrent se retirer pour la nuit, car on n'entendit plus dans cette direction aucun bruit, et le silence devint de plus en plus profond.

Le mouvement d'horlogerie faisait son tic tac régulier. Le bourdonnement aigu d'un moustique remplissait la pièce; l'insecte s'irritait contre l'onguent dont Woodhouse s'était protégé. Puis la lanterne s'éteignit et

l'observatoire fut plongé dans l'obscurité la plus complète.

Bientôt les étoiles s'effacèrent; une ombre noire passa subitement, puis elle disparut.

« Tiens! se dit Woodhouse. Ce doit être un oiseau. »

Le phénomène se renouvela, et tout de suite la lunette oscilla, comme si elle avait été heurtée. Puis la coupole de l'observatoire retentit d'une série de coups sourds. Les étoiles paraissaient sortir du champ du télescope, tandis que c'était l'instrument qui, ayant vacillé, n'était plus en face de l'ouverture ménagée dans le toit.

« Sapristi! s'écria Woodhouse. Que se passe-t-il? »

Une forme énorme, indistincte, noire, avec un battement d'ailes, sembla se débattre dans l'ouverture du toit. Le moment d'après, la trappe était dégagée, et de nouveau la trainée lumineuse de la voie lactée brillait de tout son éclat.

La coupole, à l'intérieur, était parfaitement sombre, et seul un grattement léger marquait l'endroit où pouvait se trouver le mystérieux intrus. Woodhouse s'était relevé lentement de son siège; il tremblait violemment, ce choc soudain lui avait donné une sueur froide. L'intrus, quel qu'il fût, était-il encore dedans? Etait-il déjà sorti? En tout cas, il était gros.

Quelque chose passa rapidement devant la lucarne et le télescope vacilla. Woodhouse tressaillit et leva le bras. La bête était dans l'observatoire, alors, là, avec lui? Elle se collait au toit, sans doute. Que diable était-ce? Pouvait-on la voir?

L'astronome resta environ une minute comme paralysé. L'animal, quel qu'il fût, grattait de ses griffes l'intérieur du dôme. Puis quelque chose vint fouetter la figure du savant; il vit, dans un rayon passager, tombant des étoiles, une peau qu'on eût prise pour du cuir huilé. La carafe, jetée à bas de la table, se brisa sur le sol.

L'idée qu'un oiseau étrange planait dans l'obscurité à quelques mètres de sa figure, faisait à Woodhouse un effet inexprimable. En reprenant ses sens, il comprit que ce devait être quelque oiseau nocturne, quelque chauve-souris. Au mépris du danger possible, il voulut s'assu-

rer de ce que c était, et, tirant une allumette de sa poche, il essaya de la frotter contre son siège. Il y eut une raie phosphorescente, l'allumette flamba un instant, et notre savant aperçut une grande aile qui battait l'air près de lui, avec le reflet d'un poil fauve. Puis il reçut un coup dans la figure et son allumette lui tomba des mains : il avait été frappé à la tempe, une griffe lui avait déchiré la joue. Il chancela, tomba et entendit la lanterne éteinte se briser. A peine à terre, il reçut un second coup et, à moitié étourdi, il sentit le sang ruisseler sur son visage. Instinctivement, il crut qu'on en voulait à ses yeux, et, se retournant sur le ventre pour se protéger, il essaya de trouver un abri sous le télescope. Il reçut alors un coup sur le dos; son veston se déchira; puis la bête se cogna contre le toit. Il se traîna aussi loin qu'il put, entre le siège de bois et l'oculaire, et s'arrangea de manière à ne laisser en dehors de l'abri que ses pieds, avec lesquels il pouvait au moins se défendre. Il ne savait pas encore où il en était L'étrange animal, carambolant dans l'obscurité, finit par s'accrocher au télescope, qu'il fit balancer avec un bruit de ferraille.

Comme la bête passait à sa portée, Woodhouse lui envoya un furieux coup de pied et rencontra quelque chose de mou. Il eut une sensation d'épouvante. Ce devait être une bête énorme pour faire ainsi trembler le télescope! Il vit un moment le profil d'une tête noire se détachant sur le fond du ciel : des oreilles pointues et droites, une crête entre les deux. Cette tête paraissait grosse comme celle d'un bouledogue. Woodhouse se mit à crier au secours de toutes ses forces.

Là-dessus, la bête retomba sur lui. Au même instant, sa main toucha quelque chose, là, tout près, sur le plancher. Il donna un coup de pied : aussitôt sa cheville fut prise et retenue dans l'étau de dents acérées. Poussant un nouveau hurlement, il essaya de se dégager avec l'autre jambe; puis il s'aperçut qu'il avait sous la main la carafe cassée : l'ayant saisie d'un mouvement brusque, il parvint à se mettre sur son séant, tâtonna dans les ténèbres dans la direction de son pied. Il sentit une oreille velue, qui ressemblait à l'oreille d'un gros chat. Il avait pris la carafe par le col; il en assena un coup

sur la tête de l'étrange animal et entendit un craquement. Il redoubla, se servant, comme d'un poignard, du tesson pointu pour frapper, dans l'obscurité, à l'endroit où il jugeait que devait être la gueule.

Les petites dents n'eurent pas plus tôt lâché prise que Woodhouse retira sa jambe et donna encore un coup de pied vigoureux. Il sentit le contact désagréable d'une peau fourrée et d'un corps qui cédait sous sa botte. Un coup de dent ayant déchiré sa manche, il frappa son ennemi en pleine tête, à ce qu'il crut; ce fut du poil humide qu'il rencontra.

Alors il y eut un répit; puis il se rendit compte, au grattement des griffes, qu'un corps pesant rampait sur le plancher et s'éloignait de lui. Après un moment de silence, interrompu par le seul bruit de sa respiration haletante, il perçut comme un lèchement. Tout était noir, à l'exception du carré de ciel bleu, semé de la poussière lumineuse des étoiles, sur lequel se détachait en silhouette l'extrémité du télescope. Woodhouse crut attendre pendant un temps interminable. Mais la bête allait-elle revenir sur lui? Il chercha dans la poche de son pantalon; une allumette lui restait. Il essaya de la frotter quelque part, mais le plancher était humide; elle craqua et s'éteignit. Lui, lâcha un juron. Il ne pouvait même pas voir de quel côté se trouvait la porte. Au milieu de ses efforts, il était tout désorienté. L'étrange bête, troublée par le craquement de l'allumette, se remit à bouger.

« A nous deux maintenant! » cria Woodhouse en un mouvement soudain de défi.

Mais la bête ne revint pas sur lui. Il devait, pensa-t-il, l'avoir atteinte avec son tesson de bouteille. Il ressentit une douleur sourde à la cheville; probablement il saignait de là. L'inquiétude lui vint de savoir si son pied pourrait le porter, au cas où il essayerait de se lever.

La nuit, au dehors, était bien tranquille. On n'entendait rien remuer. Endormis, les serviteurs n'avaient rien entendu, ni le choc des ailes battant la coupole, ni les appels. Il n'y avait donc aucun profit à s'égosiller. Le monstre ayant agité ses ailes, Woodhouse prit une atti-

tude défensive. Son siège, qu'il heurta du coude, se renversa avec fracas. Il jura après son siège, il jura ensuite après l'obscurité.

Tout à coup le carré de lumière sidérale parut se mouvoir, aller et venir. Woodhouse put se demander s'il allait se trouver mal; cela ne lui arrivait jamais. Il ferma les poings, il serra les dents, en rappelant toute son énergie. De quel côté était la porte? Il songea qu'il pourrait se reconnaître d'après les étoiles que l'on voyait par la lucarne. Le groupe d'étoiles qu'il apercevait était dans le Sagittaire, et au sud-est. Oui, mais la porte était-elle au nord?... Ou bien était-elle au nord-ouest? Il essaya de réfléchir. S'il parvenait à ouvrir cette porte, c'était la retraite possible... Il se pouvait aussi que la bête eût été blessée. L'incertitude était insupportable.

« Attention! s'écria-t-il. Si ce n'est pas toi qui avances, c'est moi qui attaquerai! »

A ce mot, la bête commença de grimper après la paroi de l'observatoire : l'astronome vit son profil noir envahir progressivement l'ouverture du toit. Battait-elle en retraite? Il oublia la porte pour n'être plus attentif qu'à la coupole qui grinçait et changeait de position. En tout cas, il ne se sentait plus très effrayé ni très animé. Il éprouvait une bizarre sensation d'affaissement. Ce carré de lumière, nettement découpé, avec la forme noire qui le traversait, semblait devenir de plus en plus étroit. Chose curieuse, Woodhouse commençait à ressentir une grande soif, et pourtant il n'avait aucune envie de faire le moindre effort pour se procurer à boire. Il éprouvait la sensation de glisser au fond d'un grand entonnoir...

Woodhouse sentit quelque chose lui brûler le gosier. Il faisait grand jour et l'un de ses serviteurs le regardait avec curiosité. Mais pourquoi voyait-il renversé le haut de la figure de Thaddy? Drôle de corps, ce Thaddy, pour se tenir ainsi! Woodhouse comprit bientôt la situation : sa propre tête reposait sur le genou de Thaddy et celui-ci était en train de lui faire boire de l'eau-de-vie. Puis il aperçut l'oculaire du télescope couvert de nombreuses taches rouges. La mémoire lui revint.

« Vous avez mis l'observatoire dans un joli état! » dit Thaddy.

Un jeune Dyak battait un œuf dans de l'eau-de-vie. Woodhouse prit ce breuvage et se leva. Il ressentit une douleur cuisante : sa cheville avait un bandage; son bras en avait un aussi, et sa joue un autre. Du verre brisé, taché de rouge, gisait sur le plancher. Le tabouret d'étude était renversé, et, en face, contre la paroi, s'étalait une flaque sombre. Par la porte ouverte, Woodhouse aperçut le sommet gris de la montagne se dressant dans le lointain éblouissant de la voûte azurée.

« Eh! eh! fit-il, qui donc est venu ouvrir ici un abattoir? Emmenez-moi loin d'ici! »

Mais alors il se rappela et la bête et la lutte qu'il avait soutenue contre elle.

« Qu'est-ce que c'était, demanda-t-il à Thaddy, que cette bête avec laquelle je me suis battu?

— Vous le savez mieux que moi, répondit l'autre. Mais en tout cas, ne vous en tourmentez point. Buvez encore un peu.

— Cela ressemblait surtout, dit Woodhouse, à une grosse chauve-souris. L'animal avait des oreilles courtes et pointues, un duvet moelleux; ses ailes étaient comme du cuir. Il avait les dents petites, mais diablement acérées; sa mâchoire ne pouvait pas être bien forte; car, autrement, il m'aurait broyé la cheville.

— Mais il l'a presque broyée!

— La bête me parut distribuer ses coups de griffe assez libéralement; c'est à peu près tout ce que j'en sais. Notre conversation fut familière, pour ainsi dire, mais non pas confidentielle.

— Les Dyaks parlent d'un gros Colugo, d'un *Klangutang*[1], on ne sait pas très bien ce que c'est. Il ne s'attaque pas souvent à l'homme : mais vous aurez probablement irrité la bête. On dit d'ailleurs qu'il y a le gros Colugo, et le petit Colugo qui fait entendre comme un gloussement. Tout cela se promène, le soir venu. Pour ma part, je sais que des renards volants et des lémures rôdent par ici, mais ce ne sont pas là de bien grosses bêtes.

1. Espèce de vampire.

— « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre » (Thaddy accueillit cette citation avec un soupir), et particulièrement dans les forêts de Bornéo, que ne peuvent en imaginer tous nos systèmes de philosophie. Tout bien considéré, si la faune de l'île devait lâcher encore sur moi quelques-unes de ses espèces rares, eh bien, je préférerais que ce fût quand je ne serai pas occupé tout seul, et la nuit, dans l'observatoire. »

(*L'Ile de l'Aepyornis*, trad. ACHILLE LAURENT; Albin Michel, édit.)

LA PARODIE DE LA PEUR

PAUL REBOUX

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Matinales*, poésies; — *Les Iris noirs*, poésies; — *Missel d'amitié*, poésies; — *Josette*, roman; — *La Maison de danses*, roman; — *Josette*, pièce en 5 actes (en collaboration avec Daniel Jourda); — *L'Ecole buissonnière*, pièce en 3 actes (en collaboration avec André Calmettes); — *Le Phare*, roman; — *Marionnettes*, contes; — *A la manière de...* fantaisies critiques, première, deuxième et troisième séries (en collaboration avec Charles Muller); — *A la manière de...* quatrième série; — *La Maison de danses*, pièce en 4 actes (en collaboration avec Charles Müller et Nozière); — *La Petite Papacoda*, roman napolitain; — *Blancs et noirs*; — *Romulus Coucou*, roman nègre; — *Chonchon*, roman; — *Les Drapeaux*; — *Le Jeune Amant*; — *Colin ou les voluptés tropicales*, roman; — *Arthur et Sophie*, roman; — *Rikette aux enfers*, roman, etc.

Un genre littéraire n'affirme vraiment sa vitalité que lorsqu'il trouve des écrivains pour le parodier. La littérature de la Peur a rencontré son parodiste en la personne du malicieux Paul Reboux, auteur, avec Charles Muller, de ces chefs-d'œuvre d'humour et de critique narquoise qui ont paru sous le titre *A la manière de...* Paul Reboux (né à Paris le 21 mai 1877) n'est point, d'ailleurs, l'homme d'un seul livre; il s'en faut. Artiste protéiforme, Reboux sait être tour à tour le romancier délicat de *Josette* et de *La Petite Papacoda*, le pamphlétaire puissant des *Drapeaux*, le chroniqueur infatigable qui prodigue au jour le jour sa verve, son talent et son esprit dans la plupart de nos grands quotidiens.

Ses séries de *A la manière de*... sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement. Nombreux furent ceux qui, après Reboux et Müller, s'essayèrent dans l'art difficile du pastiche. Personne jusqu'ici n'a pu les égaler.

« A LA MANIÈRE DE »... ANDRÉ DE LORDE

LE DOCTEUR COALTAR

La salle d'opérations du docteur Coaltar. Au fond, grand vitrage donnant sur une voie de chemin de fer. A droite, poste téléphonique mural. Bocaux, accessoires de chirurgie.

SCÈNE I

Premier interne, Deuxième interne.

PREMIER INTERNE.

Le patron n'est pas encore là ?

DEUXIÈME INTERNE.

Non, mais il ne tardera pas. J'ai de sombres pressentiments.

PREMIER INTERNE, *curant sa pipe.*

Qui va-t-on charcuter aujourd'hui ?

DEUXIÈME INTERNE.

La « vingt-deux ».

PREMIER INTERNE.

Cette adorable jeune fille aux grands yeux bleus couleur de ciel ?

DEUXIÈME INTERNE.

Elle-même, Polyphème. Elle a une blépharocystite

PREMIER INTERNE, *saisissant fébrilement le poignet de son compagnon.*

Écoute... J'entends des pas...

DEUXIÈME INTERNE.

Tu es sûr ?

PREMIER INTERNE.

Écoute...

(Long silence impressionnant. Dehors, une locomotive passe avec un hurlement sinistre. On entend au loin la trompe des pompiers jeter ses deux notes lugubres. Le bruit diminue et se perd.)

DEUXIÈME INTERNE, *se secouant, comme pour dissiper une obsession.*

Étrange demeure...

PREMIER INTERNE.

Ah ! voici le professeur Coaltar !

SCÈNE II

Les mêmes, le docteur Coaltar.

LE DOCTEUR, *avec un gros rire jovial.*

Ah ! Ah ! Ah !... Brou... Brou... Brou... Vous êtes là, mes gaillards... Qu'on m'amène la « vingt-deux »...

PREMIER INTERNE, *criant à la cantonade.*

Vingt-deux, là dedans !

SCÈNE III

Les mêmes, la malade.

On apporte la patiente, et le docteur Coaltar commence l'opération. Le sang coule. Tout à coup des cris horribles retentissent au dehors.

LE DOCTEUR, *sursautant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? Fermez donc la porte ! Bon Dieu de bois !

(Un interne va fermer la porte. A ce moment, le vitrage vole en éclats. C'est un express qui, lancé à toute vapeur, vient de dérailler et d'enfoncer le mur de l'hôpital. Le plafond se lézarde. Des plâtras emplissent le ventre béant de la malade.)

PREMIER INTERNE.

Quelle horreur! Les anarchistes russes ont fait sauter le train où se trouvait le général Curnonsky!

LA MALADE, *se réveillant.*

A moi!

DEUXIÈME INTERNE, *au docteur Coaltar.*

Que faire? La bouteille de chloroforme est renversée!

LE DOCTEUR.

Alors, provoquez le sommeil hypnotique!

(*Le deuxième interne regarde fixement la malade, qui pousse des cris déchirants. Dehors, les explosions continuent. La tête coupée du général Curnonsky est projetée dans la pièce et, défigurée par le rictus de l'agonie, roule jusqu'à l'avant-scène.*)

LE DOCTEUR, *qui par suite d'une commotion cérébrale trop forte devient subitement fou, éclatant d'un rire sardonique.*

Ha! Ha! Ha!

PREMIER INTERNE, *au second interne.*

Regarde! Que fait-il, mon Dieu?

LE DOCTEUR, *découpant la malade.*

Ha! l'Extrême-Orient!... Ho!... mes souvenirs de colonial!... Hi! le supplice chinois des dix-huit mille morceaux!... Taille! Taille! Taille!...

(*Il subdivise l'opérée avec une virtuosité vertigineuse.*)

PREMIER INTERNE, *affolé, criant.*

A moi! A moi!

DEUXIÈME INTERNE.

Va plutôt chercher du secours...

PREMIER INTERNE.

Impossible de sortir... La porte est obstruée!

DEUXIÈME INTERNE.

Mais c'est horrible!

(*Il se rue vers le poste téléphonique, et saisit les récepteurs, mais si nerveusement qu'il arrache les fils.*)

PREMIER INTERNE.

Nous sommes perdus!

LE DOCTEUR, *attaquant la résection du seize millième morceau.*

Ha! Ha! Ha-a-a-a-a-h!

(*A ce moment, une détonation formidable ébranle de nouveau l'atmosphère. La poudrière voisine vient de sauter. Le choc pulvérise les bocaux du laboratoire. L'un d'eux contenait une culture de tétanos foudroyant. Les deux internes, aussitôt contaminés, se roulent par terre en poussant des cris affreux.*)

PREMIER INTERNE.

Ah! que je souffre!

DEUXIÈME INTERNE.

Grâce! Achevez-moi!

LE DOCTEUR, *obligeant.*

Mais comment donc!

(*Il le larde de coups de scalpel. Le sang coule et le malheureux interne ne tarde pas à expirer.*)

DEUXIÈME INTERNE, *agonisant.*

L'ablation du cœur seule pourrait me sauver...

(*Il tente sur lui-même l'opération, mais bientôt, inondé de sang, il rend, avec des hurlements effroyables, le dernier soupir.*)

LE DOCTEUR, *à qui ce hurlement cause une nouvelle commotion cérébrale et restitue la raison.*

VOIX AU DEHORS.

Tenez bon ! nous allons enfoncer la porte...

LE DOCTEUR.

Que de sang ! Que de sang !

(*Pour échapper à l'inondation, il confectionne un radeau au moyen d'ossements dont il expulse la moelle en soufflant avec vigueur, et dont il obture ensuite les extrémités avec des bouchons.*)

VOIX AU DEHORS.

Courage !

LE DOCTEUR.

J'en aurai.

(*Soudain, sa lucidité revenue lui fait comprendre que tout ce sang fut versé par sa faute.*)

Qu'ai-je fait ? Ah ! malheureux !

(*Il se tranche les deux bras et asperge les spectateurs avec ses moignons d'où jaillit spasmodiquement le flux artériel. Puis, succombant à tant d'émotions, il tombe à la renverse et se noie dans le sang.*)

LES SAUVETEURS, *apparaissant sur une barque.*

Trop tard !

(*A la manière de...* IIIe Série, tome II ;
Grasset, édit.)

RIDEAU

FIN

TABLE DES MATIÈRES

5-37

IMPRIMERIE DELAGRAVE